

ESSAI
SUR
L'INDÉPENDANCE
ALBANAISE

THÈSE POUR LE DOCTORAT

Présentée et soutenue le 13 Juin 1942, à 14 heures

PAR

André SIMONARD

LAURÉAT DE LA FACULTÉ DE DROIT DE LILLE
AVOCAT A LA COUR DE PARIS

JURY DE LA THÈSE :

Président : M. SIBERT, Professeur
Suffragants : MM. SCELLE, Professeur
LAMPUE, Professeur

PARIS

MAURICE LAVERGNE, IMPRIMEUR
289, RUE SAINT-JACQUES, 289

1942

FACULTÉ DE DROIT DE PARIS

Nom du Candidat: **SIMONARD.**

Prénom: **André.**

Date de la soutenance: _____

Numéro d'ordre: _____

(Ces deux mentions seront complétées par le service de la Bibliothèque)

1

SIMONARD (André). — Essai sur l'indépendance albanaise. Paris, Imp. M. Lâvergne, 1942, in-8°, 488 pages.

(Th. Droit (Etat), Paris, 1942, N° _____).

2

SIMONARD (André). — Essai sur l'indépendance albanaise. Paris, Imp. M. Lâvergne, 1942, in-8°, 488 pages.

(Th. Droit (Etat), Paris, 1942, N° _____).

3

SIMONARD (André). — Essai sur l'indépendance albanaise. Paris, Imp. M. Lâvergne, 1942, in-8°, 488 pages.

(Th. Droit (Etat), Paris, 1942, N° _____).

4

SIMONARD (André). — Essai sur l'indépendance albanaise. Paris, Imp. M. Lâvergne, 1942, in-8°, 488 pages.

(Th. Droit (Etat), Paris, 1942, N° _____).

ESSAI
SUR
L'INDÉPENDANCE
ALBANAISE

THÈSE POUR LE DOCTORAT

Présentée et soutenue le 13 Juin 1942, à 14 heures.

PAR

André SIMONARD

LAURÉAT DE LA FACULTÉ DE DROIT DE LILLE

AVOCAT A LA COUR DE PARIS

JURY DE LA THÈSE :

Président : M. SIBERT, Professeur

Suffragants : MM. SCILLE, Professeur,
LAMPUÉ, Professeur

PARIS

MAURICE LAVERGNE, IMPRIMEUR

289, RUE SAINT-JACQUES, 289

1942

*La Faculté n'entend donner aucune approbation ni im-
pro-
bation aux opinions émises dans les thèses : ces opinions doi-
vent être considérées comme propres à leurs auteurs.*



A LA MÉMOIRE DE MES PARENTS

BIBLIOGRAPHIE

Les références sont celles des bibliothèques suivantes :

B.N. = Bibliothèque Nationale, à Paris ;

B.D.I.C. = Bibliothèque de Documentation Internationale Contemporaine, à Paris ;

Fac.Droit = Bibliothèque de la Faculté de Droit de l'Université de Paris.

ACCORD DE LONDRES. — *Protocole de délimitation de la frontière gréco-albanaise*. Florence, 1925.

B.D.I.C. F. pièce 38-39.

ADRIATICUS. — *De Trieste à Valona, essai sur le problème adriatique*. Milan, 1918.

B.D.I.C. S. 134-1.

ALBANIA. — *Foreign Office handbook*. Londres, 1920.

B.D.I.C. O. 2344 (17) Al.

ALBANIA. — *Délégation des Serbes-Croates-Slovènes à la Conférence de la paix*.

B.D.I.C. F. pièce 323 F.

ALBANIA. — *Publication officielle du sous-secrétariat d'Etat italien aux affaires albanaises*. Rome, 1940.

Il Rubicone. Roma.

ALBANIA'S REPLY to the demands of Venizelos. Londres, s.d.

B.D.I.C. O. pièce 5978.

ANCEL (J.). — *Peuples et nations des Balkans*. Paris, 1926.

B.N. 8° Z. 21.106 (74).

ANCEL (J.). — *Les bases géographiques du problème albanais.*
Paris, 1928. In *Esprit International*, numéro d'Avril.
B.N. 4° R. 3129—SP 1153/8°.

ANCEL (J.). — *Les Balkans face à l'Italie.* Paris, 1928.
B.N. 8° J. 9358.

ANCEL (J.). — *Minorités.* Prague, 1929. In *L'Europe centrale.*
Numéro du 9 Mars.
B.N. 4° G. 1732.

APPEL DE LA COLONIE ALBANAISE DE TURQUIE aux *Grandes Puissances et aux Etats-Unis.* S.l.n.d.
B.D.I.C. G.F. pièce 1.

APPEL DES ALBANAIS RÉSIDANT EN ROUMANIE au *Président Wilson.* S.l.n.d.
B.D.I.C. S. 3776 (F.).

ARCHIVES DIPLOMATIQUES. — T. 125, 126, 127, 128, 129, 130
et 131. Paris, 1913-1914.
Fac.Droit, 45.013.

AULNEAU (J.). — *La question albanaise.* Paris, 1911.
B.N. J. pièce 1646.

AVRIL (A. d'). — *Négociations relatives au traité de Berlin.*
Paris, 1886.
B.N. 8° G. 5741.

BALDACCI (Al.). — *L'Albania.* Rome, 1930.
B.D.I.C. O. 133 Col.

BALKANICUS. — *Le problème albanais, la Serbie et l'Autriche-Hongrie.* Paris, 1913.
B.N. 8° J. 7860.

BASRI BEG. — *L'Albanie indépendante et l'Empire khalifal ottoman.* Paris, 1920.
B.N. 4° J. 729.

BASRI BEG. — *L'Orient débalkanisé et l'Albanie.* Paris, 1920.
B.N. 4° J. pièce 417.

BERNARD (R.). — *Essai sur l'histoire de l'Albanie moderne.*
Paris, 1935.
B.N. 8° F. 38292.

- BIANCONI (F.). — *La question albanaise*. Paris, 1913.
B.N. 8° J. 8126.
- BOURCART (J.). — *L'Albanie et les Albanais*. Paris, 1922.
B.N., 8° J. 8853.
- BOURGEOIS (E.). — *La politique mondiale*, T. IV. Paris, 1932.
B.N. J. 743.
- BRITISH DOCUMENTS *on the origin of the War*. Lond. H.M.S.O.
B.D.I.C. Q. 166 Col.
- BROWN (M.). — *La reconnaissance des nouveaux Gouvernements*. Paris, 1932.
B.N. *E. 61.
- BRUNHES (J.). — *Indépendance politique et limites possibles de l'Albanie*. S.l., 1919, in *Questions européennes*, p. 513.
B.D.I.C. Q. 6 Atl.
- BUDISTEANU (R.). — *La condition juridique des minorités ethniques*. Paris, 1927.
B.N. 8° *E. 1517.
- BUSTAMANTE Y SIRVEN. — *Droit international public* (Trad. P. Goulé). Paris, 1934-1939.
B.N. 8° *E 1828.
- CALMES (M.). — *La situation économique de l'Albanie*. Genève 1922.
B.N. 4° *E 166.
- CASSIMATIS (G.). — *Sur l'unification des législations balkaniques*. Athènes, 1932. In *Les Balkans*, N° 24, p. 692.
B.N. 4° J. 970. S.P. 1270/8°.
- CHARMETANT (F.). — *Le livre jaune et la Question d'Orient*. Paris, 1897.
B.N. 8° L.b. 57/11833.
- CHEKREZI (W.). — *Albania past and present*. New-York, 1919.
B.N. 8° J. 8529.
- CHOUBLIER (M.). — *La Question d'Orient depuis le traité de Berlin*. Paris, 1897.
B.N. 8° F. 9964.

- CHRISTI (B.). — *Albania's new Constitution*. New-York, 1926.
In *Current history*, numéro du 23 Janvier, p. 549.
B.N. 8° G. 12010.
- CLERCQ (DE). — *Recueil des traités de la France*. Paris,
B.N. Us. C. 275 et S.
- C.F.J.I. — Avis consultatif N° 9 (aff. de St-Naoum).
B.D.I.C. O. 752 (5-11) Col.
B.D.I.C. O. 731 (9) Col.
- DARESTE (P.). — *Les constitutions modernes* (T. I et III). Paris,
1928-1931.
B.N. 8° G. 12030.
- DEGRAND (A.). — *Souvenirs de la Haute Albanie*. Paris 1901.
B.N. 8° J. 6793.
- DELAISI (F.). — *L'autonomie albanaise*. Paris, 1913, in *Aspirations autonomistes en Europe*, p. 109.
B.D.I.C. L. 1219.
- DESCAMPS (B^{en}). — *L'avenir de l'Albanie*. Louvain, 1913.
B.N. 8° J. 7782.
- DESCOINS (G^{al}). — *Six mois d'histoire albanaise*. Paris, s.d.
B.N. 8° J. 9880.
- DOCUMENTS DIPLOMATIQUES sur les affaires d'Orient (Min. Aff. Etr.). Paris, 1878-1912/14.
B.D.I.C. F. 1397.
- DURHAM (M.-E.). — *Albania and the Albanians*. Paris, s.d.
B.N. 8° J. 8593.
- DURHAM (M.-E.). — *The struggle for Scutari*. Londres, 1914.
B.N. 8° J. 8048.
- ECOLÉ MINORITAIRES EN ALBANIE. — C.P.J.I.
B.D.I.C. O. 731/64 Col.
B.D.I.C. O. 732/76 Col.
- EKDAHL (C.). — *La neutralité perpétuelle avant le pacte de la S.D.N.* Paris, 1923.
B.N. 8° *E 1362.
- ERICH (R.). — *La naissance et la reconnaissance des Etats*. La Haye, 1926, Recueil des cours de l'Académie, T. 13, p. 431.
B.N. 8° *E. 1469 (13).

- ESTOURNELLES DE CONSTANT (D'). — *L'Albanie et la paix de l'Europe*. Paris, 1920.
B.D.I.C. S. pièce 949 (F).
- EVELPIDI. — *Les Etats balkaniques*. Paris, 1930.
B.N. 8° J. 9439.
- EYLAN (C.). — *Visite au Roi Zog I^{er} d'Albanie*. Paris, 1935.
In *Revue des Deux Mondes*, numéro du 15 Août.
B.N. Z. 21418.
- FAUCHILLE. — *Traité de droit international public*. Paris, 1922
Fac.Droit, 86.016.
- FEINBERG (N.). — *La juridiction de la C.P.J.I. et les minorités nationales*. La Haye, 1937. Recueil des cours de l'Académie.
B.N. 8° *E. 1469.
- FRANGULIS (A.). — *Dictionnaire diplomatique*. Paris, 1933.
B.D.I.C. Q. 3221.
- FRANGULIS (A.). — *La Grèce et la crise mondiale*. Paris, 1926.
B.N. Rés. J. 3290/1.
- FUAT (M.). — *Les minorités en Turquie*. Strasbourg, 1936.
Fac.Droit. Th. S. 1936/52.
- FUNDO (L.). — *Le mouvement de libération en Albanie*. Vienne, 1931. In *Fédération balkanique*, numéro du 1^{er} Août.
B.N. J. 62393.
- GASQUEL (J.). — *L'Italie et l'Albanie*. Paris, 1934. In *L'Europe nouvelle*, numéro du 8 Janvier.
B.N. Fol. Z. 1169.
- GAUMONT. — *L'Albania*, 1929. In *Revue des Balkans*, numéro de Février, p. 47.
B.N. Jo. 71898.
- GAUVIN (M.). — *L'affaire albanaise*. Prague, 1927. In *L'Europe centrale*, numéro du 2 Avril, p. 513.
B.N. 4° J. 970.
- GEORGEVITCH (V.). — *Les Albanais et les grandes puissances*. Paris, 1913.
B.N. 8° J. 7976.

- GERANDO (F. de). — *Les Balkans depuis le pacte de Tirana*. Paris, 1927. In *Revue politique et parlementaire*, numéro du 1^{er} Mars.
B.N. 8° R. 12635.
- GIBERT (F.). — *Les pays de l'Albanie et leur histoire*. Paris, 1914.
B.N. 8° J. 8065.
- GIRAUD (E.). — *Le droit des nationalités, sa valeur, son application*. Paris. In R.G.D.I.R. Tome 31, p. 17.
B.N. 8° *E. 561.
- GHICA (Al.). — *L'Albanie et la Question d'Orient*. Paris, 1908.
B.N. 8° J. 7388.
- GODARD (J.). — *L'Albanie en 1921*. Paris, 1922.
B.N. 8° J. 8964.
- GODARD (J.). — *L'Albanie en 1922*. Paris, 1923.
B.N. 8° *E. 874.
- GUILLAUME (Al.). — *La carte albanaise et l'Italie*. Paris, 1935.
In *Europe nouvelle*, numéro du 2 Novembre.
B.N. Fol. Z. 1169.
- HANOTAUX. — *La guerre des Balkans et l'Europe*. Paris, 1914.
B.D.I.C. S. 24380.
- HEIDBORN. — *Les finances ottomanes*. Vienne, 1912.
Fac.Droit Lyon. Sal. Trav.
- IORGA. — *Brève histoire de l'Albanie et du peuple albanais*. Bucarest, 1919.
B.N. 8° J. 8488.
- ISMAIL KEMAL. — *Mémoires*. Londres, 1920.
B.D.I.C. O. 2116 (A).
- ISAAC (J.). — *La question du droit des peuples*. Paris, s.d.
B.D.I.C. O. 266 (F).
- JARAY (G.-L.). — *La politique italienne et l'Albanie*. Paris, 1935. In *Revue politique et parlementaire*, numéro du 1^{er} Octobre.
B.N. R. 12635.
- JARAY (G.-L.). — *L'Albanie inconnue*. Paris, 1913.
B.N. 8° J. 2767.

- JARAY (G.-L.). — *Au jeune royaume d'Albanie*. Paris, 1914.
B.D.I.C. L. 3746.
- JARAY (G.-L.). — *Les Albanais*. Paris, 1920.
B.N. 8° J. pièce 1988.
- JELLINEK. — *The rights of Minorities*. Londres, 1912.
B.D.I.C. O. pièce 503 A.
- KELSEN (H.). — *Théorie Générale du Droit International public*. La Haye, 1932. In *Recueil des Cours de l'Académie*, Tome 42.
Fac.Droit 45.730.
- KLISSURA (A.). — *Le nouveau gouvernement en Albanie*. Paris, 1933. In *Europe de l'Est et du Sud-Est*, numéro du 1^{er} Janvier.
B.N. Fol. J. 365.
- LA BRIÈRE. — *Les formes modernes du droit des peuples*. Paris, s.d. (polycop.).
B.D.I.C. Q. 3374.
- LAMOUCHE (L.). — *La naissance de l'Etat albanais*. Paris, 1914.
In *Revue politique et parlementaire*. Vol .LXXX-1914.
B.N. 8° R. 12635.
- LAMOUCHE (L.). — *L'indépendance albanaise*. Paris, 1913.
In *Revue politique et parlementaire*, numéro du 10 Janvier, et 1914, numéro du 10 mai.
B.N. 8° R. 12.635.
- LAMOUCHE (L.). — *La législation en usage en Albanie*. Paris, 1920. In *Bulletin de législation comparée*, XLIX. p. 245.
Fac.Droit 46.191.
- LAMOUCHE (L.). — *Quinze ans d'histoire balkanique (1904-1918)*. Paris, 1928.
B.N. 8° J. 9377.
- LARCHER (Cdt). — *La grande guerre dans les Balkans*. Paris, 1929.
B.N. 8° G. 12173.
- LARMEROUX. — *La politique extérieure de l'Autriche-Hongrie*. Paris, 1918.
B.D.I.C. O. 165 F.
- LAVERGNE (B.). — *Le principe des nationalités*. Paris, 1921.
B.D.I.C. S. 3137/5.

- LE FUR. — *Philosophie du droit international*. Paris, 1921.
In R.G.D.I.P., 2^e série, Tome III, p. 579.
B.N. 8° *E. 561.
- LE FUR. — *Races, nationalités, états*. Paris, 1922.
Fac.Droit. 46.659.
- LEISEN (H. van). — *Les minorités grecques en Albanie*. 1935.
In *Frontières*, numéro du 1^{er} Janvier.
B.N. 8° G. 3742.
- LE NORMAND. — *La reconnaissance internationale*. Rennes, 1899.
Fac.Paris, 45658/53.
- LIVRES JAUNES FRANÇAIS, Paris.
B.N. Fol. Lf. 128/30.
B.N. Fol. Lf. 128/32.
B.N. Fol. Lf. 128/35 (9).
B.N. Fol. Lf. 128/35 (26).
B.N. Fol. Lf. 128/35 (27).
B.N. Fol. Lf. 128/35 (28).
B.N. Fol. Lf. 128/35 (29).
B.N. Fol. Lf. 128/35 (30).
B.N. Fol. Lf. 128/35 (31).
B.N. Fol. Lf. 128/35 (131).
- LIVRES ROUGES AUSTRO-HONGROIS. Vienne.
B.D.I.C. O.3404.
- LOÜTER (L. DE). — *Le droit international positif*. Oxford, 1926.
Fac.Droit. 23.234 C. 5.
- MACCAs (L.). — *La question gréco-albanaise*. Paris, 1921.
B.N. 8° J. 8746.
- MALABARD (J.). — *Le problème des relations italo-albanaises*.
Paris, 1936. In *Affaires étrangères*, numéro du 12 Juin.
B.N. 4° *E. 324. S.P. 1221-8°.
- MAN (G.). — *L'école de Vienne et le développement du droit des gens*. Paris, 1938.
Fac. Droit. Th. P. 1938/95.
- MARCHENCO (M.). — *Les concessions de terrains pétrolières en Albanie*. 1927. In *Economiste européen*, numéro du 3 Juin.
B.N. 4° R. 1093.

- MARTENS (F. DE). — *Recueil général de Traités*. Leipzig
Fac.Droit Us. 140.
- MARTIN (W.). — *Le problème albanais*. Paris, 1932. In *Revue
de Paris*, numéro du 1^{er} Septembre.
B.N. 8° Z. 13887.
- MENDELSTAM. — *La conciliation internationale*. La Haye, 1926.
Cours de l'Académie.
Fac.Droit 45.730.
- MÖLLER (A.). — *International law in peace and war* (Trad.
Pratt). Londres, 1931.
Fac.Droit 16.068.
- MOUSSET (A.). — *Adriatique et Balkans*, 1927. In *Monde Slave*,
numéro d'Avril, p. 1.
B.N. 8° M. 20048. S.P. 1086-8/.
- MOUSSET (A.). — *L'alerte albanaise*. Paris, 1927.
B.N. 8° J. pièce 2337.
- MOUSSET (A.). — *Histoire de l'Albanie de 1925 à 1928*. Paris,
1929. In *Année politique française et étrangère*, T. III,
p. 137.
B.N. 8° G. 11456.
- MOUSSET (A.). — *L'Albanie devant l'Europe*. Paris, 1930.
B.N. 8° J. 9440.
- MOUSSET (A.). — *Autour du procès de Tirana*. 1932. In *Affai-
res étrangères*, numéro du 1^{er} Septembre.
B.N. 4° *E. 324. S.P. 1221-8°.
- MOUSSET (A.). — *Le procès de Tirana*. Paris, 1932. In *Europe
nouvelle*, numéro du 17 Septembre.
B.N. Fol. Z. 11169.
- MOUSSET (A.). — *L'anschluss italo-albanais*. Paris, 1933. In
R.G.D.I.P., numéro de Janvier.
B.N. 4° G. 1732.
- MOUSSET (A.). — *Kulturkampf ou émancipation*. Prague, 1933.
In *Europe centrale*, numéro du 20 Mai.
B.N. 4° G. 1732.

- MOUSSET (A.). — *Le protocole albano-bulgare*. Paris, 1933.
R.G.D.I.P., numéro de Janvier.
B.N. 8° *E. 561.
- MOUSSET (A.). — *L'Albanie et la solidarité balkanique*. Prague, 1934. In *Europe centrale*, numéro du 28 Juillet.
B.N. 4° G. 1732.
- NAÇI (G.). — *La loi sur la banque agricole et le crédit rural en Albanie*. Paris, 1938.
B.N. 4° F. 3724.
- NEUKAMP (E.). — *La notion de l'autonomie administrative*. Fribourg, 1889. In *Archiv für öffentliches Recht*, T.IV, pp. 377 et s., 525 et s.
Fac.Droit 45.416.
- NIKITOVITCH (T.). — *L'affaire du monastère de Saint-Naoum*. Paris, 1927.
B.N. 4° *E. 225.
- NIKOLITCH (D.). — *Les différends de frontière de l'Albanie*. Paris, 1926.
B.N. 4° J. 859.
- NINTRITCH (M.). — *La tension adriatique*. 1927. In *La Revue des vivants*, numéro du 1^{er} Mai.
B.N. 4° Z. 2689.
- OPPENHEIM (L.). — *International Law*. Londres, 1921.
Fac.Droit 35992/3.
- ORMESSON (W. d'). — *Rome, Belgrade, Tirana et l'Europe*. Paris, 1927. In *Revue de Paris*, numéro du 15 Avril.
B.N. 8° Z. 13887.
- PALÉOLOGUE (M.). — *La Russie des Czars pendant la grande guerre*. Paris, 1927. In *Revue des Deux Mondes*, numéro du 15 Mars.
B.N. Z. 21418.
- PARLIAMENTARY DEBATES (1). — H. of C., H. of L. Londres, H.M.S.O.
B.N. 8° N.g. 221.

(1) Nous n'emploierons pas, pour cette publication, le système anglais de références, mais donnerons les chiffres correspondant respectivement à l'année, au numéro du volume, et à celui de la colonne.

- PERSONNAGES. — *Albanie, les classes et le peuple. Admiralty War Staff (Intelligence Division) Secret.*
B.D.I.C. F. 132 Rés.
- PINON. — *L'Albanie et la Question d'Orient.* Paris, 1902. In *Revue des Deux Mondes*, numéro de Décembre.
B.N. Z. 21418.
- LA POLITIQUE EXTÉRIEURE DE L'ALLEMAGNE. — Paris, 1927 et s. (Trad. du Rec.: *Die Grosse Politik der Europäische Kabinette.* Berlin).
B.D.I.C. O.532 Cöl.
- POURITCH (B.). — *De la clause Rebus sic stantibus en droit international public.* Paris, 1918.
Fac.Droit, Th. P. 1918/15.
- PREVOST (M.-H.). — *Les Commissions de l'Assemblée de la S.D.N. Commentaire du règlement intérieur d'après la jurisprudence de l'Assemblée.* Paris, 1936.
Fac.Droit, Th. P. 1936/81.
- POLYVIOS. — *L'Albanie et la Réunion des Ambassadeurs à Londres.* Paris, 1914.
Fac.Droit. Th. P. 1914/57.
- PRIBRAM (A.-F.). — *Österreich-Ungarns Aussenpolitik... 1908-1914...* Leipzig, 1930.
B.N. 8° M. 13666, 19-27.
- PRIBRAM (A.-F.). — *Les traités politiques secrets de l'Autriche-Hongrie, 1879-1914.* Traduc. C. Jordan. Paris, 1923.
B.N. 8° G. 13.519/1.
- RADOVITCH. — *La question de Scutari.* Paris, 1919.
B.D.I.C. Q. pièce 270 F.
- REDSLOB (R.). — *Les principes du droit des gens moderne.* Paris, 1937.
Fac.Droit 16.515.
- REDSLOB (R.). — *Histoire des grands principes du droit des gens.* Paris, 1923.
Fac.Droit 14.512.
- REDSLOB (R.). — *Le principe des nationalités.* Paris, 1930.
Fac.Droit 15.588.

- SCELLE (G.). — *L'admission des nouveaux membres de la S.D.N. par l'Assemblée de Genève*. Paris, 1921. In R.G.D.I.P. T. 28, 2^e série III. p. 122 et s.
B.N. 8° *E. 561.
- SCELLE (G.). — *Le concept de société internationale, ses conséquences en technique juridique*. Paris, 1935. In *Revue de droit international*, T. XV, numéros de Janvier, Février, Mars, pp. 7 et s.
Fac.Droit. 23.299.
- SCELLE (G.). — *Précis de droit des Gens*. Paris, 1932.
B.N. Us. F. 100.
- SELENICA (T.). — *L'Albanie en 1927*, Tirana, 1928.
B.N. 8° J. 9362.
- SIBERT (M.). — *Quelques aspects de l'organisation et de la technique des conférences internationales*. La Haye, 1934. Recueil des cours de l'Académie, 1934, T. II.
Fac.Droit, 45730.
- SIBERT (M.). — *L'armistice*. Paris, 1933. In R.G.D.I.P. T.40.
B.N. 8° * E. 561.
- SIPSON (C.-S.). — *La question scolaire dans les pays à minorités*. Paris, 1939.
Fac.Droit, Th. P. 1898/82.
- S.D.N. — *Séance des Commissions*. Genève.
Fac.Droit 9986/6 b.
- S.D.N. — *Dossier de l'Albanie*. Genève.
B.D.I.C. Δ 1029.
- S.D.N. JOURNAL OFFICIEL. — Genève.
Fac.Droit 9993.
- S.D.N. (LA) ET L'ALBANIE. — Paris, 1922. *La Flèche*.
B.D.I.C. S. 208. Col. 1922/4.
- STAVROU (S.). — *Etudes sur l'Albanie*. Paris, 1922.
Fac.Droit, Th. P. 1922/27.
- STAVROU (S.). — *L'Albanie républicaine*. 1926. In *Revue des Balkans*, numéro de Février, p. 57.
B.N. 8° J. 71898.

- STICKNEY (E.-P.). — *Southern Albania or Northern Epirus in European international affairs*. Harvard.
B.D.I.C. O. 13357.
- STRUPP (K.). — *Documents pour servir à l'histoire du droit des gens*. Berlin, 1923.
Fac.Droit Us. 146.
- SWIRE (J.). — *Albania : the rise of a kingdom*. Londres, 1929.
B.D.I.C. O. 16151.
- SWIRE (J.). — *King Zog's Albania*. Londres, 1937.
B.D.I.C. O. 27782.
- TCHERMALOVITCH (M.). — *Les musulmans en Albanie*. Paris, 1934. In *L'Europe de l'Est et du Sud-Est*, numéro du 1^{er} Juin.
B.N. Fol. J. 365.
- TEMPERLEY (H.). — *A history of the peace conference*. Londres, 1924.
B.D.I.C. O.680 A. 1-2-3.
- TITTONI (T.). — *Questioni del giorno : Tunisia, Abissinia, Bes-sarabia , Albania* (Préf. de B. Mussolini). Milan, 1928.
B.D.I.C. S. 14828.
- TOMSIĆ (I.). — *La reconstruction du droit international en matière de traités*. Paris, 1931.
B.N. 8° *E. 1686.
- TOYNBEE. — *Survey of international affairs*.
B.D.I.C. O.611 Col.
- TRAITÉS entre l'Albanie et la France. — *Recueil des traités et engagements internationaux*, XI. Genève.
B.D.I.C., 8° P. 2911.
- VANLANDE (R.). — *En Albanie, sous l'œil de Mussolini*. Paris, 1933.
B.N. 8° J. 9599.
- ALBANIA. — *Périodique publié à Bruxelles depuis 1897*.
B.N. 4° Z. 1204.
- ALBANIE (L'). — *Périodique*. Lausanne, 1915-1919.
B.D.I.C. 4° P. 1668.

BULLETIN de la Société de législation comparée, XXIX. p. 245,
1919-1920.
B.N. 8° F. 233.

MONDE SLAVE. — Numéros d'Août et Septembre. Traités al-
banais avec l'Italie et la Yougoslavie. Paris, 1927.
B.N. 8° M. 20048. S.P. 1086-8°.

LE TEMPS. — Collect. Paris.
B.N. Lc 2-2994.

THE TIMES. — Collect. Londres.
B.N. N.d. 114.

Et les autres ouvrages, travaux ou articles cités en note

PROLÉGOMÈNES



AVANT-PROPOS

§ 1. — *Esprit de l'étude.*

§ 2. — *Justification du plan.*

§ 1. — *Esprit de l'étude*

Si, entre tant de problèmes internationaux, une phase récente de l'histoire albanaise a retenu notre étude, ce n'est pas tant en raison de l'intérêt politique et économique qu'elle offre assurément, que parce que l'on y peut rencontrer plusieurs des grandes questions juridiques que posent les relations de droit international public. C'est aussi et surtout, que, pendant la période relativement courte que nous allons considérer, ces questions recevront des solutions dictées par des principes successifs et, en quelque mesure, opposés.

Notre propos est de nous attacher à tout ce qui nous a paru, dans les rapports extérieurs de l'Albanie, être matière à critique juridique. Il nous faudra, sans doute, pour situer les événements qui présenteront cet intérêt majeur, en relater nombre d'autres qui appelleront des considérations d'un autre ordre, politique ou historique par exemple ; et cela nous amènera à présenter, en quelque sorte, une brève histoire de l'Albanie moderne. Mais il n'est peut-être pas sans utilité de le faire ; pour nous, en tout cas, la pluralité et la diversité des sources que nous avons dû utiliser nous conduisent à penser qu'un tel travail de synthèse peut n'être pas vain.

§ 2. — *Justification du plan*

Les brèves considérations que nous avons cru devoir exposer dès l'abord indiquent assez que l'histoire est le substratum de notre matière. C'est dire

que, dans les grandes lignes, l'ordre chronologique s'imposait.

Nous avons donc réparti notre sujet en cinq divisions principales correspondant à des périodes de natures diverses :

Les origines de la sécession : 1878-1912 ;

Les difficultés d'établissement : 1912-1920 ;

La période d'indépendance : 1920-1927 ;

La vassalisation de fait : 1927-1939 ;

L'union personnelle : 1939.

Malgré ce qu'a d'inévitablement artificiel toute rupture de la continuité historique, cette répartition ne sera pas, nous osons l'espérer, taxée d'arbitraire, car elle paraît bien rendre compte de différences sensibles dans l'orientation de la politique albanaise.

Une introduction précèdera cet ensemble, qui sera consacrée aux réalités humaines et économiques.

Dans la conclusion, nous noterons les quelques réflexions que nous aura suggérées notre examen.

Toutefois, les quatrième et cinquième parties, ne pouvant rentrer dans le cadre de la présente étude, feront l'objet d'une publication ultérieure.

Une conclusion partielle suivra donc la troisième partie.

INTRODUCTION

- § 1. — *Le milieu humain :*
Races ; langues ; religions.
- § 2. — *Le milieu économique :*
Productions ; particularités sociales ;
richesses.

Les phénomènes, tant matériels que juridiques, auxquels nous allons nous attacher, seraient difficilement compréhensibles si l'on ne pouvait les relier aux réalités humaines et économiques qui les conditionnent.

Ceci est plus particulièrement vrai à deux égards : D'une part, s'il peut sembler, à première vue, que, plus que de facteurs internes, le sort de l'Albanie dut dépendre souvent des intérêts interférents des grands Etats, il n'en demeure pas moins, nous le verrons, qu'au fond les réactions albanaises eurent une part prépondérante sur les destinées du pays ; et, pour pénétrer pleinement les motifs et la signification de ces réactions, il est indispensable d'avoir une idée, même sommaire, de la race et de l'état social de la nation.

D'autre part, si les politiques mêmes des Puissances à l'égard de l'Albanie eurent parfois leurs sources dans des motifs extrinsèques, elles tirèrent cependant leur origine médiate des éléments géographiques et économiques du problème albanais, qui doivent donc être connus, eux aussi.

Ces explications liminaires viseront par conséquent à analyser brièvement, tant au point de vue humain qu'au point de vue naturel, le donné albanais.

§ 1. — *Le milieu humain*

Races :

Les quelque vingt-cinq années d'existence indépendante de l'Etat albanais, qui viennent de

s'écouler et dont nous allons faire un essai d'analyse, ne constituent, dans les siècles de la vie de cette nation, qu'une bien courte période ; aussi devons-nous, dès l'abord, les situer dans la longue et brillante histoire de cette race, si antique que la question de son origine a longtemps opposé les anthropologistes.

On a proposé au problème de la race albanaise nombre de solutions ; l'existence d'une autre Albanie dans le Caucase, le mystère où est plongé l'origine même du mot Albanie (1), la légende qui entoure l'arrivée des Albanais sur la Péninsule balkanique, ne sont pas de nature, certes, à éclaircir cette question.

Mais il est permis, semble-t-il, de se rallier à l'opinion presque unanime que les Albanais constituent la race la plus ancienne de l'Europe du Sud-Est.

Selon les conclusions du célèbre linguiste et ethnologiste Docteur Hahn (2), qui s'est livré, sur ce point, aux recherches les plus profondes, les Tyrrhénopélasges formeraient la base de la population pré-hellénique de ces régions ; cette opinion, fondée notamment sur les relations de Strabon et d'Hérodote, est historiquement la plus vraisemblable.

Il paraît donc très probable que les Albanais sont les descendants des Illyriens et des Thraces de l'époque classique.

Quoi qu'il en soit, les populations actuelles pré-

(1) Les Albanais s'appellent eux-mêmes Skipétars, c'est-à-dire fils des aigles ; et leur pays Skipéria, terre des aigles.

(2) Cf. von Hahn : *Albanesische Studien*. Iena, 1864.

sentent une dualité marquée (3), les anthropologues ont observé que celles qui sont établies au Nord du cours du Skumbi, les Guèghes, sont généralement du type brachicéphale, celles vivant au Sud, les Tosques, étant au contraire dolichocéphales dans leur ensemble.

Cette différence doit être expliquée par un plus large mélange aux Albanais du Nord d'éléments étrangers qui, à l'époque préhistorique, envahirent la contrée par le Nord et par l'Est, précisément le long de la vallée du Skumbi, par ce qui fut, plus tard, la voie Egnatienne des Romains (4) tandis que les populations du Sud auraient été relativement préservées de ces invasions par la chaîne du Pinde et les chaînons parallèles qui se dressent entre le Pinde et la côte de l'Adriatique.

Aussi, pendant des siècles, les Skipétars ont-ils été répartis en deux districts bien distincts, le méridional connu sous le nom de Toskeria, le septentrional sous celui de Guegaria.

(3) Nous laissons provisoirement de côté les habitants de l'Epire, extrémité méridionale de l'Albanie, dont les différents, d'ordre politique et culturel, avec le reste de la population, donneront assez l'occasion d'étudier les caractères propres dans les développements ultérieurs. Notons simplement, au passage, que les limites de l'Epire étaient déjà discutées chez les Anciens (du Glossa au Golfe d'Arta) que cette région, très profondément hellénisée et rendue fameuse par le culte de Zeus à Dodone, fut, après la victoire de Pydna en 168 sur les Macédoniens, tantôt incorporée, tantôt séparée, par l'administration impériale, de la Macédoine. Par la suite, une évolution distincte de celle du reste des Albanais isola longtemps les Epirotes.

(4) Via Egnatia, dont un tronçon coupe l'Albanie de Durazzo à Ochrida. Partant de Rome, cette route, arrivant à Brindisi et reprenant à Durazzo, traversait les Balkans pour aboutir à Byzance ; c'était la grande voie joignant l'Occident à l'Orient.

Une description concrète et critique de l'Albanais, la meilleure, à notre connaissance, a été fournie par Gobineau qui, dans son *Essai sur l'inégalité des races humaines*, nous le présente en ces termes :

« Des Illyriens appelés aujourd'hui Arnauts ou Albanais, il reste un peuple et une langue qui, bien qu'altérés, offrent plusieurs singularités saisissables. Parlons tout d'abord de l'individualité physique :

« Il ne ressemble ni au Grec ni au Slave. Il n'a pas plus de rapports essentiels avec le Valaque. Des alliances nombreuses, en le rapprochant physiologiquement de ses voisins, ont altéré considérablement son type sans en faire disparaître le caractère propre. On y reconnaît, comme signes fondamentaux, une taille grande et bien proportionnée, une charpente vigoureuse, des traits accusés et un visage osseux qui, par ses saillies et ses angles, ne rappelle pas précisément la construction du facies kalmouk, mais fait penser au système d'après lequel ce facies est conçu.

« — On dirait que l'Albanais est au Mongol comme ce dernier est au Turk, surtout le Hongrois ; le nez se montre saillant, proéminent ; le menton largement et fortement carré ; les lignes, belles d'ailleurs, sont rudement tracées, comme chez le Madjar, et ne reproduisent en aucune façon la délicatesse du modèle grec. Or, puisqu'il est irrécusable que le Madjar est mêlé de sang mongol par sa descendance hunnique, de même je n'hésite pas à conclure que l'Albanais est un produit analogue.

« Je dirai que les Albanais sont un peuple blanc directement mélangé de jaune... Les Illyriens ont assez noblement soutenu leur origine ariane pour n'en être pas déclarés indignes. »

Quant aux Skipétars eux-mêmes, ils n'ont pas cessé de se considérer comme les descendants des

occupants originaires de la péninsule ; c'est à ce lointain héritage qu'ils devraient les éléments singuliers de leur langue qui la distinguent si profondément du grec et des autres langues balkaniques.

Langue :

Le vocabulaire actuel est très restreint, il ne comprend guère que quelque cinq mille mots, dont on ne peut compter plus de cinq cents d'origine albanaise, on leur trouve d'ailleurs des traces de connexion avec les restes de l'ancien messapien, qui a été parlé dans le talon de l'Italie méridionale.

Du reste, la dualité que nous avons déjà relevée entre les Guègues et les Tosques se retrouve dans ce domaine. Le dialecte guèghe comporte un grand nombre de mots slaves empruntés aux populations voisines, tandis que le dialecte tosque s'est au contraire assimilé des vocables grecs. Le fond commun étant d'ailleurs assez important pour que l'unité subsiste.

Ajoutons que la langue albanaise, dans son ensemble, n'avait jamais été écrite jusqu'au XIX^e siècle. La masse des populations guèghes, peu cultivée, n'éprouvait pas la nécessité du langage écrit, et les seuls éléments évolués, les membres du clergé catholique, usaient du latin.

Quant aux Tosques, en majorité orthodoxes, ils employaient uniformément le grec comme langue de culture et l'administration turque elle-même l'utilisait dans les proclamations et actes officiels destinés à l'Albanie méridionale. (5)

(5) Cf. Le document en langue française intitulé : *Personnages : Albanie, les classes et le peuple*. Admiralty War Staff (Intelligence Division), Secret (op.cit.).

Religions :

Trois religions coexistent en Albanie : la catholique, l'orthodoxe et la mahométane, cette dernière ayant le plus grand nombre de fidèles.

Qu'on nous permette de donner, à titre indicatif, les chiffres fournis par la statistique officielle de 1921 :

Mahométans....	584.675,	approximativement	70 %
Orthodoxes	158.215,	»	19 %
Catholiques....	88.987,	»	11 %
Israélites.....	35,	»	0,004 %

Parmi les musulmans, d'ailleurs, il faut isoler les Bektashis très nombreux au Sud ; considérés comme des hérétiques par les musulmans sunnis, ils refusent de reconnaître le Sultan comme kalife, et l'on a dit qu'ils constituaient une sorte de franc-maçonnerie de l'Islam.

La question religieuse, du reste, n'a jamais revêtu en Albanie un caractère aigu ; un proverbe tolosque n'est-il pas : « Là où est l'épée, là est la croyance », on ne peut mieux dire que la tolérance sinon le scepticisme y est grande.

« Bien que les différences de religion influent parfois sur la politique intérieure du pays, pourtant les manifestations de fanatisme, si fréquentes dans les autres pays divisés religieusement, demeurent très rares en Albanie. En général, il existe au contraire une tolérance remarquable, car les fidèles des diverses religions sont souvent rapprochés par des liens étroits de parenté, de traditions et même par des fêtes nationales et religieuses communes. On a vu par exemple le clergé des trois religions visiter en commun tour à tour la mosquée et les églises chrétiennes pour y célébrer des services so-

lennels, démontrant ainsi que les sentiments de patriotisme sont au-dessus des divergences religieuses. » (6). Au demeurant, le désir d'éviter que les différences confessionnelles ne nuisent à l'unité nationale a, dès longtemps, animé les dirigeants albanais ; et déjà, dans le manifeste de la Ligue albanaise de 1877, on peut lire : « Décidons que dans notre Ligue, il n'y a plus de religion, et qu'avant tout nous sommes Albanais ».

§ 2. — *Le milieu économique*

Productions :

Située à l'entrée de la mer Adriatique et sur sa côte orientale, l'Albanie (7) est un pays bipartite et presque essentiellement agricole. (8)

(6) In Rapport général de la Commission d'Enquête, présenté au Conseil de la Société des Nations le 12 Mai 1922... Deuxième Partie : Le Problème Albanais.

(7) L'Albanie : de 16°53' à presque 18°40' de longitude Est de Paris — 39°37' à 42°30' de latitude Nord, a 265 km. de longueur ; 65 de largeur moyenne. Le seul fleuve navigable est la Boyana, qui relie Scutari à la mer.

(8) « Ses plaines côtières offrent à l'agriculture de grandes étendues de sol fertile dont on n'a su profiter jusqu'ici que d'une façon incomplète et avec des moyens primitifs. De grandes régions, encore en partie marécageuses, pourraient, sans trop de difficultés, être consacrées à l'agriculture et fournir ainsi une zone d'activité à une population beaucoup plus considérable que l'actuelle. Il existe surtout dans le Nord de belles forêts dont les richesses seraient avantageusement exploitées dès que les besoins de la construction l'exigeront. De plus, une bonne partie de la région montagneuse se prêterait admirablement aux plantations forestières. Les chutes d'eau abondent et fourniront à bon marché les forces motrices nécessaires à l'industrie. » (In Rapport général de la Commission d'Enquête.)

La partie du pays contiguë à la frontière yougoslave est montagneuse et partout peu propice aux cultures, habitée par des montagnards à l'esprit farouchement indépendant, elle présente une grande opposition avec la plaine côtière, très fertile et qui pourvoit aux besoins de la population tout entière.

Pendant la domination romaine, cette plaine de Myzeqeja avait mérité le nom de grenier de l'Empire. Les productions y sont en effet très diverses ; une énumération complète serait fastidieuse, signalons-en cependant les principales : presque toutes les céréales, le tabac, le lin, la vigne, les arbres fruitiers ; notons aussi que l'élevage y est florissant et les forêts nombreuses. Qu'on nous permette, pour fixer les idées, de citer quelques chiffres extraits de la statistique relevée en 1935-1936.

Superficie du pays : 2.753.800 ha

Surface cultivée,	approximativement	12 %	} 632.774 ha
Surface cultivable,	»	11 %	
Pâturages	»	30 %	826.140 ha
Forêts	»	36 %	991.368 ha
Terres improductives	»	11 %	

Sur les 12 % de terres cultivées, c'est-à-dire 330.456 ha :

Maïs	27 %
Froment	11 %
Tabac	6 %
Vignobles	7 %

Nombre d'oliviers plantés : 1.431.816

Comme conséquence de cette orientation de l'économie, la population se répartit très inégalement entre les campagnes et les villes.

Vingt pour cent seulement de population urbaine répartie dans des villes dont aucune n'atteint 40.000 habitants. (9)

Dans les campagnes, le niveau de vie est peu élevé et les conditions d'existence des éléments ruraux rudimentaires. Et pourtant il semble bien que le pays recèle d'importantes richesses encore inexploitées.

« Quant aux ressources minérales, elles sont peu connues. Néanmoins, les recherches de ces dernières années ont prouvé l'existence de grandes quantités de pyrites de fer en partie cuprifères. Le lignite se trouve partout mais en couches peu épaisses. On a constaté aussi la présence d'anthracite de qualité excellente mais de quantité inconnue. Il existe de l'asphalte en abondance, ainsi que des traces de pétrole. Il est même possible qu'il en existe des gisements exploitables. (10)

« Enfin, il faut encore citer le minerai de chrome, l'amiante et les argiles à kaolin. En outre, la grande étendue de la côte avec ses ports naturels qui pourraient sans difficultés être aménagés favorisera le développement du commerce maritime et de la pêche. » (11)

Particularités sociales

Ce qui caractérise l'organisation sociale albanaise est un très net retard sur l'évolution générale. Après la guerre mondiale, on pouvait encore écrire :

(9) Cf. *infra* eod. cap. p. 38.

(10) Cf. S. Abdalian. *L'Épire méridionale et les gisements pétrolifères*. Paris, 1925 (B.N. 4° R. 489 bis/149).

(11) In Rapport général de la Commission d'Enquête présenté au Conseil de la Société des Nations le 12 Mai 1922... Deuxième Partie : Le Problème Albanais.

« Les régions accidentées de l'Albanie septentrionale et orientale difficilement accessibles à la civilisation sont peuplées de tribus d'un tempérament indépendant et volontaire dont l'organisation sociale rappelle celle des clans de la Haute Ecosse du moyen âge. Ces tribus obéissent à des chefs féodaux en grande partie héréditaires. La juridiction fondée presque entièrement sur des traditions orales y est très primitive.

« La vendetta y sévit et la Lek Dukajinit (12) intervient non pour l'empêcher, mais seulement pour en atténuer les conséquences par une méthode rudimentaire de conciliation. Ainsi une Bessa (amnistie) a été déclarée récemment, ce qui permet d'espérer l'introduction graduelle d'une juridiction plus stable.

« En Albanie méridionale, cette organisation féodale fut partiellement détruite par les Turcs, quoique là aussi les Beys, propriétaires de terres immenses, exercent tout naturellement une influence prédominante. Il semble pourtant que leur autorité commence à être contestée par leurs vassaux, chez lesquels on peut déjà constater la naissance d'un mouvement agraire. » (13)

Plus évoluées, les populations urbaines ont une structure moins originale.

Elles sont réparties en quelques agglomérations moyennes dont nous croyons utile d'indiquer l'importance, presque chacune d'entre elles devant être

(12) Sorte de loi transmise oralement et qui reflète des principes établis, 'croit-on, au xv^e siècle par un certain duc d'Anjou dont le nom déformé est encore reconnaissable dans le vocable qui la désigne.

(13) In *Rapport général de la Commission d'Enquête* du 12 Mai 1922.

le siège d'événements que nous voudrions dès l'abord situer dans leur cadre précis.

En Albanie du Sud :

Berat	15.000 habitants
Valona	9.000 »
Argyrocastro . . .	8.000 »
Libohovo	5.000 »
Kardiki	4.000 »
Premeti	3.000 »

Et en Albanie du Nord :

Scutari	32.000 habitants
Tirana	12.000 »
Elbassan	12.000 »
Kroja	7.000 »
Durazzo	6.000 »
Kavaja	5.000 »
Alessio	3.000 »

Urbaine ou rurale, d'ailleurs, la population dans son entier se répartit en clans ou Fis ; chaque clan se gouverne lui-même selon des coutumes qui varient avec les régions.

Très généralement, trois organes y sont différenciés : le Chef ; le Conseil des Anciens ; la Réunion plénière.

Et l'on a pu dire longtemps qu'en Albanie, la réalité ultime était la tribalité et non pas la nationalité.

Richesses :

La répartition des biens a une origine qui remonte loin dans l'histoire, qui est nécessaire pour la comprendre.

Pendant la période de domination impériale romaine, elle était assez équitable et correspondait sensiblement aux besoins et à l'activité individuels.

Mais, vers le milieu du xv^e siècle, la richesse de

cette contrée, sa position stratégique exceptionnelle attirèrent la convoitise ottomane.

Après avoir lutté à Kossovo, en Hongrie, et dans la plaine de l'Albanie centrale, les Albanais, dont le chef légendaire Skanderbeg avait maintenu quelque temps le flot de l'envahisseur, durent s'incliner devant leurs vainqueurs. La population des montagnes néanmoins s'étant retirée sur les hauteurs difficilement accessibles, ne subit que peu leur influence.

C'est donc dans la plaine que la domination turque eut l'incidence la plus grande sur la vie économique du pays. L'installation des éléments turcs s'opéra brutalement par éviction des propriétaires albanais auxquels ils se substituèrent au moins pour les terres les plus riches, tandis que l'Albanais devait exploiter pour le compte des conquérants.

Puis vint la période d'assimilation, que facilita l'absence presque totale de conviction religieuse ferme chez les populations ; les Turcs firent aisément comprendre aux Albanais que leur conversion à l'Islam était la seule façon de conserver leur place économique dans la société nouvelle.

Il fut notamment établi, à un moment, que la propriété foncière ne se pouvait transmettre qu'à un musulman, que ce soit entre vifs ou à cause de mort, à titre gratuit ou onéreux.

Au début, pour tourner cette disposition, comme la propriété en Albanie était à cette époque familiale et indivise (cf. Communauté taïsible du xvi^e siècle du droit coutumier français), un seul des membres de la famille se convertissait et devenait en droit l'unique propriétaire. Mais cela nécessitait un accord occulte non sanctionné et, après peu de générations, les descendants du mahométan en vinrent à user de leur droit exclusif.

Rapprochés désormais par l'identité de situation économique des propriétaires turcs dont, en outre, ils partageaient la religion, ils n'allaient pas tarder à constituer la classe des Beys terriens tout dévoués à l'Empire.

Le phénomène se limita néanmoins aux plaines ; dans les montagnes, où la propriété foncière n'avait qu'une importance secondaire, ce fut par l'octroi de dignités et d'offices, que les Turcs se concilièrent l'élite de la population.

Des Albanais arrivèrent ainsi à occuper les postes les plus élevés de l'administration impériale. (14)

Mais la masse des montagnards, bien qu'accomplissant fidèlement le devoir militaire dans cette marche occidentale, gardait ses traditions, ses usages et sa langue qu'elle transmettra après la sécession aux habitants des plaines.

Ainsi donc, dans la totalité du pays, la conquête turque amena la scission en deux éléments distincts : les ralliés qui s'agrégèrent aux vainqueurs et le grand nombre, qui conserva individualité et particularisme en les payant de l'infériorité économique. Les premiers qui avaient adopté, avec la religion, les mœurs des conquérants, n'étaient plus agriculteurs et, du reste, leurs possessions, trop vastes, eussent rendu impossible l'exploitation directe.

Nombre d'entre eux, d'ailleurs, tirant la majeure partie de leurs ressources des hautes charges de l'Empire, considéraient comme négligeable le produit de leurs terres. C'est assez dire que l'absentéisme sévissait avec toutes ses fâcheuses conséquences : le tenancier qui cultivait pour un maître éloigné et qui ne disposait que d'une faible partie de

(14) Ex. Ferid Pacha Vlora de Valona, qui fut Grand-Vizir.

la production, travaillait peu ; aussi, s'endettait-il vis-à-vis d'usuriers de profession ou de son propriétaire lui-même et, dans cette dernière hypothèse, se trouvait réduit à un quasi esclavage.

Pendant cinq siècles, cette situation se perpétua. L'infériorité économique amenait l'infériorité intellectuelle. L'issue à une situation si précaire est l'émigration qui s'accrut avec le temps pour devenir très importante aux dernières décades de la domination ottomane.

L'une des terres les plus fertiles de l'Europe était l'une des moins productives.

Le tableau suivant indiquant la répartition territoriale des principaux impôts directs liquidés en 1909-10 en Turquie d'Europe (Roumélie) est caractéristique à cet égard ; les sommes y sont exprimées en Livres turques :

Provinces	Foncier	Patente	Dîmes	Impôt sur les moutons	Prestation pour les routes	Exonéra- tion militaire
Constantinople.	342.326	4.728	7.823	79.833	9.482	1.675
Andrinople . . .	115.997	21.757	338.822	146.243	36.243	46.050
Salonique	141.079	22.884	346.149	174.635	50.835	46.670
Kossowo	64.156	8.251	356.775	75.104	18.020	31.636
Monastir	73.639	6.607	187.667	89.258	21.249	21.303
Janina	42.677	4.808	106.002	66.562	14.958	8.583
Soutâri d'Alba- nie (15) . . .	9.869	686	25.332	6.597	2.434	2.197
Total	789.743	69.721	1.468.570	638.232	153.961	157.114

(15) A noter toutefois que la perception était impossible en Haute Albanie, partie pratiquement insoumise du Vilayet de Scutari.

PREMIÈRE PARTIE

LES ORIGINES DE LA SÉCESSION :
1878-1912

PREMIÈRE PÉRIODE

De la Guerre Russo-Turque aux Guerres
Balkaniques

CHAPITRE PREMIER

LE DÉCLIN OTTOMAN

PREMIÈRE SECTION. — LA DÉFAITE TURQUE ET SES CONSÉQUENCES IMMÉDIATES

- § 1. — *Décadence et défaite turques.*
- § 2. — *San-Stefano.*
- § 3. — *Compétence des Puissances.*
- § 4. — *Congrès de Berlin.*
- § 5. — *La frontière monténégrine.*

C'est la grande défaite turque de 1878 qui a indirectement permis à l'Albanie de naître à la vie indépendante.

Si, en effet, cette puissante unité politique n'avait pas subi ce choc extérieur, l'Albanie n'eut pu se dissocier d'elle. Car l'Empire ottoman eut gardé à son égard tous ses facteurs de cohésion, tant matériels que moraux ; tandis que, battue, la Porte favorisa, au contraire, l'éveil d'un nationalisme albanais qui devait, plus tard, se développer à son détriment. C'est donc par l'exposé des éléments et des conséquences internes de cette défaite qu'il nous faut logiquement commencer.

§ 1. — *Décadence et défaite turques*

La Turquie, qui avait, durant trois siècles, menacé de sa puissance et de ses armées l'Europe entière, vieillie et corrompue à son tour, comme l'Empire byzantin auquel elle a succédé, subissait, au dernier quart du xix^e siècle, deux poussées destructrices : A l'extérieur, l'action hostile de la Sainte Russie ; à l'intérieur, le mécontentement croissant de ses sujets de Roumélie, qui jouissaient, en principe, depuis l'époque même de la prise de Constantinople, des droits publics individuels (1), mais n'en étaient pas moins, en fait, soumis à un régime d'exception.

(1) Vide in von Hammer : *Histoire de l'Empire ottoman* (traduction J. Heller) « ...Mohammed se déclara immédiatement leur protecteur, et procéda, dès le 1^{er} Juin 1453, à l'investiture du nouveau Patriarche grec... »

A ces deux principales forces qui menaçaient l'Empire khalifal, s'opposaient, du reste, des intérêts également puissants, qui tendaient, à l'inverse, au maintien de la force turque : Anxiété de l'Europe devant les remous que pourrait produire, en un monde en équilibre instable, la chute de « l'homme malade » ; crainte des chancelleries que, sur les ruines de la Sublime Porte, ne se reconstitue partiellement, du Pacifique à la Méditerranée et de la Mer Blanche au Golfe Persique, l'immense empire des Genghiskhanides (2) ; peur des puissances coloniales de voir s'insurger, dans une indignation fanatique, les Musulmans de leurs possessions d'outre-mer, dont le Sultan demeurait le chef spirituel vénéré.

De ces deux groupes de forces antagonistes, c'est le premier qui l'emportera. Car, malgré la volonté pacifique des grandes puissances, la Russie a trouvé prétexte à l'intervention armée par laquelle elle se propose de réaliser ses desseins.

Commencées, tant en Europe qu'en Asie, au mois d'Avril 1877, les hostilités ne prirent fin que le 31 Janvier 1878, *per longos decem menses*.

Mais, dès le 12 Décembre 1877, la Porte, sentant bien qu'elle n'était plus en mesure de continuer sa résistance, demande les bons offices de l'Europe par une circulaire de son Ministre des Affaires Etrangères adressée à l'Allemagne, à la Grande-Bretagne, à la France et à l'Italie, c'est-à-dire aux puissances non belligérantes, signataires du traité de Paris de 1856. (3)

(2) Cf. von Barckhausen : *L'Empire jaune de Genghis-khan*, Paris, 1935. B.N. 8° O² q. 172.

(3) Cet instrument instituait d'ailleurs une procédure collective pour la solution des dissentiments éventuels entre la Sublime Porte et l'une quelconque des parties contractantes.

« ...Art. 8 : S'il survenait, entre la Sublime Porte et l'une

Cette circulaire, d'une grande élévation de termes, devait aboutir à un échec, car, quatre jours plus tard, l'Empereur d'Allemagne fit répondre à l'ambassade turque qu'il déclinait la requête du Sultan ; et ce seul refus rendait impossible l'intervention collective.

Aussi, la Porte fit-elle, le 24 Décembre, un appel séparé à la Grande-Bretagne.

« Il y a une dizaine de jours, la Sublime Porte s'adressait aux Grandes Puissances signataires du traité de Paris, pour manifester son désir de voir le rétablissement de la paix. Bien que cette démarche, qui faisait l'objet de ma dépêche circulaire du

ou plusieurs des autres puissances signataires, un dissentiment qui menaçât le maintien de leurs relations, la Sublime Porte, et chacune de ces puissances, avant de recourir à l'emploi de la force, mettront les autres parties contractantes en mesure de prévenir cette extrémité par leur action médiatrice. »

Cette procédure, de caractère préventif, eut dû jouer dès avant l'ouverture des hostilités. C'est d'ailleurs ce qu'avait alors demandé Savfet-Pacha, dans une dépêche du 24 Avril 1877, où il se plaignait de la violation de cet article 8 par la Russie, et sollicitait la médiation des puissances. Cette requête avait été, à ce moment, écartée par la proclamation de neutralité que firent les Etats auxquels elle s'adressait ; l'Angleterre, seule, s'étant bornée à relever la violation des articles 7 et 9 du traité de Paris, pour en conclure que la Russie n'eût pas dû déclarer la guerre à la Turquie, tout en ajoutant qu'en l'état actuel des choses l'article 8 ne pouvait plus s'invoquer.

Cf. Protocole, n° 10 de la Conférence du 18 Mars 1856 du Congrès de Paris : « S'il survenait, entre la Sublime Porte, et l'une des puissances contractantes, un dissentiment de nature à menacer le maintien de leurs relations, les deux Etats, avant de recourir à l'emploi de la force, mettront les autres Puissances en mesure de prévenir cette extrémité par les voies de la conciliation... » (Martens, XV-727).

12 Décembre (4), ait rencontré, en principe, un accueil sympathique en Europe, elle n'a pu cependant aboutir au résultat que nous étions en droit d'en attendre.

« Dans cet état de choses, et devant les raisons développées dans ma dépêche précitée, et qui subsistent toujours, S.M.I. le Sultan, constamment animé du désir de mettre fin à une guerre qui désole les deux pays belligérants, et d'épargner une plus grande effusion de sang, a décidé de s'adresser au Gouvernement de S.M. Britannique, qui a porté, de tout temps, une sollicitude bienveillante à l'indépendance et à l'intégrité de l'Empire, base fondamentale de notre vie politique.

« Je viens donc, d'ordre de mon Auguste Maître, vous inviter, Monsieur l'Ambassadeur, à demander, au nom de la Sublime Porte, la médiation du Gouvernement de S.M. Britannique, médiation qui, nous en sommes convaincus, ne nous sera pas refusée par notre ancienne et constante amie. »

Si nous avons cru devoir reproduire ces documents dans l'entier, c'est qu'il convient de noter qu'il ne s'agit plus, cette fois, comme le 12 Décem-

(4) « Nous pensons que le moment est venu où les deux parties peuvent accepter la paix sans forfaire à leur dignité, et l'Europe pourrait utilement interposer ses bons offices.

« Quant au Gouvernement impérial, il est prêt à les demander ; non pas que le pays se sente au terme de ses ressources, il n'y a pas de sacrifice que la nation tout entière ne s'impose pour maintenir l'indépendance et l'intégrité de la Patrie ; mais le devoir du Gouvernement impérial est d'arrêter, si c'est possible, une plus grande effusion de sang.

« C'est donc au nom de l'humanité que nous faisons appel aux sentiments de justice des Grandes Puissances, et nous espérons qu'elles voudront bien accueillir favorablement notre démarche. »

bre, de bons offices, mais d'une médiation à proprement parler.

On sait que la différence entre les deux procédures de conciliation est l'objet de conceptions diverses ; il nous semble qu'Oppenheim l'a clairement définie, qui écrit :

« La différence résulte en ceci, tandis que les bons offices consistent dans diverses classes d'actes qui tendent à amener des négociations entre les parties en conflit, la médiation consiste à conduire directement les négociations entre elles et sur des bases d'accord proposées par le médiateur. » (5)

C'est dire que la Russie devait plus sûrement écarter celle-ci que ceux-là. Et en effet, le Gouvernement de Saint-Petersbourg, certain que l'ennemi était à toute extrémité, n'accepta pas cette intervention.

Il fallut à la Porte s'adresser directement au vainqueur et signer les bases de paix en même temps que l'armistice ; ce furent les préliminaires d'Andrinople (6) du 19/31 Janvier 1878.

(5) L. Oppenheim : *International law*. 3^e édition. Londres 1921. Tome II, p: 10. Fac. Droit 35992/3.

(6) Télégramme du Général Le Flo, ambassadeur de France à Saint-Petersbourg au Ministre des Affaires Etrangères, du 28 Janvier 1878 :

« Le Prince Gortchakow vient de me lire les instructions relatives à l'armistice et aux préliminaires de paix qui avaient été envoyées aux Commandants en chef. En voici les points principaux :

« La Bulgarie devient province autonome avec une administration nationale et une milice indigène, mais restera tributaire, les limites de la province seront fixées ultérieurement, en prenant pour base la majorité des populations bulgares dans les diverses localités ; la Porte n'y pourra

Mais immédiatement les Puissances prirent une position de réserve. Il est symptomatique à cet égard de rappeler la note communiquée, le 30 Janvier 1878, par Lord Lyons, ambassadeur britannique à Paris, et qui est une préfiguration de ce que va être l'attitude de l'Europe :

« Tout en reconnaissant comme obligatoires entre les deux belligérants, les arrangements faits par les délégués russes et turs à Kezanlik, pour la conclusion d'un armistice et la fixation des bases de la paix, le Gouvernement de S.M. Britannique déclare que, en tant que ces arrangements tendraient à modifier les traités européens et à affecter les intérêts généraux de la Grande-Bretagne, il ne pourra leur reconnaître aucune valeur, à moins qu'ils ne deviennent l'objet d'un accord formel entre les puissances signataires du traité de Paris du 13 Mars 1871.

« entretenir de troupes, en dehors de quelques points à déterminer.

« Les principautés de Monténégro, de Serbie et de Roumanie seront déclarées indépendantes et recevront, les deux premières, une augmentation de territoire, la troisième, un dédommagement territorial.

« L'augmentation du Monténégro devra être équivalente au territoire conquis et occupé actuellement par ses troupes.

« La Bosnie et l'Herzégovine, ainsi que les autres provinces chrétiennes, recevront une administration particulière. L'Empereur et le Sultan conviendront de s'entendre sur les meilleures mesures à prendre au sujet des Détroits et des intérêts de la Russie y relatifs (le Prince Gortchakow a fait observer en passant qu'il ne tenait nullement quant à lui à la liberté des Détroits).

« La Russie se réserve de réclamer des indemnités soit pécuniaires, soit territoriales, en dédommagement des sacrifices qu'elle a dû s'imposer... »

In Documents diplomatiques sur les Affaires d'Orient.
op. cit.

« Le Gouvernement de S.M. Britannique espère donc qu'il recevra l'assentiment de la France et de chacune des autres Puissances. » (7)

§ 2. — *San-Stefano*

Développement des accords d'Andrinople, le « Traité préliminaire » de San-Stefano fut cependant signé le 3 Mars 1878.

Les dispositions qui nous intéressent en sont les articles I et II ; résumons-les brièvement :

Le Monténégro recevra une augmentation de territoire comprenant Nikitchitch, Gatzko, Kolachine, Spouge, Podgoritzza, Jabliak et Antivari. La frontière traversera le lac de Scutari pour aboutir à la mer par le thalweg du fleuve Boyana.

La principauté acquerrait ainsi un large accès à l'Adriatique ; sa frontière définitive devait être déterminée par une Commission européenne.

La Porte reconnaissait définitivement l'indépendance du Monténégro, et une convention devait régler leurs rapports de voisinage.

Les questions sur lesquelles un accord n'interviendrait pas entre les intéressés devaient être tranchées par l'arbitrage commun de la Russie et de l'Autriche-Hongrie.

Les articles III et V reconnaissaient l'indépendance respective de la Serbie et de la Roumanie, tandis que l'article VI constituait la Bulgarie en principauté autonome tributaire.

Ce qu'il faut retenir surtout, en ce qui nous concerne, c'est que la Bulgarie à l'Est, le Monténé-

(7) *Ibid.*

gro au Sud voient annexer à leurs territoires des régions proprement albanaises. (8)

Nous verrons, plus tard, que le traité de Berlin, dans son article II, rejette au Nord la Bulgarie, considérablement réduite, et qui, dès lors, n'empiète plus sur l'Albanie ; seul, le Monténégro gardera Antivari et Podgoritza, avec les régions qui les entourent. (9)

Car ce sont les clauses territoriales de San-Stefano qui vont se heurter à l'opposition des Puissances ; ce sont elles aussi, et les réactions qu'elles auront suscitées, qui auront, pour l'Albanie, des conséquences de la plus haute importance. Et c'est pourquoi nous avons cru devoir nous attacher un moment à leur genèse.

§ 3. — *Compétence des Puissances*

Dès avant la signature du traité de San-Stefano, le cabinet de Saint-James faisait remettre au Gouvernement russe le mémorandum suivant, du 16 Janvier 1878 :

« L'Ambassadeur de la Reine a reçu pour instruction de déclarer au Prince Gortchakow que, pour éviter un mécompte possible, et à la suite des rapports qui sont parvenus à Londres, le Gouvernement de S.M. est d'opinion que tout traité conclu entre les gouvernements de Russie et de la Porte, affectant les traités de 1856 et de 1871, devrait être un traité européen, et ne serait pas valide sans l'assentiment des Puissances qui ont été parties à ces traités. »

(8) In Martens, *op. cit.* 2-III-246.

(9) *Ibid.*, 3-III-449.

Ce mémorandum si clair va être à l'origine de l'intervention européenne. Le Gouvernement impérial se rallie immédiatement en effet à ses conclusions en répondant : « Nous répétons l'assurance que nous n'avons pas l'intention de résoudre isolément les questions européennes se rattachant à la paix. »

Comment expliquer que, bénéficiaire d'un traité qu'elle a pu imposer à la Porte, la Russie accepte aussi facilement l'intervention des Puissances ; c'est que l'article VII du traité du 30 Mars 1856, qui liait les six Puissances, faisait une question générale de tout ce qui modifierait le territoire ottoman. (10)

Ainsi donc, juridiquement, il existait un organe conventionnellement compétent pour procéder aux modifications territoriales : Le Concert européen.

Outre ce motif juridique, la Grande-Bretagne, comme d'ailleurs l'Autriche, avait un mobile diplo-

(10) Article VII du traité de 1856 (Martens XV-774).

« S.M. l'Empereur des Français, S.M. l'Empereur d'Autriche, S.M. la Reine du Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande, S.M. le Roi de Prusse, S.M. l'Empereur de Toutes les Russies et S.M. le Roi de Sardaigne déclarent la Sublime-Porte admise à participer aux avantages du Droit public et du Concert européen.

« LL.MM. s'engagent, chacune de son côté, à respecter l'indépendance et l'intégrité territoriale de l'Empire ottoman, garantissent en commun la stricte observation de cet engagement, et considéreront, en conséquence, tout acte de nature à y porter atteinte comme une question d'intérêt général. »

Cf. Article VIII du traité de Paris du 13 Mars 1871 :

« Les H.P.C. renouvellent et confirment toutes les stipulations du traité du 30 Mars 1856, ainsi que ses annexes, qui ne sont pas annulées ou modifiées dans le présent traité. » (Ibid., XVIII-303).

matique évident à ne pas ratifier San-Stefano : leur intérêt commun, qui était de tenir les Russes éloignés du Bosphore.

Du reste, jamais, dans les négociations ultérieures, la Russie n'élèvera aucune contestation sur la validité de l'intervention européenne, et elle admettra (11) que les conventions de San-Stefano ne constituent pas des engagements fixant d'une manière obligatoire les conditions principales de la paix définitive, et après la signature desquels le vainqueur ne peut plus accroître ses exigences, ni le vaincu revenir sur ses concessions, mais bien un simple *Angebot* ne devant prendre de valeur obligatoire que dans la mesure où il serait entériné par les Puissances et constituant donc, semble-t-il, un acte juridique *sui generis*, ayant d'ailleurs été lui-même précédé de préliminaires *stricto sensu*, ceux d'Andrinople du 19/31 Janvier 1878. (12)

(11) Protocole N° 9 du Congrès de Berlin ; séance du 28 Juin 1878.

« Le Comte Schouvaloff dit que, s'il a bien compris les observations de M. le premier plénipotentiaire d'Angleterre, le noble Lord a regretté que le traité de San-Stefano constitue une immixtion dans le traité de Paris de 1856, par lequel la Russie a contracté des engagements envers l'Europe, M. le plénipotentiaire de Russie croit devoir rappeler que le traité de San-Stefano est une convention préliminaire, n'ayant de force obligatoire qu'entre les deux parties contractantes, et par laquelle la Russie a entendu faire connaître d'avance au Gouvernement turc les demandes qu'elle formulerait plus tard devant l'Europe. »

In Documents diplomatiques sur les Affaires d'Orient, *op. cit.*

(12) Cf. *supra*, eod. cap. Section 2, § 1.

§ 4. — *Congrès de Berlin*

En conformité avec la note britannique du 30 Janvier (13), le cabinet austro-hongrois faisait, le 3 Février 1878, auprès des Grandes Puissances, une démarche (14) destinée à concrétiser le droit invoqué par l'Angleterre, en proposant la réunion d'une conférence des puissances du Concert.

Tous les signataires du Traité de Paris y étaient invités, conformément à la règle internationale qui veut que, « si le Congrès est de nature à modifier un état de choses qui se trouve fixé par des conventions, antérieures, la Puissance invitante... lance des invitations à tous les précédents signataires...

« On n'alla pas au Congrès pour y régler les suites d'une guerre, d'ailleurs localisée (guerre russo-

(13) Cf. *supra*, eod. cap. Section 1, § 1 in fine.

(14) Note adressée par la Ballplatz à ses ambassadeurs :

« L'Autriche-Hongrie, en sa qualité de puissance signataire des actes internationaux qui ont eu pour objet le système politique en Orient, a réservé, en présence de la guerre actuelle, sa part d'influence sur le règlement de la paix future.

« Le Gouvernement impérial de Russie, auquel nous avons fait part de ce point de vue, l'a pleinement apprécié.

« Aujourd'hui que des préliminaires de paix viennent d'être signés entre la Russie et la Turquie, le moment nous semble être venu d'établir l'accord de l'Europe sur les modifications qu'il deviendrait nécessaire d'apporter aux traités sus-mentionnés.

« Le mode le plus apte à amener cette entente me paraît être la réunion d'une conférence des puissances signataires.

« Nous espérons que le Chancelier de l'Empire nous saura gré de prendre l'initiative en cette circonstance. V. Exc. est donc autorisé à inviter le cabinet ... à vouloir bien participer à la conférence des puissances signataires... ».

Primitivement prévu à Vienne, le Congrès se tint en définitive à Berlin.

turque), « délibérer en commun sur la question « d'Orient, examiner comment il fallait la régler « en prenant comme point de départ les conventions « provisoires intervenues entre la Russie et la Turquie », tel était le but des assises de Berlin. Sous la présidence de l'honnête courtier M. de Bismark, y prirent seules part « avec la plénitude des droits », les six Grandes Puissances et la Porte ottomane : les principautés de Roumanie, de Serbie et du Monténégro, bien qu'elles eussent participé à la guerre comme « alliés de la Russie », n'étaient pas des « états souverains complètement reconnus », elles étaient simplement sur le point de le devenir, leurs délégués ne furent entendus qu'officieusement... Tant d'autoritarisme, dont la Turquie en particulier sentit lourdement le poids, ne doit pas étonner ; le régime du Danube, la Question d'Orient c'était à l'époque le terrain d'élection de l'intervention des Grandes Puissances. Le traité de Berlin, issu du Congrès du même nom, ne pouvait pas ne pas s'en ressentir. » (15)

A l'égard des territoires albanais, nous avons vu que San-Stefano en attribuait une partie à la Bulgarie et une autre au Monténégro. Pour ce qui est de la première, elle ne prêta pas à discussion ; en effet, dès la séance du 22 Juin 1878, le Congrès de Berlin avait ramené, sans opposition sérieuse, la Bulgarie très au Sud, en lui donnant la frontière des Balkans. (16)

(15) M. Sibert : Quelques aspects de l'organisation et de la technique des conférences internationales (Cours de l'Académie de La Haye, 1934-II). B.D.I.C. O. 745. Col.

(16) Protocole N° 4 du Congrès de Berlin.

§ 5. — *La frontière monténégrine*

Pour la frontière monténégrine, il y aura plus de difficultés. Et nous touchons ici à un point capital pour notre propos.

En effet, c'est médiatement de la résistance qu'opposa la Turquie à abandonner une partie des provinces albanaises au Monténégro, que l'Albanie va retirer le premier des éléments subjectifs, dont la réunion finira par constituer sa volonté d'indépendance, à savoir la conscience ségrégative.

Nous abordons donc, avec le problème de la frontière turco-monténégrine, le début de la question albanaise proprement dite.

CHAPITRE PREMIER

LE DÉCLIN OTTOMAN

DEUXIÈME SECTION. — FRONTIÈRES DU MONTÉNÉGRON ET DE LA GRÈCE

- § 1. — *Le problème des frontières*
(validité juridique de San-Stefano).
- § 2. — *Le traité de Berlin.*
- § 3. — *La Ligue albanaise.*
- § 4. — *La frontière monténégrine.*
- § 5. — *La frontière grecque.*

§ 1. — *Le Problème des Frontières*

Au Congrès de Berlin, la question de la frontière monténégrine fit l'objet de la séance du 1^{er} Juillet 1878, le délégué ottoman, Carathéodory Pacha, relève l'importance considérable que son Gouvernement attache à la question, et développe les motifs qui engagent la Porte à désirer que la ligne ne soit pas étendue du côté de l'Albanie. (1)

« S.Exc. indique, à l'appui de cette opinion, diverses raisons stratégiques et ethnographiques. Passant ensuite à la question des ports, le premier plénipotentiaire ottoman insiste contre la cession d'Antivari au Monténégro ; la Porte n'avait pas d'objection contre Spizza, mais elle maintient qu'Antivari est albanais ; que les Monténégrins ne pourront y demeurer que par la force, contre le vœu des populations. »

Faisant allusion aux attaques réciproques qui se produisent sans cesse entre Albanais et Monténégrins, ce délégué turc annonce que son Gouvernement a reçu à cet égard des télégrammes inquiétants. Il rappelle la clause insérée dans les bases de paix, et dont les stipulations du traité de San-Stefano ne devaient être que le développement. (2)

(1) Protocole N° 10 du Congrès (Martens, 2-III-366).

(2) Préliminaires de paix signés à Andrinople le 31 Janvier 1878 (Martens, 2-III-240).

« ... 2° L'indépendance du Monténégro sera reconnue.

« S.Exc. affirme que les plénipotentiaires à San-Stefano n'ont pu être exactement renseignés sur l'état des choses, qu'il y a eu erreur, et termine en appelant expressément l'attention du Congrès sur l'ordre des considérations qu'il vient de développer, et qui présente un intérêt majeur pour la Turquie. »

L'argumentation du plénipotentiaire ottoman se décompose donc en trois propositions :

D'une part, la cession au Monténégro de ces territoires albanais est contraire à la volonté des populations.

D'autre part, elle n'était pas prévue par les Préliminaires d'Andrinople.

Enfin, il y a eu erreur dans la conclusion du traité de San-Stefano.

Arrêtons-nous tout d'abord au premier argument invoqué : la volonté des populations.

C'est là une application du principe des nationalités, conséquence logique des doctrines de Rousseau et de Kant sur la liberté et l'autodétermination individuelles, élevées à l'échelle de la collectivité nationale.

Ce principe des nationalités est présenté ici sous son aspect passif. Très généralement, en effet, il est invoqué au contraire sous sa forme active, par une population opprimée, ou qui se considère comme telle, et vise à faire cesser l'oppression par l'obtention de diverses mesures, dont la plus radicale est la sécession d'avec l'Etat majoritaire, oppresseur, par hypothèse.

C'est là, disons-nous, la forme active, car elle

Un accroissement de territoires équivalent à celui que le sort des armes a fait tomber entre ses mains lui sera assuré. La frontière définitive sera fixée ultérieurement... »

tend à une modification de l'ordonnancement juridique. (3)

Ici, à l'inverse, nous nous trouvons devant la forme passive : Les populations réclament le maintien du *statu quo*.

De toute évidence, dans la mesure où il faut apprécier pour l'admettre ou la rejeter, les caractères que présente la revendication, estimée, par exemple, du point de vue de la sincérité, de la spontanéité, de la généralité, il convient d'exercer une critique moins sévère dans un tel cas que dans l'autre.

On a souvent nié, plus souvent encore passé sous silence, le double aspect sous lequel peut ainsi se présenter une revendication nationalitaire. C'est que, dans la généralité des cas, il s'agit de l'aspect actif, même lorsqu'en apparence il y a résistance à une annexion.

En effet, si, avec la doctrine classique, on admet que la cession est parfaite dès que s'est réalisé l'accord de volontés entre les Gouvernants, investis de la compétence internationale par dédoublement fonctionnel, les populations qui résistent à une annexion sont déjà celles de l'Etat bénéficiaire de la modification territoriale ; et ce qu'elles désirent doit s'analyser dans la sécession que constituerait le retour à l'Etat auquel elles ressortissaient antérieurement.

La seule différence entre cette situation et celle où il s'agit, soit d'une revendication d'union ou d'incorporation à un Etat dont les populations n'ont

(3) « L'ensemble des situations juridiques à un moment donné, dans un milieu social donné, constitue ce qu'on appelle l'ordonnancement juridique ». G. Scelle, *Précis de Droit des Gens*, Paris 1932. Première Partie, p.15. (Fac.Droit 75341).

jamais fait partie, soit d'une volonté d'accession à l'indépendance par la constitution d'une nouvelle unité étatique, c'est que, dans le premier cas, la preuve est faite de la viabilité de la combinaison, tandis que, dans les deux autres, cette preuve doit, au moins pour les tenants de la théorie objectiviste des nationalités, être rapportée.

Mais ici nous nous trouvons dans une hypothèse des plus rares : le Traité de San-Stefano, qui transfère les territoires albanais, n'est pas juridiquement parfait.

Rappelons-nous, en effet, la déclaration du comte Schouvaloff au Congrès de Berlin que nous avons succinctement analysée déjà : (4)

« ...Le traité de San-Stefano est une convention préliminaire n'ayant de force obligatoire qu'entre les deux parties contractantes, et par laquelle la Russie a entendu faire connaître d'avance au Gouvernement turc les demandes qu'elle formulerait plus tard devant l'Europe... »

Ainsi s'il y a, pour les populations albanaises, certitude d'un démembrement imminent, ce qui suffit à constituer l'intérêt nécessaire pour agir, il n'y a pas encore de cession effectuée.

Il semble donc que l'appréciation de la volonté des populations eût pu se faire très libéralement au Congrès, puisqu'elles se présentaient en quelque sorte, comme défenderesses, et se bornaient à désirer le maintien du *statu quo*.

Le second argument invoqué par la Turquie était que l'on dépassait les clauses des préliminaires d'Andrinople. Cet argument pourrait paraître assez

(4) Cf. *supra*, eod. cap. 1^{re} section, § 3, note II.

faible, puisqu'une convention postérieure, San-Stefano, était intervenue ; encore que l'on s'accorde généralement à admettre que les préliminaires fixent les limites extrêmes des exigences, pour le vainqueur, des renoncements, pour le vaincu, et ne peuvent donc qu'être précisés dans leurs modalités d'application, ou modifiés dans le seul sens de l'atténuation des altérations au *statu quo ante bellum*, par le traité subséquent.

Mais de plus, et c'est ici que se place le troisième point, ce second traité, San-Stefano, est, prétendent les Turcs, frappé de nullité, comme entaché d'erreur ; il ne peut donc être pris en considération. Mais une question préliminaire se pose : l'erreur de fait doit-elle, contrairement à l'erreur de droit, être retenue en droit international ?

Sur ce problème, les travaux doctrinaux paraissent très peu importants ; et, à notre connaissance, aucune monographie n'y a été jusqu'ici consacrée. (5).

Au reste, les auteurs se divisent sur ce point en deux tendances divergentes.

D'une part ceux qui considèrent que l'erreur, ou le dol, ne constituent pas, en droit international, un vici du consentement.

D'autre part ceux qui, au contraire, et c'est en particulier la tendance de la majorité des juristes étrangers, admettent l'erreur, ou le dol, comme vices sanctionnés.

Les juristes qui professent la première opinion affirment qu'en Droit des gens moderne, l'erreur

(5) Vide cependant : Ivan Tomsic. *La reconstitution du Droit international en matière de traités*. Paris 1931, op. cit.

et le dol sont pratiquement écartés (6) et ne sont pas vraisemblables. (7)

D'après ces auteurs, les préparations minutieuses, les précautions soigneuses prises tant dans les négociations que dans la conclusion, rendent l'erreur ou le dol pratiquement irréalisables.

Fauchille ajoute qu'il n'existe d'ailleurs pas de juridiction suprême qui puisse décider si un traité a été entaché d'un vice résultant d'une erreur ou d'un dol et quelle est l'influence du vice sur la validité de l'acte.

Cet argument subsidiaire ne nous semble d'ailleurs pas décisif ; l'absence de juridiction pour en connaître ne peut avoir d'influence sur l'existence de la règle de droit. Un exemple typique en est l'absence, dans la plupart des états juridiquement organisés, d'un contrôle juridictionnel de la constitutionnalité des lois, ce qui n'empêche nullement l'unanimité des publicistes de reconnaître le principe de la nullité des actes législatifs inconstitutionnels.

Despagnet, s'il ne présente pas cet argument complémentaire d'une façon formelle, déclare cependant que, pour le cas où se présenteraient ces vices, il ne prévoit pas de solution.

Il est du reste important de mentionner que ces doctrines ne sont généralement absolues qu'en ce qui concerne l'erreur au sens étroit. Le plus restrictif des auteurs de ce premier groupe, Mérignac, reçoit cependant le dol comme cause de nullité, lors-

(6) Cf. Despagnet : *Cours de D.I.P.* 3^e édition, Paris 1905, p. 540, Fac.Droit 32.028. — Fauchille : *Traité de D.I.P.* Paris 1921-26-I-3, p. 299. Fac.Droit 86.016.

(7) Cf. Merignac : *Traité de Droit public international.* Paris 1907, p. 637. Fac.Droit 36.186.

qu'il a porté sur la personne même des plénipotentiaires, ce qui n'est, apparemment, qu'une hypothèse d'école ; Fauchille estime, plus généralement, qu'en cas de dol, et quel que soit l'élément matériel affecté, l'Etat trompé peut, légitimement, dénoncer le traité, et le considérer comme non avenue.

Ainsi, l'opposition entre ces doctrines et celles qui admettent l'erreur et le dol comme cause de nullité n'est tranchée que pour le premier de ces vices.

Au premier rang des internationalistes du second groupe, il faut citer Gentilis (8) qui assimile purement et simplement les contrats des Princes à ceux des particuliers en ce qui concerne ces vices du consentement. Sans aller aussi loin, Oppenheim et McNair (9), de même qu'Anzilotti (10), tiennent que le consentement doit être réel, c'est-à-dire donné en connaissance de cause.

Qu'on nous permette de nous ranger à cette dernière opinion ; en effet, il paraît juridiquement injustifiable de déclarer valide un engagement dans lequel l'un des contractants n'a pas donné son consentement en pleine conscience. Le consentement des parties est l'élément le plus important de l'acte, et il doit, pour être réel, réunir certaines conditions d'intelligence et de liberté, faute de quoi il n'est qu'une vaine apparence, une pure forme sans contenu matériel. L'acte juridique qui s'ensuit doit donc logiquement être annulable. Prétendre le contraire

(8) D'après *Les Fondateurs du Droit International*, Paris, 1904, p. 65. Fac.Droit 35.768.

(9) Oppenheim : *A treatise on international Law*, 4^e éd. par Arnold D. McNair (Londres 1928.1. p. 712), *op. cit.*

(10) Cours de Droit International. Vol.I. Traduc. G.Gidel. Paris 1929, p. 339. Fac.Droit 15.300.

semble être d'un formalisme étroit en opposition avec toutes les tendances générales de la doctrine qui, dans d'autres domaines, cherche de plus en plus à se dégager des critères formels pour ne s'attacher qu'au contenu matériel des actes juridiques.

Le principe admis, posons-nous la question de savoir quels sont les cas concrets d'erreur. Louter (11) cite l'emploi pour les négociations de données erronées, telles que des cartes géographiques inexactes pour les traités de frontières. Or, c'est là précisément ce qu'invoquait la Porte contre la validité du traité de San-Stefano.

Mais admettre l'erreur et le dol en droit international suppose une définition limitative de ces vices et singulièrement du premier, le dol n'étant, à notre sens, qu'une variété d'erreur, celle provoquée à dessein. Très généralement on transpose ici la distinction privatiste entre l'erreur concomitante et l'erreur substantielle, le dol incident et le dol principal, pour ne reconnaître qu'aux derniers l'altération si grave du consentement qu'elle entraîne l'annulabilité de l'acte.

Nous n'insisterions pas plus sur ces définitions, d'ailleurs classiques, s'il ne nous fallait mentionner l'opinion divergente de Rivier (12) qui tient, contre l'ensemble de la doctrine, qu'il n'y a pas lieu de distinguer entre les deux degrés des vices pour en déterminer les conséquences ; lorsqu'il s'agit d'Etats, dit-il, qui n'ont aucun juge au-dessus d'eux, toute erreur est essentielle. Que l'on nous permette de relever ici que Rivier semble inférer de l'organisa-

(11) L. de Louter : *Le Droit International positif*. Oxford 1920. II. p. 479. *Op. cit.*

(12) Rivier : *Principes de Droit des Gens*. Paris 1896. II. p. 55. *Fac.Droit* 33.699.

tion juridictionnelle positive des conséquences affectant le fond même du droit. Il nous paraît qu'il faille dénoncer ici, comme nous avons osé le faire dans l'argumentation parallèle, quoique aboutissant à des conséquences opposées, que présentait Fauchille, un périlleux syncrétisme, particulièrement dans notre matière qui n'est encore que partiellement construite.

Après avoir ainsi, très rapidement, donné un aperçu des diverses tendances doctrinales, nous allons essayer de relever les précédents historiques. (13).

Trois cas analogues à celui que nous examinons s'étaient déjà présentés et avaient été résolus juridiquement.

Il s'agissait tout d'abord, pour la frontière entre le Brésil et la Guyane française, de l'article 8 du traité d'Utrecht du 11 Avril 1713 ; la rivière Japoc ou Vincent Pinçon, qui y était désignée comme devant servir de frontière, ne pouvait être identifiée.

Les parties se mirent d'accord pour procéder, par arbitrage du Gouvernement de la Confédération Helvétique, à cette identification.

On peut encore citer le cas de la rivière Sainte-Croix, frontière Nord-Est des Etats-Unis, aux termes du traité de 1783.

Après l'échec d'une Commission mixte, le cas fut soumis, pour arbitrage, à Guillaume II, roi des Pays-Bas, qui rendit sa sentence le 10 Janvier 1801.

Mais les Etats-Unis ayant refusé d'exécuter cette décision, c'est le traité Webster-Ashburton qui mit un terme au différend.

(13) Cf. A.G. de La Pradelle et Politis : *Recueil des Arbitrages internationaux*. Paris, 1905, I, pp. 5, 12, 368 et s. Fac. Droit 23.167.

Un dernier exemple est celui du conflit relatif au Rousse-Point, issu du même traité de 1783, entre la Grande-Bretagne et les Etats-Unis ; la question fut, comme la précédente, après avoir été soumise à une commission mixte et à un arbitre, résolue finalement par un traité.

Ainsi donc, en raison de ces précédents jurisprudentiels, l'argumentation ottomane semblait mériter au moins un examen attentif. Cependant, en dépit de cette position juridiquement favorable, le Congrès adopta une attitude hostile.

« Le Président, tout en affirmant que le Congrès ne saurait manquer d'apprécier les raisons invoquées par Caratheodory-Pacha, considère qu'on doit toujours compter que la Sublime Porte maintiendra les engagements qu'elle a pris à San-Stefano, sauf modification acceptée par l'Europe. »

Et tout ce que put obtenir le plénipotentiaire ottoman fut, à la 12^e séance, l'insertion au procès-verbal de ces observations :

« ...Mohamed Ali Pacha a l'honneur de soumettre à S.A.S. le Président, à LL.Exc. les Membres de la Commission de délimitation, les considérations et les réserves que lui a suggérées le tracé de la nouvelle ligne frontière du Monténégro tel qu'il a été adopté par la majorité de la susdite commission. Il prie S.A. le Président de vouloir bien annexer les considérations et réserves au rapport qui sera adressé au Congrès à ce sujet. Pour que les travaux du Congrès constituent une œuvre durable de paix et de concorde ne faudrait-il pas éviter de placer sans nécessité absolue les peuples de race et de religion différentes sous la domination d'une race étrangère ? Le Plénipotentiaire ottoman propose en conséquence que pour agrandir le territoire actuel du Monténégro il ne lui soit concédé que des contrées dont,

les habitants sont de la même race et pour la plupart de la même religion que les Monténégrins (14) ; il regarde comme une injustice l'annexion au Monténégro de territoires habités par des Albanais musulmans et catholiques tels que les districts de Plava, de Gussinje et d'Antivari. Il croit qu'il aurait été plus équitable de se borner du côté de l'Albanie à céder au Monténégro le territoire Kuci Drekalovici et le cours de la Moraca jusqu'au lac de Scutari, laissant à la Turquie les Cazas albanais de Plava et de Gussinje, ainsi que la ville de Podgoritza avec un rayon suffisant de défense.

« Les mêmes arguments plaident pour que la ville d'Antivari ne soit pas séparée de l'Albanie. La Turquie n'élevant pas d'objection à ce que le littoral de Spizza soit cédé au Monténégro, cette principauté aura par là un accès à la mer et la possession d'Antivari, dont la perte aurait pour la Turquie de très graves inconvénients, ne lui sera pas indispensable.

« Quant au caza de Kolaschin, habité exclusivement par des musulmans bosniaques, il propose de le laisser à la Turquie à cause de son importance stratégique. Il n'aurait aucune objection à faire si, pour les cazas de Kolaschin, Gussinje, Podgoritza et Antivari, un équivalent était donné aux Monténégrins du côté de l'Herzégovine.

« Caratheodory Pacha prie le Congrès de prendre acte de cette déclaration. Il ajoute que sur plusieurs points spéciaux du document autrichien il doit encore en référer à son Gouvernement.

« Le Président dit que les plénipotentiaires ottomans pourront faire valoir ces observations ulté-

(14) Slaves et orthodoxes.

rieurement auprès de la Commission de rédaction à laquelle le rapport de la Commission de délimitation va être renvoyé. S.A.S. constate en même temps l'accord de la haute assemblée sur les frontières du Monténégro. » (15)

En ce qui concerne les frontières avec la Grèce, aucune difficulté ne se présenta au Congrès, mais nous verrons que, lorsqu'il fallut exécuter ses décisions, on se heurtâ là aussi à une impossibilité.

§ 2. — *Le Traité de Berlin*

Le traité de Berlin, signé le 13 Juillet 1878, attribue, par ses articles XXVIII et XXIX, au Monténégro, du côté albanais, Podgoritza et Antivari, sur l'Adriatique, tandis que Spizza était attribuée à l'Autriche, Dulcigno seul restant à la Turquie.

Quant aux frontières turco-grecque, traitées à l'article XXIV (16), elles devaient faire l'objet d'un accord entre Athènes et Constantinople.

Le traité attribuait en outre à la Serbie Kursumlje et Vranja, qui sont peuplés de nombreux Albanais.

(15) Protocole n° 12 du Congrès de Berlin sur les affaires d'Orient. Séance du 4 Juillet 1878.

(16) Une procédure de conciliation est prévue en ce qui les concerne :

« Dans le cas où la Sublime Porte et la Grèce ne parviendraient pas à s'entendre sur la rectification de la frontière indiquée dans le XIII^e protocole... l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie, la France, la Grande-Bretagne, l'Italie et la Russie se réservent d'offrir leur médiation aux deux parties pour faciliter les négociations. »

Les plénipotentiaires turcs avaient vainement proposé que les termes « bons offices » fussent substitués à « médiation ».

Ainsi donc, à tous égards, mépris des réalités ethniques et annexion de races hétérogènes par des Etats qui ne sont pas en mesure de les assimiler. On conçoit que de pareilles dispositions devaient se montrer inapplicables et se heurter au concret.

La Porte qui, sous la menace, a souscrit à ces amputations, va chercher à en éluder la réalisation. Mais la résistance ouverte aux volontés des six puissances était d'un trop grand risque, aussi le Divan y va-t-il opposer des obstacles, en agissant sur place.

Nous savons que le particularisme de la province albanaise, en dépit des efforts d'assimilation déployés par la Turquie, était demeuré une réalité très puissante. La Porte va maintenant utiliser cette ségrégation en l'opposant à l'extérieur.

§ 3. — *La Ligue albanaise*

Si la politique suivie par la Porte à l'égard des Albanais, et dont nous avons essayé, dans l'introduction (17), de donner un aperçu, avait dissocié ceux-ci, le Divan, pressé par la nécessité, saura artificiellement cristalliser le nationalisme sporadique qui avait subsisté, pour entraver la réalisation des annexions décidées par le Congrès de Berlin.

Si les protestations élevées au Congrès n'avaient donné aucun résultat, l'action locale va se montrer plus efficace.

Déterminé à « réveiller les rebellions mortes », c'est par le truchement de Hussein Pacha, vali de Scutari, et d'Abdul Frasheri, que le Sultan va enflammer ses sujets albanais.

(17) Cf. Introduction, § 2.

Afin de faciliter ce réveil nationaliste, les diverses mesures qui l'avaient éteint furent abrogées ; on leva, notamment, l'interdiction d'enseigner l'albanais et celle de l'imprimer.

Le résultat de la double action occulte et législative ne se fit pas attendre :

Le Congrès de Berlin siégeait encore que déjà un « Comité Central Albanais » se constituait ; dès le 30 Mai 1878, il lançait une proclamation par laquelle il déclarait assumer la défense des droits de la nation albanaise et, le 13 Juin, adressait à Lord Beaconsfield (18) un memorandum en ce sens.

Cependant il convoquait à Prizrend des représentants de toutes les parties du territoire.

Le 1^{er} Juillet 1878, ceux-ci constituèrent la « Ligue pour la Défense des Droits de la Nation Albanaise ». Voici, selon le Foreign Office (19), quel était son programme :

a) Maintien de la souveraineté du Sultan et résistance jusqu'à la mort à toute tentative d'annexion du territoire albanais de la part de quelque état que ce soit ;

b) Réunion des territoires habités par les Albanais (20) en une seule province, gouvernée de Monastir par un gouverneur général ottoman et un conseil de dix membres, avec, comme organe consultatif, un comité albanais élu au suffrage universel ;

c) Reconnaissance de l'albanais comme langue administrative ;

(18) Benjamin Disraeli.

(19) Vide : Foreign Office handbook : N° 17 Albania, *op. cit.*

(20) Vilayets de Scutari, Kossovo et Janina.

d) Recrutement d'une milice nationale commandée par des officiers de l'armée turque.

Cette rapidité de réaction des Albanais serait inexplicable, si l'on omettait de mentionner que, depuis plus d'un an, avait été formé à Constantinople un Comité culturel albanais (21), qui n'avait pas borné son action à l'éducation intellectuelle de ses membres, mais avait exalté leur union et resserré leur unité.

A ce facteur interne de cohésion, était venu se surajouter une aide extérieure non négligeable, celle des représentants autrichiens, au premier rang desquels il convient de citer le Consul d'Autriche-Hongrie à Scutari, qui s'employa de façon particulièrement active à favoriser le mouvement, dans toute la mesure où le lui permettait sa situation officielle. L'explication de cette attitude, nous la connaissons déjà : Si l'Autriche-Hongrie pouvait disposer d'une influence suffisante sur une Albanie autonome, elle encerclerait de trois côtés la principauté de Monténégro, qu'elle réduirait ainsi à devenir vassale des Habsbourg. (22)

Une fois organisée sous la présidence d'Ilias pacha de Dibra avec un siège central à Prizrend (23) et des comités locaux à Scutari et Argyrocastro, la Ligue, assez profondément implantée dans le pays, où elle groupait plus de 100.000 soldats, pouvait se tourner vers les Puissances. Sa première action dans ce sens fut d'adresser à la Commission internatio-

(21) C'est ce comité qui décida l'adoption de l'alphabet latin (augmenté de quatre lettres) et publia les premiers ouvrages d'enseignement en Albanais.

(22) Ce sera un des motifs de l'attribution du trône d'Albanie au Prince de Wied.

(23) Ou à Berat.

nale de délimitation de la frontière monténégrine une protestation qui demeura sans résultat. Il n'en pouvait d'ailleurs être autrement car cet organisme, purement exécutif, n'avait pas compétence pour prendre des décisions de principe, et ne pouvait que remplir son mandat.

Cependant que les nationalistes albanais tentaient ainsi de faire échec aux bénéficiaires du traité de Berlin, ceux-ci, et singulièrement le Monténégro et la Grèce, pressent la Porte de leur transmettre les territoires à eux octroyés, et tout d'abord ceux de Gussinje et de Plava. Ne pouvant absolument écarter ces demandes, qu'appuyaient énergiquement les cabinets de Berlin et de Saint-Pétersbourg, assez curieusement unis dans cette action, le Divan, après des réponses dilatoires, dut, résultat d'ailleurs assez faible, opérer la cession de Pouz et de Podgoritza en Février 1879.

Puis, désirant gagner encore quelque temps, la Turquie protesta que, la géographie de ces régions étant imparfaitement connue, il fallait, avant tout, la déterminer sur le terrain de façon précise, pour éviter une délimitation arbitraire.

§ 4. — *La frontière monténégrine*

Lorsqu'au mois de Décembre 1879 le Monténégro envoya des formations militaires pour occuper Plava et Gussinje, il rencontra les forces de la Ligue. A Novoschie-Vikika eut lieu, le 4 Décembre 1879, la bataille décisive où les troupes du Voïvode Bojo Petrovitch furent battues par 6.000 Albanais, sous les ordres d'Ali-Pacha.

Le Prince en appela aux Puissances, mais déjà s'étaient réveillées entre elles les dissensions un mo-

ment assoupies. Une action positive commune ne semblait pas réalisable. Aussi, le comte Corti, ambassadeur italien à Constantinople, préconise-t-il un compromis (24) dont les termes furent, après de brèves négociations, acceptées par les parties. Un mémorandum fut signé à Constantinople entre la Turquie et le Monténégro, le 12 Avril 1880, et confirmé par les Puissances dans un Protocole du 18 Avril. Le Monténégro acceptait, au lieu des régions promises, celles de Hoti, de Gruda et une partie de celle de Klementi, qui devaient être occupées dans un délai de dix jours.

Des précautions étaient prises pour éviter de nouvelles difficultés. (25)

Mais, sans qu'on en ait jamais éclairci la raison, les Turcs évacuèrent trop tôt les positions, et les forces albanaises eurent le temps de s'y retrancher avant l'arrivée des Monténégrins.

Devant cette nouvelle situation les Puissances se regroupent et décident une action conjuguée. C'est alors que se place la grande démonstration navale internationale de Septembre 1880 devant Dulcigno (26) destinée à en amener l'occupation monténégrine, sous la protection de l'escadre européenne.

(24) C'est la première intervention officielle de l'Italie isolée dans la politique albanaise.

(25) « ...Vingt-quatre heures avant l'évacuation, les commandants des points occupés par l'armée impériale ottomane auront à prévenir le commandant de l'armée princière monténégrine à Podgoritzza de l'heure précise à laquelle ils devront se retirer des points occupés. Ils attendront cette heure sans s'éloigner avec leurs troupes de ces points et ils ne les quitteront qu'à l'heure fixée... »

(26) Le 28 Septembre 1880, les escadres conjuguées de Grande-Bretagne, de France, d'Autriche-Hongrie et de Russie mouillent en rade de Dulcigno, tandis que la Grande-Bretagne menace d'occuper Smyrne.

La Porte dut céder et, le 12 octobre 1880, accepta de rendre Dulcigno sans condition. Pour ce faire les Turcs d'ailleurs avaient dû chasser de vive force les Albanais de la ville.

Les forces de la Ligue battues, celle-ci fut dissoute et la répression sévère ; Prenk Bib Doda, chef des Mirdites, fut capturé et conduit en exil à bord d'un navire de guerre turc. Sa capitale, Oroschi, fut brûlée. Le 27 novembre 1880, le Montenegro prenait possession de son nouveau territoire.

La volonté des puissances s'accomplissait.

§ 5. — *La frontière grecque*

La Turquie et la Grèce n'ayant pas non plus réussi à arriver à un accord, une conférence européenne, réunie à Berlin, adopta, le 25 Juin 1880, un tracé qui, à partir de la Mer Adriatique, remonte le cours du Kalamas jusqu'à ses sources, puis suit la ligne de partage des eaux depuis le massif du Pinde jusqu'à l'Olympe, pour descendre les crêtes de celui-ci jusqu'à la mer Egée. Ainsi Janina et Metsovo étaient annexées.

La Porte, s'appuyant ici encore sur les protestations émanant de la Ligue albanaise, déclara ne pouvoir souscrire à cette décision. Les cabinets européens soutinrent moins énergiquement la cause grecque que celle du Monténégro, et consentirent à reconsidérer leur décision. Les Ambassadeurs des Puissances à Constantinople, saisis de la question, fixèrent, le 28 Mars 1881, une nouvelle frontière, beaucoup moins favorable à la Grèce, et réduisant pratiquement les pertes turques à la région d'Arta. La Porte donna son accord le 3 Mai, et une Commission Internationale fut chargée de la délimitation.

CHAPITRE II

LA DIFFÉRENCIATION ALBANAISE

- § 1. — *Caractères du nationalisme albanais.*
- § 2. — *L'attitude albanaise de 1881 à 1908.*
- § 3. — *Les buts et les résultats du nationalisme albanais.*
- § 4. — *L'Albanie et les Jeunes-Turcs.*
- § 5. — *Jugement sur l'attitude des Jeunes-Turcs.*

Nous avons vu quel a été le résultat concret des premières manifestations du nationalisme albanais. Nous savons, d'une part, que l'explosion de ces sentiments a été favorisée par la Porte, qui, à juste titre, y voyait un facteur diplomatique puissant ; nous savons, d'autre part, qu'une fois lancé, ce mouvement acquit très vite une grande vitalité, et s'opposa même au Gouvernement de Constantinople, notamment dans l'affaire de Dulcigno.

Examinons maintenant le nationalisme albanais au point de vue interne.

§ 1. — *Caractère du nationalisme albanais*

Posons d'abord la question en droit ; peut-on considérer que, dans le réveil assez inattendu d'un nationalisme albanais, il y avait un fait juridique susceptible de suspendre l'application des décisions prises par le Congrès de Berlin.

Il est hors de notre propos d'examiner si le Congrès européen était bien un organe international compétent pour opérer la détermination du territoire turc, aussi considérerons-nous qu'oui, en nous attachant exclusivement à la lettre des traités de Paris ; et, cette hypothèse admise, nous pouvons passer à l'appréciation de la valeur juridique des événements de 1879-1880 et de leurs conséquences.

Désormais nous ne sommes plus, comme pendant le Congrès de Berlin, devant des populations réclamant le maintien d'une situation juridique existante. Un organe international a statué : des régions ont été attribuées au Monténégro et font, en droit, partie de son territoire. Ceci, à moins de vouloir sou-

tenir, comme on l'a fait parfois en droit international — comme Hauriou le fit pour la loi en droit interne —, que le traité n'est parfait qu'après l'assentiment des populations, assentiment qui se constaterait par l'absence de résistance à l'application de ses dispositions.

Considérons nonobstant, avec la doctrine classique, que le traité de Berlin a valablement opéré le transfert.

Il s'agit, dès lors, de savoir quelle influence peut avoir sur cette opération la résistance des populations, qui sont un élément de l'une des parties, un élément de l'objet conventionnel, également enfin un élément de la communauté humaine, bénéficiant, à ce dernier titre, de certaine protection du droit des gens.

Essayons d'examiner successivement le problème en considérant, *ut singuli*, le triple caractère des populations du territoire cédé.

Il nous faut remarquer immédiatement que les internationalistes semblent avoir rarement aperçu dans sa totalité le complexe que nous venons d'énoncer.

Si nous nous reportons à l'époque des événements qui nous retiennent, c'est-à-dire à la fin du XIX^e siècle, nous voyons qu'assez généralement seul le premier aspect sous lequel peuvent être considérées des populations annexées, à savoir objet partiel de l'acte juridique de cession, est retenu.

Résumer brièvement les doctrines en ce sens reviendra donc à voir le problème du premier point de vue, ce qui est notre propos initial.

La principale des doctrines partant de cette conception étroite, est dite de la puissance. Elle n'a plus aujourd'hui, peut-on espérer, qu'un intérêt historique, quoiqu'elle demeure, il faut bien le dire, un

des fondements médiats des nationalismes intégraux. Elle peut schématiquement s'exprimer ainsi :

Les Etats sont des organismes tendant naturellement à augmenter leur puissance, le critère de leurs actes sera a-moral et a-juridique, il sera historique. Seront considérés comme « bien » les actes ayant abouti ou tenté d'aboutir à une augmentation de puissance, comme « mal » ceux qui auront eu un résultat ou une fin inverse (1). Il est impossible, en raison de l'absence même d'une parcelle d'objectivité dans une telle théorie, de l'utiliser comme critère logique ; en effet, elle aboutit à des conclusions concrètes absolument opposées selon l'Etat qui l'invoque. Aussi ne pourrait-elle en rien fournir une base à ses tenants éventuels pour apprécier la légitimité de la résistance albanaise à l'annexion.

Nous voyons par conséquent que, faute d'une base assez large, nous n'obtenons aucun résultat. Vouloir, par une assimilation simpliste, ne voir uniquement dans des populations « de chair et de sang » qu'un objet contractuel, c'est se condamner à méconnaître les réalités profondes du présent problème.

Si nous nous éloignons de cette première doctrine purement dynamique, le premier des systèmes que nous rencontrons est celui de l'équilibre. Son but est pacifique ; la fin désirée étant de rendre aussi rares que possible, ou même de supprimer les guerres, le moyen le plus pratique de l'atteindre est d'établir entre les Etats un rapport de forces tel qu'il garantira les puissances contre les entreprises de l'une d'entre elles menaçant l'indépendance des autres. C'est là une doctrine morale au sens large, mais

(1) On reconnaît, transposé sur le plan étatique, la doctrine nietzschéenne (Cf. *La volonté de puissance* et *Par delà le bien et le mal*).

également a-juridique ; elle constitue en effet une technique diplomatique de défense et rien de plus. Peut-elle cependant, sur ce plan, nous permettre de porter un jugement de valeur sur les événements qui nous intéressent ?

Si nous nous bornons à l'appliquer aux rapports entre l'Empire ottoman et chacun des Etats bénéficiaires du traité de San-Stéfano, elle ne peut nous être d'aucun secours du fait de la disproportion relative de ces unités politiques, que n'affecte pas sensiblement d'aussi faibles modifications. Si, au contraire, nous considérons, abstraction faite de l'Empire ottoman, l'équilibre adriatique isolément, que l'Albanie demeure à la Turquie ne modifiait en rien cet équilibre, tandis que son partage entre les petits Etats balkaniques pouvait poser, en le rompant, de délicates questions.

Donc, à cet égard, le maintien du *statu quo* semblait devoir être préféré.

Pour être plus objectif, un tel système n'en est pas moins aussi borné dans son fondement que le précédent. Il ne fait, en effet, lui non plus, aucune place à ce que représentent de vivant les populations des territoires partagés ; aussi les conclusions que nous en avons tirées n'ont-elles nulle portée juridique.

Poursuivant notre examen, nous atteignons la double théorie du droit géographique et du droit historique. Avec elle, nous prenons, pour la première fois formellement et matériellement contact avec le droit.

Le droit géographique tend à assurer à chaque Etat ses frontières naturelles, qui constituent des obstacles tant aux migrations qu'aux invasions. On peut aussi entendre par droit géographique la possession des moyens naturels nécessaires pour assurer

l'indépendance et la prospérité de l'économie nationale. C'est cette doctrine qui, aujourd'hui, porte le nom d'extension à l'espace vital (*Lebensraum*).

Mais l'appréciation, aussi bien des frontières naturelles que de l'espace vital, a un caractère essentiellement subjectif ; si cette doctrine peut servir d'argument pour une propagande à usage interne, il est difficile de lui accorder une valeur internationale en dehors de quelques cas évidents, comme celui de la frontière des Pyrénées, et dans lequel la question n'est même pas posée en général.

Mais c'est dans la seconde branche de la théorie géographico-historique que nous sommes mis en présence du deuxième des trois caractères superposés des populations, celui d'élément d'une des parties contractantes ; en effet, on tient compte désormais, dans une certaine mesure, de leur volonté interne au sein de celles des personnes de Droit international au sens étroit, c'est-à-dire des Etats, qui les recouvrent et les dépassent.

Notre théorie historique vise en effet à rechercher dans le passé les données qui serviront à fixer la répartition des territoires, or cette théorie postule une limitation, faute de laquelle tous les territoires ou presque ayant, au cours des âges, appartenu successivement à plusieurs puissances, la confusion serait totale. Cette limitation, on la veut trouver dans l'application de la prescription, *mater generis humani*.

Mais alors le problème essentiel se déplace et devient la fixation de la durée emportant prescription. Une grande diversité de conceptions s'opposent sur ce point. M. Le Fur enseigne qu'il faut rejeter tout délai fixe et assigner pour durée le temps nécessaire à l'obtention de l'assentiment des populations. C'est là, par un ingénieux détour, revenir à

la doctrine du droit des peuples, ou, selon notre terminologie, faire une place à la volonté élémentaire des populations, fraction de la volonté étatique.

En ce qui concerne l'Albanie, il semble bien que la doctrine du droit historique ne puisse être invoquée par aucun des bénéficiaires des traités ; nouvelles unités politiques, ces Etats ne pouvaient, en effet, s'en prévaloir. La Turquie, au contraire, avait inclû l'Albanie dans son territoire, sinon *ab antiquo*, du moins depuis un temps assez long pour que la légitimité de l'annexion ne soit plus mise en cause.

Mais la théorie la plus généralement professée, et qui est présentée comme le fondement ultime de tout droit, c'est celle qui s'exprime par l'adage « *Pacta sunt servanda* ». A la lettre, elle semble écarter la volonté des éléments nationaux isolés, nous allons voir qu'elle est en réalité amendée de manière à en tenir compte.

Un Etat possède légitimement les territoires dont la cession lui a été consentie par un traité international.

Mais il faut ici faire bien souvent application du « *coactus voluit, sed voluit* », dont le jeu, en droit privé, pourrait être acceptable, hormis du point de vue de l'équité, du fait de sa rareté d'application mais qui, en droit international, où, il faut bien le dire, les rapports essentiels sont des rapports de force, semble assez choquant. N'est-ce pas là pourtant une nécessité inéluctable du fait même que si l'on rejetait ce principe, il n'y aurait presque aucun des traités importants qui ne serait annulable.

Il existe en tout cas une tendance très nette à écarter le jeu de cette maxime en ce qui concerne au moins les transferts de population. De plus en plus le Droit des gens intervient pour adoucir, en

ce qui les concerne, le fonctionnement brutal des transmissions territoriales, et des options leur sont données le plus souvent à cet effet.

Mais si c'est là un adoucissement dans l'exécution, il semble bien que fasse défaut l'amélioration dans la conclusion même des traités, qui laisserait, au moment de la formation du droit d'annexion, concourir la volonté des populations visées elle-même.

Tout nous semble se passer comme s'il y avait, à la suite d'une guerre victorieuse, application d'une théorie parallèle à celle de la contrainte légitime du droit privé (2), et qui s'exprimerait ainsi : la victoire est un fait-condition déclenchant l'application au vaincu d'un statut donné, qui est celui de l'*occupatio bellica*, par exemple. Si, pour y échapper, il consent à signer un traité de paix, celui-ci ne peut être considéré comme vicié par la violence, car il y a contrainte légitime.

La cinquième doctrine enfin, celle par laquelle nous terminerons ce rappel, est dite des droits de l'Etat. C'est, en quelque sorte, un développement de la précédente, mais qui présente une souplesse plus grande ; elle fait en effet une place, au second plan, il est vrai, du droit des nationalités, au droit des peuples, qui, admis d'une façon absolue, rendrait seul compte du triple caractère des groupements humains cédés, que nous a révélé l'analyse.

« En principe, dit M. Le Fur (3), le fait actuel l'emporte parce qu'il faut une règle, la vie sociale ne peut subsister sans un certain ordre et, s'il sur-

(2) Cass. 25 Février 1877. D. 77-1-158.

Cass. Req. 17 Novembre 1925. S. 1926-1-121.

(3) *Races, Nationalités, Etats.*

git un conflit, c'est l'ordre actuel qu'il est tout indiqué de suivre normalement. »

C'est là plus que l'*onus probandi* infligé aux minorités ; presque irréfragable est la présomption en faveur de l'Etat dont ce n'est qu'exceptionnellement qu'une minorité nationale pourra se dégager (4). Car le droit de sécession, disent les tenants de cette opinion, ôterait toute stabilité aux Etats et conduirait à l'émiettement.

M. Le Fur dit encore « qu'il ramène à la cité en opposition avec toute l'évolution des temps modernes ». (5)

Cette théorie des droits de l'Etat peut-elle ici trouver son application ? Il faudrait pour cela considérer la Grèce et le Monténégro comme investis à coup sûr de la souveraineté sur les territoires albanais, or le point a été discuté, nous l'avons montré.

Ainsi donc, et même sans faire intervenir ici le postulat du droit absolu des nationalités, il semble bien qu'il faille retenir la position prise par la Porte comme soutenable.

Il nous faut pourtant savoir s'il existait véritablement un nationalisme albanais s'opposant au démembrement, ou s'il ne faut voir dans l'action de la Ligue albanaise qu'un faux-semblant controuvé par le Divan. La réponse à cette question capitale va nous être bientôt donnée par l'attitude des Albanais en face des Jeunes-Turcs, lorsque ceux-ci vont essayer de leur retirer ce qu'ils avaient feint de leur concéder.

(4) C'est là réagir contre ce que M. Le Fur a appelé « l'impérialisme nationalitaire ».

(5) *Philosophie du Droit international*.

§ 2. — *L'attitude albanaise de 1881 à 1908*

De 1881 à 1908, l'Albanie et les Albanais se laissèrent oublier par la politique européenne.

La Ligue albanaise, sous diverses formes, traîna une vie languissante, alimentée principalement par des patriotes albanais vivant à l'étranger, notamment en Egypte, à Sofia, à Bucarest et en Amérique. Pendant la guerre gréco-turque de 1897, elle donna quelques signes de vie lorsque les Albanais de Kossovo et de Monastir résistèrent aux tentatives de l'Europe de réorganiser leurs régions, tentatives qu'ils considéraient comme une entreprise contre leurs anciens privilèges.

Derechef en 1899, le même sentiment de résistance à l'immixtion étrangère s'exprima à une grande réunion des notables à Ipek, où fut décidée la constitution d'une nouvelle Ligue albanaise avec le double objet de défendre les territoires du Sultan contre toute entreprise et de s'opposer à toute modification de l'administration de la Macédoine.

Quatre ans plus tard, en 1903, une protestation analogue fut faite contre les projets austro-russes de réforme en Macédoine, et c'est à cette occasion que 3.000 Albanais de Kossovo se soulevèrent et que fut tué le Consul russe à Mitroviza, M. Tcherbina, le 31 Mars 1903.

Mais ces réveils, pour être violents, n'en sont pas moins intermittents.

§ 3. — *Les buts et les résultats du nationalisme albanais*

Mais penchons-nous à présent sur l'évolution de l'opinion pendant cette période importante. L'œuvre

accomplie par l'action de l'organisation albanaise pour stimuler l'esprit national avait été profonde. La production littéraire avait pris un essor considérable, grâce aux efforts d'ardents pionniers qui, écrivant le plus souvent sous des pseudonymes pour dépister la vigilance des autorités turques, travaillaient à développer intellectuellement leurs compatriotes et à leur donner ainsi le lien spirituel qui les unira plus étroitement. Il semble que c'est insensiblement que naquit chez les promoteurs le désir de faire accéder à l'indépendance politique, pour laquelle, au début, elle n'était pas encore mûre, la nation albanaise. Aussi poursuivirent-ils deux objets immédiats et, en apparence, divergents.

Tout d'abord, préserver l'intégrité de l'Empire ottoman, comme moyen de gagner du temps pour la préparation de l'Albanie à une vie indépendante.

En second lieu, assurer d'ores et déjà au pays une administration autonome, qui lui servirait de cadre lorsqu'il aurait son indépendance complète.

Le règne d'Abdul Hamid II fut crucial pour l'Albanie ; le Sultan rouge avait à son égard un comportement ambigu ; pourchassant le mouvement national albanais, il appréciait les Albanais individuellement au point de leur conférer les postes les plus importants de l'Empire (6), mais sa chute seule leur permettra de jouer un rôle politique collectif.

(6) Son Grand-Vizir était, nous l'avons dit déjà, Ferid Pacha Vlora de Valona, qui se trouvait être, en même temps, Président de l'Association nationale albanaise de Constantinople. Ce fait assez curieux eut d'ailleurs d'heureuses conséquences pour les Albanais, qui, du fait de la protection de leur compatriote en place, se trouvèrent épargnés dans les persécutions de Chrétiens d'Abdul-Hamid.

§ 4. — *L'Albanie et les Jeunes-Turcs*

Pendant la dernière période du règne, l'activité des sociétés nationales s'intensifia ; pourtant, lorsque la politique erronée du Sultan amena l'Empire au bord du précipice et que les Jeunes-Turcs se levèrent pour le sauver (7), les Albanais se rangèrent à leurs côtés, car l'existence de l'Empire était leur seule sauvegarde, contre l'ambition de leurs avides voisins.

En embrassant la cause du mouvement constitutionnel, les Albanais suivaient non seulement les directives que leur imposait leur propre politique, dont nous avons assez indiqué les mobiles, ils considéraient aussi que, sous un régime constitutionnel, l'Albanie avait les plus grandes chances de développement autonome, tout en gardant une position privilégiée dans l'Empire, ce qui leur semblait, nous l'avons dit, une étape désirable vers leur accession à l'indépendance.

Aussi, en 1908, les Albanais partagent-ils l'enthousiasme de toutes les populations de Turquie d'Europe en faveur du mouvement révolutionnaire Jeune-Turc, qui apportait, à vrai dire, un programme de réformes fort libérales : les fidèles de toutes les religions seraient égaux devant la loi et les diffé-

(7) Un comité « libéral », le Comité Union et Progrès avait été fondé avec un double siège à Paris et à Genève. Son but était de détrôner Abdul Hamid II et d'organiser en Turquie un gouvernement plus moderne.

À partir de 1904, l'influence du courant Jeune-Turc croît rapidement dans l'armée. En Juillet 1908, l'action commence et les garnisons se rebellent.

rentes races de l'Empire auraient une autonomie administrative locale ; on ne pouvait mieux dire.

C'est pour soutenir ces revendications, qui leur paraissaient fort à propos, que les Albanais du Sud participèrent en masse à la première manifestation du lac Ochrida, tandis que ceux du Nord se liaient par une Bessa pour soutenir la demande d'application de la constitution de 1876. (8)

Lorsque vint le moment de l'action violente, vingt mille Albanais, réunis à Férizovitch, menacèrent de marcher sur Uskub si le Sultan ne donnait pas rapidement satisfaction aux demandes des Jeunes-Turcs. Au même moment, une armée jeune-turque s'avancait de Salonique sur Constantinople. Le monarque céda : le 24 Juillet 1908, un iradé impérial ordonnait la convocation d'un Parlement dans la forme de la Constitution de 1876 ; le Parti Jeune-Turc triomphait.

C'est alors que se placent les importants événements de l'annexion pure et simple de la Bosnie-Her-

(8) On sait que, le 23 Décembre 1876, pendant la première réunion de la Conférence internationale de Constantinople, siégeant au Palais de l'Amirauté, sur la Corne d'Or, les plénipotentiaires entendirent des salves d'artillerie tirées de l'autre côté du Golfe ; le Président Safvet Pachá, Ministre des Affaires Etrangères ottoman, se leva pour déclarer solennellement : « Ces salves annoncent la promulgation de la constitution que le Sultan octroie à son Empire. Cet acte change une forme de gouvernement qui a duré six cents ans, et inaugure une ère nouvelle pour la prospérité des peuples ottomans. »

Il s'agissait seulement là d'une manœuvre diplomatique, destinée à donner une apparence superflue à l'intervention européenne, et dépourvue de toute portée interne.

zégovine par l'Autriche (9), de l'abandon par la Bulgarie de la suzeraineté turque et de la proclamation par la Crète de son union avec la Grèce. Car le mouvement révolutionnaire Jeune-Turc, en affaiblissant l'Empire, favorisait son démembrement. Cependant, l'agitation continuait.

A Monastir, en Novembre 1908, les Albanais groupés réclament des écoles, l'usage de leur langue et de l'alphabet latin.

En Avril 1909, les troupes albanaises de la garnison de Constantinople se mutinent ; le 10 Mai enfin, Mahomet V, frère cadet d'Abdul Hamid, remplaçait celui-ci déposé.

Maintenant qu'ils avaient le pouvoir, les Jeunes-Turcs allaient agir d'une manière que n'escomptaient pas les Albanais. Au lieu d'une sorte de fédéralisme libéral, le Gouvernement faisait bientôt voter par le Parlement une série de mesures autoritaires : censure de la presse, suppression pratiquée du droit de réunion et d'association, enseignement en langue turque uniquement, suppression du droit de port d'armes, centralisation et uniformisation absolue de l'administration.

En application de ces mesures, les écoles albanaises, qui venaient de s'ouvrir furent fermées. Les journaux albanais durent cesser de paraître dans le pays et le mouvement national fut freiné. De plus, les Jeunes-Turcs ordonnèrent que la langue albanaise elle-même devrait s'écrire désormais en caractères turcs.

(9) Ce coup de force provoqua un profond ressentiment en Serbie, l'annexion de ces provinces étant inscrite au programme de la Jeune-Serbie. Ce ressentiment n'est pas étranger aux événements de 1914.

§ 5. — *Jugement sur l'attitude des Jeunes-Turcs*

Comment devons-nous apprécier l'attitude des Jeunes-Turcs dans leur tentative d'étouffement des Albanais ?

Du point de vue général, il est incontestable que, pour l'Empire ottoman, des réformes unificatrices et centralisatrices s'imposaient.

Mais, du point de vue albanais, n'y avait-il pas, par contre, engagement pris de respecter les libertés locales ? Force nous est de répondre négativement.

D'une part en effet, s'il y a eu, et la preuve n'en est pas rapportée, promesses formellement faites aux Albanais de respecter leurs libertés locales, elles ne l'ont été que par des éléments de l'opposition, qui ne pouvaient engager le gouvernement turc, quand bien même ils en seraient devenus personnellement les membres par la suite.

D'autre part, même si le gouvernement lui-même avait promis à une fraction de la population d'agir de telle ou telle manière à son égard, il ne saurait y avoir là une source d'obligation juridique ; en effet, les organes compétents pour dégager la loi immanente et la formuler ont cette compétence d'une manière absolue, et ne la peuvent déléguer ni lier contractuellement, si ce n'est, et encore n'est-ce pas unanimement admis, par un acte passé dans un plan juridique supérieur, c'est-à-dire par un traité international.

Or, qu'est-ce qui détermine l'ordre international ? Ce sont les sujets en présence et, à l'intérieur d'un Etat, il ne peut exister que des actes juridiques d'ordre interne, dont le plus éminent est la constitution, qui ne saurait donc être conditionnée par

aucun autre. Et les mesures prises par le Gouvernement turc étant, sinon au point de vue formel, à coup sûr au point de vue matériel, d'ordre constitutionnel, ne pouvaient donc qu'être libres. Ainsi, l'attitude du Gouvernement jeune-turc, outre qu'elle était opportune, nous paraît avoir été absolument légitime ; et la réaction consécutive des Albanais ne peut être justifiée en droit par une prétendue violation d'engagements dont ils auraient été les bénéficiaires.

CHAPITRE III

LA LUTTE ALBANAISE CONTRE LES JEUNES-TURCS

- § 1. — *Insurrections albanaises.*
- § 2. — *L'Autonomie.*
- § 3. — *Conséquences immédiates des succès
albanais.*

La politique jeune-turque, qui tendait d'abord à une centralisation et à une unification de l'Empire ottoman, et qui mettait au second plan l'instauration d'un libéralisme prématuré, causa aux Albanais une amère déception ; c'est que ceux-ci s'étaient mal rendu compte, dans leur ressentiment contre le régime hamidien, de la véritable signification de la révolution jeune-turque contre laquelle ils vont se dresser désormais. (1)

D'Avril 1909 (2) au début de la première guerre balkanique, en Octobre 1912, l'histoire de l'Albanie n'est qu'une succession de révoltes et de répressions.

§ 1. — *Insurrections albanaises*

Tout d'abord, on le sait, les Albanais accueillirent avec enthousiasme le mouvement contre-révolutionnaire du 13 Avril 1909.

A la suite de son échec, une agitation intense s'empara des populations albanaises, surtout après que les Jeunes-Turcs eurent voulu procéder à leur recensement, dans lequel les chefs albanais virent, à juste titre, une opération préliminaire à l'instauration du service militaire obligatoire, contre lequel ils s'étaient toujours dressés.

(1) Une grande partie de la population avait cru qu'il s'agissait de l'instauration du Chariat, la loi sainte des Musulmans.

(2) Trois partis prirent les armes dès l'abord : National-musulman d'Ismail Kemal, Albano-monténégrin de Sokof-Baci, Catholique des Malissores,

D'autre part, en Mai 1909, se produit un soulèvement des tribus musulmanes du Nord, motivé par le refus de payer les nouveaux impôts ; la pacification dure jusque fin Octobre. Pour le même motif, au mois d'Avril 1910, une dizaine de mille insurgés repoussent onze bataillons turcs envoyés contre eux.

Une véritable guerre, avec ses alternances de succès et d'échecs (3), s'engage alors.

Cinquante mille soldats turcs, sous les ordres de Thorgut Shefket Pacha, écrasent finalement les insurgés pendant l'été de 1910.

Pourtant, au mois de Décembre de la même année, plusieurs milliers d'Albanais armés se réunissent de nouveau à Dibra et proclament en sept points leurs revendications. (4)

Puis, au cours de l'hiver 1910-1911, l'insurrection se généralise, les tribus catholiques romaines et les Malissores s'y joignent. Seuls Prenk Bib Doda et

(3) Les troupes ottomanes gagnent la bataille de Kat-chanik, mais Essak Bey les bat aux défilés de Tchernalova.

(4) 1° Amnistie complète pour les condamnés politiques.

2° Liberté complète d'éducation et d'instruction, et libre usage dans les écoles de la langue et de l'alphabet albanais.

3° Réouverture de toutes les écoles albanaises fermées par le Gouvernement, et confiscation de la presse rapportée.

4° Administration de l'Albanie par des fonctionnaires albanais.

5° Emploi dans le pays du montant des impôts y levés.

6° Ouverture de banques agricoles dans toute l'Albanie.

7° Encouragement du placement des capitaux étrangers dans le pays.

ses vassaux demeurent inactifs et restent fidèles au Gouvernement de Constantinople.

Thorgut Shefket Pacha repart à la tête d'une nouvelle expédition qui, après une lutte sévère, parvient à refouler les insurgés au delà de la frontière monténégrine. Mais ils ne sont pas pour autant amenés à composition, et c'est à Cettigné, où ils s'étaient réfugiés que, le 30 Mars 1911, les délégués albanais formulent les conditions de leur soumission dans une adresse remise aux Puissances.

a) Reconnaissance par la Porte que le territoire albanais s'étend aux Vilayets de Scutari, de Monastir, de Valona et de Salonique.

b) Usage de l'albanais dans les écoles et les églises.

c) Emploi des impôts levés en Albanie dans le pays, à l'exception d'une certaine proportion, réservée à la liste civile et à la guerre.

d) Nomination de valis albanais pour les quatre vilayets.

Cependant le Gouvernement monténégrin ne savait quelle attitude adopter à l'égard des insurgés réfugiés sur son territoire ; il ne pouvait, sans se rendre coupable d'une immixtion engageant sa responsabilité envers la Turquie, leur laisser poursuivre leur activité politique dans le royaume (5) ; la situation allait être dénouée par la Russie qui sollicita de la Porte une amnistie en faveur des rebelles lorsque, au début d'Avril 1911, l'insurrection gagna les Mirdites.

(5) Le Prince Nicolas avait, en Août 1910, profitant de la sympathie italienne consécutive au mariage de la Princesse Hélène, fait accepter par les Puissances l'érection de son Etat en royaume.

C'est alors que l'Autriche intervint en se fondant sur la protection des Catholiques albanais (6), dont elle revendiquait l'exercice.

En même temps, le 1^{er} Mai 1911, un Comité central albanais adressait « à l'opinion publique et au Gouvernement Jeune-Turc » un important document destiné à présenter les Albanais au monde. (7)

(6) L'origine de cette protection de fait est ancienne ; dès le ^{xvii}^e siècle, lors des grandes victoires du Prince Eugène, les Franciscains s'étaient faits en Albanie les soutiens de la politique de Vienne.

Arrivés le 5 Août 1885 à Scutari, les Jésuites y avaient fondé un important établissement conventuel que subventionnait l'Empereur François-Joseph. L'Autriche prenait ainsi figure de puissance spirituelle au point que les tribus catholiques du Nord (Hoti, Castrati, Mirdites, etc...) tombèrent progressivement sous son influence et finirent par la considérer comme leur protectrice naturelle.

(7) « Cinq siècles se sont écoulés depuis que l'Albanie a été soumise au joug turc. Au long de cette période de guerre et de misère, les Albanais ont fourni la preuve de la loyauté la plus profonde, et, par le sacrifice de leur personne, ont porté le glorieux étendard turc de victoire en victoire.

« Nous avons toujours partagé les succès et les désastres de l'Empire ottoman, même à des moments où son existence dépendait de notre courage et de notre loyauté. Nous n'avons jamais désiré revendiquer de privilèges spéciaux et, d'un commun accord, nous avons réussi à vivre sous les auspices d'un régime patriarcal, peut-être trop peu conscients de notre entité distincte et de notre nationalité.

« Mais une période désastreuse de trente ans de tyrannie pour l'Empire ottoman nous a amenés à suivre la voie du développement national, sur laquelle nos voisins se sont, depuis longtemps déjà, avancés. Nous avons bravement attaqué le despotisme, nous avons apporté notre aide au mouvement jeune-turc, et c'est à nous qu'il doit son succès.

« Mais, au lieu de nous montrer la gratitude que nous avons bien méritée, au lieu de nous garantir le droit que les autres éléments de l'Empire ottoman possèdent déjà, ils ont

Mais, plus que ce plaidoyer, la démarche autrichienne devait peser sur les décisions du Gouvernement de Constantinople. Tandis que, peu de temps auparavant, les Jeunes-Turcs n'avaient encore l'existence d'une nationalité albanaise au point que, pendant un débat à la Chambre des Députés sur l'abolition des privilèges accordés aux nationalités, le ministre de l'intérieur ottoman s'était levé pour déclarer, en des termes similaires à ceux de Bismark au Congrès de Berlin, « qu'il n'y avait pas de nationalité albanaise », à quoi les représentants albanais avaient répliqué par le célèbre *Var Effendem var*. « Il y en a une, Monsieur, il y en a une », qui devint bientôt le cri de ralliement des patriotes albanais ; maintenant, alors que les révoltes albanaises semblaient devoir être surmontées, les Jeunes-Turcs

attaqué nos droits les plus sacrés avec brutalité et cruauté politique.

« Accablés par l'infortune, désespérant du présent et de l'avenir, nous déclarons que telles sont nos demandes. Nous désirons :

« a) que nos écoles albanaises soient subventionnées par l'Etat ;

« b) que l'Albanie soit de nouveau unie en un seul Vilayet ;

« c) que, en temps de paix, nos soldats puissent accomplir leur service militaire en territoire albanais.

« En raison de la gravité de la situation actuelle en Albanie, et de l'infériorité des éléments turcs en Europe ; en raison aussi de l'injustifiable propagande menée par des agents étrangers dans notre pays, nous insistons, pour préserver notre existence nationale, sur la concession des susdits privilèges. Au nom de tous les Albanais musulmans et chrétiens, au nom des innocents dont le sang a été versé dans notre lutte pour établir les droits de la nation albanaise, nous adressons nos revendications à l'humanité et à l'opinion publique en demandant que justice nous soit faite. »

changent brusquement d'attitude et, en Août 1911, chargent Thorgut Shefket Pacha de négociier. (8)

C'est que le Gouvernement de Constantinople

(8) Pétition adoptée par l'assemblée des chefs albanais, réunis à Gertche le 10-23 Juin 1911 (in *British documents on the origins of the War*. IX-502).

« I. Garantie contre la répétition et reprise à l'avenir des procédés et actes anticonstitutionnels de la part du Gouvernement central et des autorités locales dans toute l'Albanie. Respect pour toutes les religions, les coutumes et traditions garanties par la constitution et consacrées par les lois et usages.

« II. Reconnaissance de l'existence nationale des Albanais au même titre, et avec les mêmes droits que les autres nationalités de l'Empire.

« III. Liberté absolue pour les Albanais d'élire, sans aucune entrave ni restriction, des députés, dont le nombre serait proportionnel à la population.

« IV. Pleine et entière liberté pour les Albanais de s'instruire et de se développer dans leur propre langue et de fonder des écoles privées et publiques jouissant des mêmes avantages et privilèges que celles de l'Etat. Respect du droit reconnu aux chefs spirituels des différents rites chrétiens quant à l'enseignement dans les écoles dépendant d'eux.

« V. Organisation de l'administration des vilayets habités par les Albanais ayant pour base un système de décentralisation administrative, répondant aux besoins du pays et aux aptitudes des habitants, et conciliant les règles générales de l'administration prévues par la constitution avec les pratiques consacrées par le temps dans certaines régions.

« VI. Choix des Valis et autres hauts fonctionnaires parmi les plus distingués et capables des fonctionnaires d'Etat, en donnant la préférence à ceux qui connaissent la langue et les habitudes des pays albanais. Nomination des autres employés civils financiers et des juges parmi ceux d'origine albanaise qui possèdent les qualités et connaissances requises. Recrutement des gendarmes et agents de police, ainsi que des employés électifs, parmi les plus capables des habitants de la localité.

« VII. Nomination d'un représentant du Sultan comme

avait senti le grand danger : le dessein de la Ballplatz, sur lequel nous avons déjà insisté, de créer une Albanie indépendante, destinée à tomber sous

Inspecteur Général pour une certaine période d'années, avec mission de veiller à l'application fidèle de la loi organique, à l'accomplissement des devoirs des valis et autres fonctionnaires et au maintien de l'ordre et de l'harmonie entre les différents éléments ethniques établis dans les mêmes vilayets.

« VIII. Usage de la langue du pays pour les communications entre les administrés et les administrateurs locaux, et pour les débats et les plaidoiries devant les tribunaux locaux, à côté du turc, qui est et demeure la langue officielle du Gouvernement.

« IX. Service militaire obligatoire pour tous les Albans, avec le système du cantonnement régional en temps de paix, et une organisation spéciale pour les habitants des régions limitrophes des Etats balkaniques leur accordant la facilité de faire leur service sur place, et assurant du même coup la surveillance et la défense des frontières ; le libre exercice de leur religion ainsi que de leurs us et coutumes sera assuré aux recrues.

« X. Affectation de tous les revenus, excepté ceux des douanes, postes et télégraphes, tabacs, spiritueux et autres, affectés déjà à des services spéciaux, aux besoins du service local. Abandon d'une part du surplus des revenus sus-indiqués, de la totalité des taxes des routes, de l'impôt supplémentaire pour l'instruction publique et de 3 % des droits d'entrée, pour la construction de routes et chemins de fer d'intérêt local, et l'entretien des écoles publiques. Reconnaissance aux communes du droit d'exploitation directe, ou par l'entremise de tiers, des forêts, d'en régler les coupes d'après les prescriptions techniques à indiquer par les préposés forestiers, et de payer, ou de faire payer au fisc la taxe, qui sera fixée selon l'essence et la distance de la forêt au port ou lieu de vente.

« XI. Droit pour les conseils généraux de statuer sur le budget des vilayets et de contrôler les dépenses.

« XII. Affectation des revenus suffisants pour garantir la réalisation des fonds nécessaires à la reconstruction des mai-

l'influence de la double monarchie (9). Et c'est aussi que les nationalistes albanais ne s'étaient pas bornés à l'action interne ; ils avaient fait également de grands efforts pour attirer sur leur mouvement l'attention favorable de l'Europe. A Sir Edward Grey, avait été adressée une pétition, datée du 12 Juin 1911, qu'il allait transmettre aux cabinets européens deux jours après l'avoir reçue (10), et dont voici les passages les plus significatifs :

sons et édifices brûlés, et institution d'une commission mixte et indépendante pour surveiller l'installation de la population éprouvée par la destruction des maisons brûlées. Restitution des armes confisquées, avec obligation pour les possesseurs de se conformer aux règles y relatives.

(9) Le 14 Août 1912, le comte Berchtold ne devait-il pas, alors que l'insurrection s'étendait jusqu'en Macédoine, prendre l'initiative d'un appel à l'Europe qu'il pressait d'intervenir en faveur des rebelles, pour leur faire obtenir des droits particuliers, notamment par une décentralisation administrative. C'est d'ailleurs, dit-on, pour le récompenser de cette démarche que François-Joseph lui conféra la Toison d'Or.

Mais Saint-Petersbourg et les chancelleries européennes, voyant clairement là une tentative de l'Autriche d'attirer à elle les Albanais, s'opposèrent à ce projet, qui ne put aboutir.

(10) « Le Gouvernement de Sa Majesté a reçu une pétition des chefs de plusieurs tribus albanaises en révolte, le priant de porter leur cas devant les Puissances. La pétition réclame une autonomie au sein de l'Empire ottoman. Je considère que, dans l'intérêt de la paix, il est souhaitable que le Gouvernement se déclare prêt à accorder aux Albanais ce qu'ils demandent, tant en ce qui concerne les questions linguistiques et scolaires, qu'en ce qui concerne les demandes de crédits pour l'amélioration des communications, et qu'il devrait décréter une amnistie générale sans aucune exception, et s'engager à ne frapper d'aucune peine ceux qui mettraient bas les armes.

« Si les Puissances n'obtenaient pas de telles assurances, il leur serait impossible d'user de leur influence pour mettre un terme à la révolte, ou d'éviter les graves conséquences qui pourraient résulter de sa prolongation. Le Gouvernement de

« Ceci est une demande au Gouvernement de Sa Majesté de communiquer aux Puissances la prière des Albanais d'obtenir de jouir d'une large autonomie au sein de l'Empire ottoman ; les signataires abandonnent toute demande d'indépendance ... notre propos est limité à une suggestion aux Puissances d'obtenir des garanties de non répression au cas où les Albanais mettraient bas les armes. Nous faisons même un pas de plus pour suggérer que soit demandé à la Porte de donner l'assurance que l'amnistie sera générale, et que les demandes albanaises relatives aux questions linguistiques et scolaires, et à l'amélioration des communications seront acceptées... »

Il faut incontestablement voir là une demande d'intervention. Mais on sait que sont limitativement énoncées par la doctrine les hypothèses où cette catégorie d'immixtion est permise par le Droit des Gens : Tout d'abord, lorsque la demande en est adressée à l'Etat intervenant par l'autre Etat lui-même ; ensuite, lorsque les circonstances sont telles que l'Etat intervenant apparaît comme fondé à se faire justice à lui-même ; enfin, lorsque l'intervention constitue l'exercice d'un droit établi par un traité antérieur.

Incontestablement ce n'est aucun des deux premiers cas en présence duquel nous nous trouvons ; la Turquie se gardant bien de solliciter une inter-

Sa Majesté serait prêt à donner à son représentant à Constantinople des instructions dans ce sens si les autres puissances acceptaient d'en envoyer d'identiques.

« Vous demanderez au Gouvernement auprès duquel vous êtes accrédité s'il est prêt à le faire. »

(In *British documents on the origins of the War*. Vol.IX. N° 498).

vention qui ne pourrait que gêner son action, et les intérêts européens n'étant en rien affectés par les événements d'Albanie.

Reste le troisième cas. Certes un traité exprès, celui de Berlin du 13 Juillet 1878, reconnaît bien aux grandes puissances le droit de s'immiscer dans les affaires intérieures de la Turquie, mais seulement pour ce qui touche l'administration des provinces arméniennes, on le sait ; d'ailleurs c'est précisément sur cette disposition que les Puissances avaient fondé leur intervention collective de 1895 ; mais une telle stipulation, dérogame au droit commun, doit s'interpréter restrictivement, et la question albanaise n'est pas mentionnée dans le traité de 1878. Reste à savoir, et c'est le point qui doit être précisé, si le traité de Paris du 30 Mars 1856, qui institue, d'une manière générale, la garantie collective de l'intégrité du territoire ottoman, peut, par là, ouvrir un droit à intervention en cas de troubles intérieurs.

Supposons tout d'abord, par hypothèse, ce qui semble, du reste, en contradiction avec les déclarations formelles de ses promoteurs, que l'action albanaise ait pu tendre ou aboutir à une altération du territoire ottoman, le traité de Paris (11), et singulièrement son article 7, ouvrirait-il pour cela un droit à intervention des Puissances ?

Ce texte est ainsi rédigé : « ... LL.MM. s'engagent, chacune de son côté, à respecter l'indépendance et l'intégrité territoriale de l'Empire ottoman, garantissent en commun la stricte observation de cet engagement, et considéreront, en conséquence,

(11) In de Clercq : *Recueil des traités de la France*. Paris, 1866. T.VII, p. 52.

tout acte de nature à y porter atteinte comme une question d'intérêt général. »

Si nous nous bornons à l'exégèse de cet article 7, nous devons admettre que la première partie en commande logiquement la seconde et que, par conséquent, « l'acte de nature à porter atteinte » au territoire ottoman doit être entendu comme une violation de l'engagement, d'en « respecter l'indépendance et l'intégrité territoriale » assumé par les hautes parties contractantes.

Cette analyse est d'ailleurs confirmée par l'examen des protocoles du Congrès de Berlin, d'où il ressort que la fin essentielle des négociations était la limitation mutuelle des ambitions des Puissances. L'intervention ne sera donc légitime que dans le cas d'une action hostile ou inamicale d'une puissance étrangère, et pour sauvegarder l'intérêt commun des autres à maintenir les choses en l'état. Mais au contraire une situation ne dépassant pas les limites de la compétence interne de l'état turc ne devra pas donner lieu à application de ce texte, dont la lettre et l'esprit limitent strictement le jeu.

L'article 7 porte donc en lui-même l'interdiction de fonder sur ses stipulations l'action qui nous occupe. Mais, bien plus encore, l'article 9 du Traité de Paris, qui y fait suite, écarte formellement l'hypothèse d'une intervention des Puissances pour troubles intérieurs ; il stipule en effet que la communication du Firman « ne saurait, en aucun cas, donner le droit aux dites Puissances de s'immiscer, soit collectivement, soit séparément, dans les rapports de S.M. le Sultan avec ses sujets, ni dans l'administration intérieure de son Empire ».

Il est donc surabondamment établi que la dé-

marche britannique de Juin 1911 (12) n'avait aucun fondement juridique et transgressait même les dispositions impératives du traité de 1856.

Cela est si vrai que la rédaction de cette note cherche à en dissimuler le mal fondé ; on y lit en effet : « ...Si les Puissances n'obtenaient pas de telles assurances, il leur serait impossible d'user de leur influence pour mettre un terme à la révolte ou d'éviter les graves conséquences qui pourraient résulter de sa prolongation... » ce qui tendrait à faire croire que le cabinet de Saint-James est saisi d'une demande de rétablir l'ordre, à laquelle il ne pourrait accéder que dans certaines conditions, alors qu'au contraire, il est sollicité par des insurgés d'appuyer leurs revendications.

Mais la Porte n'était pas diplomatiquement en mesure d'invoquer victorieusement son droit. Elle négocie avec les chefs albanais et au mois d'Août 1911, les insurgés acceptent les termes d'une résolution qui garantissait l'octroi de toutes les demandes formulées par le Comité central, et accordait l'amnistie aux rebelles (13). On ne peut dire qu'il s'a-

(12) Cf. eod. cap. note 10.

(13) « 1° Le Gouvernement impérial ottoman concède généreusement l'amnistie pleine et entière aux rebelles malissores. Il s'ensuit que jamais, et à aucune occasion, ceux-ci ne seront tenus à rendre compte ou à être punis du fait de la révolte et des actes qui l'ont suivie.

« 2° Les jeunes gens malissores inscrits aux registres de la conscription feront leur service militaire dans le vilayet de Scutari, et un an à Constantinople en temps de paix ; en temps de guerre, ils sont tenus de se rendre où le drapeau ottoman les appellera.

« 3° Le Caimacan de Touzi doit être choisi parmi ceux qui possèdent la langue albanaise, et les Mudirs, ainsi que

gisse là à proprement parler d'un armistice consécutif à une guerre civile, car formellement cet acte se présentait comme une décision unilatérale du Gouvernement ottoman ; aucune possibilité juridique n'existant d'ailleurs, à notre sens, pour un Etat de contracter valablement avec ses sujets sous forme d'armistice.

Ceci posé, il paraît, en conséquence, n'y avoir pas d'obligation juridiquement sanctionnée pour l'Etat turc de respecter les termes de l'acte qu'il avait émis ; de fait bientôt, nous le verrons, il devait agir à l'encontre de ses dispositions.

les conseillers municipaux exclusivement parmi les Malissores. Il est bien entendu que ces fonctionnaires seront rétribués par l'Etat.

« 4° Les droits de redevance fiscale seront réglés d'après la capacité financière de la population, et la perception des impôts sera remise à deux ans, afin de permettre aux Malissores de se remettre économiquement des dommages causés par la révolte.

« 5° En ce qui concerne spécialement la taxe sur les moutons, les Malissores y seront soumis, comme les autres habitants de l'Empire, mais la perception n'excèdera pas une piastre par tête, et sera faite à partir de l'année prochaine.

« 6° Le Gouvernement impérial, sachant que les armes, fusils, revolvers et yatagans ont été de tout temps les fidèles et inséparables compagnons des Malissores, qui, étant tous des bergers, en ont absolument besoin, en autorisera le port, à l'exception des villes et bazars, convaincu qu'il n'en sera fait usage que contre les bêtes fauves et les ennemis de l'Empire.

« 7° Dans sept districts (Chala, Chochi, Chkreli, Castrati, Gruda, Hotti et Klementi) seront érigées une ou deux écoles primaires, la langue d'enseignement y sera l'Albanais ; et les maîtres d'école seront rétribués par l'Etat.

« 8° Les districts sus-mentionnés, à l'exception de Chala, Chochi et Chkreli, seront traversés d'une route carrossable, et dotés d'autres routes pour chevaux et piétons... »

Dès Avril 1912, en effet, à la suite de la période électorale, de très violents troubles éclatèrent encore, et, dans un nouveau mémorandum de Mai 1912, les Albanais demandent l'autonomie, en termes propres cette fois.

Les chefs albanais Diris Sefer, Riza Bolatine et Baïram Zuri, avec 10.000 hommes, s'emparent d'Uskub, et envoient des détachements sur Salonique par Kuprulu.

C'est dans cette dernière localité que le cinquième Corps turc se concentre pour dégager Uskub. Mais bientôt l'insurrection devient générale ; les Albanais battent les forces turques, puis occupent la frontière monténégrine sur toute sa longueur.

C'est alors que le Gouvernement ottoman, devant l'échec de la force armée, envoie en Albanie Galeb Pacha, vali de Kossovo, avec pleins pouvoirs pour traiter.

§ 2. — *L'autonomie*

Sur les demandes désormais formulées par les Albanais, aucun document officiel ne peut être cité : elles étaient, selon le *Times* des 12 et 13 Août 1912, les suivantes :

1. Nomination d'un Gouverneur Général pour les quatre Vilayets.
2. Nomination de gouverneurs et de fonctionnaires albanais pour leur administration.
3. Service militaire des Albanais effectué en temps de paix à l'intérieur des quatre Vilayets.

4. Instauration d'un nouveau système judiciaire appliquant le droit coutumier local. Les Albanais ne devront être jugés que par des Albanais.
5. La langue albanaise deviendra langue véhiculaire officielle et langue de culture dans les écoles de l'Etat.
6. Liberté absolue de fonder des écoles privées.
7. Etablissement en Albanie d'écoles d'enseignement technique.
8. Les impôts du pays devront y être dépensés, des routes et des chemins de fer construits.
9. Les destructions opérées par les troupes pendant les troubles devront être réparées aux frais du Gouvernement.
10. Reconnaissance aux Albanais du droit de porter les armes, et remise de celles qui auraient été confisquées.
11. Amnistie pour les délinquants politiques.
12. Mise en accusation devant la Haute-Cour des Cabinets de Hakki Pacha et Saïd Pacha.

Il s'agissait bien là d'une autonomie réelle. c'est-à-dire de « la reconnaissance d'une personnalité collective politique, non douée de souveraineté, par une autre qui détient la souveraineté, comme une personnalité de droit se consacrant à l'administration ». (14)

Après des négociations, la Porte accepta tous les termes de cette revendication, à l'exception de la mise en accusation des cabinets et du service militaire régional, demandes de caractère purement

(14) Rosin, cité dans Neukamp, in *Archiv für Öffentlich Recht*, 1889-IV, p. 380. Fac.Droit 45.416.

personnel et ne rentrant pas, surtout la première, dans le cadre logique des mesures d'ordre général.

Ainsi, l'Albanie se trouvait devenue une unité autonome au sein de l'Empire ottoman (15), cela s'analysait ainsi : l'administration était uniquement assurée par des Albanais ; le droit privé local s'appliquait ; l'enseignement se faisait en albanais, et cette langue était l'officielle ; l'affectation spéciale des impôts traduisait l'autonomie sur le plan fiscal.

Ce régime s'appliquait à l'étendue des quatre vilayets, et cela est à retenir, car c'est la première détermination officielle des limites de l'Albanie.

Le résultat de cette victoire sur les Jeunes-Turcs est que la politique albanaise fut poussée jusqu'aux détails, et que l'espoir s'empara de ses dirigeants de la mener plus loin encore à bref délai ; car le processus de régénération devait se compléter par le système d'enseignement national.

L'indépendance complète de l'Albanie n'était plus éloignée, mais ce fut d'une façon imprévue qu'elle se réalisa.

§ 3. — *Conséquences immédiates des succès albanais*

Le mouvement albanais avait porté un coup mortel à la politique des Jeunes-Turcs.

(15) On admet, comme critère formel, que l'autonomie se caractérise par le fait qu'elle trouve sa source, soit dans une disposition constitutionnelle, soit dans un accord bi-latéral. La simple décentralisation, au contraire, résulte d'une disposition prise en la forme de loi ordinaire et émise en application de la constitution existante, dans les limites qu'elle prescrit.

Pour la première fois le comité « Union et Progrès » s'était trouvé humilié.

La Chambre fut dissoute. Le ministère chauvin dut se retirer avec le dictateur Mahmoud Shefket ; un cabinet plus modéré sous la présidence de Gazi Kukhtar lui succéda.

Mais le triomphe de la cause albanaise devait avoir de plus grandes conséquences que des changements politiques à Constantinople ; nous allons le voir maintenant.

La période dont nous venons d'achever l'examen, et qui s'étend du Congrès de Berlin aux Guerres Balkaniques a été caractérisée par l'interaction et l'interférence de deux ordres de phénomènes indépendants : d'une part, la croissance, parfois artificiellement forcée, du nationalisme albanais, et, d'autre part, la rivalité des Puissances et son incidence sur la question albanaise. Un nouveau facteur va désormais apparaître, la politique propre des Etats balkaniques, qui va marquer très fortement la période que nous allons maintenant aborder.

DEUXIÈME PÉRIODE

Des Guerres Balkaniques à l'Indépendance

CHAPITRE IV

L'INVASION BALKANIQUE DE 1912

- § 1. — *L'Alliance balkanique.*
- § 2. — *Les hostilités.*
- § 3. — *Rapports entre les Albanais et les armées.*

Deux facteurs principaux peuvent être isolés à l'origine des événements balkaniques de 1912. Tous deux procèdent des succès remportés par les populations albanaises sur les Jeunes-Turcs que nous venons d'exposer à grands traits.

En effet d'une part, les avantages qu'avaient réussi à prendre, sur l'armée turque et ses instructeurs allemands, les insurgés albanais, avaient, dans toute la péninsule, produit l'impression la plus profonde.

Mais plus encore qu'eux, le fait que la Porte avait dû accorder aux quatre Vilayets d'Albanie le bénéfice d'un régime autonome devait peser sur les esprits ; car, par là, l'Albanie se trouvait désormais constituer une unité hypo-politique cohérente, ce qui était un obstacle aux vues expansionnistes des nations voisines.

§ 1. — *L'alliance balkanique*

Après un certain nombre de négociations, dont il est hors de notre propos d'examiner le détail, des traités d'alliance militaire furent conclus entre la Bulgarie, la Serbie, le Monténégro et la Grèce. (1)

Ils étaient destinés à permettre une action commune contre la Turquie, dès que se présenteraient des conjonctures favorables.

Si le principe de l'action armée réunissait l'ac-

(1) Vide le texte complet de ces instruments dans : I.E. Ghechoff : *L'Alliance Balkanique*. Paris, 1915.

cord unanime des parties, lorsqu'il s'agit de régler le partage des territoires éventuellement conquis en commun, il fallut confronter les prétentions concurrentes des Alliés.

Le traité bulgaro-serbe de Sofia, signé le 29 Février 1912, prévoit bien, dans l'article II de son annexe secrète, que tous les accroissements territoriaux qui seraient réalisés par une action conjuguée tomberaient sous la domination commune ou condominium (2) des deux Etats alliés, mais leur partage définitif devait s'effectuer dans un délai de trois mois à compter du rétablissement de la paix, dans des limites préétablies et après arbitrage de l'Empereur de Russie.

Quant au traité gréco-bulgare du 16/29 Mai 1912, signé également à Sofia, et complété par une convention militaire du 22 Septembre 1912, il ne porte, lui, aucune stipulation d'ordre territorial.

Nous verrons que l'absence d'un accord préalable précis entre les Alliés sur l'attribution de leurs conquêtes deviendra la source d'un conflit entre eux, qui aura nom de seconde guerre balkanique. (3)

En ce qui concerne plus spécialement les territoires albanais, les ambitions des balkaniques en étaient le dépècement pur et simple : le Monténégro

(2) C'est le terme consacré par l'usage diplomatique, auquel on pourrait avantageusement substituer celui de *co-imperium*.

(3) A laquelle elle mit hâtivement un terme en raison même des événements balkaniques par l'accord préliminaire du 15 octobre, signé à Lausanne.

Texte in *Archives diplomatiques*, T. 125-1913. pp. 12 et s.

Vide *ibid.* p. 16 le texte du traité de Lausanne du 18 octobre 1912.

convoitait une importante partie du Vilayet de Scutari ; la Serbie prétendait à celui de Kossovo, comme faisant partie de la Vieille-Serbie, mais en réalité surtout pour se ménager un accès à la mer ; la Bulgarie visait à l'annexion du Vilayet de Monastir ; la Grèce désirait celui de Janina.

§ 2. — *Les hostilités*

Les circonstances ne tardèrent pas à se montrer propices aux projets des Alliés.

La Turquie, retenue en Lybie par la guerre contre l'Italie, est, de plus, affaiblie par ses dissensions politiques intérieures, et par les révoltes albanaises. Le 14 Octobre, les Etats balkaniques lui adressent un ultimatum réclamant, au profit des nations de Macédoine, une reconnaissance d'autonomie semblable à celle que venait d'obtenir l'Albanie.

Comme ils l'espéraient, le Divan rejette cette demande ; la guerre est désormais certaine.

Le 30 Septembre, les Etats balkaniques avaient décrété la mobilisation sur leurs territoires, la Turquie le fit le lendemain.

Le 8 Octobre, le Monténégro avait déjà déclaré la guerre à la Turquie, mais c'est seulement quelques jours plus tard, après la signature hâtive de la paix italo-turque à Ouchy, du 15 Octobre 1912, que, les représentants de la Grèce, de la Serbie et de la Bulgarie ayant quitté Constantinople, la Turquie déclara la guerre à ces deux derniers Etats ; la Grèce, elle, n'entra dans le conflit que le 19 Octobre, deux jours plus tard.

Dès le début, les opérations tournèrent à l'avantage des Alliés, et les armées ottomanes subirent des défaites répétées.

Si l'on veut avoir un aperçu du déroulement des hostilités, il faut isoler trois théâtres d'opérations distincts : celui de la frontière turco-bulgare de Thrace ; celui de la frontière macédonienne turco-bulgaro-serbe ; celui, enfin, de la frontière turco-grecque.

En Thrace, dès le 24 Octobre, la troisième armée bulgare entra à Kirk-Kilissé ; les troupes ottomanes doivent se replier vers le Sud-Est pour couvrir Constantinople, elles résistèrent sur la ligne de Chatalja, à moins de 60 kms de la capitale, jusqu'à l'armistice du 3 Décembre.

Sur le front macédonien, les armées serbo-monténégriennes, venant du Nord, opérèrent un double mouvement : de concentration tout d'abord sur Uskub, où se trouvait le gros des forces turques, qu'elles y défirent le 24 Octobre, en passant le Vardar, puis de déploiement dans deux directions générales, à l'Ouest vers Scutari, au Sud vers Monastir.

Ces mouvements les conduisirent en territoire albanais : la troisième armée serbe marchant sur Scutari, la première sur Monastir.

Sur ce dernier front enfin, tenu par les troupes helléniques, la principale armée, sous les ordres du Diadoque, le Prince Constantin, franchit la frontière le 18 Octobre et, s'avancant vers le Nord, battit les Turcs le 23, au delà d'Elasson, pour opérer ensuite une conversion vers l'Ouest en direction de Salonique.

Simultanément une autre colonne grecque se dirigeait vers Janina.

Ainsi donc, sur les cinq mouvements généraux des armées alliées, trois les portaient en territoire albanais, respectivement vers Monastir, Janina et Scutari, qui, dès le milieu de Novembre, se trouvait complètement investie.

Après la victoire de Monastir, les Alliés s'avancèrent à travers l'Albanie en direction de l'Ouest, pour atteindre la mer ; tandis que celles des troupes turques qui n'étaient pas encerclées s'embarquaient à Janina.

C'est alors qu'intervint l'armistice du 3 Décembre 1912, entre la Turquie et la Bulgarie, à laquelle vinrent se joindre le Monténégro et la Serbie.

L'armée grecque, cependant, continuait de combattre dans le secteur de Janina et dans le dessein de faire tomber cette place, qui ne fut finalement prise que le 5 Mai 1913.

§ 3 . — *Rapports entre les Albanais et les armées*

Ainsi donc, sur une grande partie de son étendue, l'Albanie se trouvait occupée par des troupes étrangères.

Les populations albanaises considérèrent tout d'abord l'occupation comme pacifique, en se fondant sur le fait qu'aucune résistance n'avait été opposée par elles aux envahisseurs.

Il convient, pour rendre aussi claire que possible une situation curieuse, d'indiquer ici que, si des Albanais combattaient, et en nombre important, dans les rangs ottomans, ce n'était qu'en tant que soldats de métier, dans des troupes mercenaires.

La population dans son entier n'était, en effet, nullement soumise, ni à la conscription (4), ni, par tant, à la mobilisation ; et il était de l'initiative pri-

(4) Vide supra 1ère partie, chap. III, § 1.

vée des chefs de clans, de mener ou non au combat leurs hommes.

Dans l'important domaine militaire, on le voit, la souveraineté ottomane ne s'exerçait pas complètement.

N'était-il pas logique, dès lors, de considérer que l'Albanie ne pouvait, du seul fait d'une guerre dans laquelle se trouvait engagé l'Empire ottoman, être susceptible d'*occupatio bellica*, alors que, par le jeu de son régime spécial, elle était volontairement restée hors du conflit ; les seuls éléments de sa population qui prirent part aux hostilités furent en effet quelques tribus malissores, et elles le firent aux côtés des Monténégrins.

Quelque apparence de vérité qu'elle présentât, cette conception était erronée ; l'Albanie n'ayant pas la souveraineté, donc la compétence internationale, et étant demeurée partie intégrante de l'Empire, ne pouvait dissocier sa situation juridique de la sienne.

Ainsi, du reste, raisonnèrent les Alliés ; ils considérèrent comme indivisible le territoire ottoman ; les quatre Vilayets albanais pouvaient bien jouir d'un régime militaire exemptant leur population d'obligations, auxquelles se trouvaient soumis les autres éléments de l'Empire, ils n'en faisaient pas moins partie de cet Empire, ne possédant nullement la personnalité de Droit des Gens.

Aussi l'attitude des belligérants fut-elle différente de ce qu'escomptait le peuple albanais, qui n'avait pas été loin de les considérer comme des libérateurs, tant était demeurée grande son hostilité au Gouvernement de Constantinople.

Plus même d'ailleurs qu'en région ennemie occupée, les troupes alliées traitaient l'Albanie en région conquise. Lorsque les cavaliers du Roi Pierre arrivèrent à Durazzo, on rapporte qu'ils s'avancè-

rent à cheval dans l'Adriatique, en s'écriant : « Vive la Mer Serbe ». Ce n'est certes là qu'une manifestation matérielle, mais tout le comportement des armées procédait du même état d'esprit ; chacune d'elles considérait la région d'Albanie qu'elle occupait comme annexée.

Il y avait là, de toute évidence, une attitude qui est contraire au Droit des gens ; sauf le cas de *debellatio*, qui n'était pas réalisé, malgré l'occupation totale de l'Albanie, celle-ci ne constituant pas, répétons-le, une unité indépendante, l'occupation du territoire ennemi par un belligérant est, en effet, un pur fait, état de choses essentiellement provisoire, qui peut se terminer de deux façons, ou par l'évacuation, ou par l'annexion qui, seule, et non rétroactivement, conférera le droit de souveraineté.

« On ne saurait prétendre, dit Heffter (5), que la conquête opère de plein droit une subrogation du vainqueur dans les droits du gouvernement vaincu. »

Et c'est la doctrine généralement professée ; il faut en effet considérer comme hétérodoxe la théorie d'Anzilotti, qui fait une distinction entre deux sortes d'*occupationes bellicae*, selon que la guerre menée par l'occupant a, ou non, pour but immédiat et précis, l'annexion des territoires occupés. Dans le premier cas, dit-il, l'occupation entraînerait *ipso facto* transfert de la souveraineté au profit de l'occupant. (6).

Cette théorie peut soulever d'innombrables critiques, elle présente, en effet, une difficulté d'appli-

(5) Cité par Fauchille. *Traité de Droit International Public*, 8^e édit. 1921. Tome II, N^o 1.157.

(6) Anzilotti R. I. 1912, p. 11, note 2 et p. 140 (ibid. 1.162).

cation insurmontable : la détermination du but visé par l'occupant, qui sera impossible dans la plupart des cas ; ses propres déclarations postérieures à l'occupation ne pouvant bien entendu être retenues à cet égard.

Et si d'ailleurs, cette théorie entrerait dans le droit positif, elle serait sans valeur pratique, chaque bel-ligérant, dès son entrée en guerre, s'empresserait d'exposer un programme maximum, à seule fin de consolider ses occupations éventuelles.

Il faut donc exclusivement s'en tenir à la doctrine classique, et en déduire que les territoires albanais ont été traités là d'une manière abusive.

Abusive, d'ailleurs, non seulement en droit, en ce que les Alliés ne celèrent pas qu'ils considéraient l'Albanie comme conquise, la presse grecque, en particulier, annonçait que « permettre aux barbares albanais une existence indépendante, au milieu de la civilisation hellénique était inconcevable » (7) ; abusive, surtout en fait, les Serbes notamment, brûlaient, pillaient et exécutaient quiconque osait protéger ou sa propriété ou sa femme. (8)

En un mot, la situation de l'Albanie, couverte de troupes et soumise à un traitement de violence injustifié, était des plus pénibles.

Alors, comme toujours, la solidarité qui unit les éléments opprimés va s'exalter, et nous allons voir maintenant comment elle va se concrétiser.

(7) Vide *The Times*, 14 Novembre 1912.

(8) Vide *The Times*, 2 Décembre 1912 et 5 Février 1913.

CHAPITRE V

LA PROCLAMATION DE L'INDÉPENDANCE ET L'ATTITUDE CONSÉCUTIVE DES ALLIÉS BALKANIQUES

- § 1. — *L'initiative d'Ismâïl Kémal.*
- § 2. — *Aspect juridique de la question.*
- § 3. — *Ismâïl Kémal pouvait-il ne pas agir ?*

Nous avons vu que le désir d'accéder à l'indépendance politique avait gagné une partie de l'élite albanaise. C'est un chef de clan, Ismaïl Kémal bey Vlora, qui devait prendre l'initiative suprême ; membre de la famille Vlora et neveu de Ferid Pacha, il jouissait d'un grand prestige auprès de ses compatriotes.

§ 1. — *L'initiative d'Ismaïl Kémal*

« ...Comme les Alliés balkaniques avaient déclenché la guerre en Turquie et que les armées bulgares occupaient Kirk Kilissé, tandis que les Serbes s'emparaient d'Uskub ; je compris que le moment était venu pour nous, Albanais, de prendre des mesures radicales pour notre salut... ». C'est en ces termes qu'Ismaïl Kémal (1) expose la situation et les mobiles qui commandèrent son action.

Au moment où avait éclaté la guerre balkanique, il se trouvait à Constantinople, où le Grand-Vizir, Kiamil Pacha, lui avait offert un portefeuille dans son cabinet.

Sans doute était-ce là de la part du Divan une tentative de se concilier les tribus albanaises dont l'appui, ou même simplement la tranquillité lui était du plus grand besoin.

Mais Ismaïl Kémal déclina l'offre qui lui était ainsi faite, et quitta la capitale turque pour se ren-

(1) In Ismaïl Kémal Bey, *Memoirs*. Londres, 1920.

dre à Budapest. Dès ce moment, en effet, le désir de rompre les liens qui unissaient encore son pays à l'Empire ottoman avait pris corps, et il cherchait les moyens les plus propices pour le réaliser.

C'est à cette fin qu'à Budapest il eut une entrevue avec le Comte Berchtold, à qui il soumit ses projets, et dont il recueillit l'approbation.

Déjà, par là, un grand pas était fait : l'aide de la Double Monarchie était d'une importance capitale, car, sans un tel soutien, l'Albanie n'eut pu revendiquer utilement, devant l'Europe, ce à quoi aspiraient ses chefs. L'appui autrichien se manifesta d'abord d'une manière toute matérielle par la mise à la disposition d'Ismaïl Kémal d'un navire qui lui permit de gagner Valona avant l'arrivée des Serbes.

Il avait, avant de prendre la mer, télégraphié en Albanie afin d'annoncer son arrivée et de demander la réunion d'un congrès national à Valona.

Dès son débarquement dans ce port il est « en un court moment, environné de quatre-vingt-trois délégués musulmans et chrétiens, venus de toutes les parties de l'Albanie, occupées ou non par les armées belligérantes. Le Congrès fut ouvert aussitôt. A sa première session du 15/28 Novembre 1912, il vota à l'unanimité la proclamation de l'indépendance ». (2)

Ismaïl Kémal est aussitôt élu Président du Gouvernement provisoire avec mission de former le Cabinet.

Mais il préféra laisser au Congrès lui-même le

(2) *Lege in* Ismaïl Kémal, *Mémoires*.

« ...La séance fut alors levée et les membres quittèrent la salle pour hisser au-dessus de ma maison... aux acclamations de milliers de personnes le glorieux drapeau de Skanderbeg... »

soin de désigner les ministres, en ne se réservant que la répartition des portefeuilles.

Les deux opérations successives aboutirent à la formation suivante :

Premier Ministre : Ismaïl Kémal Bey.

Vice-Président : Mgr. Nicolas Kachiori.

Min. des Affaires Etrangères : Mufid Bey Libohova.

Ministre de la Guerre : Mehmed Pacha Dralla.

Ministre de la Justice : Pierre Poga.

Ministre de l'Instruction Publique : Louis Gurakuchi.

Ministre des Finances : Abdi Bey Toptani.

Ministre de l'Agriculture : Pandeli Tsali.

Ministre des Postes et Télégraphes : Lef Nosi.

Après avoir ainsi constitué l'organe du pouvoir exécutif, le Congrès élit dix-huit membres qui devaient constituer le Sénat.

Ayant dès lors donné à l'Albanie un Gouvernement et une Chambre, Ismaïl Kémal s'empressa de notifier aux Puissances du Concert et à la Sublime Porte l'érection de son pays en Etat indépendant ; et le fit par le télégramme suivant :

« L'Assemblée nationale, composée de délégués de toutes les parties de l'Albanie, sans distinction de religions, qui s'est tenue aujourd'hui à Valona, a proclamé l'indépendance politique de l'Albanie, et constitué un gouvernement provisoire, avec mission de défendre les droits du peuple albanais, menacé d'extermination par les armées serbes, et de libérer le sol national envahi par des forces étrangères. En portant ces faits à la connaissance de Votre Excellence, j'ai l'honneur de demander au Gouver-

nement de ... reconnaître ce changement dans la vie politique de la nation albanaise.

« Les Albanais, qui sont entrés dans la famille des peuples de l'Europe occidentale, dont ils se flattent d'être l'aîné, ne visent qu'un seul but, vivre en paix avec les Etats balkaniques, et devenir un élément d'équilibre. Ils sont convaincus que le Gouvernement de ... aussi bien que le monde civilisé tout entier, leur réservera un accueil bienveillant en les protégeant contre toute attaque contre leur existence nationale et contre le démembrement de leur territoire. »

Autant qu'une notification, on le voit, il s'agissait d'une demande d'assistance et d'un appel aux Puissances ; l'attitude qu'adopteraient celles-ci devait être, en effet, déterminante, comme nous le verrons bientôt.

§ 2. — *Aspect juridique de la question*

Mais deux questions se posent immédiatement devant les faits que nous venons d'exposer :

La sécession était-elle légitime tout d'abord.

Ensuite, devant la carence totale du gouvernement central, n'était-il pas indispensable que se constituât un « gouvernement de fait » exigé par les circonstances.

Un troisième aspect du problème est de savoir si étaient réunies ou non les conditions nécessaires à la constitution d'une entité politique indépendante ; cela, nous l'examinerons au chapitre suivant, sous la rubrique : La réaction des puissances, puisqu'en définitive, ce sont elles qui eurent la responsabilité de l'avènement de l'Albanie à l'indépendance.

En ce qui concerne, d'abord, la légitimité de la

sécession *in abstracto*, deux courants doctrinaux s'opposent. Le premier tend à la négation de ce droit, et sous la forme absolue, pourrait s'exprimer ainsi : Les Etats étant seuls personnes de droit des gens, il n'appartient qu'à eux de maintenir leur contenu interne intégral ou de le modifier. La question de la composition de ce contenu reste étrangère au droit international public, sauf quelques exceptions limitativement prévues. L'absolu de ce principe a, certes, subi de graves altérations avec la protection internationale des minorités, mais l'essence en subsiste dans le dernier état du droit positif, les droits reconnus aux minorités ne comprenant pas celui de sécession ; et la seule demande en ce sens constituant même une cause d'irrecevabilité de la pétition minoritaire par le Conseil de la Société des Nations. Sous sa forme absolue, cette doctrine a eu pour tenants principaux F. de Martens, Holtzendorff et Pradier-Fodéré.

Il semble que cette position soit maintenant dépassée ; mais, sans doute, est-il vain d'appliquer à cette matière la rigueur du raisonnement juridique ; c'est au moins la conclusion à laquelle aboutit M. le Professeur Redslob, dans son ouvrage *Le Principe des Nationalités*, où il met en relief l'aspect méta-juridique des problèmes de cet ordre, qui échappent, dit-il, à l'analyse de droit pur.

S'il faut admettre en quelque mesure ce point de vue, il n'en demeure pas moins indispensable d'émettre un certain nombre de normes positives qui régleront le jeu du « droit de sécession » : celui-ci sera soumis à des critères de fond et de forme.

Au fond, tout d'abord, plusieurs conditions doivent être remplies :

En premier lieu, et cela va presque sans dire, il faut que le nouvel Etat soit viable, c'est-à-dire que,

matériellement, tant du point de vue politique, que du point de vue économique, il puisse mener une existence indépendante dans les conditions normales de la vie internationale.

Cela va s'analyser en plusieurs facteurs : (3)

Tout d'abord posséder, soit dans sa masse, soit même dans son élite seulement, une suffisante aptitude gouvernementale à remplir les quatre fonctions essentielles que sont :

Le maintien de l'ordre public.

La fonction législative.

Le contrôle administratif de l'exploitation des richesses naturelles.

La création des travaux publics nécessaires.

Ensuite posséder, le jour où l'extension nationale légitime serait réalisée, une population, un territoire et des richesses naturelles tels que l'indépendance économique et politique du nouvel état soit suffisamment assurée.

Enfin, être déjà en possession de la culture scientifique moderne, sinon dans ses perfectionnements, du moins dans ses éléments essentiels.

Or, à la question de savoir si l'Albanie se trouvait en possession de ces caractères, il nous faut répondre négativement.

Si l'Albanie, en effet, possédait population, territoire et richesses naturelles en importance suffisante, et tels que nous avons essayé de les décrire dans l'introduction, l'aptitude gouvernementale lui faisait défaut à cette époque, comme la suite de son histoire le montrera bientôt ; et surtout l'application scientifique y était extrêmement réduite, pour ne pas dire nulle ; les moyens de communication, notamment, en fournissent un éclatant exemple.

(3) Vide B. Lavergne. *Le principe des nationalités*, op.cit.

Une seconde condition, dont l'évidence est moins frappante *a priori*, mais qu'il faut retenir néanmoins, est celle de la viabilité de ce qui demeurera de l'ancien Etat après la sécession.

On peut se demander quelle est la nécessité de ce postulat.

Elle réside dans la fin ultime du principe des nationalités. Si en effet, après la sécession, il ne devait subsister qu'un reliquat non viable, ce reliquat serait inmanquablement destiné à être annexé par une autre unité politique. (4)

Et alors il y aurait de nouveau réunion de populations hétérogènes ou divergentes dans un même Etat. Où serait le progrès ? On aurait simplement substitué à une situation, qui avait au moins le mérite d'exister, et peut-être depuis assez longtemps, une situation parallèle qui n'offrirait même pas cet avantage.

Il va de soi que cela ne préjuge en rien de l'utilité et du progrès que pourrait présenter un regroupement préconçu et systématique des nationalités écartelées, ce à quoi avaient tendu, peut-être sans y parvenir complètement, les traités postérieurs à la Grande Guerre, dont un déséquilibre d'ordre dynamique a suspendu les effets.

Il serait superflu d'insister, car, à cet égard, au moins, aucune question ne se posait pour l'Albanie, qui n'était pas essentielle à l'existence de l'Empire ottoman.

A cette double condition de viabilité matérielle, certains auteurs ajoutent celle d'une existence collective antérieure des populations sécessionnaires.

(4) Autriche d'après la guerre de 1914-1918.

Enoncé par Renan (5), ce principe a été systématisé par M. le Professeur Redslob, notamment, (6).

Peut-être faut-il relever au passage que cette condition n'est pas de celles que l'on puisse rattacher aux critères objectifs qui permettraient d'apprécier le bien fondé d'un mouvement nationalitaire. Elle s'intégrerait au contraire, à notre sens, dans l'élément *a priori* qu'est le vouloir-vivre collectif, dont elle constitue un des moteurs.

A la rigueur, il conviendrait aussi de la faire rentrer dans les critères de forme, ceux qui répondent à la question : Comment s'affirmera la volonté d'un peuple de se constituer en Etat indépendant ? et que nous allons examiner maintenant.

Bien évidemment, s'il peut y avoir fonctionnement d'un plébiscite régulier, le problème disparaît ; sinon, et c'est le cas le plus général, le nôtre, ce seront des démonstrations de force qui, seules, pourront être faites, à des degrés plus ou moins violents, selon la puissance relative du mouvement sécessionnaire et de la cohésion étatique.

A tout le moins faudra-t-il assez de généralité, sinon dans le domaine actif, au moins dans la passivité favorable, pour démontrer que le mouvement correspond aux aspirations communes.

Il faut bien reconnaître que, dans notre cas, en raison de la situation extraordinairement confuse qui régnait en Albanie à la fin de 1912, ce caractère ne peut être relevé à coup sûr.

En résumé, tant au fond qu'en la forme, le mouvement dont Ismaïl Kémal fut le promoteur ne rem-

(5) Renan. *Qu'est-ce qu'une nation ?*, p. 27 et *passim*. (Fac.Droit 101.575).

(6) R. Redslob. *Le Principe des Nationalités*, p. 44 et suiv., *op. cit.*

plissait pas les conditions raisonnablement exigibles; tel est, du moins, notre sentiment. Autant il était logique et nécessaire que l'Albanie jouît d'une autonomie administrative très large, autant il était injustifiable et prématuré qu'elle fut reconnue indépendante.

Même au point de vue purement interne, en effet, on admet que l'Etat comporte trois éléments, dont la réunion est indispensable à son existence : territoire; population ; puissance ; or, ce dernier faisait totalement défaut dans notre cas.

La zone sur laquelle s'exerçait l'autorité du Gouvernement provisoire était infime, puisque la plupart des régions étaient aux mains, soit des Alliés balkaniques, soit des troupes turques.

Bien plus, le câble télégraphique reliant Valona au reste du monde avait été coupé, et la flotte grecque bloquait le port, aussi la « capitale » se trouvait-elle totalement isolée et le Gouvernement provisoire n'était qu'un faux semblant.

Nous verrons pourtant qu'à la fin de Mars 1913, à bord du yacht du duc de Montpensier, Ismaïl Kémal et Louis Gurakuki, ministre de l'Instruction publique, ainsi que Isa Bolatin, forcèrent le blocus pour atteindre l'Italie et faire une tournée des capitales européennes, où ils rencontrèrent d'ailleurs l'antipathie que fera naître à l'égard de leur pays, l'attitude de l'Autriche.

Car nous verrons que ce n'est pas guidée uniquement par des considérations intrinsèques que l'Europe appréciera le cas. Son jugement sera par là dévié, et les conséquences en seront nombreuses et graves.

§ 4. — *Ismail Kémal pouvait-il ne pas agir ?*

Mais il convient peut-être de poser la question sur un plan différent.

L'attitude du chef albanais n'était-elle pas indispensable à la vie collective des populations de son pays, même au point de vue matériel.

On sait que la continuité des services publics ne peut être suspendue sans danger, on sait aussi que les autorités militaires étrangères se souciaient peu de l'assurer ; cette situation ne rendait-elle pas indispensable une action même juridiquement non fondée ?

Cette investiture de compétence par fait-condition est reconnue en droit administratif interne ; quiconque est entré spontanément dans les fonctions publiques par suite du départ des autorités constituées est un fonctionnaire de fait, et la nécessité d'assurer la continuité du service public conduit à admettre la validité des actes qu'il accomplit, s'il remplit ses fonctions paisiblement et publiquement, et si le public le considère comme autorité constituée.

Peut-on étendre cette notion acquise (7) au droit international pour l'investiture de la compétence gouvernementale ?

Le Règlement de La Haye, qui énonce les solutions positives du Droit des gens, dispose, dans son article 43, que :

« L'autorité du pouvoir légal ayant passé de

(7) Cf. Cass. Civ. 7 Août 1883 (D. 84-1-4) et, tout récemment, Trib. de paix de Givet, 19 Septembre 1941 (Gaz. Pal., 19-20 Novembre 1941).

Vide Jèze. *Principes généraux du droit administratif*. 3^e édit., T. III, pp. 188 et s. Fac.Droit, 75.567.

fait entre les mains de l'occupant. celui-ci prendra toutes les mesures qui dépendent de lui en vue de rétablir et d'assurer autant qu'il est possible, l'ordre et la vie publique, en respectant, sauf empêchement absolu, les lois en vigueur dans le pays. »

La carence absolue des Alliés dans ce domaine nous semble légitimer l'action spontanée en vue d'assurer la continuité indispensable à l'existence matérielle des populations, et une telle investiture ne peut être critiquée, même si, comme c'est le cas, elle n'atteint que très partiellement le but qui la motive.

Mais une telle situation doit cesser pour faire place à une catégorie juridique régulière, dès que cessent les conjonctures de fait qui la nécessitaient ; or, nous verrons que se maintint la création qui n'avait de valeur que transitoire. C'est cette prorogation, pensons-nous, qui sera illégitime.

CHAPITRE VI

LA RÉACTION DES PUISSANCES

- § 1. — *L'Autriche-Hongrie et l'Allemagne.*
- § 2. — *L'Italie.*
- § 3. — *La Russie et la France.*
- § 4. — *La Grande-Bretagne.*

Si l'attitude des belligérants fut immédiatement connue : ils ne tenaient aucun compte de la déclaration albanaise et continuaient leurs opérations militaires dans le pays ; bien plus, envisageaient d'occuper, avec leurs troupes, le reste du territoire, pour mettre l'Europe devant le fait accompli, il n'en était pas de même des Grandes Puissances.

Nous l'avons vu, Ismaïl Kémal, avant d'agir, avait sondé celle d'entre elles le plus directement intéressée au sort de son pays : l'Autriche ; et l'Albanie a dû au moins autant à la volonté et à l'action de cette puissance qu'aux siennes propres d'accéder à l'indépendance politique (1). Aussi, est-il indispensable d'examiner, tant isolément que dans leurs interférences, les grandes lignes des positions prises par les chancelleries.

Pour alléger les développements en évitant les redites, nous grouperons les politiques parallèles d'Etats différents : l'Autriche-Hongrie et l'Allemagne, tout d'abord, la Russie et la France ensuite, qui, en raison de leurs alliances respectives, uniront leurs actions diplomatiques, réservant à l'Italie d'une part, à la Grande-Bretagne, de l'autre, un examen spécial.

§ 1. — *L'Autriche-Hongrie et l'Allemagne*

On sait que le souci principal, sur le plan diplomatique, de la double-monarchie au début du xx^e

(1) Cf. *British documents on the origins of the War*, Vol. IX, N^{os} 11, 103, 249, 267, 498, 502, 506, 508, 510, 519, 520, 539, 540, 591, 592, 612, 613, 614, 620, 632, 639, 646, 648, 649, 652, 657, 659 et 743.

siècle, était d'étendre sa puissance dans les Balkans, et que, pour atteindre ce but, elle cherchait à faire tomber successivement sous son influence, économique d'abord, politique ensuite, les diverses nations de la Péninsule.

On a pu dire (2) à cet égard qu'elle tendait à considérer les Balkans comme la France et l'Espagne considéraient le Maroc, à savoir comme une zone destinée à tomber sous sa tutelle.

Mais cette politique se heurtait à l'opposition de Saint-Pétersbourg, et l'Autriche avait dû conclure, en 1903, avec la Russie, l'accord de Müritzsteg, qui constituait un engagement mutuel de désintéressement et d'abstention dans ce domaine.

D'ailleurs, la Ballplatz ne remportait pas que des succès sur ce terrain : la Serbie, au début de 1907, cessait d'orienter son économie uniquement vers l'Autriche-Hongrie et passait avec la France, la Grande-Bretagne, l'Allemagne, l'Italie et la Belgique d'importants traités de commerce.

Mais cela ne rendait la double-monarchie que plus désireuse d'asseoir sur la domination politique une influence économique qui n'était plus incontestée.

Le comte Berchtold, son ministre des Affaires Etrangères, ne déclarait-il pas, le 11 Octobre 1912, à la Délégation hongroise :

« Notre politique dans les Balkans n'est pas une politique de conquête. Mais cela ne veut pas dire que nous ne nous intéressons pas aux événements qui se produisent dans cette région. Nous avons dans la Péninsule des Balkans des intérêts vitaux, et nous les défendrons, quoi qu'il arrive. »

(2) Polyvios : *L'Albanie et la Réunion des Ambassadeurs à Londres*. Paris 1914, op. cit.

Aussi, verrons-nous, pendant le temps que durera la tension européenne provoquée par les événements balkaniques, la double-monarchie adopter une attitude d'intransigeante raideur.

Dès l'abord, les succès des Alliés émurent vivement le cabinet de Vienne, qui songea même un moment à réoccuper, après l'avoir évacué trois ans auparavant, le Sandjak de Novi-Bazar, dans le seul dessein de séparer les Monténégrins des Serbes, et de les affaiblir ainsi réciproquement. Mais, ce projet ayant été abandonné, le seul moyen pour limiter, dans la plus large mesure, les avantages que les Alliés pourraient retirer de leurs succès militaires, était de favoriser la constitution d'une Albanie indépendante aussi vaste que possible. (3)

C'est donc à cette fin que vont tendre tous les efforts de la Ballplatz ; il est symptomatique de noter que l'Autriche se fit surtout menaçante, allant jusqu'à rappeler neuf cent mille hommes sous les armes, lorsque les armées serbes atteignirent l'Adriatique à Durazzo.

Au reste, les visées autrichiennes sur l'Adriatique remontent fort loin ; l'origine en est le traité de Passarovitz en 1718, par lequel, après les victoires du Prince Eugène, l'Autriche s'était fait accorder par le Sultan le protectorat sur les Catholiques alba-

(3) In *British documents on the origins of the War*, IX-516. Lettre privée de Sir F. Cartwright à Sir A. Nicholson : Marienbad, 15 Août 1911.

« ...Je crois également... que Aehrenthal inclinerait, s'il espérait créer une Albanie indépendante, à la constituer avec une grande étendue. Une petite Albanie serait trop faible pour résister aux entreprises serbes et bulgares et, partant, serait une source permanente de dangers pour la paix de l'Europe orientale... Le projet d'une grande Albanie est fortement combattu par le Premier Ministre serbe... »

nais (4). Cette politique, qui avait subi un net recul du traité de Belgrade (5) au traité de Berlin, va maintenant reflleurir.

Quant à l'Allemagne, qui n'avait pour ainsi dire pas d'intérêts dans la péninsule, elle se borna à soutenir sans réserve la politique de son alliée, comme l'exprima, dans son exposé au Reichstag, M. de Jagow, sous-secrétaire d'Etat aux Affaires Etrangères, le 13 Mai 1914. (6)

§ 2. — *L'Italie*

Alliée aussi aux empires centraux, l'Italie, en raison de sa position géographique toute particulière, non seulement ne suivit pas purement et simplement leur politique, mais parfois même s'opposa à elle.

Car, pour l'Italie, le sort de l'Albanie représente beaucoup plus qu'un élément de l'équilibre balkanique. Que Valona, en effet, appartienne à une puissance hostile, et tous ses ports orientaux peuvent être bloqués ; c'est pourquoi le désir pour les Italiens de faire de l'Adriatique « *il nostro mare* » fut toujours très puissant.

Et, pour ce faire, un seul moyen : posséder soi-même, ou avoir une influence suffisante sur l'Etat qui possède l'autre rive du canal d'Otrante et sin-

(4) Cf. supra, 1^{re} partie, chap. III, note 6.

(5) Le traité de Belgrade du 19 Septembre 1839, signé par l'Autriche, la Russie et la Turquie, stipule, notamment, la restitution à l'Empire ottoman des territoires cédés à Passarovitz.

(6) In *Archives Diplomatiques*, T.131, pp. 185 et s.

gulièrement Valona. C'était déjà là, on le sait, la politique de la Sérénissime République.

La rivalité italo-autrichienne dans ce domaine est, peut-on dire, inscrite sur la carte, et la déclaration Tittoni, du 14 Mai 1904, à la Chambre des Députés italienne exprime bien cet état de fait :

« L'Albanie n'a pas grande importance en elle-même, toute l'importance vient de sa côte et de ses ports, qui assureraient à l'Autriche ou à l'Italie, dans le cas où une de ces deux puissances en serait maîtresse, la suprématie incontestée de l'Adriatique. C'est pourquoi aucune de ces deux puissances n'y tolérera l'établissement de l'autre et, au cas où l'un de ces deux Etats chercherait à s'emparer de cette région, l'autre se dresserait contre lui avec les moyens nécessaires. »

Qu'on nous permette de noter, au passage, qu'il est inexact que l'Autriche, maîtresse de Valona, eût eu la suprématie dans l'Adriatique, car, avec Otrante, l'Italie en contrôlait l'entrée et la sortie ; et, dans cette hypothèse, chacune des deux puissances se serait trouvée dépendre de l'autre. Quoi qu'il en soit, c'est de ces désirs et de ces craintes qu'étaient nés les accords italo-autrichiens de 1898 et 1900 (7), par lesquels chacune des parties contractantes s'engageait à respecter le *statu quo* territorial dans cette région, au cas où l'Empire ottoman serait démembré.

Mais lorsqu'il devint évident, après les succès des Alliés balkaniques, et en raison même de ces succès, que ce *statu quo* ne pourrait, de toute façon, être maintenu, le Gouvernement de Rome en vint

(7) Cf. Livre vert italien (1914-15) soixante-et-onzième document. — Et infra, Deuxième Partie, Chapitre II, note 10.

à considérer que la création d'une Albanie nominale-ment indépendante, mais en réalité sous la dépendance étroite de l'Autriche, était pire encore que son partage entre la Serbie et la Grèce.

Cet état d'esprit se marque nettement dans la déclaration du Marquis de San Giuliano, ministre des Affaires Etrangères, faite au *Giornale d'Italia* (8), et où on lit notamment :

« L'Autriche-Hongrie en Albanie l'emportera sur l'Italie parce qu'elle y bénéficie de conditions plus favorables : contiguïté territoriale, moyens financiers plus importants, traditions plus anciennes et mieux suivies, direction plus ferme et plus rationnelle de sa politique générale et locale, supériorité de son commerce, meilleure organisation de ses services maritimes, meilleures relations avec le Vatican et le Clergé, prestige d'une puissance plus grande et plus ancienne. »

Ainsi se marquait, au sujet de l'Albanie, une rivalité très nette entre Rome et Vienne.

Cette rivalité alla-t-elle jusqu'à induire l'Italie à entrer en négociations avec la Russie, comme le bruit en courut d'une façon persistante (9) et comme l'Autriche-Hongrie (10) ce qui est fort peu connu,

(8) Citée dans *Le Temps* du 22 Novembre 1912.

(9) Vide *Le Temps* du 21 Novembre 1912.

(10) Correspondance entre l'Autriche-Hongrie et la Russie concernant les affaires des Balkans, du 8 au 17 Mai 1897. In Priham, *Die politischen Geheimverträge Oesterreich-Ungarns*, 1879-1914. I, p. 78. Et in Recueil Martens, 3^e série, X, pp. 64 et s.

1^o Dépêche secrète au Prince de Liechtenstein à Saint-Pétersbourg, en date de Vienne, le 8 Mai 1897 :

« A mon retour de Saint-Pétersbourg, il me semble utile de consigner dans un résumé succinct les points cardinaux

l'avait elle-même fait en 1897, rien ne permet de l'af-

de l'entente si heureusement issue de l'échange de vues et d'idées que j'ai eu avec le comte Mourawieff et dont les conclusions ont été ratifiées par LL.MM. l'Empereur et Roi, notre auguste maître, et l'Empereur Nicolas.

« La conférence que les deux souverains, assistés de leurs Ministres des Affaires Etrangères, ont tenue au Palais d'hiver a eu en effet pour résultat d'établir une ligne de conduite commune dans les affaires d'Orient qui, en tenant compte de la sécurité et des intérêts vitaux des deux empires, et en écartant le danger d'une concurrence funeste pour la paix de l'Europe sur le terrain brûlant de la presqu'île des Balkans, nous permet d'ores et déjà d'envisager avec plus de calme et de quiétude les complications politiques qui, à un moment donné, pourraient se présenter dans notre proche voisinage.

« Basée sur un principe de confiance et de loyauté réciproques, cette entente renferme tous les éléments nécessaires à une coopération efficace et ainsi comprise, comme j'ai tout lieu de le croire, par les deux cabinets, elle offre en même temps de solides garanties pour la solution pacifique du problème oriental.

« Ceci établi, je tiens à faire observer en premier lieu qu'étant tombés d'accord sur la nécessité de maintenir le *statu quo* actuel aussi longtemps que les circonstances le permettront, nous nous sommes plus, le comte Mourawieff et moi, à constater qu'il n'existait entre l'Autriche-Hongrie et la Russie aucune divergence de principe de nature à écarter la possibilité d'une entente entre nos deux pays pour parer aux éventualités qui, dans un avenir peut-être prochain, pourraient, bien contre notre gré, surgir sur la presqu'île balkanique. Tout au contraire. Après avoir mûrement examiné la question dans tous ses détails, nous n'avons pas eu de peine à nous convaincre qu'il serait aisé de concilier les intérêts des deux grands Empires, à la condition toutefois de dissiper tout esprit de méfiance dans nos rapports et de nous expliquer en parfaite franchise et loyauté sur les principes qui devront dorénavant régler notre conduite.

« Pénétrés de ces sentiments, nous nous sommes, dès lors, attachés à jeter les bases d'un accord entre les cabinets

firmer ; les représentants français et britanniques ac-

de Vienne et de Saint-Pétersbourg, lequel, approuvé sans restriction par nos augustes souverains, se trouve résumé dans les points suivants :

« 1^o Il a été convenu que pour le cas où le maintien du *statu quo* deviendrait impossible, l'Autriche-Hongrie aussi bien que la Russie écartent d'avance tout esprit de conquête sur la presqu'île des Balkans, et qu'elles sont décidées à faire respecter ce principe par toute autre puissance qui manifesterait des visées sur le territoire sus-mentionné.

« 2^o Il a été également reconnu que les questions de Constantinople et du territoire adjacent, ainsi que celle des détroits (Dardanelles et Bosphore), ayant un caractère éminemment européen, ne sont pas de nature à faire l'objet d'une entente séparée entre l'Autriche-Hongrie et la Russie.

« Le comte Mourawieff n'hésita pas à déclarer à ce propos que, loin de tendre à une modification quelconque de l'état de choses présent, sanctionné par le traité de Paris et la convention de Londres, le gouvernement impérial tenait au contraire au maintien intégral des dispositions y relatives qui donnaient pleine et entière satisfaction à la Russie en interdisant, par la fermeture des Détroits, l'accès de la mer Noire aux bâtiments de guerre étrangers.

« En ne pouvant admettre de concession sur ce point, le cabinet de Saint-Pétersbourg ne faisait que céder à un principe de légitime sécurité, principe dont la reconnaissance de notre part lui fut acquise de prime abord.

« 3^o L'établissement, par contre, d'un nouvel ordre de choses sur la presqu'île des Balkans, en dehors de Constantinople et des détroits, donnerait lieu, le cas échéant, à une stipulation spéciale entre l'Autriche-Hongrie et la Russie qui, principalement intéressées au règlement de cette question, se déclarent disposées à agir d'un commun accord en fixant dès maintenant les bases de leur entente, à savoir :

« a) Les avantages territoriaux, reconnus à l'Autriche-Hongrie par le traité de Berlin, lui sont et demeurent acquis. Par conséquent, la possession de la Bosnie, de l'Herzégovine et du sandjak de Novibazar ne pourra faire l'objet d'une discussion quelconque, le gouvernement de S.M.I. et R.A. se réservant la faculté de substituer, le moment venu, au

crédités auprès des deux cours n'ont jamais envisa-

titre actuel d'occupation et de droit de garnison, celui d'annexion.

« b) La partie comprise entre Janina au Midi et le lac de Scutari au Nord, avec un développement suffisant du côté de l'Est, *formera un état indépendant sous le nom de principauté d'Albanie*, à l'exclusion de toute domination étrangère.

« c) Le reste du territoire disponible fera l'objet d'un partage équitable entre les différents petits états balkaniques existants, partage au sujet duquel l'Autriche-Hongrie et la Russie se réservent de s'entendre en temps utile. Disposées à prendre en considération dans la mesure du possible les intérêts légitimes des participants, elles sont décidées, d'autre part, à sauvegarder le principe de l'équilibre actuel et d'écarter, serait-ce au moyen de rectifications de frontières, toute combinaison qui favoriserait l'établissement d'une prépondérance marquée de telle principauté balkanique au détriment des autres.

« d) Ayant enfin constaté que nos deux cabinets n'ont d'autre objet sur la presqu'île des Balkans que le maintien, la consolidation et le développement pacifique des petits États qui s'y trouvent établis, nous sommes convenus de poursuivre dorénavant sur ce terrain une politique de parfaite harmonie et d'éviter par conséquent tout ce qui pourrait engendrer parmi nous des éléments de froissement ou de méfiance.

« Tel est, mon prince, le résumé des pourparlers de Saint-Petersbourg que je crois avoir reproduits aussi fidèlement que possible.

« Je ne doute pas un moment que le comte Mourawieff vous en confirmera l'exactitude et c'est à cet effet que je vous invite à lui donner lecture de ma présente dépêche dont vous lui laisserez une copie entre les mains avec prière de vous en accuser réception. »

2° Dépêche du comte Mourawieff à S.A.S. le prince de Liechtenstein. Saint-Petersbourg, le 5/17 Mai 1897.

« Monsieur l'Ambassadeur,

« La dépêche secrète que M. le comte Goluchowski a adressée à V.A. en date de Vienne le 8 Mai courant, et dont

gé, dans leur correspondance officielle, l'existence

vous avez bien voulu me faire parvenir une copie, résumé en traits généraux l'échange de vues et d'idées auquel a donné lieu le récent séjour en Russie de S.M. l'Empereur-Roi François-Joseph et de son Ministre des Affaires Etrangères.

« Je crois devoir répondre à cette obligeante communication par un exposé succinct des impressions que j'en ai recueillies, afin d'écartier toute possibilité d'un malentendu dans nos appréciations.

« Ainsi que le constate M. le comte Goluchowski, nous sommes « tombés d'accord sur la nécessité de maintenir dans « la presqu'île balkanique le *statu quo* actuel, aussi longtemps « que les circonstances le permettront », et nous avons reconnu qu'il n'existait, entre la Russie et l'Autriche-Hongrie, aucune divergence de principe, ni le moindre motif de défiance. Dès lors, il nous a paru évident « que les intérêts des deux em- « pires pourraient toujours être conciliés au moyen de fran- « ches et loyales explications ».

« Il a été convenu que, pour le cas où, malgré tous nos efforts, le *statu quo* actuel de la presqu'île balkanique ne pourrait plus être maintenu, « la Russie, aussi bien que l'Autriche-Hongrie, écartent d'avance tout esprit de conquête « et qu'elles sont décidées à faire respecter ce principe par « toute autre puissance qui manifesterait des visées contraires ».

La Russie ne pouvant admettre la moindre atteinte aux dispositions relatives à la fermeture des détroits du Bosphore et des Dardanelles, consacrée par les traités existants, l'Autriche-Hongrie « reconnaît de prime abord la parfaite légitimité de ce principe ».

« Par contre, « l'établissement d'un nouvel ordre de « choses sur la presqu'île des Balkans donnerait lieu, le cas « échéant, à une stipulation spéciale entre l'Autriche-Hongrie et la Russie ».

« Le comte Goluchowski, dans sa note du 8 Mai, fixe, dès à présent, comme base d'une pareille entente, les quatre points suivants :

« a) Les avantages reconnus à l'Autriche-Hongrie par le traité de Berlin, lui sont et demeurent acquis.

« En souscrivant à ce principe, nous croyons devoir observer que le traité de Berlin assure à l'Autriche-Hongrie le

de tels pourparlers que d'une manière dubitative. (11)

droit d'occuper militairement la Bosnie et l'Herzégovine. L'annexion de ces deux provinces soulèverait une question plus étendue qui exigerait un examen spécial en temps et lieux. Quant au sandjak de Novibazar, il y aurait de plus à en préciser les limites qui, de fait, n'ont jamais été suffisamment définies.

« Il nous semble, que les points *b* et *c*, ayant trait à la formation éventuelle d'une principauté d'Albanie et au partage équitable de tout le territoire disponible entre les différents petits états balkaniques, touchent à des questions d'avenir sur lesquelles il serait prématuré et bien difficile de statuer actuellement.

« Quant au point *d*, portant : « ayant enfin constaté que « nos deux cabinets n'ont d'autre objectif sur la presque « des Balkans que le maintien, la consolidation et le développement pacifique des petits états qui s'y trouvent établis, « nous sommes convenus de poursuivre dorénavant, sur ce « terrain, une politique de parfaite harmonie et d'éviter, par « conséquent, tout ce qui pourrait engendrer parmi nous des « éléments de froissement ou de méfiance », ce point répond entièrement aux vues de l'empereur mon auguste maître.

« Je prie V.A. de vouloir bien porter tout ce qui précède à la connaissance de M. le comte Goluchowski, qui relèvera, je l'espère, malgré les quelques nuances d'interprétation que je me suis fait un devoir de vous signaler, la parfaite conformité de notre manière de voir quant aux grandes lignes politiques si heureusement établies lors de notre récente entrevue. »

(11) *British documents on the origins of the War*,

Vol. IX, N° 112 : Sir Al. Nicholson à Sir Edward Grey. Saint-Petersbourg, 21 Février 1910.

Télégramme confidentiel :

« L'Ambassadeur de France m'a demandé à deux reprises si j'étais au courant de ce que l'Ambassadeur d'Italie à Berlin avait informé ses collègues français et anglais qu'un accord secret avait été passé à Racconigi entre l'Italie et la

Aussi le problème reste-t-il posé. La politique russe, en tout cas, semble bien n'avoir agi sous aucune considération extrinsèque.

§ 3. — *La Russie et la France*

La Russie, qui a toujours eu avec les Princes de Tchernagora, des relations très étroites, se considère comme protectrice naturelle des Slaves, et cette conviction n'a fait que s'accroître depuis le Congrès de Berlin, dont elle n'avait accepté qu'à regret les décisions.

C'est en raison de cette position prise que la diplomatie russe s'intéressera de très près à l'évolution de la situation balkanique.

Cette politique sera, en dépit de l'accord de 1897 (12), antigermanique au premier chef ; elle se marquera concrètement par l'appui donné à la Serbie, dont le but essentiel est d'obtenir un accès à la mer, accès que l'annexion de la Bosnie-Herzégovine en 1908 avait rendu impossible à travers ces provinces, ce qui eut été la voie la plus naturelle.

Russie et que Rome et Vienne avaient également passé un accord secret... »

Vol. IX, N° 114. Sir F. Bertie à Sir Edward Grey.

Paris, 23 Février 1910.

Télégramme secret :

« Le Ministre des Affaires Etrangères m'a dit qu'il n'avait pu élucider la question de savoir s'il existait des accords secrets entre l'Italie et la Russie, d'une part, et l'Autriche, d'autre part. Mais il en doute : l'Italie n'ayant pas de dessein sur l'Albanie et étant donné le désir des deux puissances de maintenir le *statu quo* dans les Balkans... »

(12) Cf. *supra*, eod. cap. note 10.

Quant au projet serbe d'expansion vers la mer Egée, qui, après 1878, avait été des plus populaires, il avait dû être abandonné, lui aussi. Il ne reposait, en effet, que sur le postulat que les Slaves de Macédoine sont des Serbes, et non des Bulgares, ce qui était controuvé.

Dès lors, la seule voie qui restait accessible était celle qui conduisait à l'Adriatique à travers l'Albanie. Et voici que la déclaration d'indépendance albanaise vient, une fois de plus, barrer la route à la Serbie.

Certains projets furent immédiatement lancés par la politique russo-serbe. (13)

Tout d'abord, l'octroi à la Serbie d'un couloir traversant le nouveau territoire albanais avec Saint-Jean-de-Medua comme port.

A ce désir s'opposait le veto autrichien à l'accès d'une nouvelle puissance à l'Adriatique.

Le projet se transforme alors en une érection de Saint-Jean-de-Medua en port franc, avec liberté absolue de transit à travers le territoire albanais dans les deux sens. Cette solution devait être doublée d'une autre, qui aurait consisté à faire également de Salonique un port franc, avec des garanties semblables de transit d'Uskub à Salonique ; les avantages de ce second débouché devant être communs à l'Autriche-Hongrie et à la Serbie.

Nous verrons qu'aucune de ces suggestions ne se concrétisa par la suite.

Quant à la France, elle appuyait purement et simplement la politique de Saint-Pétersbourg, n'ayant elle-même aucun intérêt immédiat dans les Balkans.

(13) Rapportés par Léon Lamouche : L'indépendance albanaise et le débouché serbe sur l'Adriatique (in *Revue politique et parlementaire*. Janvier 1913).

On déclarait à Paris que la Russie et la République française ne toléreraient pas la création d'une nouvelle petite Turquie, sous la protection autrichienne, ou au bénéfice de l'impérialisme italien.

C'est qu'en effet, la tension était devenue extrême ; la division de l'Europe en deux camps antagonistes, déjà consommée, rendait périlleux tout incident ; et, pourtant, le ton, de chaque côté, était, de jour en jour, plus violent.

Le journal officiel autrichien *Fremdenblatt* écrivait que « l'avance des Serbes en Albanie n'avait aucune raison, ni nationale, ni stratégique ». (14)

D'autre part, M. Pasitch proclamait « qu'une Albanie indépendante n'était ni souhaitable, ni possible ». (15)

En même temps qu'une semblable démarche à Belgrade, la Ballplatz faisait, le 12 Novembre, demander de la manière la plus ferme au Roi Nicolas, par le ministre d'Autriche-Hongrie à Cettigné, de s'abstenir de toute opération contre Alessio et Saint-Jean-de-Medua, demande que le souverain monténégrin déclara publiquement « nulle et vaine », et dont il ne tint aucun compte (16). Le motif de ces démarches était visiblement d'empêcher, avec l'annexion des deux ports, la possibilité pour la Serbie d'en faire des bases militaires.

Et la Russie, et l'Autriche-Hongrie, prénaient des mesures militaires exceptionnelles ; le conflit armé paraissait inévitable. (17)

(14) Vide *The Times* du 7 Novembre 1912.

(15) *Ibid.* Numéro du 9 Novembre 1912.

(16) *Ibid.* Numéro du 15 Novembre 1912.

(17) *Ibid.* Numéro du 14 Novembre 1912.

§ 4. — *La Grande-Bretagne*

L'attitude de la Grande-Bretagne, seule puissance non liée par des alliances étroites à un État ayant un intérêt actif dans la question, fut toute de conciliation, au contraire.

Alors que, déjà, se dressaient l'un contre l'autre les blocs rivaux des Empires centraux et de l'Alliance franco-russe, antagonismes immenses devant lesquels la question albanaise est elle-même submergée, au point que, tandis qu'au cours de la révolte albanaise de 1912 qui avait abouti à la reconnaissance d'autonomie, la presse européenne, presque unanime, avait salué et mis en relief tout l'intérêt des victoires albanaises sur les Jeunes-Turcs, maintenant, au contraire, les aspirations albanaises sont présentées et considérées seulement comme une manœuvre autrichienne ; seule la Grande-Bretagne garde la mesure ; et il n'est pas excessif de dire que c'est au sang-froid du Foreign Office que l'Europe dut, en 1912, le maintien de la paix.

CHAPITRE VII

LA RÉUNION DES AMBASSADEURS A LONDRES

- § 1. — *L'acceptation des Puissances.*
- § 2. — *La Réunion des Ambassadeurs.*
- § 3. — *La convention secrète austro-italienne.*
- § 4. — *Le traité de paix de Londres du 30 Mai 1913.*
- § 5. — *Le statut organique de l'Albanie.*

Ainsi, les succès des Alliés balkaniques et, d'avantage encore, la proclamation de Valona, étaient venus poser une fois de plus, et avec une grande acuité, la Question d'Orient, dont Poincaré déclarait au Sénat, au début de Décembre 1912, que « les grandes Puissances évitaient par une entente tacite de chercher les solutions radicales et définitives ».

Cette fois cependant, en raison même de la gravité de la situation, il fallait une action constructive, et c'est pourquoi, en dépit de la notification faite aux Alliés en Octobre 1912 (1), le Concert devra renoncer à sa position de conservatisme statique pour don-

(1) Note austro-russe remise au nom des Grandes Puissances à Sofia, Belgrade, Athènes et Cettigné le 8 Octobre 1912 :

« Les Gouvernements russe et austro-hongrois déclarent aux Etats balkaniques :

« 1° que les Puissances réprouvent énergiquement toute mesure susceptible d'amener la rupture de la paix ;

« 2° que, s'appuyant sur l'article 23 du Traité de Berlin, elles prendront en main, dans l'intérêt des populations, la réalisation des réformes dans l'administration de la Turquie d'Europe, étant entendu que ces réformes ne porteront aucune atteinte à la souveraineté de S.M.I. le Sultan et à l'intégrité territoriale de l'Empire ottoman ; cette déclaration réserve d'ailleurs la liberté des Puissances pour l'étude collective et ultérieure des réformes ;

« 3° que si la guerre vient néanmoins à éclater entre les Etats balkaniques et l'Empire ottoman, elles n'admettront, à l'issue du conflit, aucune modification au *statu quo* territorial dans la Turquie d'Europe.

« Les Puissances feront collectivement auprès de la Sublime Porte les démarches dérivant de la précédente déclaration. »

ner une solution neuve au problème ancien de l'équilibre balkanique.

§ I. — *L'acceptation des Puissances*

C'est le 27 Novembre 1912 que le Temps avait publié la nouvelle de son correspondant de Londres, que l'Angleterre « était disposée à offrir ses bons offices pour le règlement pacifique de la question albanaise, au moyen d'une conférence internationale. »

Après l'échec de la tentative de Poincaré d'amener un mois auparavant, à la fin d'Octobre, les Puissances à signer un protocole de désintéressement, et contre laquelle la presse de Vienne, notamment, s'était élevée — « la formule sent le cuir de Russie », avait écrit la *Neue freie Presse* — les chances de réussite semblaient minimales. C'est Sir Edward Grey lui-même qui fit la proposition que les ambassadeurs des Grandes Puissances, accrédités à la Cour de Saint-James, se réunissent pour étudier et soumettre à leurs gouvernements respectifs les solutions les plus propres à résoudre la question albanaise.

Cette formule même d'une réunion d'ambassadeurs, qui ne serait appelée à prendre aucune décision, était de nature à lever les difficultés.

De plus, le 3 Décembre, les hostilités entre la Turquie et les Alliés, sauf la Grèce, avaient cessé, ce qui avait notablement contribué à la détente. Un échange actif de notes et de réserves s'établit entre les chancelleries (2). Et, le 9 Décembre, le Se-

(2) Déclaration de Sir Edward Grey à la Chambre des Communes, le 9 Décembre 1912, (citée dans *Le Temps* du 11 Décembre 1912).

crétaire d'Etat britannique pouvait dire : « Les grandes Puissances neutres et signataires du traité de Berlin sont maintenant toutes d'accord pour que leurs représentants se réunissent à Londres, afin d'y procéder à un échange de vues non officiel, et qui n'engagera pas les gouvernements. Le but de cette consultation est de faciliter un échange de vues portant particulièrement sur les points qui peuvent le plus directement affecter les intérêts de l'une ou de l'autre des Grandes Puissances.

« Ces réunions ne constitueront pas une conférence. Une fois les conversations commencées à Londres, une fois que les représentants des Puissances seront mis en mesure de discuter ensemble autour d'une table, les Puissances se trouveront en contact plus étroit, et il y aura moins de danger que l'une d'elles ne se détache des autres, dans le cas où des difficultés imprévues surgiraient. »

Ce calcul se révéla parfaitement exact, et nous allons voir que les ambassadeurs, après un certain nombre de réunions, tombèrent d'accord pour proposer une formule à leurs gouvernements. Sans doute cette formule aura, au strict point de vue de l'Albanie, le défaut considérable de n'avoir pas été élaborée dans son seul intérêt et, partant, de méconnaître les réalités locales. Mais il ne faut pas oublier qu'elle a l'immense mérite d'avoir évité une rupture, dont les conséquences eussent été incalculables.

§ 2. — *La Réunion des Ambassadeurs*

C'est le 17 Décembre 1912 que se réunirent, pour la première fois, les Ambassadeurs au Foreign Office. Les membres étaient Sir Edward Grey, président, Paul Cambon, pour la France, Comte de

Benckendorf, pour la Russie ; Prince Lichnowsky, pour l'Allemagne, Comte de Mensdorff-Pouilly, pour l'Autriche-Hongrie ; et Marquis Imperiali, pour l'Italie.

Toutes les décisions devaient être prises *ad referendum*, conformément au système même de l'organe ; aussi, les Ambassadeurs décidèrent-ils que leurs délibérations seraient tenues secrètes.

Mais trois jours plus tard, le 20 Décembre 1912, le monde était avisé, par la remise à la presse d'un communiqué, qu'un premier accord avait pu être réalisé :

« Les Ambassadeurs ont recommandé à leurs gouvernements, et ceux-ci ont accepté en principe, l'autonomie albanaise, ainsi qu'une réserve garantissant à la Serbie un accès commercial à la mer Adriatique. Les six gouvernements se sont accordés en principe sur ces points. »

Cette formule est étonnante, si l'on se souvient que l'Albanie jouissait déjà de l'autonomie, et il semble qu'il s'y soit glissé une erreur de terminologie, et que la Réunion ait entendu reconnaître les droits albanais à l'indépendance.

Le Gouvernement provisoire de Valona avait envoyé trois délégués à la Réunion : Rassih bey Dino, Mehmed bey Kônitza et Philippe Noga, qui présentèrent à la Conférence un mémorandum matériellement très important, mais qui ne semble pas avoir exercé une influence prépondérante sur ses décisions.

Deux propositions précises furent en effet présentées, dès les premières séances.

D'une part, la proposition britannique de confier le gouvernement de l'Albanie à un Haut-Commissaire, représentant les Grandes Puissances.

D'autre part, la proposition russe de maintenir l'Albanie sous la souveraineté du Sultan.

Ces deux propositions furent catégoriquement écartées par l'Autriche et l'Italie.

Et c'est alors que l'indépendance politique de l'Albanie, sous certaines réserves, fut finalement admise en principe.

Ces réserves, amendements à l'indépendance, consistaient, d'une part en la neutralisation, sous le contrôle des Puissances, d'autre part en la mise à la disposition de la Serbie d'un port albanais relié à elle par un chemin de fer neutre, dont la garde et la police devaient être confiées à une gendarmerie internationale, avec, bien entendu, bénéfice de la franchise douanière.

Mais la question des frontières demeurait irrésolue ; les deux tendances opposées étaient représentées par l'Autriche, qui, nous l'avons vu, désirait que l'Albanie eût le territoire le plus vaste possible, et la Russie, qui, au contraire, voulait la réduire, pour laisser aux nations slaves un plus large champ d'annexion.

§ 3. — *La convention secrète austro-italienne*

Mais si les autres grandes puissances luttèrent à visage découvert au sein de la Réunion, deux Etats, l'Autriche et l'Italie, que le problème albanais touchait particulièrement, par son côté maritime surtout, négociaient en secret, pour lier leurs intérêts à l'insu des autres.

Nous venons de voir avec quelle unité elles avaient repoussé les deux propositions les plus propres à résoudre d'une façon définitive le problème

albanais, celle, émanant de la Grande-Bretagne, de confier à un représentant des Puissances le gouvernement de l'Albanie, et celle, plus rationnelle encore, à notre sens, et de nature aussi bien à dissiper la menace engendrée par les intérêts européens en conflit que l'agitation albanaise interne, et présentée par l'ambassadeur russe, de maintenir la souveraineté ottomane, à laquelle, contrairement à d'autres nations de Roumélie, l'Albanie ne pouvait voir aucun inconvénient d'ordre religieux. (3)

Si l'Autriche et l'Italie avaient catégoriquement écarté ces solutions, c'est qu'elles souhaitaient que subsiste en Albanie un état de troubles pouvant donner les apparences d'une justification à la réalisation violente de leurs ambitions.

Ce n'est point là un jugement gratuit ; les deux alliées avaient, durant même que se déroulaient les négociations de Londres, mis au point un accord prévoyant, avec des précisions dont on pourra juger, le dépècement de l'Etat que leurs représentants à la Réunion de Londres étaient en train de créer.

Le résultat de ces tractations fut une convention signée à Rome le 8 Mai 1913, et qui fut, en même temps que d'autres traités secrets, publiée plus tard par le gouvernement révolutionnaire russe, sous le N° 23. (4)

Voici le texte intégral de ce traité peu connu, qui, à lui seul, montrera comment les parties en entendaient résoudre la question albanaise :

(3) Cf. supra. Introduction, § 1 in fine.

(4) Vide Emile Laloy : *Les documents secrets du ministère des affaires étrangères publiés par les Bolcheviks*. Paris 1919, p. 70 (B.D.I.C. : S. 1877) ; et surtout : *Current history*, T. VII, part. 3 ; pp. 495 et s. (B.D.I.C. 8° P. 1255).

« I. — Les Hautes Parties Contractantes sont d'accord que le ferme rétablissement du calme en Albanie et d'une tendance régulière à la vie pacifique doivent être la base principale du système politique de leur entente amicale.

« II. — Si l'accomplissement des mesures proposées pour atteindre les buts fixés à l'art. 1 se heurtait à l'intervention de certaines puissances, cette convention amicale aurait la valeur d'un traité d'alliance.

« III. — Pour atteindre plus rapidement les buts indiqués à l'art. 1, les H. P. C. se réservent le droit d'occuper de leur propre autorité le territoire de l'Albanie qu'elles ont divisé à ce point de vue en deux parties égales.

« IV. — La démarcation de ces sphères d'influence doit être fixée par une commission spéciale sur la base de l'opinion exprimée par la conférence diplomatique tenue à Rome le 2 Mai 1913.

« V. — En cas de formation de détachements des deux puissances pour une action militaire, l'effectif de chacun d'eux sera limité à 24 bataillons d'infanterie et 12 batteries, avec la cavalerie et les services auxiliaires nécessaires. Ces effectifs ne pourront être dépassés qu'après accord préalable.

« VI. — Pour atteindre les buts indiqués à l'art. 1, les H. P. C. se proposent de prendre comme elles le jugeront bon, les mesures suivantes :

« Employer leurs troupes comme il sera nécessaire pour le rétablissement et le maintien de l'ordre dans les limites du territoire occupé et en fixer la dislocation comme elles le jugeront bon ;

« Etablir des administrations et des tribunaux militaires ;

- « Etablir des quarantaines ;
- « Développer le commerce et l'industrie ;
- « Développer les voies de communication ;
- « Développer le commerce extérieur ;
- « Satisfaire aux besoins religieux ou sanitaires
- « de la population ;
- « Armer les éléments honnêtes de la popula-
- « tion sans leur confier cependant d'artillerie ni de
- « mitrailleuses ;
- « Constituer une milice albanaise ;
- « Former une gendarmerie ;
- « Diminuer dans le territoire occupé les trou-
- « pes d'occupation ;
- « Prendre d'après les circonstances les mesures
- « pour le développement et le maintien des causes
- « pouvant servir le fondement à l'occupation et à sa
- « prolongation. »

« VII. — Les H. P. C. s'obligent :

- « A ne pas ériger de fortifications, sauf celles
- « de campagne nécessaires pour la sûreté des postes ;
- « A ne pas introduire d'artillerie lourde ;
- « A ne pas intervenir, sauf nécessité, dans l'ad-
- « ministration locale ;
- « A ne pas créer de monopoles ;
- « A ne pas introduire de produits nuisibles. »

« VIII. — La durée de l'occupation sera déterminée par les circonstances indiquées à l'art. 1. De plus, tous les six mois, aura lieu un échange de vues.

« IX. — Les H. P. C. considèrent comme indispensable de prévenir les puissances intéressées à la politique des Balkans :

- « 1° du moment où commencera l'occupation, quand la déclaration l'annonçant sera publiée ;
- « 2° de sa terminaison, six mois à l'avance.

« X. — Les articles de la présente convention entreranno en vigueur au moment de la publication de la déclaration annonçant l'occupation, à l'exception du dernier point de l'art. 6, qui peut, si les circonstances l'exigent, être exécuté avant la déclaration d'occupation.

« XI. — Le texte de la déclaration d'occupation devra être publié pour l'information générale en français, mais pour la population albanaise, il le sera dans les deux dialectes du pays, de plus, l'original devra être ratifié par l'autorité suprême des H. P. C. et contresigné par les plénipotentiaires autorisés à rédiger et à signer cette présente convention.

« XII. — Les cas non prévus devront faire l'objet d'accords séparés. » (5)

Ce traité organise en réalité le partage de l'Albanie entre l'Autriche et l'Italie et son but dépasse

(5) La publication des traités secrets et des accords diplomatiques entre la Russie et les Alliés, qui furent trouvés dans les archives du Ministère des Affaires Etrangères à Pétrograd, le 7 Novembre 1917, lorsque les bolcheviks prirent le pouvoir, fut commencée le 23 par Léon Trotzki, Ministre des Affaires Etrangères. Précédemment, M. Kérensky avait refusé de souscrire à ce projet. Voici les raisons fournies par M. Trotzki : « En procédant à la publication des documents diplomatiques secrets relatifs à la politique extérieure des gouvernements... nous accomplissons l'obligation que nous avons contractée envers nous-mêmes alors que notre parti était du côté de l'opposition... l'impérialisme, avec ses plans de domination mondiale, ses alliances et ses accords de proie, a développé au plus haut point la diplomatie secrète... Les peuples d'Europe ont mérité de connaître la vérité sur ces choses par leurs sacrifices innombrables... Abolir la diplomatie secrète est la condition première d'une politique extérieure honnête, populaire et véritablement démocratique. »

évidemment la simple occupation temporaire que semble prévoir l'art. III. Il suffit, pour s'en convaincre, de confronter le dernier point de l'art. VI qui stipule que les parties prendront « d'après les circonstances les mesures pour le développement et le maintien des causes pouvant servir de fondement à l'occupation et à sa prolongation », avec l'art. VIII « La durée de l'occupation sera déterminée par les circonstances indiquées à l'art. I ». Cela signifie, on ne peut plus clairement, que les puissances occupantes créeront elles-mêmes l'état de fait dont elles auront besoin pour accomplir et perpétuer leur domination matérielle.

Un jugement critique nous semble inutile, sur la valeur tant juridique que morale du traité de Rome ; qu'il nous suffise d'en avoir indiqué l'existence et donné le texte.

Cet acte, d'ailleurs, ne devait recevoir aucune application ; les événements politiques de 1914 donnèrent un autre cours à l'histoire albanaise.

§ 4. — *Le traité de paix de Londres du 30 Mai 1913*

En même temps que se réunissaient les ambassadeurs au Foreign Office, siégeait au Palais de Saint-James la Conférence de la paix balkanique entre les belligérants : Grèce, Bulgarie, Monténégro et Serbie, d'une part, Turquie, de l'autre, et, le 17/30 Mai 1913, fut signé entre eux le traité de paix de Londres. (6)

(6) Négocié sous la pression européenne qui s'était manifestée par les notes des 17 Janvier et 31 Mars 1913 remises

Les articles II et III de cet instrument présentent un intérêt tout particulier pour l'Albanie. En voici le texte : (7)

« Art. II. — S. M. l'Empereur des Ottomans cède à LL.MM. les Souverains Alliés tous les territoires de son Empire sur le continent européen à l'Ouest d'une ligne tirée d'Enos, sur la Mer Egée, à Midia, sur la Mer Noire ; à l'exception de l'Albanie. Le tracé exact de la frontière d'Enos à Midia sera déterminé par une Commission internationale.

« Art. III. — S.M. l'Empereur des Ottomans et LL.MM. les Souverains Alliés déclarent remettre à S.M. l'Empereur d'Allemagne, à S.M. l'Empereur d'Autriche, Roi de Bohême et Roi apostolique de Hongrie, à M. le Président de la République Française, à S.M. le Roi de Grande-Bretagne et d'Irlande et des Territoires britanniques au delà des Mers, Empereur des Indes, à S.M. le Roi d'Italie et à S.M. l'Empereur de Toutes les Russies, le soin de régler la délimitation des frontières de l'Albanie et toutes autres questions concernant l'Albanie. »

Ainsi donc, la compétence à statuer sur la question albanaise n'était plus d'origine unilatérale ; une consolidation novatrice en faisait une compétence conventionnellement établie.

Pouvons-nous aller plus loin, et déclarer qu'il

par les ambassadeurs des Puissances à la Porte, la seconde de ces notes en particulier fixe déjà les conditions essentielles du traité de paix, conditions que dans sa réponse du 1^{er} avril, le Ministre des Affaires Etrangères ottoman avait acceptées par avance.

(Ces trois documents in *Archives Diplomatiques*. T.126, pp. 109 et s.).

(7) In *Recueil général des traités de F. de Martens*, 3-VIII-17.

y avait, en quelque sorte, compétence liée, du fait de l'emploi, dans l'article II, du terme « frontière » qui implique Etat, ne permettant plus aux Puissances d'intégrer l'Albanie dans une unité politique supérieure.

Cette question est presque dépourvue d'intérêt puisque, en fait, les Puissances ont érigé l'Albanie en Etat indépendant.

Mais il était important de noter qu'elles l'ont fait, non seulement en tant que Concert Européen, à caractère en quelque mesure directorial, mais aussi en tant qu'organe conventionnellement investi de compétence par les parties en cause.

Nous allons voir qu'elles établirent, en conséquence, le statut organique du nouvel Etat.

§ 5. — *Le statut organique de l'Albanie*

Le statut organique de l'Albanie fut édicté par la Réunion des Ambassadeurs le 29 Juillet 1913. En raison de l'importance capitale de cet instrument, nous en croyons devoir reproduire l'intégralité :

« Organisation de l'Albanie.

« 1° L'Albanie est constituée en principauté autonome souveraine et héréditaire par ordre de primogéniture, sous la garantie des six puissances.

« 2° Tout lien de suzeraineté entre la Turquie et l'Albanie est exclu.

« 3° L'Albanie est neutralisée ; sa neutralité est garantie par les six Puissances.

« 4° Le contrôle de l'administration civile et des finances de l'Albanie est confié à une Commission internationale, composée des délégués des six Puissances et d'un délégué de l'Albanie.

« 5° Les pouvoirs de cette commission dureront dix ans et pourront être renouvelés en cas de besoin.

« 6° Cette Commission sera chargée d'élaborer un projet d'organisation détaillé de toutes les branches de l'administration de l'Albanie. Elle présentera aux Puissances, dans un délai de six mois, un rapport sur le résultat de ses travaux, ainsi que ses conclusions au sujet de l'organisation administrative et financière du pays.

« 7° Le Prince sera nommé dans un délai de six mois au plus tard. En attendant sa désignation, et la formation d'un gouvernement national définitif, le fonctionnement des autorités indigènes existantes, ainsi que de la gendarmerie, fera l'objet du contrôle de la Commission internationale.

« 8° La sécurité et l'ordre public seront assurés par l'organisation internationale de la gendarmerie. Cette organisation sera confiée à des officiers étrangers qui auront le commandement supérieur et effectif de la gendarmerie.

« 9° Ces officiers seront choisis dans l'armée suédoise. (8)

« 10° La mission des officiers instructeurs étrangers ne portera atteinte ni à l'uniformité du service ni à l'emploi d'officiers, sous-officiers et gendarmes indigènes.

« 11° Les traitements de ces officiers pourront être assurés sur les ressources du pays, avec la garantie des Puissances. » (9)

Ainsi, au-dessus des questions de pure adminis-

(8) En vertu d'une entente ultérieure, les officiers instructeurs ont été désignés par le Gouvernement des Pays-Pas.

(9) In Recueil des Traités de F. de Martens, 3-IX. 650.
(Cet instrument est également appelé Protocole de Londres).

tration, se détachent deux dispositions essentielles : L'institution d'une Commission internationale de contrôle ; la neutralité garantie de l'Albanie.

La neutralité aurait-elle été conciliable avec le maintien de la suzeraineté du Sultan, qui, nous essayerons de le montrer, aurait été, à certains égards, souhaitable.

Incontestablement oui : c'est un exemple d'institution de la neutralisation permanente d'une portion de territoire dont, après la réunion des Iles Ioniennes à la Grèce, on a le précédent dans l'article 2 du traité du 14 Novembre 1863, qui stipule :

« Les Cours de Grande-Bretagne, de France et de Russie, en leur qualité de puissances garantes de la Grèce, déclarent, avec l'assentiment des Cours d'Autriche et de Prusse, que les Iles de Corfou et de Paxo, ainsi que leurs dépendances, après leur réunion au Royaume hellénique, jouiront des avantages de la neutralité perpétuelle. »

N'eut-il pas fallu préférer une telle solution qui aurait, sans doute, épargné à l'Albanie les convulsions intérieures et les vicissitudes extérieures sur lesquelles il nous faudra nous étendre, et qui aurait consisté à conserver un lien de vassalité envers le Sultan, sans avoir d'inconvénient majeur, en raison de l'absence de contiguïté territoriale. Mais cette formule avait abouti en Egypte à une situation bien connue, dont on aurait peut-être vu un second exemple au profit de l'Italie.

Quoiqu'il en soit, le 10 Août, la Réunion procéda à la nomination des membres de la Commission de délimitation. Et c'est le lendemain 11 Août 1913, qu'elle tint sa dernière séance.

Nous voici donc, avec la clôture de la Réunion des Ambassadeurs, arrivés au terme de la première période.

La lutte de l'Albanie pour l'indépendance s'est, nous l'avons vu, terminée par la reconnaissance de celle-ci par l'Europe.

Mais, au nouvel Etat va incomber, désormais, les tâches capitales de s'organiser à l'intérieur et de prendre à l'extérieur sa place parmi ses aînés.

Nous montrerons que des difficultés redoutables ont jalonné sa voie vers ce double but. C'est leur examen qui fera l'objet de notre seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE

LES DIFFICULTÉS D'ÉTABLISSEMENT

1912-1920

PREMIÈRE PÉRIODE

De l'Indépendance à la Grande Guerre

CHAPITRE PREMIER

QUESTION POSÉE PAR LE STATUT

- § 1. — *Y a-t-il eu reconnaissance conditionnelle?*
- § 2. — *La reconnaissance n'a pu être que pure et simple.*

25

Nous avons examiné les conditions dans lesquelles les Puissances avaient élaboré le statut en onze articles. Nous avons reproduit les dispositions de cette charte.

Essayons maintenant de reconnaître les diverses questions qui peuvent se poser à son égard au point de vue juridique, et qui se groupent autour d'un problème central.

§ 1. — *Y a-t-il eu reconnaissance conditionnelle ?*

Cette question peut se poser sous une forme différente : à quelle opération juridique peut-on rattacher le statut que la Réunion, organe du Concert européen, a appliqué à l'Albanie ?

Il semblerait, à première vue, que l'on puisse répondre que, représentant la communauté internationale, sous les réserves que nous avons eu déjà l'occasion d'exprimer (1), la Réunion pouvait librement reconnaître ou ne pas reconnaître l'Etat albanais.

Et, dans la première hypothèse, déterminer librement les conditions auxquelles cette reconnaissance serait subordonnée.

A cette façon de voir, on peut opposer deux objections superposées. La première peut être tirée de l'affirmation que la reconnaissance n'est pas un acte

(1) Cf. *supra*. Première Partie, Chap. II, § 1.

de souveraineté, mais a un caractère obligatoire (2), est due si certains faits-conditions existent, et ne saurait, par conséquent, être assortie de modalités.

Mais il existe une autre raison également déterminante de rejeter le caractère conditionnel. Elle sera tirée de la doctrine, généralement professée, que la reconnaissance est déclarative et non attributive de personnalité internationale. La reconnaissance exprime la volonté de la personne de droit des gens de qui elle émane de considérer comme *par inter pares* une nouvelle unité étatique.

Elle consisterait, par conséquent, dans l'acceptation de l'application à une entité politique donnée d'un statut objectif préexistant, en ce qui concerne ses relations extérieures ; la déduction rigoureuse en est que la reconnaissance internationale ne saurait être que pure et simple — sous la réserve que la reconnaissance de fait implique, comme telle, un élément hypothétique — sans pouvoir être assortie d'aucune modalité suspensive ou extinctive (3), à caractère contractuel.

Comment, dès lors, concilier cette prohibition de la reconnaissance *sub modo* avec la constatation

(2) Vide Bluntschli : *Die Bedeutung und die Fortschritte des Völkerrechts*. T.I, p. 57 (cité par Fauchille) ; et G. Scelle : *Précis de Droit des Gens*, T.I, p.101.

(3) « Un acte portant retrait de reconnaissance est certainement tout à fait exclu. La reconnaissance est un acte dont les effets directs sont consommés dès que l'acte est accompli. La reconnaissance comme telle est irrévocable, bien entendu aussi longtemps que l'Etat reconnu subsiste comme tel. » Erich : *La naissance et la reconnaissance des Etats* (Acad. La Haye, Rec. cours, 1926, T.13, p. 487).

historique (4) que les Etats qui accordent à une nouvelle unité politique la reconnaissance par un acte commun, comme ce fut le cas pour l'Albanie en 1912, lui imposent généralement un certain nombre d'obligations exorbitantes, du droit commun, qui paraissent donner à la reconnaissance un aspect contractuel, pouvant faire croire que les bénéficiaires en seraient soumis, non au Droit des gens objectif, mais à la règle *Pacta sunt servanda* (5) ; on peut le faire en considérant que « ce sont plutôt là des conditions de la garantie donnée par les puissances signataires que des conditions auxquelles serait subordonnée leur existence même » (6).

Et, en effet, on constate que, lorsque telles limites à sa compétence interne ou internationale sont imposées à un Etat, il y a toujours, en contre partie, à son bénéfice, une garantie internationale.

Il ne faut voir, par conséquent, dans le groupement matériel en un même acte de deux opérations juridiques distinctes, reconnaissance de caractère objectif, d'une part, et garantie conditionnelle, contractuellement assumée, de l'autre, qu'un élément contingent chacune des deux opérations juridiques ayant une indépendance absolue, de telle sorte qu'il n'y aurait logiquement aucune indivisibilité de l'acte matériel les groupant.

Il n'est pas inutile d'insister quelque peu sur cette distinction, qui sera ignorée plus tard lors-

(4) Cf. notamment, Roumanie, Serbie et Monténégro, par les articles 27 et suivants, 43 et suivants, du traité de Berlin, pour l'égalité des ressortissants, sans distinction confessionnelle.

(5) Vide, en ce sens, A. Verdross. Rec. Cours. Acad. La Haye, 1929. Vol. 30, p. 328 (B.D.I.C. : O. 745, Col.).

(6) Pradier-Fodéré : *Traité de Droit international*, p. 240, (Fac.Droit, 31.145).

qu'on voudra contester à l'Albanie, après la grande guerre, son droit à l'indépendance politique, en se fondant sur la violation par elle des dispositions du statut, seul titre, soutiendra-t-on, à son existence internationale. (7)

Cette argumentation sera inexacte, l'examen du statut conduisant bien à la conclusion de son analyse en deux actes juridiques distincts et indépendants. (8)

§ 2. — *La reconnaissance n'a pu être
que pure et simple*

Dès l'article premier, et effet, la garantie des six Puissances est accordée à l'existence indépendante de l'Albanie ; par l'article 3, sa neutralité est édictée et garantie à son tour, tandis que les huit derniers articles instituent et organisent le contrôle international (9). Il y a là, à n'en point douter, un contrat du type synallagmatique parfait, les deux groupes de stipulations opposées étant liés de telle sorte que l'exécution de l'un constitue la cause même de l'autre ; mais, et ceci est capital, il nous faut, de cet ensemble bipartite, extraire l'article 2 ainsi conçu :

« Tout lien de suzeraineté entre la Turquie et

(7) Vide infra. Troisième Partie, Chap. II, § 2.

(8) Nous venons d'être contraint d'employer le terme acte, à la fois dans le sens de *negotium* et dans celui d'*instrumentum* ; il est aisé de faire le départ, lorsque toutefois l'ambigüité nous a paru susceptible d'amener une confusion, nous avons écrit acte matériel dans la seconde acception.

(9) Cf. le texte du statut, supra. Première Partie, Chapitre VII, § 5.

l'Albanie est exclu », qui n'est, à notre sens, qu'une constatation objective, correspondant bien à la définition classique de la reconnaissance, et sans relation d'interdépendance ou d'intercausalité avec le reste de l'acte.

Toutefois si, au strict point de vue juridique, il nous faut dissocier ainsi le statut, il n'en demeure pas moins qu'en fait, c'est l'ensemble de l'instrument qui fut présenté à l'Albanie, sans qu'il lui soit politiquement loisible d'opérer la discrimination que nous avons indiquée et, à cet égard, il s'est agi de ce qu'en terminologie privatiste on nomme un contrat d'adhésion.

Ayant besoin d'être reconnue pour exister l'Albanie ne pouvait l'être qu'en acceptant la tutelle de l'Europe, tutelle d'ailleurs qui, sous les réserves que nous aurons l'occasion d'exprimer, n'était pas dépourvue d'utilité.

Cette nécessité politique de l'acceptation par le Gouvernement provisoire de l'ensemble du statut était d'ailleurs d'autant plus inéluctable que des Puissances se trouvait dépendre, non seulement la situation juridique de l'Albanie, mais sa situation matérielle. Qu'est-ce à dire ? Il nous faut rappeler ici les stipulations du Traité de Londres, que nous avons déjà citées, mais qu'il n'est peut-être pas inutile de reproduire :

« ...Art. 5 : S.M. l'Empereur des Ottomans et LL.MM. les Souverains Alliés déclarent confier à S.M. l'Empereur d'Allemagne, à S.M. l'Empereur d'Autriche, Roi de Bohême, et Roi Apostolique de Hongrie, à M. le Président de la République Française, à S.M. le Roi de la Grande-Bretagne et d'Irlande et des territoires britanniques au-delà des Mers, Empereur des Indes, à S.M. le Roi d'Italie et à S.M. l'Empereur de toutes les Russies, le soin de régler la dé-

limitation des frontières de l'Albanie, et toutes autres questions concernant l'Albanie. »

Il y avait eu ainsi délégation de compétence par les belligérants balkaniques, en particulier par la Turquie, au profit de la Réunion des Ambassadeurs, il y avait eu ainsi consolidation de l'investiture de celle-ci, investiture qui n'avait eu pour base à l'origine qu'une évocation spontanée, fondée sur la fonction directoriale qu'entendaient alors assumer les Six Puissances.

Ce mandat mettait la Réunion en mesure de subordonner l'évacuation du territoire albanais par les belligérants (10) à l'acceptation par le gouvernement provisoire de telles ou telles conditions, et singulièrement à l'acceptation du statut, avec ses clauses restrictives de souveraineté : neutralité et contrôle international.

En résumé donc, la cause juridique de ces obligations exceptionnelles nous paraît être double : la garantie internationale accordée, et l'évacuation imposée aux belligérants balkaniques.

Quant à la reconnaissance, contenue implicitement dans l'article 2 du statut, elle est, en droit, pure et simple mais se trouve, en raison des circonstances de fait, qui l'auraient rendu inopérante, si elle n'avait été assortie d'une protection matérielle de ses auteurs, subordonnée indirectement aux conditions légitimement mises à cette protection.

(10) Il ne restait que des troupes alliées, les dernières troupes ottomanes avaient quitté l'Albanie en Juin 1913.

CHAPITRE II

GÉNÉRALITÉS SUR LA QUESTION DES FRONTIÈRES. L'AFFAIRE DE SCUTARI

- § 1. — *Les prétentions des Alliés.*
- § 2. — *Les désirs albanais.*
- § 3. — *L'appui austro-italien.*
- § 4. — *L'accord austro-russe.*
- § 5. — *L'affaire de Scutari.*

Il ne suffisait pas de reconnaître le nouvel Etat albanais ni même de l'assortir d'un statut, il fallait encore tracer les limites de sa compétence territoriale.

Sur cette question des frontières, comme sur celle désormais résolue de l'indépendance, des tendances contraires vont s'affronter.

§ 1. — *Les prétentions des Alliés*

Les prétentions des vainqueurs balkaniques se fondaient beaucoup plus sur des arguments historiques et sentimentaux que sur de véritables raisons nationalitaires. Ainsi le gouvernement d'Athènes s'appuyait, pour réclamer les provinces de l'Albanie méridionale, sur le fait que c'était son action qui les avait délivrées du joug turc. (1)

(1) On lit dans *Le Temps* du 18 Mai 1913 :

« ...Ce que demande la Grèce c'est justement d'être maîtresse absolue du canal de Corfou, grâce aux nouvelles frontières qu'elle réclame. L'Italie ne peut pas consentir à ce que le canal de Corfou, appartenant tout entier aux Grecs, puisse devenir une position maritime menaçant le libre accès du Canal d'Otrante... L'Albanie va prospérer par l'action et sous le contrôle de l'Europe entière, elle sera une véritable Suisse ayant de celle-ci les privilèges d'autonomie et de liberté locale ... la thèse grecque est :

« L'Épire doit retourner à la Grèce autant par le sentiment que par origine ... et si l'on en doute, on n'a qu'à aller la consulter par un plébiscite, sous la surveillance des Puissances. »

Le Monténégro demandait Scutari, et nous verrons avec quelle constance, sous le prétexte que le tombeau des ancêtres du Roi Nicolas s'y trouvait. (2)

La revendication par la Serbie du vilayet de Kossovo, habité par près d'un million d'Albanais, n'était pas plus fortement fondée ; le memorandum présenté à la Conférence de Londres par les délégués serbes, le 21 janvier 1913, en énumère comme motifs principaux, le fait que la Reine Hélène de Serbie avait reçu cette contrée en apanage vers le milieu du ^{xiii}^e siècle, qu'au long du ^{xiv}^e, elle avait formé le dauphinat de la couronne, que les lieux qui contiennent Ipek et Djakova, ont toujours été considérés par les Slaves comme une sorte de Terre Sainte Scutari ayant été, en particulier, la résidence du patriarchat serbe (3). Or, si l'on quitte le domaine de l'observation objective de faits actuels, pour chercher des motifs à une annexion, les arguments les plus contradictoires peuvent être avancés. Les Albanais, pourrait-on dire alors, ne furent-ils pas privés du lieu même de naissance de Skander Beg, qui, à leur tête, avait, des années durant, battu pachas et sultans, sans l'aide ni le secours de l'Europe ; et les ruines du château dit de Dukajinit (4), de celui qui a codifié les anciennes coutumes des montagnes ; et les demeures d'Ali, pacha de Janina et de Kara Mohammed, pacha de Scutari n'étaient-elles pas revendiquées par les Alliés.

Il faut, à l'évidence, élever sur des bases plus solides les revendications territoriales. Négligeant cette vérité, l'Europe n'assit pas ses décisions sur

(2) Vide *Le Temps* du 6 Avril 1913.

(3) Vide le texte intégral de ce memorandum, in *Archives Diplomatiques*, T.125, pp. 119 et s.

(4) Cf. *supra*, Introduction, § 2, note 12.

des réalités assez profondes pour qu'elles aient une valeur permanente ; elle céda au désir immédiat de ne pas priver les Alliés d'une part trop importante de leurs conquêtes et, ce faisant, dut arrêter une frontière arbitraire en plus d'un point, et qui ne satisfait personne. (5)

§ 2. — *Les désirs albanais*

Un patriote albanais, Sami Bey Frasheri, dans un opuscule publié en 1907 et intitulé *L'Albanie, ce qu'elle a été et ce qu'elle sera* (6), attribue à sa patrie, non seulement les vilayets de Scutari et de Janina, mais celui de Kossovo tout entier, y compris Uskub, et la plus grande partie de celui de Monastir, avec son chef lieu.

On sait que, lors de la reconnaissance par la Porte de l'autonomie administrative, c'est cette conception qui avait prévalu (7) et que c'est aux quatre vilayets que s'était étendu le régime accordé.

Mais ce qui ne soulevait aucune objection lorsqu'il s'agissait de faire bénéficier, au sein d'une même unité politique, l'Empire ottoman, certaines régions d'un régime qui ne présentait que des avantages, pouvait, au contraire, être l'objet de critiques lorsqu'il s'agissait d'intégrer ces régions dans un nouvel Etat, en les soustrayant ainsi à toute autre souveraineté.

On objectait que rien, ou presque, ne semblait pouvoir justifier les revendications albanaises sur le

(5) Vide l'article de L. Lámouche, in *Revue politique et parlementaire*, 1913. Vol. 80, p. 220 et s.

(6) Cité, *ibid.*

(7) Cf. *supra*. Première Partie, Chapitre III, § 2.

sandjak (8) de Monastir à l'Est du Drin et du lac Ochrida. Pourtant, par contre, dans ce même vilayet de Monastir le sandjak de Kortcha presque entier, et la totalité de ceux de Dibra et d'Elbassan sont albanais.

Et dans le sandjak d'Uskub, bien qu'une importante minorité albanaise existe, la majorité est allobène.

D'autre part, dans le vilayet de Kossovo, l'ancien sandjak de Novi-Bazar est peuplé de Serbes en très grande majorité.

Il y a là, on le voit, un enchevêtrement fort complexe, et qui commandait une étude approfondie.

Quoiqu'il en soit, la frontière que proposa, en janvier 1913, le gouvernement provisoire s'étendait à l'Est jusqu'à Koprulı ; au Sud, jusqu'à Mitrovitza ; au Nord jusqu'à Prevesa.

Elle comprenait, certes, outre les régions dont le caractère albanais ne pouvait être nié, des zones plus contestables, tant du point de vue ethnographique que du point de vue nationalitaire.

§ 3. — *L'appui austro-italien*

Mais les revendications albanaises se trouvaient correspondre aux désirs de l'Autriche et de l'Italie (9).

(8) Les divisions administratives principales sont, dans l'ordre de grandeur : vilayet, sandjak, caza.

(9) La véritable raison de l'attitude italienne peut être mise en relief par ce document de l'Etat-Major italien reproduit par M. Herbet dans *L'Echo de Paris*, du 19 Mai 1913 : « ...La Grèce serait la puissance balkanique la plus avantagée par la guerre si son domaine maritime s'étendait du canal

Les deux puissances en effet, liées par un accord, dont les bases avaient été jetées dès 1897 et qui avait été concrétisé en 1900 (10) s'unissaient pour

de Corfou à Lemnos et à Imbos, y compris la Crète et qu'elle dominât non seulement le canal d'Otrante, mais aussi la sortie des Dardanelles ; se rendant ainsi l'arbitre des communications avec la Lybie, elle constituerait une menace qui pourrait contrebalancer l'influence de notre flotte dans la Mer Tyrrhénienne en ce qui concerne les communications entre l'Afrique française et les ports de Toulon et de Marseille. »

(B.D.I.C. : G.F.P. 5.).

(10) Cet accord fut réalisé par l'échange des mémorandums suivants :

1° Mémorandum adressé le 20 Décembre 1900 par le Ministre italien des Affaires Etrangères à l'ambassadeur d'Italie à Vienne :

« J'attire l'attention de V. Exc. sur ma réponse à l'interpellation qui m'a été faite récemment à la Chambre des Députés au sujet de l'Albanie, réponse dont voici le texte :
 « Je puis assurer que les Gouvernements italien et austro-hongrois ont eu l'occasion d'examiner leurs intérêts relativement aux côtes ottomanes de l'Adriatique, et que ces
 « intérêts trouvent leur sauvegarde dans le respect et le maintien du *statu quo*. »

« Je tiens pour utile que vous portiez ces déclarations à la connaissance de S. Exc. le comte Goluchowski. Je ne doute pas que le Ministre des Affaires Etrangères les trouve conformes à l'accord qui est intervenu à ce sujet entre lui et moi, lors de sa visite à Monza en 1897. Après l'échange de vues qui eut lieu au cours de nos conversations relatives à cette question, nous sommes tombés d'accord sur les points suivants :

« I. Maintenir le *statu quo* aussi longtemps que les circonstances le permettront.

« II. Nous efforcer, pour le cas où la situation actuelle ne pourrait être maintenue, et où des modifications s'avèreraient nécessaires, que les changements objectifs se fassent dans le sens de l'autonomie.

« III. Chercher, en général, comme conséquence des dispositions respectives communes, et aussi souvent qu'il y aura

essayer de soustraire l'Albanie à l'influence de ses voisins balkaniques, et le plus sûr moyen pour y parvenir était, maintenant, de lui donner assez d'importance pour qu'elle put éviter de tomber sous la domination d'un autre Etat de la péninsule.

Elles entendaient réaliser une extension maximum de l'Albanie jusqu'au delà d'Ipek, Diakova, Prizrend et Dibra.

lieu, les voies et les moyens les plus propres à accorder et à garantir nos intérêts réciproques.

« J'attacherais beaucoup d'importance à obtenir l'assurance que le comte Goluchowski voit, comme moi, dans ce qui précède, la répétition fidèle du contenu de nos engagements à ce sujet. En conséquence, j'autorise V. Exc. à lui communiquer ce mémorandum. »

2° Mémorandum du Ministre austro-hongrois des Affaires Etrangères à l'ambassadeur à la Cour royale italienne de Rome du 9 Février 1901 :

« Après son retour de Rome, le comte Nigra a attiré mon attention sur la réponse que S. Exc. le Ministre des Affaires Etrangères du Royaume italien a donnée à l'interpellation qui lui a été adressée à la Chambre des Députés relativement à l'Albanie, et a en même temps exprimé l'espoir que je trouverais les déclarations qu'elle contient conformes aux principes sur lesquels nous nous sommes mis d'accord en 1897 à l'occasion de ma rencontre avec le marquis Visconti-Venosta au château de Monza. Lors de l'échange de vues très cordial qui eut lieu dans nos conversations touchant cette question, nous avons, en effet, reconnu la nécessité : [*Reproduction des trois points de l'accord*]. En considération de ce qui précède, je me réjouis d'établir maintenant que la déclaration du Marquis Visconti-Venosta a été reçue avec une vive satisfaction par le cabinet royal, et je vous prie d'en donner connaissance à S. Exc. le Ministre des Affaires Etrangères. »

(Texte allemand de ces documents in Livre rouge austro-hongrois sur les origines de la guerre avec l'Italie. Vienne 1915, p. 19. — Et in *Recueil Martens* 3^e série T. IX p. 645.)

Comp. supra. Première Partie, Chap. VI, note 10. L'Autriche-Hongrie, on le voit, avait cherché à associer l'accord russe et italien à son projet d'indépendance albanaise.

La Russie et la France, au contraire, pour avantager la Serbie, désiraient réduire au minimum le territoire du nouvel Etat, qu'elles voulaient borner à l'Ouest et au Nord au cours du Drin Noir ; la Grande-Bretagne, par solidarité avec ses partenaires de la Triple Entente, inclinait à se ranger à ce point de vue.

Entre la Russie et l'Autriche, par conséquent, comme entre leurs alliées respectives, l'opposition était absolue.

Londres, pourtant, si l'on en juge par les déclarations aux Communes de Sir Edward Grey du 25 Mars 1913, se tenait dans une équitable modération, estimant que « si l'Albanie était trop petite, elle ne pourrait, dans l'avenir, avoir une existence séparée, si, d'un autre côté, on la créait trop grande, on eût empiété injustement sur les ambitions légitimes du Monténégro, de la Serbie et de la Grèce ». (11)

§ 4. — *L'accord austro-russe*

Pour concilier des positions aussi antinomiques, les ambassadeurs des autres puissances proposèrent de procéder à une enquête sur place, mais la Russie soumit son acceptation de cette procédure à un accord préalable de principe sur le point de savoir si, comme elle le désirait, la frontière serait basée sur les nationalités et non, comme l'eût voulu l'Autriche, sur des éléments purement diplomatiques.

Grâce aux efforts de Sir Edward Grey, en particulier, un accord put être réalisé et, le 13 Mars 1913, un communiqué, publié simultanément à Vienne

(11) Vide le discours du Secrétaire d'Etat in *Archives Diplomatiques*, T. 125, pp. 209 et s.

et à Saint-Pétersbourg, annonça que les difficultés étaient surmontées.

Dans l'ensemble, c'est le comte Berchtold qui avait fait les plus grandes concessions, consentant à ce qu'Ipek, Prizrend, berceau de la Ligue albanaise, Struga et Ochrida ne fissent pas partie du nouveau territoire, tandis que la Russie laissait à l'Albanie, Scutari et sa région.

Ces concessions mutuelles furent, dès le 20 Mars, enregistrées par la Réunion de Londres, et formèrent la base de l'accord entre les délégués.

Nous verrons bientôt, en examinant la question de Scutari, quelles difficultés provoqua l'attribution de cette ville à l'Albanie aux dépens du Monténégro.

Dès sa réalisation, l'accord fut d'ailleurs considéré surtout comme une mesure de salut pour la paix de l'Europe, comportant bien des imperfections, sur lesquelles il fallait passer, en raison même de ce but éminent.

Sir Edward Grey ne déclarait-il pas, le 7 Avril 1913, à la Chambre des Communes : « L'accord entre les Puissances, relatif aux frontières de l'Albanie, a été réalisé après un long et difficile effort diplomatique. Il a été décidé que le littoral et Scutari seraient albanais, tandis qu'Ipek, Prizrend, Dibra et — après beaucoup de négociations — Djakova, seraient exclus de l'Albanie. Cette formule laisse une large portion de territoire à diviser entre la Serbie et le Monténégro comme fruit de leur victoire. La conclusion de cet accord était essentielle pour la paix de l'Europe et, à mon avis, elle n'a été obtenue que juste à temps pour sauvegarder la paix entre les grandes Puissances. » (12)

(12) Parliamentary Debates H. of C. 51-817 (B.N. 8° Ng 221).

De fait, les critiques ne furent pas ménagées aux résolutions ainsi prises et par lesquelles les régions les plus essentielles devaient « être attribuées aux Slaves et aux Grecs ; l'Albanie ne devait avoir d'Etat que le nom, privée de tout ce qui lui aurait permis de vivre comme une principauté indépendante et souveraine ». (13)

A l'Est, notamment, on avait tracé une frontière fâcheuse en donnant à la Serbie presque tout le vilayet de Kossovo, habité par près d'un million d'Albanais et fort peu de Slaves ; cette décision, en outre, même du point de vue purement technique, présentait des inconvénients, isolant, en les plaçant à proximité de la frontière, tous les grands centres des régions circonscrites auxquelles ils sont liés par une interdépendance économique.

Mais la question était, à vrai dire, presque insoluble : le principe des nationalités, qui avait contribué à faire admettre la création d'une Albanie indépendante, pouvait difficilement servir de guide pour le tracé de ses frontières ; pour la septentrionale en tout cas, admettre l'attribution à l'Albanie de toutes les zones où les deux tiers de la population sont albanais, eût conduit à incorporer à la principauté la totalité des sandjaks de Prizrend et d'Ipek et la plus grande partie de celui de Prishtina.

Mais cela eût privé les Alliés d'une trop grande part de leur conquête et nous savons que la solution fut de compromis. (14)

(13) In *Le Temps*, 6 Mai 1913.

(14) Dans une partie de ces régions les Serbes avaient été d'ailleurs les premiers occupants, car c'est seulement à la suite de l'émigration en Hongrie aux xvi^e et xvii^e siècles des populations serbes, que les Albanais s'établirent dans ces territoires pour y supplanter progressivement en nombre la population ancienne.

§ 5. — *L'affaire de Scutari*

Nous avons vu que, le 20 Mars 1913, l'enregistrement par la Réunion de Londres de l'accord austro-russe avait réglé la question des frontières septentrionale et orientale de l'Albanie d'une façon définitive.

La réalisation de la décision ainsi prise allait, cependant, en un point particulier, soulever des difficultés considérables ; et c'est jusqu'au milieu du mois de Mai que la question de Scutari va menacer de compromettre le règlement des frontières albanaises. (15)

Aussitôt après s'être mises d'accord sur les frontières, les Puissances adressèrent, le 28 Mars 1913, une note collective simultanément à Belgrade et à Cettigné, demandant le retrait des troupes serbes et monténégrines du territoire albanais, tel qu'il venait d'être déterminé ; les Puissances, à l'exception de la Russie, s'étaient entendues auparavant pour appuyer leur demande, s'il en était besoin, d'une démonstration navale opérée par une escadre internationale comprenant des bâtiments austro-hongrois, britanniques, français, italiens et allemands sous les ordres du vice-amiral Sir Cecil Burney.

Mais la Serbie et le Monténégro ne tinrent pas compte de la démarche des Puissances, et continuèrent leurs opérations.

Le Roi Nicolas, qui avait promis Scutari à ses sujets, estimait son annexion indispensable ; et le

(15) Vide déclarations sur ce point de Sir Edward Grey aux Communes in *Archives Diplomatiques*, T. 125, p. 210.

meilleur moyen de la réaliser était, à ses yeux, de mettre l'Europe devant le fait accompli et donc de faire tomber la ville.

L'escadre internationale bloqua donc, à partir du 10 Avril, la côte monténégrine, les Serbes, moins engagés, retirèrent leurs troupes le 16 Avril et les Monténégrins demeurèrent seuls en ligne en face de la garnison ottomane.

Les Puissances envisageaient l'éventualité d'un débarquement à Scutari des forces internationales lorsque, le 23 Avril, à la surprise générale, la garnison, commandée par Essad Pacha, capitula.

Les conditions de la reddition furent exceptionnelles : le Général put quitter la ville avec toutes ses troupes et leur matériel, à l'exception des pièces de forteresse.

Ces conditions ont contribué à jeter un doute à l'égard de la conduite d'Essad Pacha (16) qui rendit la place alors qu'une escadre internationale s'efforçait de contraindre les Monténégrins à lever le siège et que des mesures de coercition plus actives étaient peut-être imminentes.

On a prétendu que, désireux d'imposer une dictature militaire au nouvel Etat, le général avait surtout cherché à se conserver une petite armée pour

(16) Le personnage d'Essad Pacha, dont nous aurons à nous occuper de nouveau est à vrai dire curieux ; issu de la famille Toptani, mais presque illettré, il avait commencé sa carrière comme commissaire de police de Scutari ; ayant été élu au Parlement ottoman comme représentant des Jeunes Turcs, il fut désigné, sur sa demande, pour aller annoncer à Abdul Hamid sa déposition. On le soupçonna à Scutari d'avoir trempé dans le meurtre du gouverneur militaire turc, Général Hassan Riza, quoi qu'il en soit, dès la mort de celui-ci, il s'empara du commandement de la place pour livrer la ville aux Monténégrins et se retirer avec l'armée à Tirana.

appuyer ses ambitions, fût-ce au prix de l'abandon de Scutari.

Aucune preuve positive en ce sens n'a pu être rapportée et la question demeure ténébreuse.

Quoi qu'il en soit, l'entrée à Scutari des troupes du Roi Nicolas compliquait encore la situation.

En possession de la ville, les Monténégrins allaient en effet faire les plus grands efforts pour y asseoir définitivement leur souveraineté et mettre en avant les arguments les plus variés pour la justifier.

L'Autriche-Hongrie déclara alors qu'elle « réservait sa liberté d'action » au cas où les puissances ne contraindraient pas le Monténégro à abandonner la ville (17) et transporta des troupes à la frontière monténégrine. « La menace qui pesait sur la paix générale était plus sérieuse qu'elle ne l'avait jamais été depuis le début de la guerre balkanique ». (18).

En tout cas, un accord se fait bientôt entre Vienne et Rome, pour partager l'Albanie en deux zones d'influence séparées par la rivière Scumbi.

Le 1^{er} Mai 1913, l'Autriche et l'Italie en informant la Réunion des Ambassadeurs en disant :

« A la suite des événements qui se sont produits dans le Nord et dans le centre de l'Albanie, les cabinets de Vienne et de Rome ont décidé de faire respecter les volontés de l'Europe et de défendre en même temps leurs intérêts particuliers. »

Cette attitude, qui n'était pas sans rapport avec les accords de Monza (19), était évidemment illé-

(17) *The Times*, 30 Avril 1913.

(18) *The Times*, 1^{er} Mai 1913.

(19) Cf. *supra*. Première Partie. Chapitre VII, § 3.

gitime, puisqu'aucun mandat ne leur avait été donné par le Concert dans ce sens.

Mais devant un danger aussi immédiat et précis, le Monténégro s'inclina enfin et, par un télégramme adressé le 5 Mai 1913 à Sir E. Grey, le Roi Nicolas se déclara prêt à « remettre le sort de Scutari entre les mains des Puissances ».

En conséquence, le 14 Mai, ses troupes évacuèrent la ville, qui fut occupée sur-le-champ par les autorités internationales, sous la présidence de l'Amiral Burney (20).

(20) Convention relative à la reddition de la ville de Scutari. (In *Diplomatische Aktenstücke, betreffend die Ereignisse am Balkan*. Wien, 1914, p. 275. — Et in *Recueil Martens*, 3^e série, T. IX, pp. 647 et s.).

« Le contre-amiral Njegovan au Ministère de la Guerre, section de la Marine. St-Jean de Medua, 26 Avril/9 Mai 1913.

« Ci-joint, la convention conclue aujourd'hui au Conseil des Amiraux avec le gouverneur de Scutari, M. P. Plamenatz, pour la reddition de la ville fortifiée de Scutari.

« De plus, je fais savoir que M. Plamenatz s'est déclaré complètement d'accord, au nom du gouvernement monténégrin, pour livrer la ville comme les ouvrages l'entourant, y compris la position de Tarabosch, à la Commission internationale, aussitôt après l'évacuation de la ville, même par les troupes monténégrines, le mercredi 14 Mai ; il formula toutefois la demande de laisser camper un détachement de 1.000 hommes près de Tarabosch, entre Zogaj et Siroka, pour le transport du matériel, artillerie lourde, etc... qui s'y trouve encore. En considération de l'évacuation de la position de Tarabosch même, et pour préparer les tombes des soldats monténégrins tombés, il a demandé de pouvoir faire cantonner 200 hommes dans les casernes de Tarabosch, jusqu'à nouvel ordre, car autrement, les troupes qui ont encore à travailler dans Tarabosch, ne pourraient trouver aucun moment opportun pour le progrès des travaux.

« Après l'exposition de ces additions à la convention,

Ainsi se dénouait pacifiquement une situation qui n'avait pas laissé à de certains moments d'être tendue à l'extrême.

Il faut en attribuer, pour une grande part, le

faites par M. Plamenatz, il a été donné suite à cette demande pour ne pas faire traîner en longueur les négociations ni la reddition de Scutari.

« Le transport du matériel se trouvant encore dans la ville même, abandonné par les Turcs et appartenant aux Monténégrins se poursuivra après la prise de possession des lieux par les troupes internationales, de telle façon que ces biens soient transportés au pont de la Boyana par les équipes de travail, prises dans la ville, et, de là, soient pris par les Monténégrins, afin que ces derniers, à l'exception des officiers, n'entrent pas dans la ville.

« La Commission internationale se composant des commandants, choisis par ordre d'ancienneté des pavillons représentés, entrera dans Scutari. »

1^o Annexe ;

« S. M. le Roi de Monténégro, après avoir pris, le 9/22 Avril 1913, avec son armée victorieuse, la ville fortifiée de Scutari défendue par une armée ottomane, a décidé, le 23 Avril/5 Mai 1915, dans l'intérêt supérieur de la paix, de faire sortir ses troupes de Scutari et de confier le sort de cette ville aux Grandes Puissances d'Europe. Pour régler toutes les questions concernant l'abandon libre par l'armée monténégrine du fruit de sa victoire et l'entrée dans la ville de Scutari des marins de la flotte internationale. S. M. le Roi de Monténégro a chargé son gouverneur civil de la ville de Scutari, M. Pierre Plamenatz, de s'entendre avec M. le Vice-Amiral anglais Cecil Burney et les autres commandants des divisions internationales.

« Après avoir débattu toutes les questions concernant leur mission, ces messieurs sont tombés d'accord que :

« 1^o L'armée monténégrine abandonnera la ville et la forteresse de Scutari mercredi prochain 1/19 Mai, à 2 heures de l'après-midi.

« 2^o Les troupes internationales prendront possession de

mérite à la Russie, qui ne s'opposa, à aucun moment, aux mesures de contrainte visant le Monténégro, alors que la ligne générale de sa politique

la ville de Scutari laissée libre par le Monténégro le même jour, à partir de 2 heures de l'après-midi.

« 3° La gendarmerie et la police monténégrine resteront à Scutari pour maintenir l'ordre seulement jusqu'à l'entrée des troupes internationales dans la ville.

« 4° Vu que le Monténégro a pris par les armes la ville de Scutari qui faisait partie intégrante de l'Empire ottoman tout ce qui appartient soit dans la ville, la forteresse et les retranchements (poteaux et fils de fer), au Gouvernement ottoman et à l'armée ottomane qui défendait la ville contre le Monténégro est devenu, par le fait même de la conquête, la propriété de l'armée et du Gouvernement de Monténégro ; le Monténégro se réserve la faculté d'en disposer après la prise de possession de la ville de Scutari par les Grandes Puissances comme il veut et comme il aurait pu le faire avant l'entrée des troupes internationales dans la ville de transporter au Monténégro ce qu'il veut transporter, de vendre sur place ce qu'il ne veut ou bien ne peut pas transporter. Le transport et la vente devront se faire au fur et à mesure des moyens dont le gouvernement monténégrin dispose et dans le plus court délai possible.

« 5° Comme le Gouvernement monténégrin n'aura pas, avant l'entrée des troupes internationales, le temps nécessaire d'enlever ou de vendre tout ce qu'il a apporté à Scutari et ce qui lui est échu en vertu de la conquête, le Vice-Amiral commandant en chef les flottes réunies désignera les officiers qui, avec les officiers monténégrins, en dresseront un inventaire détaillé. Tout ce qui sera contenu dans cet inventaire sera gardé par des troupes internationales et leur conservation garantie par les Grandes Puissances.

« 6° Mille hommes de l'armée monténégrine camperont sur la rive droite de la Boyana et pourront entrer librement dans la ville de Scutari pour enlever et liquider tout ce qui appartenait à l'armée et au Gouvernement de Monténégro, et n'aura pas pu être enlevé et liquidé avant l'entrée dans la ville des troupes internationales.

était de soutenir cet Etat et qui respecta les décisions prises en commun à Londres jusque dans leurs conséquences extrêmes, alors même que, par une pression isolée, l'Autriche et l'Italie faussaient l'action du Concert.

« 7° Au moment de l'entrée des troupes internationales dans la ville de Scutari, le Vice-Amiral commandant en chef et les commandants des divisions navales s'engagent à lever immédiatement le blocus des côtes monténégrines depuis Spizza jusqu'à l'embouchure du Drin.

« Fait en rade de Saint-Jean de Medua, le 26 Avril/9 Mai 1913, à bord de H.M.S. « King Edward VII ».

« P. Plamenatz, Gouverneur civil de Scutari,
Cecil Burney, Vice-Amiral,
Patris G., Contre-Amiral,
Njegovan M., Contre-Amiral,
G. Laugier, Capitaine de Vaisseau,
Von Klitzing, Capitaine de Frégate. »

2° Convention additionnelle :

« Pour éviter tout incident entre les troupes du Monténégro et les détachements internationaux, je soussigné, Pierre Plamenatz, représentant de S.M. le Roi de Monténégro, prends les engagements suivants :

« 1° Quand la ville de Scutari aura été évacuée par les troupes du Monténégro, les troupes se retireront dans une zone éloignée de 10 km. au moins de la ville de Scutari. Exception est faite pour les mille hommes prévus au paragraphe 6 de la convention ; 800 d'entre eux pourront séjourner à mi-distance entre Zokaj et Siroka, les 200 autres dans les casernes de Taraboch.

« 2° Lorsque le matériel de guerre, etc... aura été enlevé, ces mille hommes se retireront également dans une zone éloignée de 10 km. au moins de la ville de Scutari.

Pierre Plamenatz,
Gouverneur civil de la ville de Scutari
21 Avril/9 Mai 1913. »

« Après de longues négociations (21), on aboutit à un compromis résultant de concessions réciproques.

« Ayant conservé Prizrend, Ipek, Diakova et Dibra aux Slaves, la Russie crut nécessaire de consentir la cession de Scutari à l'Albanie. Cette concession fut faite en vue du maintien de la paix, dont l'ébranlement pour une telle cause aurait paru d'une absurdité manifeste, Scutari étant ville purement albanaise et étant le siège de l'archevêché catholique. Ces raisons, pleinement confirmées par les rapports du Vice-Consul russe à Scutari qui, preuves en mains, montre le rôle essentiellement militaire des Monténégrins, lesquels ont été incapables d'assimiler plusieurs milliers d'Albanais, catholiques ou musulmans qui s'établirent à l'intérieur des frontières du Monténégro fixées il y a trente cinq ans.

« Par conséquent, l'annexion d'une partie du Sandjak de Scutari ne ferait qu'affaiblir considérablement le Monténégro par l'adjonction à des Monténégrins, peu nombreux, de cent mille hommes étrangers à leur religion et à leur langue. Le Monténégro serait ainsi menacé de devenir une Albanie monténégrine.

« Le Vice-Consul russe à Scutari croit que la réunion au Monténégro d'un nombre considérable de Catholiques romains aurait pu fournir à ce pays l'occasion de resserrer ses liens avec l'étranger, ce

(21) Note officielle publiée par le Gouvernement russe, citée in *Revue politique et parlementaire*: T. 76, 1913, p. 337.

Vide également le très intéressant communiqué du Ministre des Affaires Etrangères de Russie, du 11 Avril 1913, destiné à expliquer officiellement l'attitude du Gouvernement du Czar dans la crise balkanique, in *Archives Diplomatiques*, T. 126, pp. 186 et s.

qui aurait facilité la pénétration des influences extérieures.

« Le Roi Nicolas passa outre à l'engagement qu'il avait pris de prévenir la Russie, au cas où il voudrait déclarer la guerre et de lui demander son assentiment. Néanmoins, l'Empereur prêta une aide magnanime au Monténégro, lui procurant des ressources et donnant son assistance à la population.

« Lorsque la question de Scutari fut résolue, le Roi en fut amicalement prévenu et reçut l'indication de la grave responsabilité qu'il assumerait en cas de continuation de la résistance. Il reçut le conseil de se soustraire aux reproches d'avoir, pour poursuivre ses vues personnelles, condamné les Monténégrins à des massacres inutiles. Ces démarches auprès du Roi Nicolas restèrent infructueuses et il devint clair que ce souverain basait ses calculs sur une immixtion de la Russie et des Grandes Puissances dans les affaires balkaniques et, même, sur une guerre européenne ; le gouvernement russe ne put donc pas résister à l'exécution des mesures devenues nécessaires depuis le refus du Roi Nicolas de se soumettre à l'arrêt des Puissances...

« Le Gouvernement Impérial ne peut pas perdre de vue sa responsabilité primordiale devant le peuple russe, laquelle implique le devoir de ne verser une goutte de sang russe que si les intérêts de la patrie l'exigent. La Russie, grande puissance slave, orthodoxe, n'a jamais ménagé les secours et les sacrifices à ses frères, mais ces derniers, à leur tour, ont notamment le devoir, qu'on ne sait pas toujours leur rappeler, de respecter les conseils dont la Russie n'abuse pas, et de se souvenir que, si celle-ci est fière de leurs succès, ces succès n'auraient pas pu être obtenus sans la Russie qui donne la vie à ces peuples et continue de leur être néces-

saire dans la joie aussi bien que dans la douleur, et surtout pour la réconciliation mutuelle, en dehors de laquelle ils ne peuvent acquérir ni force ni vigueur. De telles relations de la Russie avec les peuples slaves excluent toute hostilité avec les autres nations. La différence de races ne conduit pas inévitablement à l'antagonisme de races. Il est difficile d'admettre que la cause de la paix gagnerait à opposer une race à une autre.

« Consciente de son droit absolu et de sa force, la Russie n'a pas besoin de passer de l'inquiétude aux menaces qui n'expriment pas la force d'un peuple. »

La France ne pouvait se montrer plus russe que les Russes qui, on vient de le voir, étaient très durs pour le Roi Nicolas personnellement.

Cette sévérité se justifiait d'ailleurs par les conditions plus que suspectes dans lesquelles il était parti en guerre, l'automne précédent, devant de plusieurs jours l'action de ses associés balkaniques. (22)

D'autre part, alors que les Grandes Puissances avaient, par l'intermédiaire de leurs ambassadeurs à Londres, décidé de la façon la plus formelle que le Monténégro devait renoncer à Scutari, il en poursuivait énergiquement le siège, avec la collaboration des Serbes, pensant que grâce à l'appoint de ces derniers, la place pourrait être emportée.

Il s'était agi alors de faire respecter les décisions de l'Europe : l'Autriche s'étant déclarée prête à procéder à une démonstration navale et ayant demandé aux autres puissances de se joindre à elle, faute de quoi elle exécuterait cette démonstration toute

(22) Cf. supra. Première Partie. Chapitre IV, § 2.

seule , la Grande-Bretagne et la France durent se résoudre, malgré leur opinion publique, à participer à la démonstration.

Cependant, le Gouvernement serbe, conscient de la responsabilité qu'il encourait en aidant le Monténégro à conquérir une ville destinée fatalement à lui échapper, avait donné l'ordre à son détachement de lever le siège.

La tranquillité et l'espérance renaissent, réduit à ses seules forces, le Monténégro, dont la population totale n'est guère supérieure à celle de la seule ville de Scutari, allait être, pensait-on, incapable de s'en emparer ; coup de théâtre : Scutari tombe, et voilà engagée la complexe « affaire de Scutari », dont nous avons essayé de dégager les éléments essentiels. (23)

En commentant les prémisses, le 12 Août, devant les Communes, Sir Edward Grey déclarait :

« La difficulté d'arriver à un accord sur ces frontières a été très grande. Chacun doit se souvenir combien difficiles et combien critiques étaient les questions posées par le règlement des frontières Nord et Nord-Est de l'Albanie. Elles ont été résolues il y a quelque temps. Maintenant, nous sommes arrivés à un accord sur la délimitation sous certaines conditions des frontières Sud et Sud-Est, ce qui complètera l'ensemble des frontières de cet Etat.

« Je suis à peu près sûr que lorsque tout sera réglé, il s'élèvera à beaucoup d'égards une masse de critiques de la part de tous ceux qui, au courant des

(23) Vide la communication faite au Gouvernement monténégrin par les représentants des Puissances au sujet de la prise de Scutari, le 28 Avril 1913, in *Archives Diplomatiques*, T. 128, p. 80.

réalités locales, jugeront ce qui a été fait de ce seul point de vue.

« On ne doit pas perdre de vue qu'en réalisant cet accord, le but essentiel a été de préserver l'entente entre les Grandes Puissances et si l'accord concernant l'Albanie a atteint cette fin, il a été d'un intérêt essentiel pour la paix de l'Europe. » (24)

Et ces paroles dégagent pleinement le sens profond de toute cette question.

(24) Parliamentary Debates, H. of C. 56-2285.

CHAPITRE III

LA DÉLIMITATION DES FRONTIÈRES

§ 1. — *L'organisation de la Commission.*

§ 2. — *Les travaux de la Commission.*

§ 3. — *Le Protocole de Florence.*

Nous avons vu au prix de quelles difficultés s'était fait l'accord sur le tracé général des frontières de l'Albanie. Il va s'agir maintenant de transposer sur le plan concret les décisions arrêtées, c'est-à-dire de joindre par une ligne continue, étudiée sur le terrain, les points déjà fixés. Cela incombera à la Commission internationale de délimitation nommée par les Puissances.

L'ensemble des frontières avait été, dès le début, divisé en deux sections destinées à être traitées séparément : la première, dite du Nord et du Nord-Est, partant de la Mer Adriatique, dans la région de Scutari pour aboutir au lac Ochrida, intéressait les Etats slaves, le Monténégro, la Serbie et, dans une certaine mesure, la Bulgarie, à laquelle pouvaient revenir les pays essentiellement bulgares de Dibra et de Strouga ; la Section Sud et Sud-Est qui s'étendait du lac Ochrida à l'Adriatique, vis-à-vis de Corfou, touchait exclusivement aux intérêts grecs.

Si le principe des nationalités avait pu contribuer à faire admettre la création d'une Albanie indépendante, il ne servira pas de guide dans la fixation de ses frontières septentrionales.

Si l'on avait voulu s'y tenir exclusivement, en effet, on se serait heurté, du côté serbe, à toutes les difficultés que nous avons relevées au chapitre précédent (1) sans même vouloir parler des profonds sentiments nés des souvenirs historiques que les Serbes attachent à Ipek, à Detchamé et, surtout, à Kossovo, et qui eussent pu les conduire à quelque extrémité.

(1) Cf. *supra*. Deuxième Partie. Chapitre II, § 4 in fine, et la note 14.

Le critère nationalitaire devant donc être abandonné, ce vont être principalement des considérations politiques et économiques qui guideront les auteurs des frontières Nord et Nord-Est. Ce n'est d'ailleurs que beaucoup plus tard, en 1925 (2) que cette frontière fut délimitée sur place, la Commission de 1914 ayant dû, du fait de la guerre, interrompre ses travaux dans ce secteur.

La Commission avait pu, néanmoins, arrêter la ligne Sud et Sud-Est dans les conditions que nous allons maintenant examiner.

§ 1. — *L'organisation de la Commission*

La désignation des membres de la Commission internationale tarda plusieurs mois, et ce n'est qu'au cours de Septembre 1913 qu'elle fut achevée.

La Commission se composait du Lieutenant-Colonel Doughty Wylie, pour l'Angleterre, du Commandant C. Thierry pour l'Allemagne, de M. C. Bibinsky pour l'Autriche-Hongrie, de M. A. Lallemant pour la France, de M. S. Labia pour l'Italie, et du Colonel P. Lovkovitch pour la Russie.

Arrivée au début du mois en Albanie (3), la Commission tint sa première séance le 4 Octobre à Monastir ; les membres y désignèrent comme président le Lieutenant-Colonel Wylie.

(2) Vide Protocole de Florence de 1925 (B.D.I.C. F. pièce 39), et *infra*, Troisième Partie. Chapitres II et III.

(3) A' un moment, particulièrement troublé, d'après le communiqué officieux publié par l'Agence Reuter à Paris, et qui fait état d'un soulèvement albanais, qui aurait commencé le 23 Septembre à Dibra, à l'instigation d'éléments bulgares. Le texte de ce communiqué, in *Archives Diplomatiques*, T. 129, p. 261.

Mais, dès l'abord, se posait une importante question relativement à la procédure à adopter : la Commission devait-elle ou non entendre les parties, à savoir, en ce qui concerne les frontières Sud et Sud-Est, des voix grecques et albanaises. Cette question se décomposait en deux problèmes distincts ; le premier, le plus important et qui touchait au principe même, était celui de la représentation officielle de ces Etats auprès de la Commission par des délégations officielles.

Bien qu'il semble indispensable, lorsqu'en entendant tracer la limite entre deux Etats, de confronter leurs prétentions réciproques, ce qui offre, en particulier, l'avantage, si elles coïncident, de lever toute difficulté, et si elles sont divergentes, de faire connaître les revendications maxima de chacun d'eux, d'y relever éventuellement les plus-pétitions, et en tout cas, de n'en pas dépasser les limites (3 bis), la Commission résolut néanmoins, afin de ne pas alourdir sa tâche par ses discussions qui, craignait-elle, auraient pu devenir inextricables, d'écarter la représentation des parties et de procéder par voie d'autorité. Il est sans doute regrettable qu'elle ait cru devoir adopter cette solution, car exclure complètement les intéressés des débats d'où vont sortir des décisions capitales pour eux, favorise l'éclosion des sentiments révisionnistes.

Le second problème, purement concret celui-là, et sans portée générale, était celui de l'assistance matérielle, notamment des escortes et des services nécessaires aux travaux de la Commission internationale.

Ici encore, dans un souci d'impartialité abso-

(3 bis) C'est-à-dire statuer *ultra petita*.

lue, la Commission n'accepta aucune aide d'origine locale. C'était repousser par conséquent toutes les formes de collaboration.

Par un surcroît de prudence, la Commission entendit même laisser ignorer jusqu'au dernier moment les localités où l'allaient mener ses enquêtes, afin de se préserver contre les mises en scène possibles.

Toutes celles de ces mesures qui avaient pour but de soustraire la Commission aux influences extérieures irresponsables, pour garantir son impartialité, ne peuvent qu'être approuvées sans réserve. Il n'en est peut-être pas de même, nous l'avons dit déjà, de la décision d'écarter de ses travaux les délégations grecques et albanaises, dont la présence eut pu être féconde, par les discussions mêmes que leur confrontation eut pu provoquer.

Mais le souci primordial était d'éviter tout incident qui eût pu rallumer la discorde européenne à grand'peine étouffée, et il faut bien reconnaître qu'à cet égard au moins, une procédure inquisitoire présentait les plus grands avantages.

§ 2. — *Les travaux de la Commission*

Le Concert s'était trouvé en présence de trois tracés proposés : D'abord celui des Albanais qui considéraient que le vilayet de Janina avait toujours été regardé comme partie intégrante de l'Albanie ; qu'il fallait étendre l'Albanie jusqu'aux anciennes frontières grecques et, en outre, reconnaître comme albanais, dans le sandjak de Koritza, les kazas de Koritza, de Kolonia et de Starovo.

Le second tracé était celui que postulaient les Grecs, et qui englobait à leur profit la totalité des

sandjaks de Preveza, Janina, Tcharneri et Koritza, plus une partie de celui d'Argyrocastro.

Le troisième projet était celui que préconisaient Vienne et Rome. Intermédiaire entre les deux propositions extrêmes des parties, il prenait pour point de départ le cap Stylos, au Sud de l'embouchure du Kalamas (4) ; la frontière restait approximativement parallèle au cours de ce fleuve, passait au Sud de Koritza, remontant vers le Nord pour contourner Koritza, en passant à une vingtaine de kilomètres à l'Est de cette ville et aboutir à l'extrémité méridionale du lac d'Ochrida.

C'était finalement, avec quelques modifications sans grande importance, ce dernier tracé qui avait été adopté par les Puissances.

La tâche de la Commission internationale envoyée sur place, et qui devait, avant la fin de l'année 1913, avoir établi la délimitation définitive, était délicate, en présence des revendications contradictoires et toutes excessives des intéressés, déçus par la décision de Londres, et déterminés à en faire éclater le prétendu mal fondé.

La Commission dut commencer par déclarer que la présence des troupes grecques dans les régions attribuées en principe à l'Albanie entravait sa tâche et, en effet, occupant ces districts depuis plus de six mois, les Grecs ne négligeaient rien pour « impressionner la Commission sur le caractère grec des provinces de l'Albanie du Sud, que l'Europe était prête à livrer aux « bouchers albanais ». Se rendant à Kolonia où son véritable travail devait s'accomplir, la Commission traversa la ville de Korcha. Cette cité, avec toute sa province, avait été formellement

(4) C'est le cours du Kalamas, jusqu'à la mer, qui avait été admis jadis par le Congrès de Berlin.

incorporée au nouvel Etat par l'action directe de la Réunion de Londres. Aussi la Commission ne devait-elle, à cet égard, prendre aucune décision. Mais néanmoins, les autorités grecques avaient pris les mesures nécessaires pour persuader la Commission de la grande injustice faite par la Réunion en attribuant cette ville à l'Albanie. Ce camouflage ne laissait rien à désirer, même les arbres et les poulaillers avaient été peints en bleu et blanc ; la ville tout entière semblait une mer écumante... Mais comme il était impossible de fermer la bouche à tout le monde, les Grecs changèrent de tactique : ils dépêchèrent sur les traces de la Commission une bande d'irréguliers terroristes qui devait la suivre en criant à tue-tête : « L'Union ou la Mort ! ». Lorsqu'à Borova, un des délégués voulut se rendre compte par lui-même de la nationalité des habitants et alla frapper à une porte ; il fut entouré par la bande d'énergumènes qui menacèrent de tirer sur lui s'il ne s'éloignait pas de la maison... » (5).

Ce fut là l'incident de Borova, qui fit que les membres de la Commission informèrent leurs gouvernements respectifs de l'impossibilité de continuer leur tâche.

C'est alors qu'agissant isolément (6), l'Autriche-Hongrie et l'Italie adressèrent, le 31 Octobre, des notes identiques au Gouvernement d'Athènes pour l'avertir que leurs représentants avaient reçu, pour instruction de considérer comme albanaise toute localité où se produirait de l'obstruction.

Malgré cette procédure accélérée, la Commission était encore loin d'avoir terminé ses travaux

(5) In C. Chekrezi : *Albania past and present*. New-York, 1919.

(6) Cf. *supra*. Première Partie. Chap. VII, § 3.

quand le Gouvernement britannique fit une proposition aux termes de laquelle la délimitation serait achevée sur cartes, le tracé joignant les points déjà fixés devant être fait en ne tenant compte que de considérations géographiques économiques et stratégiques.

§ 3. — *Le Protocole de Florence*

Malgré l'opposition active de la Grèce, les Puissances acceptèrent.

La Commission s'étant transportée à Florence, en Italie, en Décembre 1913, s'adjoignit, pour ses travaux, la collaboration de l'Institut Géographique de cette ville.

Le 17 Décembre, elle termina sa tâche et un Protocole fut signé :

Il assignait à l'Albanie les deux provinces litigieuses de Korcha et d'Argyrocastro tout entières, ce qui correspondait aux vues de la Réunion des Ambassadeurs.

Mais, comme pour paralyser la seule voie de communication de l'Albanie du Sud, entre Santi-Quaranta et l'intérieur du pays, une petite partie de la route fut laissée en territoire grec.

Le délégué russe avait même proposé l'exclusion de la route entière du territoire albanais, le nouvel Etat devant construire lui-même une nouvelle route joignant Premeti à Ersek. Mais cette tâche n'était pas dans ses possibilités et la proposition ne fut pas prise en considération. Toutefois, le district de Tchamouria, habité pourtant par une population entièrement albanaise, fut laissée hors des frontières.

La question des frontières Sud-Est, soumise à

la Commission, était donc enfin réglée bien que les Grecs refusassent d'abandonner leurs revendications sur Korcha, Premeti et Argyrocastro.

Mais les frontières Sud proprement dites n'étaient pas encore déterminées et ce devait être là une source de difficultés graves pour la nouvelle Principauté, nous allons le voir bientôt.

CHAPITRE IV

L'AGITATION INTERNE SOUS LE GOUVERNEMENT PROVISOIRE

- § 1. — *Les réformes.*
- § 2. — *L'affaire de la Banque nationale.*
- § 3. — *Le désaccord sur la politique future.*
- § 4. — *Le coup d'Etat d'Essad-Pacha.*
- § 5. — *L'opinion de M. le Professeur Redslob.*

Plus d'un an s'était écoulé depuis la déclaration d'indépendance et, outre l'achèvement de la délimitation, il restait encore à résoudre nombre de questions dont le règlement était vital pour l'existence du nouvel Etat.

Aussi, le peuple s'agitait-il et accusait-il le gouvernement provisoire de manquer de diligence.

Ismail Kémal, lui-même, considérant comme primordiales les conjonctures extérieures, avait quitté l'Albanie le 1^{er} Avril 1913 pour faire une tournée des capitales européennes, afin de concilier à son pays la bienveillance diplomatique des Puissances.

Lorsqu'en Juin 1913 il revint de ce voyage, la situation était confuse : le Général Essad Pacha après la capitulation de Scutari, avait marché avec ses troupes sur Tirana au début de Mai, et y exerçait un pouvoir de fait, appuyé par les quelque neuf mille hommes dont il disposait.

Il fallait désormais compter avec cette force considérable. Aussi, Ismail Kémal offrit-il au Général un important portefeuille ministériel, celui de l'intérieur, qui fut accepté (1) sur-le-champ.

C'est avec ce cabinet ainsi complété, qu'il fallait essayer d'organiser le pays, malgré le manque de forces matérielles suffisantes.

§ 1. — *Les réformes*

Les plus importantes des mesures qui s'offraient au Gouvernement provisoire étaient d'unifier et de

(1) Cf. *The Times*, 3 Juillet 1913.

rationaliser l'administration active. Dans la mesure que permettaient la situation financière précaire et les faibles moyens coercitifs dont il disposait, le cabinet s'y était attaché.

Comme extension de ce premier programme de réformes, il procéda à la séparation des églises et de l'Etat.

On sait que trois religions coexistaient en Albanie : la catholique, l'orthodoxe et la mahométane (sunni et bektashi).

Or, la religion islamique était de loin la plus puissante, et non pas tant parce qu'elle comptait le plus grand nombre de fidèles que parce que son clergé avait, sous le régime ottoman, joui des prérogatives de droit public les plus étendues. Au point de vue juridictionnel, notamment, les questions de mariage, de divorce, de succession, de serment étaient, en effet, de la compétence de ses ministres ; d'autre part, ceux-ci constituaient la cour suprême pour l'interprétation et l'application du Chériat. (2)

Il était donc à la fois difficile et utile de modifier ce régime pour réaliser un ordre étatique moderne.

Le premier stade de cette importante réforme fut de soustraire l'église musulmane d'Albanie à l'allégeance du Cheik-ul-Islam, par l'institution d'une église autocéphale d'Albanie, dont le chef fut un Mufti albanais.

Peu après, la compétence en matière civile dont étaient investis les ministres du culte mahométan fut transférée aux tribunaux de droit commun.

(2) Loi canonique musulmane réglant les rapports des hommes avec la Divinité et entre eux, qui s'est constituée par additions successives aux prescriptions générales du Coran.

Le Mufti lui-même fut d'ailleurs attiré devant le tribunal civil de Valona que présidait alors C. Chekreki, l'historien albanais, et, à la stupeur générale, la décision rendue prononça la condamnation du prélat.

Cette sentence, qui heurta le sentiment des fidèles, eut le plus grand retentissement, et n'est peut-être pas sans rapport avec l'insurrection d'Albanie centrale qui la suivit de peu.

Quant aux prérogatives, d'ailleurs plus modestes, des églises romaine et orthodoxe, le gouvernement provisoire n'eut pas l'occasion d'y porter atteinte, les régions où elles étaient professées ne se trouvant pas, pour la plupart, sous son contrôle.

Outre les motifs d'ordre spirituel, des raisons très matérielles d'opposition étaient apparues ; nous allons rapidement énumérer les principales d'entre elles.

§ 2. — *L'affaire de la Banque nationale*

Tandis que la Commission de délimitation était impatiemment attendue par le Gouvernement albanais et par la population tout entière, deux puissants groupes financiers, la Wiener Bankverein et la Banca Commerciale d'Italia, postulaient du gouvernement provisoire la concession de la future Banque nationale d'Albanie, dont la constitution, au capital de 10.000.000, avait été résolue.

Or, pour appuyer leur demande, ces groupes usèrent, rapporte-t-on unanimement, d'un moyen de pression illégitime, s'analysant dans l'affirmation, toute gratuite, doit-il sembler, que la Commission de délimitation ne commencerait ses travaux que lorsque la concession leur aurait été octroyée.

Quelque soit le caractère, réel ou chimérique, de cette menace, elle produisit l'impression la plus vive sur le Gouvernement provisoire, et le détermina, non seulement à accorder la concession demandée, mais, bien plus, à l'assortir d'une clause spéciale autorisant la Banque à investir en biens immobiliers ses capitaux disponibles, ce qui, dans un pays aussi pauvre en numéraire, présentait le danger que ne passe en des mains étrangères la majeure partie de la propriété foncière. (3)

De plus, une entreprise viennoise obtint la concession de la construction du chemin de fer qui devait traverser l'Albanie du Nord au Sud. (4)

Ces opérations, non seulement suscitèrent la méfiance de la population albanaise à l'égard de son gouvernement, mais encore rencontrèrent l'opposition la plus vive des puissances de la Triple-Entente. Celles-ci y virent en effet, immédiatement, une rupture de l'égalité commerciale à leur préjudice, et s'attachèrent à en obtenir l'annulation.

Elles firent savoir à cette fin à leurs représentants consulaires en Albanie, qu'elles étaient résolues à ne considérer comme valables et définitives, que les concessions entérinées par la Commission internationale de contrôle.

Et pour appuyer cette détermination, les trois puissances déclarèrent simultanément qu'elles ne donneraient pas, dans ces conditions, leur garantie à l'emprunt extérieur albanais de 75.000.000. (5)

Aussi, les Austro-Italiens durent-ils finalement s'incliner et accepter le principe de l'internationali-

(3) Ce danger était si réel qu'en 1928 une loi devint indispensable pour le conjurer.

(4) Cf. *The Times*, 15 Septembre 1913.

(5) Cf. *The Times*, 28 Janvier 1914.

sation de la Banque ; ils conserveraient cependant 60 % des actions, les autres puissances devant souscrire conjointement les 40 % restant.

Ces diverses difficultés avaient cependant frappé l'opinion publique albanaise, chez qui subsista une impression de malaise, allant jusqu'à la suspicion des membres du gouvernement de n'avoir pas agi avec tout le désintéressement désirable.

Déjà dans un Etat solidement assis, moralement sur les traditions nées d'une existence ancienne, matériellement sur une force publique suffisante, de tels soupçons ont généralement de graves conséquences. Dans les conditions tout autres où se trouvait alors l'Albanie, elles devaient être plus redoutables encore. Nous allons d'ailleurs voir que, sur d'autres points également, l'opinion était agitée et inquiète.

§ 3. — *Le désaccord sur la politique future*

Divisée par les problèmes concrets que nous venons d'énoncer, l'opinion l'était aussi sur le plan plus élevé de l'orientation générale de la politique future.

Une partie de la population, dirigée par des Albanais retournés des Etats-Unis, et qui avaient appris à connaître là-bas l'idéal démocratique, se qualifiant de radicale-nationaliste, désirait voir bénéficier le pays d'un régime largement libéral, à l'instar des puissances occidentales. Le gouvernement, cependant, tenait cette évolution pour prématurée, arguant que les difficultés internationales et la confusion interne demandaient des solutions de temps de crise, c'est-à-dire un exécutif renforcé, autant

au moins que le permettaient les moyens matériels dont il pouvait disposer.

Pour le reste, sur le principe même du régime futur, le Cabinet semblait d'accord avec cette fraction de l'opinion, et se déclarait résolu à faire de l'Albanie un Etat de type occidental.

Mais une importante opposition se manifestait en sens contraire, soutenue à l'extérieur par le Divan.

Déjà, lorsque Ismaïl Kémal avait notifié à la Porte la déclaration d'indépendance, le Grand-Vizir lui avait répondu en exprimant le vœu que l'Albanie demeure un état vassal de l'Empire, sous la souveraineté d'un prince de la dynastie ottomane (6). Mais, n'ayant pu obtenir cette assurance, la Porte entretenait à cette fin une propagande très active, et qui contribuait à troubler les esprits.

Ainsi donc, deux tendances politiques s'affrontaient : d'une part, le désir d'un libéralisme, peut-être prématuré ; de l'autre, une sorte de parti des ultras qui, désirant conserver aux mahométans les avantages dont ils jouissaient sous le régime turc, et considérant le Gouvernement provisoire comme hostile à ces intérêts, cherchait à rendre sa tâche plus difficile encore.

C'est comme une émanation de cette dernière tendance qu'il faut essentiellement considérer Essad Pacha, dont nous allons maintenant relater et juger l'action nouvelle.

(6) Princes Burhan Eddine, Abdul Medjid, ou Ahmed Fouad d'Egypte.

§ 4. — *Le coup d'Etat d'Essad-Pacha*

Devant la confusion générale, Essad-Pacha résolut de tenter une action directe en vue de s'emparer du pouvoir.

Son premier acte fut de demander avec insistance le remaniement du cabinet, qu'il accusait d'hostilité envers les Musulmans, et le transfert du siège du gouvernement à Durazzo, c'est-à-dire dans une région où la population lui était particulièrement attachée. Afin de rallier la plus grande masse d'opposants autour de lui, il réclamait également l'annulation pure et simple de toutes les concessions accordées à des étrangers. Le Général, rompant ainsi la solidarité qui l'unissait à ses collègues, adressa même en son nom personnel, un memorandum aux représentants et consuls des Puissances, pour exprimer le vœu que la désignation du souverain ne tarde pas trop. (7)

Ismail Kémâl refusa purement et simplement de prendre en considération toutes les demandes ainsi présentées, et affirma l'intention de son cabinet de continuer à assumer les fonctions gouvernementales jusqu'à l'arrivée du souverain.

Deux membres du Gouvernement, Mufid Bey Libohova et Pierre Poga, furent néanmoins chargés d'entrer en négociation avec Essad Pacha, mais aucun accord ne put intervenir. Le Général continuait cependant à rassembler autour de lui les mécontents.

Fort de l'appui du clergé musulman, dont il faisait figure de défenseur, Essad Pacha put bientôt proclamer ouvertement son intention de renverser

(7) Cf. *The Times*, 19 et 23 Septembre 1913.

le Gouvernement provisoire. A cette fin, il constitua de sa propre autorité un Sénat à Durazzo et se fit proclamer chef de l'Albanie Centrale. De fait, son autorité était exclusive dans la zone comprise entre les cours de Mati et du Skumbi. C'est en vain, néanmoins, qu'il tenta d'étendre au delà les territoires soumis à sa domination ; Elbassan demeurait fidèle au gouvernement provisoire (8) et une bataille y éclata même entre les partisans du Général et les loyalistes, aidés de quelques éléments de police, encadrés par les officiers de la mission hollandaise.

C'est à la suite de ces graves événements qu'Ismail Kémal se résolut à faire appel aux Puissances, pour leur demander de ne plus remettre davantage la désignation du souverain ; aussitôt après cette désignation, le 22 janvier, nous le verrons, le Gouvernement provisoire résigna ses pouvoirs entre les mains de la Commission de Contrôle.

Mais, jusque là, aucun des deux gouvernements rivaux ne pouvant l'emporter sur l'autre, ils coexistèrent indépendamment, chacun exerçant le pouvoir exclusif dans la partie du pays qu'il contrôlait. Durazzo et Valona sont les deux capitales respectives et concurrentes d'Essad Pacha et d'Ismail Kémal.

§ 5. — *L'opinion de M. le Professeur Redslób*

Peut-on, devant ces agitations désordonnées, souscrire à ce jugement sévère : Lorsque les Puissances « prétendirent ériger l'Albanie en principauté autonome et lui donner une charte, ce fut là une

(8) Cf. *The Times*, 14 Janvier 1914.

œuvre factice ; la nouvelle monarchie n'était créée que sur le papier et dans l'imagination des diplomates. Elle n'a jamais vécu pour la bonne raison qu'elle n'a jamais pris racine dans le peuple. Là-dessus, la grande guerre a éclaté et ce n'est qu'après une longue période d'anarchie, de combats et de vicissitudes que l'Albanie a pu se constituer par ses forces, par sa volonté nationale ; ce qui est la seule manière authentique dont se fonde un Etat. Il apparaît ainsi que la reconnaissance d'une principauté d'Albanie, en 1913, par les grandes puissances n'était qu'une formule, témoignage d'un désir politique, elle n'était pas un acte de droit ». (9)

Sans doute la politique albanaise ne donne-t-elle pas l'impression d'une « union sacrée », cependant inférer de luttes politiques intestines, même violentes, l'inaptitude totale à l'existence indépendante est peut-être un peu excessif, et aboutirait en tout cas à dénier tout titre à l'existence internationale à nombre d'Etats auxquels jusqu'à présent on n'a pas contesté ce droit. Nous aurons du reste par la suite assez l'occasion de revenir sur ce problème pour n'y pas insister ici davantage.

(9) R. Redslob : *Les principes du droit des gens modernes*. Paris, 1937, p. 63.

CHAPITRE V

LA COMMISSION INTERNATIONALE DE CONTROLE

- § 1. — *Les difficultés de fonctionnement.*
- § 2. — *La transmission des pouvoirs.*
- § 3. — *Le statut organique.*

L'une des dispositions prises par la Réunion des Ambassadeurs était, on s'en souvient, d'associer au Gouvernement albanais, pendant une période de dix ans, un organe international issu des Puissances et destiné à contrôler l'action du nouvel Etat.

Ce corps, la Commission internationale de contrôle, nous en avons vu la composition (1) et les attributions dans l'instrument diplomatique qui l'a créé, la décision de la Réunion du 29 Juillet 1913, contresignée à Valona, le 10 Avril 1914, par la Commission elle-même, étudions maintenant son action.

§ 1. — *Les difficultés de fonctionnement*

L'idée d'une telle Commission de contrôle venait probablement du précédent grec d'un tel organisme qui, avec des attributions limitées d'ailleurs à la surveillance financière, avait fonctionné de manière satisfaisante après la guerre malheureuse de 1897.

Ici, au contraire, la déception fut immédiate ; au lieu d'aider le Gouvernement, la Commission internationale entravait son action ; il faut d'ailleurs reconnaître que la faute n'en était pas à la nature même des problèmes à résoudre, mais bien plutôt

(1) MM. Petraiew pour la Russie ; Krajewski pour la France ; Petrovic, puis Kral pour l'Autriche-Hongrie ; Mufid Bey Libohova, puis Mehdi Bey Frasheri pour l'Albanie ; Lamb pour la Grande-Bretagne ; Winkel, puis Nadolny pour l'Allemagne ; Leoni, puis Galli pour l'Italie.

au fait que les membres agissaient dans la plupart des cas strictement selon les vues ou même les instructions de leurs gouvernements respectifs, vues ou instructions qui étaient généralement opposées.

C'est là, en effet, l'une des difficultés les plus graves auxquelles puisse se heurter le fonctionnement d'un organe international de cet ordre ; chaque individu appartenant à une patrie donnée, considère cette allégeance comme immédiate, et comme médiate au contraire, toutes les allégeances à des ordres juridiques supérieurs. Si c'est un obstacle important à l'activité normale des fonctionnaires internationaux, il semble bien qu'il s'agisse là d'un problème méta-juridique, qui ne puisse se résoudre que par une modification des concepts actuellement reçus, car la division du monde en Etats, étant une *summa divisio*, ne laisse pas de place à une vacuité où se recruteraient les titulaires de fonctions internationales ; il faut donc bien les recruter au sein des Etats, et nous savons qu'il est presque impossible qu'ils se dégagent de leur qualité de citoyens de telle ou telle unité politique, qu'ils s'élèvent au plan superétatique, car il y a plus de force attractive dans l'Etat, phénomène simple et concret, groupe social déjà différencié et solidifié, que dans la collectivité internationale, réalité encore évolutive et mouvante.

Nous avons, dans notre cas, un exemple frappant de cette vérité.

Sur presque chaque point déféré à la Commission, deux blocs antagonistes s'affrontaient : la Triple et la Triple Entente. Les représentants de ces conglomerats politiques rivaux ne voyaient dans le problème albanais qu'une lice où se mesurer.

Et il est à peine besoin de dire que, traitée dans cet esprit, la question albanaise, déjà si délicate,

né pouvait être amenée à une solution satisfaisante.

Ajoutons à cela que, après la proclamation du Gouvernement insurrectionnel d'Essad Pacha, le nombre des pouvoirs s'exerçant en Albanie était passé à trois ; ce dernier, né de l'opposition au cabinet d'Ismail Kémal, étant venu s'ajouter à ce Gouvernement provisoire et à l'Administration internationale de Scutari.

Une telle situation était visiblement intenable et elle cessa en effet bientôt.

§ 2. — *La transmission des pouvoirs*

Après onze mois d'efforts, et devant l'impossibilité de ramener l'unité gouvernementale, que rendait désormais inaccessible l'ampleur du mouvement essadaïste, Ismail Kémal résolut, au début de 1914, d'abandonner le pouvoir. (2)

Aussi informa-t-il la Commission de contrôle qu'il désirait se retirer avec tous ses ministres, si celle-ci voulait bien assumer l'administration du pays, que seule elle pouvait unifier sous son autorité.

(2) Protocole signé le 22 Janvier 1914, à Valonâ :

« La Commission internationale de contrôle s'est réunie en présence de S. Exc. Ismail Kémal Bey. Le Président du Gouvernement provisoire, persuadé que le seul moyen de mettre un terme à l'état de trouble et d'anarchie qui règne dans le pays, est de constituer un gouvernement unique pour l'ensemble de l'Albanie et que, dans les circonstances actuelles, ce but ne peut être atteint que s'il remet le pouvoir entre les mains de la Commission internationale de Contrôle représentant les Grandes Puissances, a réitéré la demande qu'il avait déjà faite à la Commission internationale de Contrôle en présence des ministres, d'assumer cette tâche en acceptant

Deux procédures s'offraient à cette fin : exercice des pouvoirs par les membres de la Commission eux-mêmes, ou désignation par eux d'un haut-commissaire.

Il va de soi qu'étant donné les difficultés qu'avaient pu faire naître déjà au sein de la Commission, se limitant à son rôle de contrôle, les antagonismes rivaux des délégués des Puissances, il eut été plus efficace de confier à un Haut-Commissaire les pouvoirs de gouvernement. Ce fut pourtant la solution contraire qui fut adoptée, et c'est cet organe divisé par les dissensions que l'on sait, qui va assumer l'écrasante charge de gouverner un Etat encore en devenir.

C'est le 22 Janvier 1914, que le Gouvernement provisoire transmet ses pouvoirs à la Commission. Ismaïl Kémal, ulcéré et déçu, se retira aussitôt à Nice.

Il restait à obtenir qu'Essad Pacha résignât lui aussi ses pouvoirs usurpés.

La Commission ayant fait auprès de lui une démarche dans ce sens, il y opposa un net refus.

Aussi, le colonel Phillips fut-il chargé de dresser contre lui un plan d'expulsion par la force. Mais, avant la mise en œuvre de celui-ci, le Général jugea plus prudent de négocier un compromis, et, le 3 Février 1914, il fit connaître qu'il accepterait de se re-

la remise du pouvoir entre ses mains. La Commission Internationale de Contrôle rend hommage aux sentiments patriotiques qui ont dicté les actes de S. Exc. Ismaïl Kémal Bey, accepte cette délégation de pouvoir et, dûment autorisée par les Grandes Puissances, assume l'administration de l'Albanie au nom des Gouvernements qu'elle représente. »

(S) Ismaïl Kémal, Nadolny, Petrovic,
Krajewski, Harry Lamb, Leoni,
Petraiew.

tirer, à condition que la Commission gouvernât avec la collaboration du Sénat qu'il avait nommé et qu'une députation, dont il aurait la présidence, se rendît sur-le-champ à Neuwied pour offrir la couronne au Prince Guillaume.

En même temps, dans un but d'unification, l'administration militaire du Vice-Amiral Burney à Scutari prit fin, ses pouvoirs ayant été remis aux délégués de la Commission. Cependant, Scutari demeurait occupé par un contingent international, placé sous les ordres du Colonel Phillips.

Dès le 23 Février 1914, la délégation à Neuwied offrait au Prince Guillaume la couronne. Elle le faisait au nom de la Commission de Contrôle et d'Essad Pacha, « commandant de Durazzo » et Président du Sénat de l'Albanie centrale.

Essad lui-même présidait la délégation qui était assez curieusement accompagnée du capitaine italien Castoldi.

On peut dire qu'ainsi l'accord du 22 Janvier 1914 était violé, car la cause, au sens étroit, de cet acte juridique, était « de constituer un gouvernement unique pour l'ensemble de l'Albanie ». Or, si, à la lettre, Essad Pacha n'avait plus la compétence gouvernementale, dont était seule investie la Commission, en réalité le Général avait conservé, au moins dans une partie du pays, l'effectivité du pouvoir.

Et le fait même que la présidence de la délégation de Neuwied lui fut octroyée, montre à l'évidence sa situation prépondérante.

Certes, ce n'est pas en tant que chef de gouvernement, mais en tant que président d'un organe législatif qu'il se présente, mais la confusion des pouvoirs et des fonctions était inévitable en l'absence de règles écrites ou coutumières de droit public; et il faut reconnaître que la Commission de

contrôle a échoué, au moins sur le plan interne, dans la mission qu'elle avait acceptée, de concentrer sous son autorité exclusive, les pouvoirs gouvernementaux.

§ 3. — *Le statut organique*

Le 10 Août 1914, la Commission de Contrôle émettait le statut organique de l'Albanie, divisé en 16 chapitres, et dont voici les dispositions principales :

CHAPITRE PREMIER

Article premier. — L'Albanie est constituée en Principauté constitutionnellement souveraine et héréditaire sous la garantie des Six Puissances.

Art. 2. — L'Albanie est indivisible. Son territoire est inaliénable. Les frontières de la Principauté sont celles déterminées par les Six Grandes Puissances.

Ces frontières ne peuvent être changées ou rectifiées qu'en vertu d'une loi et avec approbation préalable des Six Grandes Puissances.

Art 3. — L'Albanie est neutralisée. Sa neutralité est garantie par les Six Grandes Puissances.

Cette neutralité n'exclut pas le droit pour l'Albanie de prendre les mesures nécessaires à la défense de son territoire. Néanmoins, le port commercial desservi par le chemin de fer international reliant la Serbie à l'Adriatique sera soumis à un régime spécial imposant l'obligation de ne pas fortifier cette place.

Art. 4. — Les traités, conventions et arrange-

ments internationaux, de quelque nature qu'ils soient, conclus entre la Porte et les Puissances étrangères, sont maintenus dans la Principauté d'Albanie.

Le maintien ou la modification ou l'abolition des privilèges accordés à l'étranger par les Capitulations sont laissés à la décision des Grandes Puissances. (3)

CHAPITRE II

Art. 7. — Le trône de la Principauté d'Albanie est héréditaire dans la famille du Prince de Wied (4), la succession est réglée selon les principes de la primogéniture en ligne mâle.

Art. 11. — En cas d'absence, maladie ou incapacité temporaire, le Prince aura la faculté de se faire représenter soit par un membre de sa famille jouissant de l'indigénat albanais, soit par un haut fonctionnaire de l'Etat.

CHAPITRE IV

Art. 40. — L'Assemblée nationale constitue l'organe législatif de la Principauté d'Albanie.

Art. 41. — L'Assemblée nationale se compose de :

(3) Cet article 4 a suscité une protestation du délégué albanais Mufid Bey, et de son successeur Mehdi Bey Frasheri qui proposait la formule :

« Parmi les traités, conventions et arrangements internationaux, conclus entre les Puissances et la Porte, ceux qui sont conformes aux principes du droit public européen et à la situation nouvelle de l'Albanie indépendante, sont maintenus dans la Principauté d'Albanie. »

(4) Cf. *infra*. Deuxième Partie. Chapitre VII, § 1.

a) Membres de droit :

Les représentants religieux des Musulmans (sounnis et bektashis), catholiques, orthodoxes ; et le haut-commissaire albanais à la Banque nationale albanaise.

b) Membres élus par la population albanaise au suffrage indirect : trois par sandjak.

c) Membres nommés par le Prince : dix.

Art. 53. — La durée de l'Assemblée nationale est de quatre années.

Art. 67. — Sont de la compétence du pouvoir législatif de l'assemblée, toutes modifications des lois fondamentales de la Principauté.

CHAPITRE VI

Art. 95. — L'Albanie est divisée en sept sandjaks : Scutari, Elbasan, Dibra, Durazzo, Bérat, Koritza et Argyrocastro.

CHAPITRE XVI

Art. 221. — Le Président du Conseil, en sa qualité de Ministre des Affaires Etrangères, sert d'intermédiaire entre le souverain et les représentants étrangers accrédités auprès de lui. Il prend les dispositions nécessaires pour assurer l'agrément des Ministres ainsi que l'octroi des exequatur aux Consuls des pays étrangers. Il soumet à l'approbation du Souverain les noms des représentants diplomatiques et consulaires à nommer à l'étranger. »

Ce statut est la première constitution albanaise.

Il est difficile de dire s'il instaure un régime parlementaire, puisque la responsabilité politique du

cabinet devant les assemblées n'y est pas expressément prévue.

Il apparaît plus nettement que soit instituée une séparation des pouvoirs, puisque l'article 40 dispose que l'Assemblée nationale est l'organe législatif ; cette assemblée paraît également avoir le pouvoir constituant, aux termes de l'article 67, et malgré sa rédaction étonnante, où apparaît une grave confusion entre le caractère d'organe législatif, qui appartient à l'Assemblée, et le « pouvoir législatif », concept matériel qui ne saurait, par définition, contenir le pouvoir constituant.

En résumé, la constitution du 10 Août 1914 est peu précise et laisse, par ses lacunes, une large place à l'élaboration coutumière.

La désignation des ministres semble bien, néanmoins, et cela sera, nous le verrons, corroboré par les faits, appartenir au seul souverain, devant qui le cabinet paraît responsable ; le rôle de l'Assemblée est ainsi très effacé au point de vue politique, tandis que ses pouvoirs de légiférer sont étendus, encore qu'il nous soit impossible de savoir si l'initiative législative a appartenu ou non à ses membres.

Il semble donc, en définitive, que l'on soit plutôt en présence d'un régime de type présidentiel imparfait.

CHAPITRE VI

LES MENÉES TURQUES ET GRECQUES. LA DISPOSITION DE CORFOU

- § 1. — *L'affaire Grebenali.*
- § 2. — *Le Gouvernement de l'Epire autonome.*
- § 3. — *La question de Korcha.*
- § 4. — *La disposition de Corfou.*

Le Protocole de Florence ne satisfait personne (1). Mais les deux éléments les plus actifs du révisionnisme furent les Turcs et les Grecs.

Les premiers manifestèrent leur activité par l'affaire Grebenali, les seconds par la constitution du Gouvernement de l'Épire autonome de Christaki Zographos, et les graves troubles subséquents.

§ 1. — *L'affaire Grebenali*

Les Jeunes-Turcs n'avaient pas abandonné l'espoir de restaurer leur souveraineté sur l'Albanie, et l'on va voir qu'ils s'employèrent à y susciter des troubles, à la faveur desquels ils escomptaient pouvoir réaliser ce dessein.

A la fin de 1913, un officier de l'armée ottomane, le Major Bekir Agha Grebenali, d'origine macédonienne, arriva à Valona, accompagné d'un petit groupe d'une cinquantaine d'hommes, qui se prétendaient des réfugiés regagnant leurs foyers.

Leur but occulte était de provoquer une insurrection des Musulmans albanais, pour renverser le Gouvernement provisoire.

Grebenali, d'ailleurs, ainsi qu'on l'apprit plus tard, était en correspondance à la fois avec Essad Pacha et avec Ismaïl Kémal, et laissait croire à chacun d'eux que son action était dirigée contre son rival (2),

(1) Sauf les Grandes Puissances : Cf. King's Speech, du 10 Février 1914. Parliamentary Debates, 1914, 58/51.

(2) Cf. *The Times*, 16 Janvier 1914.

alors que le plan réel dont il poursuivait la réalisation était de préparer l'arrivée des troupes ottomanes massées à Constantinople sous Izzet Pacha, qui devait s'instituer dictateur de l'Albanie, dont la faiblesse politique incitait les Jeunes-Turcs à se servir pour reprendre l'initiative dans les Balkans, avec l'espoir de trouver peut-être une occasion d'y reconquérir les provinces perdues. Découvert le 9 Janvier 1914, et immédiatement traduit, avec ses compagnons, devant une Cour martiale, que présida le Général de Weer, Grebenali fut condamné à mort et exécuté.

Disons un mot aussi de la fâcheuse rivalité qui, à Alessio, opposait Prenk Bib Doda et Ded Soko, qui se considéraient réciproquement, sur le plan de l'administration provinciale, comme des usurpateurs. Ded Soko, finalement, pour faire cesser l'état de choses qui résultait de ce conflit, demanda au Colonel Phillips de prendre en mains l'administration des régions d'Alessio et de St-Jean de Medua ; celui-ci, sur l'avis de la Commission, délégua le Capitaine Francis, de l'armée autrichienne, secondé par un officier italien, et ayant sous ses ordres un détachement anglais, à Alessio.

Ces autorités militaires assurèrent l'administration locale, avec l'aide d'Assemblées régionales, tandis que Prenk Bib Doda, soumis au contrôle de la Commission, continuait à gouverner la Mirditie.

§ 2. — *Le Gouvernement de l'Épire autonome*

Plus importants et plus graves devaient être les développements de l'action de Zographos en Épire.

Bien qu'il eut formellement accepté le règlement de la question de la frontière albanaise du Sud,

le Gouvernement grec allait, en effet, favoriser une agitation revisionniste très poussée.

Le 13 Décembre 1913, les Puissances avaient signifié au Gouvernement d'Athènes leur décision concernant l'évacuation, par ses troupes, des territoires assignés à l'Albanie, dans un délai d'un mois.

Mais la Grèce avait fait valoir que ce délai était insuffisant ; jusqu'au début de Février, rien d'autre ne fut décidé, puis on fixa comme date d'évacuation le 1^{er} Mars 1914. A ce moment, les Puissances se mirent d'accord pour envoyer à la Grèce une note lui assurant que la majorité des Iles de la Mer Egée lui serait attribuée, si elle opérait le retrait de ses troupes de l'Albanie du Sud, selon la décision du protocole de Florence, et s'engageait à ne pas fomenter de résistance à l'incorporation de ces régions à l'Albanie. Pourtant, les autorités grecques n'avaient pas perdu l'espoir de se soustraire à cette évacuation et s'employaient sans relâche à rendre la situation plus confuse encore.

Les réfugiés qui, tous les jours, affluaient à Valona, racontaient de terrifiantes histoires de persécution et de répression.

Ils avaient entendu dire aux officiers grecs qu'ils ne rendraient jamais l'Albanie du Sud, ou que, s'ils y étaient contraints par les Puissances, ils ne laisseraient derrière eux que ruines et dévastations.

Pour la population chrétienne, l'armée l'emmenerait avec elle, montrant ainsi à l'Europe qu'elle préférerait quitter ses foyers que de se soumettre au Gouvernement albanais. Quant aux Musulmans, les autorités grecques déclaraient qu'il valait mieux pour eux qu'ils émigrassent avant qu'il ne soit trop tard. Ces relations provoquèrent la consternation ;

l'Europe, cependant, semblait indifférente, le Gouvernement de Valona impuissant.

Il avait été stipulé, en dernière analyse, que le retrait des troupes commencerait le 1^{er} Mars dans le kaza de Korcha, et le 31 Mars dans le kaza de Delvino. (3)

La Grèce fit, cependant, le 21 Février (4), une proposition aux termes de laquelle « certains villages de la vallée d'Argyrocastro pourraient lui être donnés, en échange d'une extension du territoire albanais le long de la côte, et du paiement à l'Albanie de £ 100.000. ». En outre, bientôt après, une rectification complémentaire fut proposée, visant les environs de Korcha. De plus, le Gouvernement hellénique demanda que soit garantie la sécurité des personnes et des propriétés dans les régions à évacuer. (5)

Les Grecs firent même enfin connaître, officiellement, qu'ils pourraient être conduits à emmener avec leurs troupes la population orthodoxe de la zone occupée, tant était grande la terreur inspirée par les Albanais. (6)

Les événements qui vont suivre, et qui sont la conséquence de ces menées et de celles dont nous avons rendu compte précédemment, sont, à la vérité, à considérer comme insurrections factices, sans racines dans les profondeurs du sentiment populaire ; mais les Grecs surent si bien accréditer la version de la résistance spontanée, que le problème en

(3) Cf. *The Times*, 14 Février 1914.

(4) Le texte intégral de cette proposition du Ministre des Affaires Etrangères de Grèce, M. Streit, aux Puissances, in *Archives Diplomatiques*, T. 130, pp. 341 et s.

(5) Cf. *The Times*, 16 Février 1914.

(6) *Parliamentary Debates*, 1914, 62/1259.

parut retourné. On entendit même, aux Communes, le 16 Février 1914, un Membre du Parlement demander « si, voyant que les habitants de ces régions étaient hostiles à l'annexion, et déterminés à s'y opposer par les armes, le Gouvernement de Sa Majesté tolérerait qu'on les contraignit ». .

Le sous-secrétaire d'Etat aux Affaires Etrangères, Mr. Acland, se borna, en réponse, à se reporter aux communications reçues du Gouvernement hellénique à ce sujet, et affirma « qu'il n'était nullement question de mesures de contrainte ». (7)

Telle était bien en effet la conclusion logique commandée par les données réelles du problème, mais c'était compter sans les manœuvres qui allaient maintenant se multiplier pour en entraver la solution.

Les premiers événements d'envergure se placent entre le 21 et la fin de Février 1914 ; au cours de cette semaine, presque simultanément, à Chimara, Argyrocastro, Santi-Quaranta et Dulcigno, sont faites des déclarations d'autonomie épirote (8) ; le 28 Février, dans une réunion publique, tenue à Argyrocastro, l'ancien ministre grec des Affaires Etrangères, Christaki Zographos (9) est proclamé Président du Gouvernement provisoire de l'Epire autonome avec, respectivement, aux portefeuilles des Affaires étrangères et de la Guerre, deux personnalités grecques, le député Karapanos et le Colonel Doulis.

(7) Parliamentary Debates, H. of C. 1914. 58/550.

(8) Vide *The Times*, 25 Février 1914.

Et *Le Temps*, 4 Mars 1914.

(9) Qui détint d'ailleurs de nouveau ce portefeuille à Athènes, en Mars 1915.

Notification de ces prétendues investitures est aussitôt faite à la Commission de contrôle à Durazzo. (10)

Le premier acte de ce Gouvernement insurrectionnel fut la proclamation de l'indépendance de l'Epire, faite solennellement le 2 Mars. (11)

En apparence, le Gouvernement hellénique observait strictement le principe de non-intervention, allant même jusqu'à bloquer le port de Santi-Quaranta, qui était aux mains des insurgés et opérant, conformément aux décisions des Puissances, le retrait de ses troupes; Korcha, notamment, fut évacuée le 1^{er} Mars; mais, en réalité, ce n'était là que faux-semblant, en particulier l'évacuation n'était pas totale, un assez grand nombre de soldats grecs étant demeurés sur place, sous prétexte que leur état les rendait intransportables, allégation dont la vérification eût été d'autant plus aisée qu'à ce moment c'était encore la Commission de contrôle qui assumait les fonctions gouvernementales. Mais la Grèce avait réussi à abuser l'opinion étrangère :

A la Chambre des Communes, Sir Edward Grey, interpellé par un membre de l'assemblée, répondit : « Je n'ai pas d'information officielle sur la nature exacte des armes en possession du Gouvernement provisoire d'Epire, le Gouvernement grec a dégagé sa responsabilité en la matière. »

En réalité, au contraire, la responsabilité grecque, dans toute cette affaire, est éclatante.

A supposer même que ce ne soit pas directement le Gouvernement du Roi Constantin qui ait, pour accomplir ses desseins, suscité un organe irresponsable, dès que fut connue l'acceptation de

(10) Cf. Parliamentary Debates. 1914. 59/852 et 63/1961.

(11) Cf. *Le Temps*, 5 Mars 1914.

Guillaume de Wied, acceptation, d'ailleurs, que le Prince n'eût dû donner qu'après avoir obtenu des Puissances le retrait total des troupes d'occupation, il en a incontestablement favorisé le développement.

Ceci est plus particulièrement sensible à deux égards : tout d'abord dans les moyens dilatoires dont usèrent les Grecs pour retarder leur évacuation (12), ce qui provoqua un malaise bien compréhensible dans les populations ; ensuite, dans le fait que les autorités grecques favorisèrent, tant dans les territoires occupés que dans le royaume, l'action des promoteurs du séparatisme :

Dans les territoires soumis à l'occupation grecque, bien avant la remise aux autorités albanaises, la proclamation suivante avait été faite en effet :

« Tous les citoyens de dix-huit à cinquante-deux ans sont invités obligatoirement à s'enrégimenter dans les rangs des bataillons sacrés jusqu'au 1^{er} Décembre prochain. Après cette date, tous ceux qui ne seront pas inscrits seront punis sévèrement. De même, seront punis sévèrement ceux qui, une fois inscrits, ne se présenteront pas aux exercices militaires. Les inscriptions se feront tous les jours au bureau de l'Anagnosis, sauf le samedi et le vendredi depuis 1 heure jusqu'à 3 heures de l'après-midi. (12 bis)

Ainsi, les Grecs, au moment de la remise de l'Albanie du Sud aux autorités légitimes, se trouvaient disposer de nombreux hommes armés, qui n'allaient pas tarder à remplir le rôle auquel ils étaient destinés. Bien plus, d'Athènes même, avant

(12) Qui ne s'acheva complètement que le 28 Avril, cinq mois après la date initialement prévue.

(12 bis) Datée de Koritza. 22 Novembre 1913 (in J.Swire, op. cit., p. 193).

son départ pour Argyrocastro, Christaki Zographos avait pu faire une déclaration (13) prétendant qu'il n'existait que trois moyens pour préserver la population de l'Épire de la ruine totale : d'abord, autonomie complète sous la suzeraineté du souverain albanais ; ou bien, décentralisation administrative très large, appuyée par une gendarmerie recrutée exclusivement parmi la population locale ; ou enfin, occupation administrative européenne assez longue pour que la situation soit redevenue plus stable, c'est-à-dire durant jusqu'à ce que sa cessation ne présente plus de danger. Si l'Europe avait voulu éviter que les envahisseurs albanais ne trouvent que des ruines fumantes, « elle eût dû intervenir à temps pour prendre les mesures qui, sans altérer le principe de la décision des Puissances, eussent sauvé un peuple et sauvegardé les principes d'humanité ».

Pour le reste, le programme que s'était assigné le Gouvernement de l'Épire, et pour la réalisation duquel il prétendait lutter, s'inscrivait dans une liste de garanties et de privilèges réclamés, dont les plus précis et les plus importants se trouvaient être : L'administration par deux gouverneurs de nationalité suisse ou hollandaise ; l'institution d'une Diète sur le modèle de celle qui fonctionnait en Croatie ; l'incorporation d'éléments chrétiens dans la gendarmerie, qui ne devrait pas être envoyée hors des régions épirotes ; la liberté complète d'enseignement aux écoles grecques ; la liberté religieuse absolue, et la reconnaissance à la Tchamouria des privilèges dont elle jouissait dans l'Empire ottoman.

La modération relative de ces revendications

(13) Vide : Edith Pierpont Stickney : *Southern Albania or Northern Epirus in European international Affairs*. 1912-1923. Stanford 1926 (B.D.I.C. O. 15357).

avait pour seul but de gagner à la cause épirote les éléments orthodoxes de la population albanaise, et de diviser ainsi celle-ci sur l'alternative de réduire les insurgés, ou de composer avec eux. Les événements, d'ailleurs, allaient se précipiter et trancher le dilemme.

Une guérilla s'engagea en effet bientôt entre les forces épirotes, au nombre de cinq mille hommes environ, dont beaucoup étaient des membres de l'armée grecque, et les troupes albanaises régulières.

§ 3. — *La question de Korcha*

A peine un mois s'était-il écoulé depuis l'accession du Prince de Wied au trône, que les incidents de Korcha (14) firent sentir, avec une particulière acuité, que l'Albanie du Sud était encore aux mains des insurgés et des Grecs, et que le souverain avait commis une grave faute en ne demandant pas aux Puissances de garanties d'évacuation.

La ville de Korcha (15) avait bien été remise aux autorités albanaises le 1^{er} Mars, mais un grand nombre de soldats grecs avaient été laissés dans les hôpitaux de la ville.

Immédiatement auparavant, la Grèce avait adressé une nouvelle note aux Puissances, deman-

(14) Cf. D. Kolovani. *La question de Koritza*. Paris, s.d.

(15) Korcha ou Koritza est un des centres du réveil albanais ; c'est la seule ville du pays qui avait été autorisée par les Turcs à avoir une école de jeunes filles, grâce d'ailleurs à la protection officieuse des U.S.A., le personnel enseignant comprenant des citoyens américains ; école qui avait été du reste immédiatement fermée au moment de l'occupation de la ville par les Grecs.

dant si, au moment où les troupes helléniques étaient concentrées afin d'évacuer le territoire albanais, les Puissances ne considéraient pas qu'il y avait une occasion convenable pour faire une réponse à l'égard des garanties demandées pour les populations épirotes dans la communication grecque du 21 Février.

Korcha était, en effet, en même temps qu'un centre du nationalisme albanais, le siège d'une grande activité pro-hellénique : un lycée grec y fonctionnait et, l'évêque orthodoxe y siégeant, les sympathies se groupaient aisément sous son autorité.

Les Puissances répondirent de concert, le 24 Avril, qu'elles étaient prêtes à appuyer le principe de l'égalité de langue et de religion, que la Commission de contrôle avait déjà recommandé, et qu'elles conseilleraient au Gouvernement albanais de prendre en considération les propositions à lui faites par le gouvernement hellénique.

Cette note enlevant à la Grèce son dernier prétexte pour retarder l'évacuation, celle-ci fut continuée et déclarée complète le 28 Avril 1914.

Dès avant l'occupation de la ville de Korcha par les autorités albanaises, la faction grecque avait joué le rôle d'agent provocateur par des froissements fréquents infligés aux autorités nationales, dans le but de susciter des mesures de répression, qui auraient motivé une intervention grecque. Mais la modération du service d'ordre et le prestige du Gouverneur, M. Pandeli Evangheli, empêchèrent la réalisation de ce plan.

Aussi, fallait-il passer à l'action directe. Dans la nuit du 11 Avril, la conspiration fomentée par l'évêque orthodoxe Ghermanos éclata. Les soldats grecs hospitalisés et des bandes d'Epirotes descendirent dans les rues, munis d'armes automatiques.

En quelques heures, les bâtiments publics furent entre leurs mains, et la ville sembla perdue sans retour.

Mais, très rapidement, la population civile prit part au combat contre les insurgés, une bataille de rues s'ensuivit ; elle tourna au désavantage des Grecs, qui laissèrent sur le terrain des prisonniers, parmi lesquels, d'ailleurs, on identifia des soldats réguliers de l'armée du roi Constantin. Au bout de quatre jours, la gendarmerie, sous les ordres du commandant Schnellen et du capitaine Doorman, parvint à restaurer l'ordre.

Bientôt, pourtant, la lutte s'étendit à d'autres points du territoire, et une importante partie de l'Albanie du Sud devint le siège de soulèvements inquiétants.

Ces graves événements montrèrent à l'évidence l'erreur du Prince d'être venu en Albanie avant que n'eût été définitivement résolue la question des frontières méridionales, alors qu'il eût pu disposer, en soumettant son arrivée à cette condition, d'un moyen de pression efficace sur les Puissances.

Au moment même (16) où les manœuvres grecques se multiplièrent, il négligea encore d'attirer l'attention des Puissances et de se reposer sur elles de la responsabilité d'un règlement rapide, pour faire une tentative, qui échoua, d'entente directe avec les prétendus Epirotes.

Aux excès des insurgés, cependant, la population opposa un courage tranquille, et, devant son attitude, ceux-ci furent enfin contraints de se

(16) Sanglantes émeutes de Kodo, au cours desquelles des dizaines de personnes furent massacrées dans le couvent orthodoxe où elles avaient cherché asile.

replier, souvent sous la protection des batteries de l'armée royale qui avait gardé un contact permanent avec eux.

Le 12 Mai, les forces nationales investirent Argyrocastro, siège du Gouvernement insurrectionnel.

Alors seulement les Puissances jugèrent politique d'intervenir (17), en autorisant la Commission de contrôle à se rendre à Corfou pour entrer en négociations avec les autonomistes épirotes. (18)

§ 4. — *La disposition de Corfou*

Les négociations engagées (19) aboutirent à une solution de compromis connue sous le nom de Disposition de Corfou.

Aux termes de cet instrument, l'Albanie du Sud devait être remise aux autorités albanaises en échange d'une garantie d'amnistie et de privilèges accordés aux populations épirotes.

Cette disposition fut ratifiée par les parties, et par les Gouvernements qui en garantirent l'application. (20)

(17) Cf. *The Times*, 8 Mai 1914.

(18) Cf. *Parliamentary Debates. H. of L.* 1914, 17/229.

(19) Vide à propos de ces négociations la déclaration faite à la Commission des Affaires Etrangères des Délégations hongroises, par le comte Berchtold, le 12 Mai 1914, qui mentionne les deux entrevues qui eurent lieu entre la Commission internationale et les Chefs des Epirotes, avant la signature de l'Armistice. In *Archives Diplomatiques*, T. 131, pp. 191 et s.

(20) In K. Strupp : *Documents pour servir à l'histoire du Droit des Gens*. II-113, sous le titre d' « Accord Albano-Epirote, signé à Corfou le 17 Mai 1914 ».

Par une note du 18 Juin/1^{er} Juillet 1914, les Ministres des six Puissances à Athènes notifièrent au Gouvernement grec son texte :

« 1. La gendarmerie sera purement locale pour les districts épirotes, et ne pourra être employée au dehors, sauf le cas de force majeure, reconnu par la Commission internationale.

« 2. La pleine liberté religieuse est reconnue aux populations épirotes, et leurs institutions existantes sont maintenues avec leurs privilèges.

« 3. La langue grecque sera enseignée dans les écoles primaires en même temps que la langue albanaise.

« 4. La langue grecque est admise dans l'administration et devant les tribunaux, pour une période indéterminée.

« 5. Le pays est divisé en deux districts administratifs, Koritza et Argyrocastro, avec deux gouverneurs nommés par le gouvernement albanais. Dans les conseils locaux, le nombre des élus au suffrage universel sera supérieur de trois au nombre des membres de droit. Ces conseils locaux seront élus au suffrage universel sans conditions de cens.

« 6. La question de Chimara est ajournée ; les demandes de la population chimariste, formulées par écrit, devront être communiquées aux cabinets européens.

« 7. Les forces épirotes originaires du pays même (bataillons sacrés) resteront sous les armes, et formeront le noyau de la gendarmerie locale, sous le commandement d'officiers hollandais. Les autres troupes de volontaires (Crétois, Grecs et Garibaldiens) quitteront le pays.

« 8. Le Gouvernement albanais accordera une amnistie pleine et entière.

« 9. Le nouveau régime sera organisé, et son exécution contrôlée, par la Commission internationale, qui se rendra sur les lieux et visitera également Chimara.

« 10. L'exécution et le maintien de cette convention seront garantis par les Grandes Puissances. » (21)

Les principales stipulations de la disposition de Corfou étaient ainsi les suivantes :

Les provinces de Korcha et d'Argyrocastro étaient placées sous un régime différent du droit commun, en ce que la gendarmerie locale devait être recrutée parmi les habitants, et ne devait servir hors des provinces qu'en temps de crise (la déclaration de temps de crise devant être faite par la Commission de contrôle) ; de même les forces de l'intérieur du pays ne pouvaient intervenir dans les deux provinces que dans les mêmes conditions.

Dans les communautés orthodoxes, l'instruction se faisait en grec, qui devenait ainsi la langue véhiculaire ; l'albanais, n'étant enseigné qu'à titre de seconde langue, demeurerait néanmoins langue officielle, au même titre que le grec, dans l'administration.

Pour maintenir la centralisation indispensable, le gouvernement central nommait et révoquait les fonctionnaires d'autorité, en étant tenu de respecter dans les nominations la proportion d'appartenan-

(21) Cet accord reprenait presque tous les points du texte des garanties demandées par M. Zographos, chef du Gouvernement provisoire de l'Épire, au Gouvernement albanais, représenté par la Commission internationale, que l'on trouvera reproduit in *Archives Diplomatiques*, T. 131, p. 183.

ce aux deux religions grecque et musulmane existant dans les ressorts.

Cet accord, instituant ainsi une large autonomie administrative, ne devait pourtant pas mettre un terme aux difficultés dans sa zone d'application ; nous verrons, en effet, qu'il sera dénoncé au bout de peu de temps par ceux-là même au bénéfice desquels il avait été stipulé.

CHAPITRE VII

L'ÉLECTION DU PRINCE ET LES DÉBUTS DU RÈGNE

- § 1. — *La désignation de Guillaume de Wied.*
- § 2. — *L'acceptation du trône.*
- § 3. — *Le départ pour l'Albanie et les premiers actes.*

En exécution de leur décision de faire de l'Albanie un Etat monarchique, les Puissances avaient procédé, au milieu de l'année 1913, aux négociations en vue de désigner le souverain attendu avec l'anxiété que l'on sait par ses futurs sujets.

§ 1. — *La désignation de Guillaume de Wied*

La division des Puissances et leur méconnaissance des réalités albanaises, fit dépendre le choix du souverain exclusivement de celles d'entre elles le plus directement intéressées à la question, c'est-à-dire l'Autriche-Hongrie et l'Italie. Ces deux Etats, sur qui reposait cette tâche délicate, étaient eux aussi indécis.

Le problème capital était celui de savoir s'il fallait faire de l'Albanie un état oriental, ou au contraire un état du type occidental, et cette orientation dépendait pour une large part du souverain qu'aurait la principauté. Peut-être eût-il été plus adapté aux caractères fonciers de la population de la placer sous la souveraineté d'un prince ottoman, mais le peuple craignait, dans sa majorité, que la nouvelle unité politique ne retombe dans l'allégeance de la Porte, et il semblait que la nomination d'un souverain d'une maison européenne dût fournir une garantie contre une suzeraineté expresse ou de fait de la Turquie.

Aussi, les autres candidatures furent-elles assez

rapidement écartées (1), les chefs albanais ayant, dit-on, déclaré que leurs concitoyens seraient trop heurtés par l'établissement d'un harem dans le palais qui abriterait le successeur de Skanderbeg. Parmi les Princes chrétiens candidats au trône, se trouvaient le Duc Ferdinand de Montpensier (2), le Prince Karl von Urach, le Prince Albert Ghica de Roumanie, le Prince Moritz von Schaumburg-Lippe, le Prince Arthur de Connaught, le Comte de Turin et Aladro Castriota, albanais résidant en Italie et qui se prétendait descendant de Skanderbeg.

Mais, au début d'Octobre 1913, le bruit commença à courir en Albanie que le Prince Guillaume de Wied avait été élu ; ces rumeurs furent suivies d'une propagande intense menée en sa faveur dans le pays, malgré un démenti officiellement donné à Ismaïl Kémal sur la véracité de cette désignation.

C'est en réalité le 24 Novembre 1913 que fut formellement désigné le Prince de Wied ; la notification en fut faite le 3 Décembre ; le 6 Février 1914, le Prince Guillaume acceptait le trône.

Dès la notification de la désignation, la tante du Prince, la Reine Elisabeth de Roumanie, qui avait fortement appuyé sa candidature, publia, sous son pseudonyme de Carmen Sylva, une apologie passionnée intitulée : « Qui est-ce ? », dont la traduc-

(1) Au début, cependant, deux princes de la dynastie impériale avaient été cités : le Prince Abdul Medjid et le Prince Burhan Eddine ; et la Russie avait paru un moment être favorable à la désignation d'un souverain mahométan, escomptant sans doute qu'une Albanie musulmane eût pu être plus tard plus facilement démembrée au profit des petits Etats slaves.

(2) Celui-ci avait, bientôt, par une lettre-déclaration du 25 Avril 1913, décliné « toute candidature au trône d'Albanie ». In *Archives Diplomatiques*, T.127, pp. 96 et s.

tion en albanais fut rapidement diffusée dans le pays. C'est alors que l'on apprit que le Prince (3), capitaine dans l'armée prussienne, avait ses terres à Neuwied, qu'il avait trente-cinq ans, et avait épousé, cinq ans plus tôt, Sophie de Schœnberg-Waldenburg, dont il avait eu deux enfants, la Princesse Marie-Eleonore, en 1909, et le Prince Charles-Victor, en 1913. Rien de tout cela, cependant, ne semblait lui conférer de compétence spéciale sur les affaires balkaniques et singulièrement sur la question albanaise, qui ne devait pas tarder à se révéler d'ailleurs au-dessus de ses forces.

Dans ses Mémoires (4), l'Empereur Guillaume II écrit, à ce sujet :

« Je ne fus pas du tout satisfait lorsque le choix tomba sur le Prince Guillaume de Wied. Je le considérais comme un homme distingué, chevaleresque, rempli de sentiments excellents, mais je l'estimais inadapté à ce poste. Il m'était particulièrement désagréable qu'un Prince allemand allât se rendre ridicule là-bas... »

§ 2. — L'acceptation du trône

C'est seulement le 6 Février 1914, nous le savons, que le Prince Guillaume devait accepter la couronne qui lui était offerte.

Nous avons étudié précédemment ce qu'était,

(3) Né en 1876, officier dans le III^e régiment prussien des uhlans de la garde, cousin du Roi de Suède et de la Reine de Hollande, neveu favori d'Elisabeth de Roumanie (in *Personnages ; Admiralty, War Staff. Intelligence Division*).

(4) *My Memoirs*, p. 161. B.N. 8° M. 22390.

à ce moment, l'état politique de l'Albanie (5), essayons de voir maintenant les principaux facteurs qui devaient concourir à former la décision du Prince.

Il faut mentionner, d'une part, les pressantes instances du Roi Charles et de la famille royale de Roumanie. Il faut, d'autre part, tenir compte de ce que le Prince croyait pouvoir compter sur l'appui des Puissances pour asseoir son autorité. Or, cette attente devait se révéler bientôt absolument vaine, si l'on excepte l'aide financière, dont le Prince avait fait une condition suspensive de son acceptation, qui s'exprima en effet par le message suivant, adressé, de Potsdam, aux Ambassadeurs de France, de Grande-Bretagne et de Russie à Berlin :

« Messieurs les Ambassadeurs d'Autriche-Hongrie et d'Italie à Berlin viennent de m'informer, au nom de leurs Gouvernements, qu'un Institut de Banque austro-hongrois et un Institut de Banque italien, agissant sous la garantie de leurs gouvernements respectifs, sont prêts à mettre immédiatement à ma disposition, pour le Gouvernement de l'Albanie, une somme de 10 millions de francs, comme avance sur le montant total de l'emprunt de 75 millions, à la garantie duquel les autres Grandes Puissances se sont également montrées disposées à adhérer en principe.

« En portant ce qui précède à la connaissance de Votre Excellence, j'ai l'honneur de lui déclarer que je me suis décidé à accepter le trône d'Albanie et à me rendre prochainement en Albanie. »

Nous savons déjà que l'acceptation solennelle

(5) Cf. *supra* : Deuxième Partie. Chapitres IV et V.

ne devait avoir lieu que le 21 Février, auprès de la délégation albanaise, conduite par Essad Pacha. (6)

§ 3. — *Le départ pour l'Albanie*
et les premiers actes

Cependant, le Prince hésitait à se rendre dans son Etat avant que la situation gréco-albanaise, dont nous avons décrit toute la confusion (7), ait été résolue.

Le comte Berchtold insista cependant pour qu'il le fit, et le Prince, sur ses instances, se mit en route avec sa maison, négligeant ainsi d'utiliser le plus efficace des moyens de pression pour amener les Puissances à l'aider à ruiner les projets grecs.

C'est le 7 Mars 1914, que, sous le titre de Prince héréditaire souverain d'Albanie, il arrive à Durazzo, à bord du yacht autrichien Taurus, escorté des vaisseaux de guerre des Grandes Puissances, dont les canons mêlaient leurs voix à celle des pièces de la forteresse.

Le choix de Durazzo comme capitale avait mécontenté les populations de Scutari et de Valona, et il présentait bien, en effet, un inconvénient réel, celui de placer les services centraux sous l'influence directe d'Essad Pacha (8). Les seules raisons, bien

(6) Vide le texte des Allocutions prononcées par Essad Pacha et par le Prince Guillaume, au cours de la réception au Château de Neuwied, du 22 Février 1914, in *Archives Diplomatiques*, T. 130, pp. 411 et s.

(7) Cf. supra : Deuxième Partie. Chapitre VI.

(8) Cf. supra : Deuxième Partie. Chapitre IV, § 4.

contingentes, qui semblent avoir motivé ce choix, étaient l'accès facile de la ville et le fait que s'y trouvait un bâtiment se prêtant à être converti en palais.

Néanmoins, dans l'enthousiasme des premières semaines, les lourdes difficultés intérieures qui menaçaient l'Etat furent un moment oubliées et la population tout entière, voyant l'unité nationale incarnée dans son souverain, montrait une grande confiance dans les destinées du pays.

Il eut été politique de profiter de cette période euphorique pour prendre le pouvoir exclusif en ruinant les entreprises divergentes des ambitieux. Il semble bien que des mesures même très énergiques eussent été alors acceptées sans réaction.

Pendant huit jours affluèrent des délégations dont certaines venaient d'outre-mer pour jurer fidélité au Souverain.

La remise de leurs lettres de créance par les diplomates des grandes Puissances, et des royaumes de Roumanie, de Serbie, de Grèce et de Bulgarie, semblait une marque concrète de la solution définitive des problèmes extérieurs.

Pourtant, au lieu d'imposer aux chefs locaux par une attitude que lui permettait sa situation exceptionnellement favorable, le Prince commit l'erreur de ménager le plus puissant et le plus dangereux d'entre eux, Essad Pacha.

En position, par son ignorance même des problèmes politiques internes, de ramener, par une impartialité aveugle, les classes sociales et les religions au sentiment d'une égalité qui l'eût élevé au-dessus de toutes, le Prince, au contraire, crut devoir, en considération de ses richesses considérables et de sa religion mahométane, faire une place éminente dans l'Etat à Essad Pacha, à qui il laissa une large part du pouvoir.

Le premier gouvernement fut formé le 17 Mai 1914 par Turkhan Pacha Premeti (9), ancien ambassadeur du Sultan à Saint-Pétersbourg, après qu'eurent décliné successivement ce périlleux honneur Omer Pacha Vrioni et Ferid Pacha Vlora.

La composition de ce cabinet, constituait une première maladresse, Essad Pacha mis à part, aucun des ministres sauf Aziz Pacha, n'avait habité le pays depuis de longues années, ils ignoraient donc presque tout de l'évolution politique importante qui avait suivi les guerres balkaniques et l'on pouvait craindre avec juste raison qu'ils ne tombassent sous la complète influence d'Essad Pacha, très averti au contraire, de l'état de l'opinion, et habile à se faire une popularité factice.

Or, outre le danger que constituait l'insatiable ambition du général, il représentait l'élément oriental, et ne cachait pas sa préférence pour les méthodes turques d'administration, ce qui pouvait, sans doute, flatter une partie de la population, mais était tout à fait en opposition avec le progrès qui, seul, eut pu donner des résultats profonds et rallier, par là, l'approbation unanime.

En outre, comme pour mieux s'isoler des réalités nationales, le Prince s'entoura d'un conseil intime, de composition éclectique sur le plan des nationalités, mais qui semblait peu apte à lui rendre

(9) La composition de ce cabinet était la suivante :

Premier Ministre et Ministre des Affaires Etrangères : Turkhan Pacha Premeti ;

Ministre de l'Intérieur et de la Guerre : Essad Pacha Toptani ;

Ministre de la Justice et des Cultes : Mufid Bey Libohova ;

Ministre de l'Instruction Publique : Dr. Tourtoulis Bey ;

Ministre des Finances : Dr. Adamidi Bey Frasheri ;

Ministre des Travaux Publics : Hassan Bey Prishtina ;

Ministre de l'Agriculture et du Commerce : Aziz Pacha Vrioni.

de réels services, il comprenait le chef de sa Maison M. von Trotha, allemand, son secrétaire privé M. D. Heaton Armstrong, citoyen britannique, un conseiller italien, le capitaine Castoldi (10) et un conseiller autrichien, le Baron Buchberger.

C'est ainsi aidé que le Prince Guillaume, assorti du titre national de Mbret, allait affronter sa lourde tâche.

Aussitôt après l'arrivée du Prince, deux ambassadeurs d'Albanie avaient été accrédités, l'un à Vienne, Sureya Bey Vlora, l'autre à Rome, le Dr Adamidi. Quelque temps après, le poste d'Athènes fut confié à Mehmed Bey Konitza.

Mise ainsi en contact avec les autres Etats, l'Albanie semblait prendre place parmi ses aînés et s'imbriquer pacifiquement dans la communauté internationale.

Mais de considérables obstacles vont se présenter, qu'il nous faut relater maintenant.

(10) Il avait été membre de la Commission de délimitation de la frontière Sud de l'Albanie, et était le seul au courant des questions albanaises.

CHAPITRE VIII

DE LA CHUTE D'ESSAD PACHA AU DÉPART DU PRINCE

- § 1. — *L'arrestation du Ministre.*
- § 2. — *Les suites de l'exil d'Essad Pacha et le soulèvement de l'Albanie centrale.*
- § 3. — *Le refus d'intervention des Puissances.*
- § 4. — *Le départ du Prince.*

Le mécontentement général contre Essad Pacha, causé par son passé et ses tendances politiques, s'était doublé du ressentiment qu'avait provoqué parmi la population la conduite de l'action contre les Epirotes, avec lesquels le gouvernement avait trop temporisé.

C'est au milieu de Mai, au moment même où était signée la Disposition de Corfou, que le Prince, au cours d'une audience accordée au Major Sluys, de la mission hollandaise, exprima sa conviction que le Général était un traître, et consentit à son arrestation (1).

§ 1. — L'arrestation du ministre

Il a été contesté qu'Essad Pacha ait eu une activité coupable. Il semble bien toutefois, et nous verrons que l'attitude de l'Italie à son égard ne comporte guère d'autre explication, qu'il ait largement favorisé les intérêts du Gouvernement de Rome en Albanie. En outre, la carence dont il fit preuve à l'égard des soulèvements des régions méridionales

(1) Prince Michel Sturdza : L'aventure albanaise, p. 75 (non publié), cité par Swire in *Albania the rise of a Kingdom*, p. 207.

Cf. : Deuxième Partie, Chapitre II, note 16.

Essad avait commis les plus lourdes erreurs techniques dans la conduite de la guerre contre les Epirotes, laissant, en particulier, les troupes manquer d'armes et de vivres, qui se trouvaient pourtant en abondance dans les magasins ; on voyait, à tort ou à raison, là une conséquence de son désir de ne pas voir les provinces méridionales, où son impopularité était très grande, incluses dans la Principauté.

peut être interprétée comme une complaisance illégitime aux intérêts grecs. La carrière même du général, et, en particulier, l'affaire de Scutari, permet de ne voir en lui qu'un politique ambitieux et peu embarrassé de scrupules ; et, sans que puisse être rapportée la preuve formelle d'agissements criminels, en l'absence de toute procédure accusatoire engagée contre lui, les présomptions les plus graves peuvent être retenues.

Quel qu'en soit du reste le fondement réel, des accusations infamantes étaient publiquement portées contre le ministre.

Le 19 Mai 1914, sous le commandement du Major Sluys, l'assaut fut donné par une petite troupe à la demeure d'Essad Pacha, défendue par ses gardes du corps. Devant le feu des assaillants, le ministre dut capituler après une brève résistance.

Une fois que l'on se fut assuré de sa personne, la question se posa de savoir s'il serait incarcéré dans la ville ou transféré à bord du navire autrichien Szigetwar, l'un des vaisseaux de guerre qui mouillaient en rade de Durazzo depuis l'arrivée du Prince.

C'est cette dernière solution qui fut tout d'abord adoptée, malgré l'opposition des autorités italiennes. Mais bientôt, pour obtenir que le général leur soit remis, celles-ci n'hésitèrent pas à user de la menace, et, pendant les vingt-quatre heures qui suivirent l'arrestation, on put craindre des incidents entre les escadres rivales autrichienne et italienne. L'Albanie menaçait de devenir le Sleswig-Holstein de ces deux puissances.

Afin de faire cesser la tension, le Prince Guillaume intervint auprès des autorités autrichiennes pour qu'Essad Pacha soit livré aux Italiens, sous la promesse qu'il serait frappé de bannissement perpétuel, le général signa en effet l'acte suivant :

« Je m'engage, sur ma parole d'officier, à m'éloigner de l'Albanie, et à ne plus y retourner sans autorisation signée personnellement par S.M. le Roi. Je m'engage aussi à me tenir loin de toute agitation intérieure ou extérieure. »

Nous verrons que la vie politique du Général ne fut pas terminée pour autant, et nous aurons encore à parler de ce personnage marquant.

§ 2. — *Les suites de l'exil d'Essad Pacha et le soulèvement de l'Albanie centrale*

Avec le départ forcé du ministre va s'ouvrir une période particulièrement troublée et d'une confusion extrême. Dès le 20 Mai, à la nouvelle de l'arrestation d'Essad Pacha, ses partisans assiégèrent les loyalistes de Tirana. Simultanément des masses armées marchaient sur Durazzo (2), ce qui a pu induire à penser qu'elles étaient mues également par la volonté de restaurer le Général dans sa puissance. Il n'en était rien, nous le verrons, et ce second mouvement, d'une ampleur bien supérieure aux émeutes de Tirana, n'est pas, comme elles, d'origine essadiste. Devant lui, les officiers de la mission hollandaise, ayant mal en main leurs troupes albanai-

(2) C. Chekrezi donne sur les causes immédiates de l'insurrection les détails suivants : un petit contingent envoyé par le Gouvernement pour rétablir l'ordre, tira, en passant dans la localité de Saint-Jacques, sur un groupe de trois hommes. Les réfugiés bosniaques, qui habitaient en grand nombre Saint-Jacques, se crurent menacés d'être refoulés en Turquie en raison de leur fanatisme religieux, et, après avoir fait prisonnière la petite troupe du Capitaine Saar, marchèrent sur Durazzo en s'adjoignant les éléments musulmans extrémistes, puis arrivèrent à occuper les collines du Rashbull en vue de la capitale.

ses, sont débordés ; le 23 Mai, les insurgés arrivèrent aux portes de Durazzo, dont la situation se révélait désespérée depuis que l'on savait que l'escadre internationale avait ordre de n'intervenir que pour protéger la seule personne du Prince.

Sur les conseils des membres italiens de sa Maison, le souverain s'était embarqué avec sa famille à bord du « Victor-Pisani », qui leva l'ancre, le transformant, en fait, en un prisonnier de l'Italie. (3)

Mais, quelques heures après cet embarquement, l'amiral Trifari lui déclara que les insurgés avaient accepté de ne pas entrer dans la ville s'il retournait au palais pour y recevoir leurs délégués. Aussi, le Prince regagna-t-il sa capitale.

La nuit même, le Capitaine Saar et le Prince Sturdza lui furent envoyés par les rebelles avec les propositions suivantes : une amnistie serait accordée à tous les insurgés et ceux-ci auraient audience devant la Commission internationale. Le Prince remit aux délégués une lettre accordant l'amnistie et les fit accompagner par une députation conduite par Mehmed Pacha Dralla et comprenant les membres de la Commission Internationale sous la protection du drapeau italien.

La Commission, à la vérité, ne paraît pas avoir eu une compétence de cet ordre. Les textes qui l'avaient organisée avaient, en effet, limitativement fixé ses attributions au contrôle du gouvernement albanais, et la dérogation consistant dans l'exercice *ad interim* des pouvoirs supérieurs de droit public, après le départ d'Ismail Kémal, n'avait été possible, nous l'avons noté, qu'avec l'assentiment des Puissances, et par une sorte d'application de la

(3) Cela entraîna sa radiation du cercle militaire de Potsdam.

théorie de la nécessité, en raison de l'obligation éminente du maintien d'une continuité dans l'exercice du pouvoir.

Le 28 Mai, pourtant, la Commission arriva à Shjak, où elle fut reçue par les rebelles qui lui demandèrent l'établissement d'un plus grand nombre d'écoles, l'extension du réseau routier, le renforcement de la gendarmerie et le retour à la suzeraineté turque.

M. Kral, délégué de l'Autriche-Hongrie, leur répondit qu'il était impossible de les replacer sous la suzeraineté ottomane, mais leur fit valoir qu'ils se trouvaient sous la protection de l'Europe représentée précisément par la Commission Internationale.

Un accord semblait obtenu, mais, à une seconde visite que fit la Commission à Shjak, au début de Juin, elle fut l'objet de demandes plus importantes, par exemple l'exigence que le Prince Guillaume quitterait le territoire pour être remplacé par un mahométan.

Aussi, le Prince et son gouvernement remanié (4), considérant que les rebelles ne cherchaient qu'à gagner du temps, décidèrent de les réduire par la force.

(4) Turkhan Pacha, *Premier Ministre* ;

Akif Pacha Elbasani, *Ministre de l'Intérieur et de la Guerre* ;

Mufid Bey Libohova, *Ministre de la Justice et des Cultes* ;

Dr. Tourtoulis Bey, *Ministre de l'Instruction Publique* ;

Philippe Nogga, *Ministre des Finances* ;

Midhat Bey Frasheri, *Ministre des Travaux Publics* ;

Abdi Bey Toptani, *Ministre de l'Agriculture et du Commerce*.

Turkhan Pacha, au début de Juillet, s'étant rendu dans les capitales d'Europe, solliciter l'aide des Puissances, Mufid Libohova assura l'intérim.

L'une des cinq colonnes envoyées contre les insurgés était sous les ordres d'Ahmed Bey Zbogou, âgé alors de dix-neuf ans.

La bataille se livra le 15 Juin et tourna au désavantage des rebelles, mais, dans les jours qui suivirent, le désordre fut tel dans les colonnes gouvernementales, qui agissaient de leur propre initiative, qu'elles ne purent exploiter leur succès. D'autre part, profitant de l'anarchie générale, les Epirotes avaient dénoncé la disposition de Corfou et repris leurs violences dans le Sud.

A l'étranger, les bruits les plus contradictoires couraient sur ces événements : certains correspondants avaient répandu le bruit que l'Albanie centrale se révoltait contre la domination d'un Prince chrétien, d'autres affirmaient que le soulèvement venait du ressentiment éprouvé par le peuple en raison du renvoi d'Essad-Pacha.

Aucune de ces explications ne concorde avec les faits.

La cause profonde du soulèvement était agraire : les terres de l'Albanie centrale appartenaient, pour la plupart, à des nobles, Beys et Pachas, qui possédaient d'immenses propriétés, dont la terre était livrée à des tenanciers, moyennant des fermages excessifs, atteignant souvent un tiers de la production totale.

Ces fermiers avaient espéré que le Gouvernement du Prince de Wied améliorerait leur situation, et, lorsqu'ils virent celui-ci entouré et circonvenu par les Beys et les Pachas, ils saisirent la première occasion de régler eux-mêmes leur sort ; cette occasion leur fut fournie par les troubles consécutifs à la démission d'Essad-Pacha.

Ce qui les aida le plus fut l'impuissance du Gouvernement de Durazzo, l'existence de l'état de

guerre dans le Sud du pays, et la démoralisation générale amenée par les intrigues étrangères,

§ 3. — *Le refus d'intervention des Puissances*

Dans une telle situation, le Prince adressa, le 10 Juillet 1914, une note aux Puissances, pour leur demander de remplir leurs obligations à l'égard de l'Albanie. La réaction des Puissances sera suffisamment indiquée par la réponse faite par Sir Edward Grey, à la Chambre des Communes, à une interpellation sur ce point du Colonel Herbert. (5).

« Bien que le gouvernement de Sa Majesté, comme les gouvernements des autres Puissances, soit l'auteur de la création d'une Albanie autonome, je ne puis admettre la charge pour lui d'y maintenir l'ordre et je ne désire pas assumer cette responsabilité en prenant les mesures que l'honorable membre suggère. »

Cette déclaration, si elle exprimait officiellement la position prise par la Grande-Bretagne, correspondait également à celle des autres puissances.

Mais comment devons-nous apprécier, du point de vue juridique, cette attitude ?

Elle manifeste certainement la volonté de stricte application du principe de non-intervention qui est une des bases fondamentales du droit des gens moderne ; mais nous savons que la majorité des auteurs apporte à cette règle des amendements (6), en

(5) Parliamentary Debates, H. of C., 1914, 63/1963.

(6) Cf. contra, cependant, Pradier-Fodéré, *Traité de D. I.P.*, Paris, 1885-1906, (T.I, p. 671), où l'auteur dénie le droit d'intervention, même fondé sur une convention expresse, en déclarant qu'il s'agirait là d'une clause nulle.

particulier dans deux cas : Tout d'abord, lorsque la demande d'intervention est adressée par l'Etat lui-même, qui en doit être l'objet ; ensuite lorsque l'intervention constitue l'exercice d'un droit établi par un traité antérieur. (7)

Or, il est aisé de montrer que, de ces deux chefs, l'intervention eut été licite.

Nous savons, tout d'abord, que l'intervention avait été sollicitée par le gouvernement albanais — mission de Turkhan Pacha —. Nous savons ensuite que la dénonciation de l'accord de Corfou par les Epirotes et la reprise par eux de la lutte armée pouvait être, dans une certaine mesure, imputée au gouvernement d'Athènes, qui, même s'il n'agissait pas positivement en leur faveur, ne prenait en tout cas aucune mesure pour s'opposer à leur action, dans la limite où elle pouvait être réprimée par lui, en particulier par l'exercice de ses droits de souveraineté personnelle à l'égard des ressortissants grecs engagés dans la lutte, ce qui constituait une immixtion par abstention, de nature à déclencher le jeu de la garantie internationale accordée par les Puissances à l'Etat albanais.

Si donc la demande du Gouvernement albanais n'ouvrait qu'une faculté d'intervention discrétionnaire, on peut dire qu'au titre de la garantie, il y avait obligation d'intervention, compétence liée, et que l'abstention des Puissances est juridiquement criticable.

Ceci posé, et si nous reprenons l'examen des faits matériels, un événement qu'il importe de mentionner, au sein de la confusion générale, est le

(7) Cf. Von Liszt : *Le Droit International* (traduct. G. Gidel), Paris, 1928, p. 72. Fac.Droit, 23234, C¹¹.

retour en Albanie d'Ismail Kémal (8), qui arriva brusquement à Valona, et, après y avoir constitué un Comité de salut public, envoya au Prince une adresse l'incitant à résigner ses pouvoirs entre les mains de la Commission internationale de contrôle. Une visite officielle du Souverain à Valona, le 25 Juillet, sembla un moment avoir fait échec à cette agitation ; Ismail Kémal, qui n'a pu rallier l'opinion, doit s'enfuir en Italie ; son rôle politique est désormais terminé ; il devait mourir à Pérouse en 1918.

Mais la situation n'en est pas pour cela plus favorable au gouvernement ; les rebelles manifestent constamment de nouvelles exigences, l'expédition engagée contre eux tourne court, faute de moyens financiers, et les Etats auxquels le Prince s'adresse, l'Italie (9) et l'Autriche, mettent les conditions les plus élevées à leur concours, que, cependant, elles s'étaient engagées à prêter sans modalité.

Le Prince ayant réclamé le paiement des arrérages de l'emprunt de £ 500.000, garanti par l'Autriche-Hongrie et l'Italie, cette dernière refusa d'autoriser la Commission de contrôle à en payer le montant, tant que des concessions concernant la pêche, l'exploitation forestière et le service télégraphique ne lui seraient pas accordées. Le Prince refusa.

Quant à l'Autriche-Hongrie, elle exigea pour son concours financier, que le Prince déclare la guerre à la Serbie comme elle-même venait de le faire.

(8) Ismail Kémal : *Mémoires*, p. 384.

(9) Pendant les derniers jours de Juillet, l'escadre autrichienne quitta la baie de Durazzo où ne demeurèrent que des navires italiens. L'Italie pouvait donc désormais exercer un contrôle de fait sur le pays.

Le Prince écrivit à ce sujet :

« Quoique je fusse persuadé, comme tous les Albanais, que des territoires purement albanais, qui avaient été attribués à tort et assignés à la Serbie, devraient faire retour à l'Albanie, je ne pouvais donner une telle assurance, en raison de la situation du moment.

« Car, par là, l'Albanie aurait violé sa neutralité garantie en commun par toutes les Grandes Puissances. »

§ 4. — *Le départ du Prince*

Le Prince, privé de ressources et mis en demeure par les insurgés, auxquels il n'était plus en mesure de résister, de quitter le territoire, fit, le 3 Septembre 1914, à Durazzo, la proclamation suivante :

« Albanais !

« Quand vos délégués vinrent m'offrir la couronne d'Albanie, je répondis avec confiance à l'appel d'une vaillante et noble nation me demandant de l'aider à travailler à son salut national.

« Je vins à vous, animé de l'ardent désir de vous aider dans cette tâche patriotique. Vous m'avez vu faire de mon mieux, dès le début, pour organiser votre pays et m'efforcer de vous donner un bon gouvernement.

« Mais la guerre qui a éclaté en Europe a ajouté aux difficultés de notre situation.

« Dans ces circonstances, j'ai décidé que, pour ne pas laisser inachevée la tâche à laquelle j'ai résolu de consacrer toutes mes forces et ma vie, il vaut mieux que je m'en aille pour quelque temps vers l'Ouest ; mais je veux que vous sachiez qu'au loin,

aussi bien que parmi vous, je n'ai pas d'autre pensée que les progrès de votre noble pays natal. »

Le jour même, le Prince et la Princesse partirent à bord du « Misurata », confiant le palais à la Commission Internationale de Contrôle.

Guillaume de Wied rejoignit immédiatement l'armée allemande. Il ne devait plus revenir en Albanie.

Le Prince n'ayant pas abdiqué, l'Albanie demeura, toutefois, au point de vue dynastique, une Principauté, dans laquelle il n'avait renoncé à aucun de ses droits ; et nous verrons que la question d'une restauration se posera au cours même de la guerre (10), sans pourtant qu'il y ait jamais d'action positive en ce sens.

(10) Cf. infra. Deuxième Partie. Chapitre IX, § 1, et Chapitre XI, § 2.

DEUXIÈME PÉRIODE

Du début de la Grande Guerre à la libération
du territoire

CHAPITRE IX

L'ALBANIE PENDANT LA PREMIÈRE PARTIE DE LA GUERRE

- § 1. — *La situation dans les régions non épirotes.*
- § 2. — *Les occupations italiennes de Saseno et de Valona en 1914.*
- § 3. — *Le Sud de l'Albanie et la politique grecque.*
- § 4. — *L'action monténégrine et serbe.*

Pour les besoins de l'exposition d'événements confus, il nous faut diviser la période de guerre en deux parties respectivement antérieure et postérieure au Pacte de Londres.

Au début de la guerre, après le départ du Prince de Wied, et avant que le pays ne fut occupé par les belligérants, laissée, à l'exception de l'Épire, maîtresse de ses destinées politiques, l'Albanie se dissocia administrativement et, dans une certaine mesure, politiquement en cinq fragments juxtaposés : Scutari et ses environs immédiats dirigés par une Commission mixte de Musulmans et de Chrétiens (1) ; les Malissores retombés sous le commandement de leurs chefs régionaux ; la Mirditie sous son prince héréditaire, Prenk Bib Doda ; Durazzo et sa région sous Essad Pacha ; Valona enfin avec son hinterland administrés, au début, par la Commission Internationale de Contrôle. Quant à l'Épire, elle avait été occupée par les Grecs.

§ 1. — *La situation dans les régions non épirotes*

Les divers éléments que nous venons d'énumérer vont progressivement s'agréger autour de deux pôles d'attraction opposés : Essad Pacha, d'une part ;

(1) Les consuls des Puissances demeurèrent à Scutari après le départ de l'organisation militaire internationale du Colonel Phillips, et se constituèrent en Conseil pour contrôler l'administration albanaise de la ville et de sa région.

l'Union de Kruja et son Comité de Salut public, de l'autre.

Schématiquement, il semble que l'on puisse indiquer ainsi leur orientation politique respective : Essad Pacha, favorable aux Alliés et partisan du maintien d'un régime politique transitoire réservant ses ambitions. L'Union désirant le retour de la souveraineté ou la suzeraineté ottomane.

Arrêtons-nous tout d'abord à l'action d'Essad Pacha.

Trois jours après le départ du Prince, le 6 Septembre, les insurgés entrèrent à Durazzo et s'y livrèrent à de violentes manifestations turcophiles : Un Sénat de vingt-neuf représentants, présidé par Mustapha Ndroqa, fut immédiatement constitué ; les membres français, italien et autrichien de la Commission de Contrôle, prévenus que leur présence était désormais superflue ; et une députation, conduite par Hadji Ali, membre du Comité Union et Progrès, envoyée au Sultan pour lui demander d'accepter pour lui-même ou de donner à un Prince de sa maison le trône d'Albanie.

Contre cette solution dynastique s'élevaient cependant les essadistes ; Essad Pacha, qui se trouvait à Dibra depuis le 20 Septembre 1914, franchit bientôt, malgré la confirmation de son exil prononcée par le Sénat, la frontière albanaise, pour arriver à Durazzo à la tête de plusieurs milliers d'hommes, le 2 Octobre 1914, déterminé à prendre le pouvoir. De fait, dès le 5 Octobre, il se faisait, sous la menace, proclamer, par le Sénat, Président et Commandant en chef, Mustapha Ndroqa devenant vice-président de l'Assemblée.

Le peuple, pourtant, ne laissait pas d'exprimer

une opposition toujours très vive au général, sous les formes les plus violentes, mais d'une manière fort désordonnée.

C'est pour grouper dans une organisation unique les aspirations parallèles de cette majorité, que se constitua, le 20 Décembre 1914, l'Union de Kruja, avec pour organe exécutif un Comité de Salut public, siégeant d'abord à Shjak, puis à Tirana, dont la composition a souvent varié (2) et qui, le 26 Janvier 1915, émit la déclaration suivante, qui constitue le manifeste même de sa politique :

« Aux Consuls des Grandes Puissances à Scutari : Le Comité de Salut Public ayant appris que certains journaux attribuent un caractère criminel au mouvement contre Durazzo, a l'honneur d'informer les représentants des Grandes Puissances, que le seul but du mouvement est d'expulser de Durazzo Essad Pacha et ses partisans, qui ont usurpé le pouvoir gouvernemental, avec l'intention de réaliser leurs plans ambitieux.

« Le Comité proteste de la manière la plus formelle contre la nouvelle, publiée dans la presse, qu'il a exprimé le vœu d'être placé sous le contrôle des représentants de la France et de la Serbie. Un tel souhait n'a jamais été exprimé. Le seul objet de cette nouvelle est de priver le Comité de la bienveil-

(2) J. Swire, in *Albania the rise of a Kingdom*, cite les noms suivants :

Abdullah Rushdi : délégué de Tirana, *Président* ;
Muharrem Negiati : délégué de Berat ;
Omer Lufti : délégué de Fieri ;
Hamid : délégué de Shjak ;
Mehmed Hulusi : délégué de Pekinj ;
Mehmed : délégué de Kavaja ;
Ajmed Aini : délégué de Lushnja ;
Hadji Nikola : délégué de Elbasan.

lance de l'Europe ; dans ce but, les ennemis du Comité n'hésitent pas à employer tous les moyens, même la perfidie et le mensonge.

« Le Comité affirme aux représentants des Grandes Puissances qu'à l'entrée de ses soldats dans Durazzo, aucune attaque ou excès d'aucune sorte ne sera permis contre la vie des étrangers, ou des nationaux dont l'activité n'est que privée, ou contre leurs biens et propriétés. »

C'est la même tendance qui s'exprime dans la déclaration faite au mois de Février, à une réunion de notables tenue à Elbasan, paraissant inspirée par la diplomatie turque, qui agissait en accord, du reste, avec celle des Empires Centraux :

« En raison des grandes difficultés qui se présentent pour la désignation d'un Prince de la Dynastie Impériale ottomane comme souverain d'Albanie, l'Assemblée Nationale, d'accord avec le Gouvernement Impérial ottoman, se résoud à accepter volontiers un Prince non mahométan, à condition seulement qu'il soit de souche allemande ; et se décide, avec l'assentiment de l'Allemagne, à demander au Prince Guillaume d'accepter de nouveau la couronne d'Albanie. »

Ces deux déclarations (3) particulièrement favorables aux Empires centraux sont dictées par le danger d'une occupation serbe, qui paraissait alors d'autant plus pressant que les luttes intestines eussent rendu impossible toute résistance. Au début du printemps, en effet, entre le Gouvernement de Durazzo et l'Union, sévissait une véritable guerre ci-

(3) In : Prince de Wied. *Denkschrift über Albanien* (non publié), cité par J. Swire, in *Albania the rise of a Kingdom*, pp. 240 et 241.

vile, chaque faction désirant réduire l'autre, pour étendre sa domination au territoire qu'elle régissait.

Ainsi donc à l'intérieur, pendant la première partie de la grande guerre, deux forces politiques se disputaient le pouvoir en Albanie ; d'une part l'Union, dont les diverses émanations avaient toutes une politique favorable à la restauration turque, et subsidiairement aux Empires centraux, de l'autre Essad Pacha et ses partisans, dont les sympathies semblent avoir été aux Alliés et à l'Italie, bien que celle-ci, en raison des négociations qu'elle menait simultanément avec les deux groupes de Puissances, ait eu une attitude très variable à son égard.

§ 2. — *Les occupations italiennes de Saseno et de Valona en 1914*

Tandis que s'affrontaient ainsi dans le pays les factions rivales, l'Italie allait s'assurer les bases qu'elle convoitait en Albanie.

Sous le prétexte de prévenir une occupation autrichienne possible, et devant l'occupation grecque (4) de l'Albanie méridionale, l'île de Saseno, qui commande la rade de Valona, fut tout d'abord, le 31 Octobre 1914, occupée par un détachement de la marine italienne ; puis, le 26 Décembre, c'est dans le port et la ville de Valona eux-mêmes que débarqua le X^e Bersaglieri. (5)

(4) In eod. cap. infra : § 3.

(5) Cf. E. Pierpont Stickney : *Southern Albania or Northern Epirus in European International Affairs*. L'auteur indique (p. 54) que le Gouvernement de Rome aurait préalablement reçu d'Essad Pacha une demande de procéder à l'occupation de ce port.

Il faut, à n'en point douter, voir là juridiquement une violation de la neutralité albanaise ; neutralité internationalement établie, car, si le pacte de Londres du 30 Mai 1913 ne portait aucune disposition l'instaurant, la décision de la Réunion des Ambassadeurs du 29 Juillet 1913 disposait, en son art. 3, en termes formels :

« L'Albanie est neutralisée ; sa neutralité est garantie par les Six Puissances. »

Il ne s'agissait donc pas d'une neutralité maintenue à titre de maxime d'Etat, donc toujours volontaire et non garantie, mais d'une neutralité perpétuelle, impliquant, activement, un droit de la voir respecter, et, passivement, une obligation imposée dans l'intérêt général de l'Europe de s'abstenir de participer à un conflit armé ; ce que l'on désigne sous l'expression de neutralité *de jure*.

Au premier examen, par conséquent, il apparaît que l'occupation opérée par l'Italie était en violation de l'article 3 de l'acte du 29 Juillet 1913, violation aggravée par la qualité de puissance garante de l'Italie.

N'aurait-on pu répondre à cette imputation que la neutralité est attachée à l'Etat comme tel, et non au territoire (6), et que, partant, la dislocation politique de l'Albanie avait résolu ce statut, par suppression de son objet d'application.

Cette vue ne semble pas, à la vérité, correspondre aux motifs historiques qui amènent les traités de neutralisation, et qui sont, le plus souvent, non pas d'empêcher l'Etat auquel ils s'appliquent de faire

(6) Cf. Curt Ekdahl : *La neutralité perpétuelle avant le pacte de la S.D.N.* Paris 1923, pp. 90 et s. (B.N. 8° *E. 1362).

participer ses forces militaires à un conflit, mais bien plutôt de soustraire un territoire donné, ayant une importance stratégique particulière, aux actions de guerre. Du reste, les termes des traités les plus classiques de neutralisation l'indiquent nettement : Le protocole de Londres du 15 Novembre 1837 fait, dans son article 7, de la Belgique « dans les limites indiquées aux art. 1, 2 et 4, un Etat neutre » ; et il en est de même du Pacte de Londres du 11 Mai 1867, qui, dans son article 2, applique le statut de neutralité au Luxembourg « dans les limites déterminées par l'acte annexe aux traités du 19 Avril 1839 ». C'est donc bien un *intuitus loci* qui commande la neutralité. Elle devra se perpétuer quelles que soient les vicissitudes politiques à l'intérieur de la zone visée.

L'exception à cette façon de voir n'est soutenue qu'en cas de cession à un tiers Etat du territoire neutralisé, et encore y objecterait-on valablement le principe : *Res transit cum suo onere*.

Il paraît donc bien y avoir eu violation pure et simple par l'Italie de la neutralité albanaise en 1914.

Une seconde question va maintenant se poser : La neutralité a-t-elle été éteinte par cette violation ? Question qui tire tout son intérêt de ce que le Gouvernement d'Essad Pacha, ayant pris part à la guerre aux côtés des Alliés, on prétendra, comme nous le verrons bientôt, qu'il aurait, par là, violé lui-même le statut de 1913.

A notre sens, au moment où Essad Pacha prendra l'initiative qu'on lui imputera ainsi à faute, il ne pouvait plus violer le statut de neutralité de 1913, car celui-ci n'était plus alors en vigueur.

C'est qu'en effet, d'après les principes généraux

du droit des gens, un traité expire à la suite d'une violation essentielle. (7)

Ici, pour la neutralité garantie, il faut bien entendre qu'elle cesse lorsqu'une violation n'a pas été poursuivie, c'est-à-dire lorsqu'on a complètement négligé l'application des garanties ; par conséquent l'Albanie aurait perdu, par l'occupation militaire de Valona, le caractère d'Etat neutre, les garants ayant, par l'omission d'intervenir contre une violation déjà accomplie, manifesté leur indifférence pour la conservation de la neutralité.

On ne pourrait, par contre, aussi bien du côté italien que, par la suite, du côté albanais, poser la question de la clause *rebus sic stantibus*, c'est-à-dire de savoir si la neutralité pouvait s'éteindre *de jure* par suite d'un changement des circonstances internationales ; unanimement en effet, la doctrine se refuse à accepter la *clausula* dans ce domaine où elle aboutirait à l'arbitraire, la neutralité n'étant, dans les circonstances normales, que potentielle, et ne jouant réellement que dans les cas exceptionnels que sont les conflits armés.

§ 3. — *Le Sud de l'Albanie et la politique grecque*

Mais les événements qui troublaient si gravement l'Albanie étaient de nature à susciter une nouvelle action grecque (8), et elle n'allait pas tarder, en effet, à se manifester.

(7) Cf. Calvo : *Le droit international théorique et pratique* (Paris, 1872, p. 734).

Oppenheim : *International Law* (Londres, 1906, § 547).

(8) Cf. *supra*, Deuxième Partie, Chapitre VIII, in fine.

Vide E. Pierpont Stickney : *Southern Albania or Northern Epirus in European International Affairs*, pp. 55 et s. — Et Vaucher, in *L'Illustration*, 20 Janvier (p. 55) et 7 Avril 1917. (B.N. Fol. Lc² 1549).

M. Venizélos ayant, dès le début de la guerre, le 23 Août 1914, déclaré que la place de la Grèce « était aux côtés des Puissances de l'Entente, garantes de l'indépendance grecque », avait obtenu de Sir Edward Grey et des Gouvernements russe et français, l'acceptation d'une proposition aux termes de laquelle les troupes grecques seraient envoyées dans l'Albanie du Sud et occuperaient Argyrocastro « pour y assurer l'ordre ». Et le 22 Novembre 1914, l'offre même de la souveraineté sur cette zone fut faite à la Grèce au prix d'une participation immédiate à la guerre. (10)

Ces concessions avaient pour objet d'obtenir que la Grèce exécutât le traité d'Alliance de Salonique qui la liait à la Serbie depuis le 1^{er} Juin 1913. Mais le roi Constantin, soutenu par une importante partie de l'opinion, craignant fort l'armée bulgare et persuadé que la victoire finale échapperait à l'Entente, refusa de l'aider de ses troupes. Deux tendances opposées divisaient donc la Grèce à cet égard : les Venizélistes, favorables à une entrée en guerre du pays, et les Royalistes, qui y étaient opposés.

Aussi, ne sera-ce que le 29 Juin 1917 que la Grèce déclarera la guerre aux Empires centraux.

Mais bien avant, toutefois, elle allait réoccuper militairement l'Albanie du Sud, y compris Koritza, Argyrocastro et Tepelen, opération qui fut achevée dès la fin de 1914.

Bien plus, en Décembre 1915, des députés épirotes furent désignés pour la Chambre grecque où ils siégèrent pour la première fois le 11 Janvier 1916, tandis que, sur place, les autorités militaires

(9) Vide *The Times*, 27 Octobre 1914.

(10) Cf. E. Pierpont Stickney : *Southern Albania or Northern Epirus in European International Affairs*, pp. 57 et s.

étaient progressivement remplacées par des fonctionnaires civils. Ces mesures tendaient visiblement à normaliser l'occupation hellénique en lui conférant un caractère paisible et conforme, en apparence, au vœu des populations.

De tous ces événements, M. Frangulis, le diplomate grec bien connu, donne la version suivante, qu'il nous paraît intéressant de fournir, car elle nous semble représenter la thèse officielle de la Grèce :

« L'autorité du gouvernement central albanais s'était peu à peu réduite jusqu'à ne s'exercer que dans la seule capitale. »

Des influences locales et souvent rivales s'y substituaient et un état d'anarchie presque complète en était résulté : « en présence de cet état de choses, en Octobre 1914, le ministre de Grande-Bretagne à Athènes demanda, au nom des gouvernements de l'Entente, au gouvernement hellénique, s'il serait disposé à procéder à une nouvelle occupation militaire de l'Epire du Nord, à l'effet d'y rétablir l'ordre et pour permettre aux habitants musulmans qui s'étaient réfugiés à Valona de rentrer avant l'hiver dans leurs foyers et de cultiver leurs terres. Il était entendu que le règlement définitif de la question de l'Epire du Nord serait réservé au Congrès de la Paix.

« Le gouvernement hellénique répondit qu'il acceptait ce mandat à condition d'avoir, outre le consentement des Puissances de l'Entente, celui du Gouvernement italien, qui ne s'était pas encore rangé aux côtés des Puissances Alliées.

« Enfin, sous les auspices de la Grande-Bretagne, et après entente entre le Ministre d'Angleterre à Rome et le Gouvernement italien, on se mit d'accord sur les points suivants :

« L'Italie occuperait Valona ; la Grèce, l'Epire

du Nord, et on laisserait au Congrès de la Paix le soin de se prononcer définitivement sur ces occupations. L'instabilité du gouvernement albanais, les appels pressants des populations de l'Épire aux Puissances et à la Grèce, le souci d'assurer aux confins du Royaume un ordre indispensable à sa sécurité, en même temps que bienfaisant pour les habitants de l'Épire autonome, déterminèrent le gouvernement hellénique à faire avancer ses troupes en vue d'assurer l'ordre et de garantir la vie et les biens des populations épirotes.

« En procédant à cette occupation, le Gouvernement hellénique tint à donner aux Grandes Puissances l'assurance formelle que cette occupation n'avait qu'un caractère provisoire et qu'il s'en remettait, quant à ses effets éventuels, à la décision de la Conférence de la Paix.

« En Novembre 1914, les Gouvernements de l'Entente qui avaient garanti à Londres en 1913 l'Etat albanais et sa neutralité, constatant l'impossibilité d'appliquer les clauses de ces arrangements, offrirent à la Grèce, en échange de sa participation à la guerre, la partie méridionale de l'Albanie qui constitue l'Épire du Nord... »

Sur ces entrefaites, « le gouvernement albanais, qui exerçait une autorité effective sur une petite portion du territoire de l'Albanie, et qui n'avait été reconnu par aucun autre Etat, prit part à la guerre, renonçant apparemment aux stipulations de Londres de 1913 qui avaient consacré la neutralité perpétuelle de l'Albanie et neutralisé son territoire... »

Un état de fait subsistait, résultant des diverses occupations de territoire.

En Octobre 1916, les troupes italiennes détenaient la route de Santi-Quaranta à Koritza ; les

avant-postes grecs étaient refoulés et un grand nombre de notables déportés ; toutefois, Koritza était aux mains des troupes françaises. Le 3 Juin 1917, le Général Ferrero, sur l'ordre de son gouvernement, profitant de l'occupation d'Athènes par les troupes françaises lors de la mission Jonnart, proclamait l'indépendance de l'Albanie sous le protectorat de l'Italie. Il prenait même Janina.

L'opération de police effectuée pour le compte de M. Venizélos avait valu à la Grèce l'occupation de l'Épire par les troupes italiennes. (11)

Telle fut en effet la façon inattendue dont se termina alors l'occupation grecque de l'Épire. (12)

§ 4. — *L'action monténégrine et serbe*

Mais plus durement que l'occupation de l'Épire, portant sur un territoire longtemps litigieux, juridiquement autonome et n'affectant donc pas aussi gravement les sentiments albanais, devaient être ressenties les occupations opérées par les armées monténégrine et serbe à la même époque.

Le Monténégro, dont nous avons vu la politique audacieuse au cours de la guerre balkanique va encore prendre une dangereuse initiative afin de s'agrandir comme il le désirait dès longtemps : le 23 Juillet 1914, il rompt les relations diplomatiques avec l'Autriche-Hongrie et, le 25 Juillet/7 Août, la guerre est déclarée : elle devait s'achever sur ce théâtre d'opérations par l'armistice du 1^{er} Janvier 1916.

(11) In *Dictionnaire diplomatique de l'Académie diplomatique internationale* : V^o Albanie, pp. 81 et s.

(12) Vide infra : Deuxième partie. Chapitre XI.

A partir du 24 Septembre 1914, les représentants du Roi Nicolas remettent une série de notes aux Gouvernements de l'Entente pour accréditer l'allégation d'une activité hostile de l'Albanie à l'égard du Royaume. (13)

Le 11 Juin 1915, le Gouvernement monténégrin donna l'ordre au commandant du corps d'armée de Vieille Serbie, général Vechovitch, d'occuper les contrées albanaises situées sur la rive droite du Drin jusqu'à Scutari, en même temps, le corps d'armée de Lovcen envoyait une colonne d'occupation sur le territoire compris entre le Drin et la Boyana.

Après une dizaine de jours de lutte, cette opération fut exécutée ; le 15 Juin, Scutari était occupée. (14)

Les Autrichiens devaient d'ailleurs, moins de sept mois après, le 10 Janvier 1916, occuper à leur tour la ville et son hinterland, après l'écrasement des forces monténégrines. (15)

Dès le 28 Juin 1915, la Grande-Bretagne, l'Italie et la Russie firent une protestation officielle à Cettigné contre l'occupation de ce port et l'ensemble des opérations monténégrines en Albanie, qui n'étaient en rien dirigées contre l'Autriche-Hongrie, et ne présentaient aucune utilité générale pour la conduite de la guerre. Mais la France cependant ne

(13) Cf. R. Vouksanovitch : *Le Monténégro dans les guerres balkaniques et mondiale*. Pau, 1918 (B.N. 8° 8.365), pp.60 et s. — Et W. Warren : *Monténégro : Le crime de la Conférence de la paix*. Genève, 1925. (Fac.Droit 51.183).

(14) Cf. J.O. S.D.N., Septembre 1921, p. 736, le discours de M. Yovanovitch sur cette question, prononcé le 25 Juin à la XVI^e séance du Conseil.

(15) Cf. infra : Deuxième Partie. Chapitre XI, § 2.

s'associa pas à cette démarche, ce qui en atténua considérablement la portée ; elle ne devait, à la vérité, avoir aucun effet.

Quant aux Serbes, ils avaient franchi également la frontière albanaise, le 12 Juin 1915, et occupaient rapidement Pogradetz, Elbasan, Tirana, Kavaja et Ishmi.

Mais, plus prudents que leurs alliés monténégrins ne l'avaient été pour Scutari, ils s'abstinrent, dans la crainte de susciter une réaction italienne, de prendre Durazzo. Ils n'échappèrent pourtant pas à la protestation des Alliés devant une dispersion nuisible de leurs forces, effectuée dans un but égoïstement annexionniste, et durent se replier sur une ligne stratégique commandant la plaine côtière. (16)

Pourtant, une convention avec Essad Pacha avait donné une apparence de légitimité à leur occupation (17), dont nous aurons bientôt l'occasion de traiter.

(16) Cf. *The Times*, 12 Février 1915.

(17) Cf. J.O. S.D.N., Septembre 1921, p. 736 : Discours de M. Yovanovitch.



CHAPITRE X

LE PACTE DE LONDRES

- § 1. — *Négociations avec l'Italie.*
§ 2. — *La conclusion du pacte.*

Pendant la grande guerre, une question politique importante devait être résolue par les Alliés, celle de la participation de l'Italie à leur lutte.

Pour obtenir ce résultat, il leur fallait offrir en échange un certain nombre d'avantages immédiats ou à terme et, parmi ces derniers, allait figurer la souveraineté sur l'Albanie, qui avait été déjà l'objet de tant de convoitises, avant d'être résolue comme nous l'avons vu, sous la garantie des Six Puissances, en 1913.

Dès avant l'ouverture des négociations avec Rome, d'ailleurs, l'Albanie était vouée par les Alliés au démembrement ; le 21 Novembre 1914, déjà, le Czar exprimait à l'Ambassadeur de France à Saint-Petersbourg, Maurice Paléologue, son plan à cet égard ; citons ce diplomate. (1)

... « Déployant une carte des Balkans, il m'expose à grands traits que la Serbie s'annexerait la Bosnie, l'Herzégovine, la Dalmatie et le Nord de l'Albanie ; la Grèce obtiendrait le Sud de l'Albanie, sauf Valona, qui serait dévolu à l'Italie ; la Bulgarie, si elle restait sage, recevrait de la Serbie une compensation en Macédoine... »

§ 1. — *Négociations avec l'Italie*

L'Italie avait refusé d'exécuter les obligations internationales que lui assignaient les traités du 20

(1) In M. Paléologue : *La Russie des Czar pendant la grande guerre*. In *Revue des Deux Mondes*, 15 Mars 1921 (Fac. Droit 45265).

Mai 1882 (2), du 20 Février 1887 (3), du 6 Mai 1891 (4) et de 1902 (5), instituant et renouvelant la Triple Alliance, en se fondant sur deux arguments juridiques qui motivaient incontestablement en droit une décision (6) dont les raisons profondes furent cependant d'ordre politique ; tout d'abord, en effet, au traité initial de 1882, précité, avait été adjointe la déclaration que ses stipulations ne pourraient, en aucun cas, être dirigées contre l'Angleterre, ce qui eût été, si l'Italie s'était rangée aux côté des Empires centraux en 1914 (7) ; ensuite et surtout, l'article VII des traités des 6 Mai 1891, 28 Juin 1902 et 5 Décembre 1912, précisé par la note du 15 Décem-

(2) In Martens : 3^e série, X, p. 17.

(3) Ibid. : p. 30.

(4) Ibid. : p. 51.

(5) Ibid. : p. 75.

(6) Vide la Dénonciation de l'alliance entre l'Italie et l'Autriche-Hongrie, du 4 Mai 1915, in Karl Strupp : *Documents pour servir à l'Histoire du droit des gens*, III, pp. 49 et suivantes.

(7) Déclaration ministérielle :

« Le Gouvernement royal italien déclare que les stipulations du traité secret conclu le 20 Mai 1882 entre l'Italie, l'Autriche-Hongrie et l'Allemagne ne pourront, comme il a été préalablement convenu, en aucun cas, être envisagées comme étant dirigées contre l'Angleterre.

« En foi de quoi la présente déclaration ministérielle, qui devra également rester secrète, a été dressée pour être échangée contre des déclarations identiques du Gouvernement impérial et royal d'Autriche-Hongrie et du Gouvernement impérial d'Allemagne.

« Rome, le 22 Mai 1882.

« (S) Le Ministre royal des Affaires Etrangères,

Mancini. »

Déclarations identiques du 28 Mai 1882 de l'Autriche-Hongrie et de l'Allemagne.

(Ces trois documents, in Martens, 3^e série, X, pp. 19 et 20.)

bre 1909 (8), prévoyait l'accord préalable entre l'Autriche-Hongrie et l'Italie au cas où l'une de ces deux puissances déciderait une occupation temporaire ou permanente d'une partie quelconque des Balkans (9), disposition qui avait été violée par le Gouvernement impérial et royal, lors de son entrée en guerre contre la Serbie ; enfin, la Triple Alliance n'était que défensive (10) et, dans cette limite, les événements de 1914 peuvent difficilement être considérés comme constituant le *casus fœderis*.

Ainsi donc, tout comme la Grèce, la Bulgarie et la Roumanie, l'Italie se considérerait comme déga-

(8) In Martens, 3^e série, X, p. 88.

(9) « Art. VII : L'Autriche-Hongrie et l'Italie n'ayant en vue que le maintien, autant que possible, du *statu quo* territorial en Orient, s'engagent à user de leur influence pour prévenir toute modification territoriale qui porterait dommage à l'une ou à l'autre des puissances signataires du présent traité. Elles se communiqueront, à cet effet, tous les renseignements de nature à s'éclairer mutuellement sur leurs propres dispositions, ainsi que sur celles d'autres puissances. Toutefois, dans le cas où, par suite des événements, le maintien du *statu quo* dans les régions des Balkans ou des côtes et des îles ottomanes dans l'Adriatique et dans la Mer Egée deviendrait impossible et que, soit en conséquence de l'action d'une puissance tierce, soit autrement, l'Autriche-Hongrie ou l'Italie se verraient dans la nécessité de le modifier par une occupation temporaire ou permanente de leur part, cette occupation n'aura lieu qu'après un accord préalable entre les deux puissances, basé sur le principe d'une compensation réciproque pour tout avantage territorial ou autre que chacune d'elles obtiendrait en sus du *statu quo* actuel, en donnant satisfaction aux intérêts et aux prétentions bien fondées des deux parties. »

(10) « Art. III : Si une ou deux des H.P.C., sans provocation directe de leur part, venaient à être attaquées et à se trouver engagées dans une guerre avec deux ou plusieurs grandes puissances non signataires du présent traité, le *casus fœderis* se présentera simultanément pour toutes les H.P.C. »

gée de toute obligation envers les puissances centrales ; bien plus, le sentiment grandissait dans son opinion de l'opportunité de se ranger aux côtés de l'Entente, au point qu'elle entendit bientôt obtenir de l'Autriche des avantages importants pour prix de sa neutralité. En Janvier 1915, son ministre des Affaires Etrangères, baron Sonnino, engagea dans ce sens des négociations où la question albanaise ne jouit pas le rôle le moindre. (11)

Le 8 Avril 1915, au terme de pourparlers au cours desquels les demandes italiennes étaient, entre autres, progressivement passées de la protection de l'intégrité albanaise, assumée au titre de seule grande puissance neutre, au désintéressement sans réserve de l'Autriche en Albanie, et enfin à la souveraineté italienne sur Saseno et Valona avec un hinterland suffisant, par le mémorandum remis au baron Burian, ministre des Affaires Etrangères de la double-monarchie, les conditions totales de la neutralité italienne s'établissaient succinctement ainsi :

Cession du Trentin suivant les frontières du Royaume de 1811.

Indépendance de Trieste.

Désintéressement absolu de l'Autriche en Albanie et souveraineté pure et simple de l'Italie sur Saseno, Valona et un hinterland à déterminer.

Parallèlement, la diplomatie italienne négociait avec l'Entente les conditions de son entrée en guerre à ses côtés, et ses exigences consistèrent tout d'abord dans l'obtention des territoires suivants :

— Le Trentin ; l'Istrie ; une partie du Tyrol autrichien ; toute la Dalmatie avec la formation d'un Etat albanais sous protectorat italien.

(11) Vide E. Pierpont Stickney : op. cit. passim.

Mais ces premières propositions se heurtèrent à l'opposition de la Russie, qui, se considérant comme la protectrice des Slaves, ne pouvait consentir à voir ceux d'entre eux qui se trouvaient sur la côte orientale de l'Adriatique traités de la sorte.

Aussi, Sonnino dut-il adresser, le 29 Mars 1915, à Sir Edward Grey, une seconde proposition qui exclut la cession de la Dalmatie tout entière et prévoyait l'attribution à l'Italie :

— Du Trentin ; de l'Istrie jusqu'à Quarnero ; d'une partie du Tyrol autrichien ; des Comtés de Gorizia et de Gradisca ; de la Dalmatie, seulement jusqu'au cap Planka, mais avec les îles ; l'entière souveraineté sur Valona, l'île de Saseno et sur un territoire suffisant pour assurer la défense de ces zones. Si l'Italie obtenait les points précédents, elle ne s'opposerait pas à ce que les parties Nord et Sud de l'Albanie soient partagées entre le Monténégro, la Serbie et la Grèce, si tel était le désir de la France, de la Grande-Bretagne et de la Russie. L'Albanie Centrale aurait constitué un petit Etat musulman indépendant, que l'Italie aurait représenté dans ses relations avec l'extérieur.

§ 2. — *La conclusion du pacte*

Moins d'un mois après, le 26 Avril 1915, était conclu à Londres un pacte dont l'article XVI stipulait formellement qu'il devait rester secret, précaution que l'U.R.S.S. rendit inopérante en publiant le *Recueil des documents secrets des Archives de l'ancien Ministère russe des Affaires étrangères*, et en

exécution duquel, le 22 Mai, l'Italie déclarait la guerre à l'Autriche-Hongrie. (12)

(12) Ce document n'étant pas reproduit dans les Recueils de traités, il nous a paru intéressant d'en donner le texte intégral, qu'il n'est en outre pas inutile de connaître pour situer parmi les autres ses stipulations touchant l'Albanie :

« Traité secret entre l'Italie d'une part et la Russie, la Grande-Bretagne et la France d'autre part, signé à Londres le 9 Mai 1915 :

« L'Ambassadeur d'Italie à Londres, marquis Imperiali, sur les instructions de son gouvernement, a l'honneur de communiquer au Secrétaire d'Etat aux Affaires Etrangères, Sir Edward Grey, à l'Ambassadeur de France, M. Cambon, et à l'Ambassadeur de Russie, comte Benckendorff, le mémorandum suivant :

I. — Les grandes puissances de France, Grande-Bretagne, Russie et Italie conclueront sans délai une convention militaire qui déterminera le minimum de forces militaires que la Russie sera tenue de tourner contre l'Autriche-Hongrie au cas où celle-ci lancerait toutes ses forces contre l'Italie. Cette convention militaire réglera également les problèmes relatifs à un armistice éventuel, dans la mesure où il ne relèverait pas, par sa nature, de la compétence du commandement suprême.

II. — L'Italie, pour sa part, s'engage à conduire la guerre avec tous les moyens dont elle dispose, en accord avec la France, la Grande-Bretagne, la Russie, et contre les Etats qui sont en guerre contre elles.

III. — Les forces navales de la France et de la Grande-Bretagne prêteront à l'Italie leur coopération active jusqu'à ce que la flotte autrichienne ait été détruite, ou jusqu'à la conclusion de la paix. La France, la Grande-Bretagne et l'Italie concluront à cette fin, sans délai, une convention navale.

IV. — Par le futur traité de paix, l'Italie recevra le Trentin, la totalité du Tyrol méridional jusqu'à sa frontière naturelle et géographique, le Brenner, la ville de Trieste et ses environs, le comté de Gorizia et Gradisca, toute l'Istrie, jusqu'au Quarnero, y compris Volosca et les îles istriennes, Cherso et Lussin et les petites îles de Plavnik, Unia, Canidoli,

Les articles de cet instrument qui concernent l'Albanie sont les cinquième, sixième et septième.

L'article VI donnait à l'Italie la souveraineté sur Valona et sa région, c'est-à-dire lui assurait la

Palazzuola, S. Pietro Nerovio, Asinello et Gruica, avec leurs îlots satellites.

V. — De même, l'Italie recevra la province de Dalmatie dans son étendue actuelle, y compris, vers le Nord, Lissarika et Trebinje et, vers le Sud, toute l'étendue en deçà d'une ligne partant de la mer au cap Planka et suivant le versant oriental, de façon à laisser aux mains de l'Italie toutes les vallées des rivières se jetant dans la mer près de Selenico, à savoir la Gikoca, la Krka et la Butisnjica, avec leurs affluents. A l'Italie également appartiendront les îles Nord et Est de la côte dalmate à partir de Premuda, Selve, Urbo, Skerda, Maon, Pago et Puntadura et plus au Nord, et allant vers le Sud jusqu'à Meleda, avec en plus les îles de S. Andrea, Busi, Lissa, Lesina, Tercola, Curzola, Cazza et Lagosta et les îlots et roches qui les entourent et aussi à partir de Pelagosa, à l'exception des îles de Grande et Piccola Zironà, Buje, Solta et Brazza, les zones suivantes seront neutralisées :

« 1° Toute la côte du cap Planka au Nord à la pointe méridionale de la péninsule de Sabbioncello au Sud cette péninsule étant dans la zone neutre.

« 2° La partie de la côte comprise entre un point situé à dix kilomètres de Ragusavecchia et la rivière Vojussa au Sud, de manière à inclure dans la zone neutralisée tout le golfe de Cattaro avec ses ports Antivari, Dulcigno, St-Jean de Medua et Durazzo, avec la réserve que les droits du Monténégro ne seront pas atteints dans la limite où ils sont basés sur la déclaration échangée entre les parties contractantes en Avril et Mai 1909. Ces droits étant reconnus uniquement en ce qui concerne les possessions actuelles du Monténégro ne devront pas être étendus à tels régions ou ports qui lui soient attribués à l'avenir.

« Aucune portion de côte appartenant actuellement au Monténégro ne sera soumise à l'avenir à la neutralisation, mais toutes les restrictions légales concernant le

maîtrise du canal d'Otrante d'un intérêt si capital pour elle.

Cette stipulation, si elle est en absolue violation

port d'Antivari auxquelles le Monténégro lui-même adhéra en 1909 restent en vigueur.

« 3° Toutes les Iles non attribuées à l'Italie.

« VI. — L'Italie aura la pleine souveraineté sur Valoná, l'Île de Saseno et un territoire assez étendu pour assurer leur défense (approximativement entre la Vojussa au Nord et à l'Est et la limite septentrionale de la Tchamouria au Sud).

« VII. — Ayant obtenu le Trentin et l'Istrie, par l'article IV, la Dalmatie et les Iles de l'Adriatique par l'article V, ainsi que le golfe de Valona, l'Italie s'engage, au cas où serait formé en Albanie un petit Etat autonome neutralisé, à ne pas s'opposer au désir éventuel de la France, de la Grande-Bretagne et de la Russie, de partager les régions septentrionale et méridionale de l'Albanie entre le Monténégro, la Serbie et la Grèce ; la côte Sud de l'Albanie, de la frontière italienne de Valoná au cap Stylos sera neutralisée.

« A l'Italie sera attribué le droit de diriger les relations extérieures de l'Albanie. En tout cas, l'Italie sera tenue de laisser à l'Est de l'Albanie un territoire assez étendu pour permettre l'existence d'une frontière commune entre la Grèce et la Serbie à l'Ouest du Lac Ochrida.

« VIII. — L'Italie obtiendra la pleine souveraineté sur toutes les îles du Dodécanèse qu'elle occupe actuellement.

« IX. — La France, la Grande-Bretagne et la Russie reconnaissent comme un axiome que l'Italie a un intérêt à maintenir l'équilibre des puissances en Méditerranée et son droit de prendre en cas de démembrement de la Turquie une part égale aux leurs en Méditerranée à saisir dans la région qui borde la province d'Adalia où l'Italie a déjà acquis des droits et des intérêts spéciaux mentionnés dans la convention italo-britannique.

« La zone qui sera attribuée à l'Italie sera comme de juste fixée en accord avec les intérêts vitaux de la France et de la Grande-Bretagne. De même on prendra en considération les intérêts de l'Italie même dans le cas où les Puissances maintiendraient pour une nouvelle période l'intégrité de la

de la garantie assurée par les grandes puissances à

Turquie d'Asie ou se borneraient à délimiter entre elles des sphères d'influence. Au cas où la France, la Grande-Bretagne et la Russie occuperaient pendant la présente guerre des régions de la Turquie d'Asie, toute la région bordant l'Adalia et définie ci-dessus d'une manière détaillée sera réservée à l'Italie qui se réserve le droit de l'occuper.

« X. — En Lybie, l'Italie obtient la reconnaissance de tous les droits et prérogatives précédemment réservés au Sultan par le traité de Lausanne.

« XI. — L'Italie recevra une contribution militaire correspondant à sa force et à ses sacrifices.

« XII. — L'Italie s'associe à la déclaration faite par la France, la Grande-Bretagne et la Russie, par laquelle les lieux saints mahométans devront être laissés à un état musulman indépendant.

« XIII. — Au cas d'une extension des possessions coloniales françaises et britanniques en Afrique aux dépens de l'Allemagne, la France et la Grande-Bretagne reconnaissent en principe le droit à l'Italie de réclamer pour elle certaines compensations sous forme d'une extension de ses possessions en Erithrée, en Somalie, en Lybie et dans les régions coloniales limitrophes des colonies françaises et britanniques.

« XIV. — La Grande-Bretagne s'engage à faciliter à l'Italie sans délai et dans des conditions favorables la conclusion d'un emprunt sur le marché de Londres d'un montant non inférieur à 50.000.000 de £.

« XV. — La France, la Grande-Bretagne et la Russie s'engagent à soutenir l'Italie dans la mesure où elle empêchera les représentants du Saint-Siège d'entreprendre une action diplomatique tendant à la conclusion de la paix et au règlement de questions relatives à la guerre.

« XVI. — Le présent traité devra être tenu secret. En considération de l'adhésion de l'Italie à la déclaration du 5 Septembre 1914, ceci ne sera publié qu'après la déclaration de guerre par l'Italie.

« Les représentants de la France, de la Grande-Bretagne et de la Russie ayant pris connaissance de ce mémorandum et étant habilités par les puissances à cette fin, se sont mis d'ac-

l'indépendance et à l'intégrité de l'Albanie (13), pour-
rait, à la rigueur, s'excuser par le besoin pressant,
par la nécessité pour l'Entente de s'assurer l'aide ita-
lienne, bien que son objet apparaisse illicite, com-
me en contradiction avec un acte d'une force juri-

cord comme suit avec les représentants de l'Italie qui étaient
également autorisés à cette fin par leur Gouvernement :

« La France, la Grande-Bretagne et la Russie donnent
leur plein accord au présent mémorandum présenté à elles
par le Gouvernement italien.

« En ce qui concerne les points I, II et III (relatifs à
la coordination des opérations militaires et navales des quatre
Puissances), l'Italie déclare qu'elle entrera activement en
guerre aussi vite que possible et en tout cas moins d'un mois
après la signature du présent acte au nom des parties con-
tractantes.

(Signé en 4 exemplaires, le 26 Avril 1915) :

Edward Grey, Jules Cambon, Imperiali, Benckendorff. »

« Notes : 1° ... (Précisions sur la Frontière des Alpes).

2° Les régions suivantes sur l'Adriatique seront, par les
soins des puissances de l'Entente, incluses dans les territoires
de la Croatie, de la Serbie et du Monténégro :

Au Nord de l'Adriatique, toute la côte commençant au
Golfe de Volosca près de la frontière italienne jusqu'à la fron-
tière septentrionale de la Dalmatie y compris toute la côte
appartenant actuellement à la Hongrie. Toute la côte de Croa-
tie, le port de Fiume et les petits ports de Nevi et Carlopago.

Au Sud de l'Adriatique où la Serbie et le Monténégro
ainsi que les îles de Seglia, Pervicio, Gregorio, Kali et Arbe.
ont des intérêts, toute la côte du cap Planka au cours du
Drin avec les très importants ports de Spalato, Raguse Cattaro,
Antivari, Dulcigno et St-Jean de Medua — Le port de Durazzo
sera assigné à l'Etat indépendant d'Albanie. »

[Cet instrument a été publié in *Current History*, T. VII,
part 3, pp. 495 et s. (B.D.I.C., 8°, P. 1255), avec un com-
mentaire de Léon Trotzki.]

(13) Art. 3 du statut du 29 Juillet 1913 (cf. supra, Pre-
mière Partie, Chapitre VII, § 5).

dique supérieure, d'un degré plus élevé ; l'acte règle, le traité-loi que constitue le statut de 1913. Mais telle n'est pas — nous le verrons — la seule stipulation illégitime de cet accord étonnant.

Il est du reste inutile de recourir à la notion de hiérarchie des actes internationaux pour montrer l'illicéité de l'objet de l'article VI du pacte de Londres, deux théories s'offrant en outre pour l'établir : celle des droits acquis et celle de l'acte contraire.

Le pacte de Londres, tout d'abord, porte atteinte aux droits acquis de l'Albanie, car, si l'on a pu parfois soutenir que le droit international ignorait les droits acquis (14) pour la raison qu'ils immobiliseraient le droit des gens et en arrêteraient les progrès, toute modification apportée devant, en effet, nécessairement altérer des droits anciens, cette négation n'est pas applicable aux droits patrimoniaux de l'Etat, à ceux consistant dans la possession d'un territoire, ou plus exactement dans une fixation de la compétence relative ou territoriale des Etats, ce qui n'a aucune répercussion sur l'évolution du droit des gens, évolution qui serait, au contraire, entravée par la fixité de règles concernant l'organisation internationale et l'intérêt général, qui réclament, pour progresser, d'incessantes modifications.

Etabli au mépris des droits acquis, le pacte de Londres était également en contradiction avec la théorie de l'acte contraire. Portant atteinte, en effet, à un statut établi par les six puissances et l'Albanie,

(14) Al. Alvarez. C. R. de la Conf. de Barcelone de 1921, pp. 97, 208, 221.

il n'était émis que par les quatre alliés européens. (14 bis)

Ainsi donc, à tous égards, le pacte de Londres était sans valeur juridique. Son inexécution ne pouvait donc pas donner lieu à réparation, comme c'est le cas lorsque deux traités énoncent des stipulations incompatibles et qu'il y a conflit entre deux obligations de même ordre, auquel cas l'Etat qui les a assumées ne pourra en exécuter qu'une, mais sera responsable de la non-exécution de l'autre (15). Si, comme nous l'avons dit, pour tenter de motiver l'illegalité de l'art. VI, on peut arguer de la théorie de la nécessité, qui aurait contraint les Alliés, dans un but éminent, à s'assurer l'alliance italienne, cet argument ne peut être invoqué en ce qui concerne l'article VII, dont la première partie prévoit le démembrement de l'Albanie au profit du Monténégro, de la Serbie et de la Grèce, au gré de la France, de la Grande-Bretagne et de la Russie. Il s'agit ici d'une stipulation absolument injustifiable, et qui n'a jamais, à notre connaissance du reste, été l'objet d'un plaidoyer quelconque.

Ainsi se présentait, en ce qui concerne l'Albanie, le pacte de Londres de 1915 ; ses articles VI et VII ne devaient du reste recevoir aucun effet ; l'Italie ayant elle-même implicitement rejeté le second par la proclamation Ferrero de 1917 dont nous étudierons la portée dans les développements qui vont suivre. (16)

(14 bis) L'applicabilité de cette théorie aux actes internationaux a été contestée par M. le Professeur Scelle (notes rec. Conf. Agrég. d. pub., 16 Mai 1942).

(15) Cf. Fauchille, *op.cit.* : 3^e Partie. Livre III, Chapitre I, n^o 819.

(16) Cf. *infra*. Deuxième Partie, Chapitre XI, § 3.

Après la signature du Pacte, l'Italie entra dans la guerre du droit, en appliquant les paroles que M. Salandra, son Président du Conseil, avait prononcées le 18 Octobre 1914 :

« Ce qu'il faut, c'est nous affranchir de tout préjugé ; bref, de tout autre sentiment que celui d'un égoïsme sacré au profit de l'Italie. »

CHAPITRE XI

L'ALBANIE PENDANT LA SECONDE PARTIE DE LA GUERRE

- § 1. — *L'occupation austro-hongroise.*
- § 2. — *La république autonome de Korcha.*
- § 3. — *La proclamation du Général Ferrero.*
- § 4. — *La situation politique à la fin des hostilités.*

Après la signature du pacte de Londres, la situation de l'Albanie s'aggraverait encore (1). La victoire austro-hongroise de Janvier 1916 sur les Serbes et les Monténégrins, l'expédition de Salonique, vont, en effet, étendre le champ de bataille au territoire albanais même, sur lequel se dérouleront, en Juillet et en Août 1918, l'offensive italienne et la contre-offensive austro-hongroise.

D'un ensemble d'événements enchevêtrés, trois faits se dégagent qui présentent un intérêt majeur pour notre propos.

Le premier, conséquence de l'occupation par des éléments du corps expéditionnaire français d'une portion de l'Albanie, est le protocole de Kortcha ; le second, la déclaration autrichienne d'autonomie (2) du 10 Mars 1917 ; le dernier, la proclamation Ferrero d'indépendance sous la protection de l'Italie. C'est à ces trois manifestations contradictoires que nous allons successivement nous attacher.

§ 1. — *Le Protocole de Kortcha*

Le détachement de la Strouma, qui commandait le Colonel Descoins (3), ayant été dissout, celui-ci fut envoyé, par le Général Sarraïl, le 15 Novembre

(1) Cf. J. Bourcart : *L'Albanie et les Albanais*. Paris, 1921, pp. 135 et s. (B.N. 8° J. 8853, mutil.).

(2) Cf. *supra* : Première Partie. Chapitre VII, § 3.

(3) Cf. Général Descoins : *Six mois d'histoire de l'Albanie*. Paris, s.d. (B.N. 8° J. 9880), pp. 7 et s.

1916, à Koritza (4), avec les instructions suivantes :

« Ni Grecs d'aucune sorte, ni Italiens, ni Essadistes à Koritza. » C'est le 21 Novembre que le Colonel Descoins parvint à destination. (5)

La ville était dans une agitation considérable ; le bruit courait que la France y voulait imposer par la force le gouvernement venizéliste.

M. Argyropoulo, ancien préfet de Salonique, avait été envoyé par Venizélos, après la constitution par celui-ci du Gouvernement provisoire de Salonique, dont il faisait partie, en Epire du Nord, et cherchait bien, en effet, à imposer son autorité ; mais il dut, le 22 Novembre, remettre les différents services de la région qu'il contrôlait déjà entre les mains de Descoins.

Les raisons de l'envoi de celui-ci étaient d'ordre purement militaire, le commandement ayant entrepris des opérations dans le secteur de Monastir, ne voulait pas être gêné par des troubles ou des guérillas entretenus en Albanie par les Etats limitrophes. « Il s'agissait (6) d'éteindre à tout prix un foyer d'incendie qui pouvait, le cas échéant, compromettre la sécurité de notre flanc gauche, et de créer à Koritza une zone de calme complet. »

Or, il y avait dans cette zone, aux termes d'un document officiel adressé par Descoins au Commandement, le 23 Novembre 1916 (7) :

(4) Nom grécisé de Kortcha.

(5) Il trouva à Koritza le 1^{er} Chasseurs d'Afrique, commandé par le Lieutenant-Colonel de Bournazel, qui quitta la ville le lendemain de son arrivée. Descoins y reste avec deux bataillons d'infanterie, deux escadrons de cavalerie et une section d'artillerie.

(6) Descoins, p. 10.

(7) Ibid., pp. 11 et 12.

En premier lieu :

Au Sud de Koritza, des bandes grecques royalistes dont les buts étaient, d'abord, de s'opposer à l'action des Venizélistes en Albanie ; ensuite assurer les communications postales entre la Cour d'Athènes et les Puissances centrales ; enfin de servir la cause de ces dernières puissances en entretenant l'agitation en Albanie.

En second lieu :

A l'Ouest de Koritza, des bandes austro-albanaises, dont le but était de servir la cause autrichienne, sous le prétexte de sauvegarder l'indépendance de l'Albanie.

En dernier lieu :

Au Nord de Koritza, des bandes bulgaro-albanaises agissant complètement avec les troupes bulgares dont elles faisaient, en quelque sorte, partie intégrante.

« Lorsqu'au mois d'Octobre 1916, les troupes (8) françaises sont venues occuper Koritza, elles ont trouvé le pays en grande effervescence, presque en révolution. La population du kaza de Koritza, qui, depuis le mois d'Août, se trouvait, pour la seconde fois, sous l'occupation grecque, souffrait tellement de cette administration mauvaise et corrompue qu'elle considérait ses employés comme des tyrans, et la Grèce comme un pays barbare. Jamais l'administration grecque n'a pu s'acquérir la sym-

(8) In *L'administration de Koritza pendant l'occupation militaire française* : Aperçu envoyé par les représentants de la population de Koritza à la Délégation albanaise à Paris.

In Demètre Kolovani : *La question de Koritza*. Paris, s.d., pp. 7 et s. (B.N. 8° J. 8591).

pathie du peuple du kaza de Koritza ; jamais les Grecs n'ont gouverné ici par la volonté du peuple ; ils ont toujours été considérés comme des étrangers et des usurpateurs du droit légitime des Albanais... Dès l'arrivée des troupes françaises à Koritza, toute la population, sans distinction de religion, s'est soulevée immédiatement contre les Grecs, et, dans les réunions publiques, la réintégration de l'indépendance albanaise fut réclamée. S'adressant alors au Commandement français, la population du kaza de Koritza lui exprima son désir de vivre libre et de disposer d'elle-même, en le sollicitant de la prendre sous sa protection, et de la défendre contre les Austro-Bulgares, d'un côté, et contre les Grecs, de l'autre.

« Le 10 Décembre 1916, eut lieu, à Koritza, une grande réunion des représentants de la population qui, vu la situation de la région, séparée du reste de l'Albanie par le fait de la guerre, se proclama autonome ; et les autorités administratives albanaises furent rétablies. »

Un protocole fut signé entre les autorités françaises et les notables albanais pour organiser la collaboration entre les pouvoirs locaux et les occupants. (g)

(g) Kortcha, 10 Décembre 1916.

PROTOCOLE

1° En conformité de la volonté de la population albanaise exprimée par ses représentants, le kaza de Kortcha (Koritza) avec les régions de Bilishti, Kologne, Opari et Gora, a été constitué en district autonome devant être administré par des autorités albanaises sous la protection des autorités militaires françaises.

2° L'administration du district sera confiée à une Com-

Un conseil d'administration, nommé bientôt

mission composée de 14 membres chrétiens et musulmans en nombre égal. Cette Commission aura :

- a) A prendre toutes les mesures pour la bonne administration du district de Kortcha et de sa périphérie ;
- b) A contrôler et administrer les services publics.

3° La Commission soumettra à l'approbation des autorités militaires françaises les noms de ceux qui seront chargés de la direction des services publics ; la nomination des fonctionnaires sera du ressort des autorités militaires françaises.

4° Par les soins du chef de la Police, il sera formé un corps de gendarmerie pour veiller à l'ordre et à la tranquillité publics.

5° Il sera en outre constitué un corps mobile de gendarmes albanais pour la défense de l'autonomie du pays et la liberté du peuple.

6° A ce même effet, des corps réguliers de volontaires seront constitués et leur importance numérique sera en rapport avec les exigences des événements et les disponibilités financières du trésor.

7° En cas de nécessité de participation dans les actions militaires, la gendarmerie, les détachements de gendarmerie mobile et les corps de volontaires seront placés sous le haut commandement de l'officier français commandant le secteur de Kortcha.

8° L'albanais sera la langue officielle.

9° Le drapeau du district autonome de Kortcha sera le drapeau traditionnel de Scanderbeg, avec une banderole aux trois couleurs de France.

Pour l'autorité militaire française :

(s) Descoins ;

Pour la population : (14 Délégués).

Les élus de la population de Kortcha sont nommés membres du Conseil d'administration.

Fait à Kortcha, le 10 Décembre 1916,

(s) Pour l'autorité militaire française,

Le Colonel Commandant le secteur de Kortcha :
Descoins.

Conseil des Notables, et réduit de quatorze à douze membres, fonctionna avec bonheur, sous la direction d'un président choisi dans son sein, et renouvelable tous les trois mois. Les finances du kaza furent très florissantes, puisque l'exercice 1918 fut clos avec un excédent de trois millions de francs. L'administration militaire française avait fait émettre, par la Direction des finances, un papier monnaie et des timbres-poste.

La mission purement militaire avait été dépassée et s'était développée ainsi en une sorte d'organisation de la région à tous les égards.

Mais le Gouvernement grec, une fois entré dans la guerre, obtint du commandant de l'Armée française d'Orient (10), général Henrys, le rétablissement à Kortcha des écoles grecques, au début de 1918, malgré l'avis contraire des notables.

Le 16 Février 1918, le général Salle devait abroger le protocole du 10 Décembre 1916, ce qui replaçait la région sous le régime de l'occupation pure et simple.

La république autonome de Kortcha avait vécu. (11)

(10) Le rapport Descoins à Sarrail, du 9 Janvier 1917, in Descoins, op.cit., pp. 29 et s., expose la situation de l'Etat autonome de Koritza qui remplissait toutes les fonctions administratives et financières, postes, ravitaillement, justice, écoles, police, travaux publics, papier-monnaie.

« La « République » a bien fonctionné, elle élaborait 25 lois ou règlements d'administration publique entre le 10 Décembre 1916 et le 16 Février 1918. »

(11) Vide l'article de M. de Maizière, in *Petit Parisien* du 10 Mai 1917.

§ 2. — *La déclaration autrichienne d'autonomie
de Janvier 1917*

Essad Pacha s'étant proclamé en guerre contre les Empires centraux (12), la France accrédita auprès de lui M. de Fontenay, mais il ne représentait qu'une faible force et les autres Alliés l'ignorèrent complètement ; sa collaboration, pourtant, eût pu être fort utile, lorsqu'en Janvier 1916, des forces austro-hongroises occupèrent le Nord de l'Albanie avec Scutari, après avoir refoulé les Serbes en retraite à travers le pays. Car, sur place, les Autrichiens ne trouvèrent que d'utiles auxiliaires, Prenk Bib Doda, Louis Gurakuchi et Akif Pacha Elbasani, qui adressèrent à leurs compatriotes des proclamations les exhortant à collaborer avec les Austro-Hongrois, qui étaient présentés comme des libérateurs.

Ahmed Zogou, s'étant joint à ce mouvement, fut élu président de la Commission exécutive nommée par une Assemblée nationale provisoire. (13)

Le 18 Février, cette Commission convoqua un Congrès national, qui fut tenu le 18 Mars avec le programme suivant :

« Exprimer la gratitude nationale aux Puissances reconnaissant le droit aux Albanais d'arborer leur drapeau dans toutes les parties du pays et de se gouverner eux-mêmes.

« Exprimer le désir de la nation à S. M. le Roi, d'un retour aussi rapproché que possible dans son Etat.

« Discuter la manière dont serait gouverné le pays en attendant le retour du Roi. »

Mais les autorités autrichiennes d'occupation

(12) Cf. *The Times*, 16 Août 1917 et 10 Avril 1917.

(13) Swire, op. cit., p. 260.

prohibèrent bientôt toute activité politique (14), n'autorisant que les organismes d'ordre économique, et, le 14 Avril, un Conseil administratif, dirigé par A. Kral, membre autrichien de l'ancienne Commission de contrôle, fut constitué à Scutari.

En Autriche même, le sort futur de l'Albanie était l'objet de conceptions diverses (15), dont la plus généralement professée était la souveraineté du Prince Guillaume sur un territoire agrandi aux dépens des petits Etats slaves. (16)

Mais, en Janvier 1917, le commandant des troupes austro-hongroises en Albanie fit une proclamation capitale qui exprime les intentions de son gouvernement de « donner au pays une administration organisée en tenant compte des croyances traditionnelles, de la langue, des droits et des coutumes du peuple, et, par là, garantir la sécurité des personnes, l'honneur et la propriété, réparer les dommages causés par les guerres et les troubles, jeter les bases du développement futur de la prospérité de la nation. Le peuple albanais sera, par ce Gouvernement, instruit de façon à pouvoir, aussi rapidement que possible, en évitant les errements précédents, jouir du droit qui est le sien de se gouverner lui-même.

« Lorsque les conditions préliminaires à l'autonomie du pays seront remplies, l'Autriche-Hongrie procèdera, sans délai, à l'installation d'un gouver-

(14) Cf. *The Times*, 16 Août 1916 et 10 Avril 1917.

(15) Cf. A. F. Pribram : *Österreich-Ungarns Aussenpolitik...* 1908-1914... Leipzig, 1930 (B.N. 8° M. 13666, 19-27). Et : *Les traités politiques secrets de l'Autriche-Hongrie*, 1879-1914. Traduc. C. Jordan, Paris, 1923. (B.N. 8° G. 13.519/1).

(16) Cf. Pour l'attitude bulgare, *The Times*, 23 Avril 1918.

nement albanais et, à l'avenir, n'ôtera pas sa protection actuelle au pays. » (17)

C'était affirmer que l'Albanie resterait soumise, sinon à la souveraineté, au moins au protectorat, ou au quasi-protectorat, de l'Autriche-Hongrie (18). Les événements devaient donner un autre cours à l'histoire albanaise. Les seules traces que laissa l'occupation autrichienne furent d'ordre matériel ; d'ailleurs, à cet égard, elle ne fut pas nuisible au pays, qu'elle développa même économiquement, par la construction de routes, de ponts et de voies ferrées, nécessités par les exigences stratégiques, et qui présentèrent, par la suite, une utilité, bien qu'un grand nombre d'ouvrages ait été détruit lors de l'évacuation.

§ 3. — *La proclamation Ferrero*

A partir de 1916, l'importance du corps expéditionnaire italien dans la région de Valona s'accrut considérablement.

L'occupation italienne s'étendit au Sud et à l'Est, pour établir la jonction avec l'armée de Salonique.

Les Grecs furent refoulés d'Epire.

Le 3 Juin 1917, le Général Giacinto Ferrero, commandant en chef le XV^e corps italien à Argyrocastro, fit la proclamation suivante :

(17) Lorsqu'à la fin de 1917, le gouvernement bolchévique publia le pacte de Londres, les autorités austro-hongroises le firent traduire et répandre dans les régions qu'elles occupaient. La proclamation du général Ferrero fut peut-être dans une certaine mesure destinée à calmer l'agitation ainsi créée.

(18) Cf. Pour cette notion, Fauchille : op.cit. Première Partie. Livre I^{er}, Chapitre I, 176 (3).

« A toutes les populations albanaises !

« Aujourd'hui, 3 Juin 1917, heureux anniversaire des libertés statutaires italiennes, nous, Lieutenant-Général Giacinto Ferrero, commandant le XV^e corps d'armée, par ordre du Gouvernement du Roi Victor-Emmanuel III, proclamons solennellement l'unité et l'indépendance de toute l'Albanie sous l'égide et la protection du Royaume d'Italie.

« Albanais, vous aurez, par cet acte, des institutions libres, des milices, des tribunaux, des écoles dirigées par des citoyens albanais. Vous pourrez administrer vos propriétés, le fruit de votre travail, pour votre avantage personnel et pour le bien toujours plus grand de votre pays.

« Albanais, où que vous soyez, libres déjà sur votre territoire propre, ou exilés à travers le monde, ou encore assujettis à des dominations étrangères aux généreuses promesses, mais, en fait, violentes et dépradatrices, de race noble et très ancienne, vous avez des souvenirs et des traditions séculaires qui vous relient à la civilisation romaine et vénitienne ; vous connaissez la communauté des intérêts italo-albanais sur la mer qui nous sépare, mais aussi qui nous réunit.

« Unissez-vous tous, tant que vous êtes, hommes de noble patrie, accourez tous à l'ombre des pavillons italien et albanais pour prêter un serment solennel à l'objet de la proclamation faite aujourd'hui au nom du Gouvernement italien, l'Albanie indépendante avec l'amitié et la protection de l'Italie. »

En présentant le cabinet remanié à la Chambre le 20 Juin, M. Boselli, premier ministre, déclara (17) que le cabinet représentait une unanimité d'idées

(19) In *The Times*, 22 Juin 1917.

et d'activité dirigée vers les vastes buts à atteindre pour l'Italie.

Le Baron Sonnino, ministre des Affaires Etrangères, précisa que « la récente proclamation du commandant des troupes italiennes en Albanie confirmait, une fois de plus, l'intérêt particulier que le Gouvernement attachait aux destinées de ce peuple brave, qui sont intimement liées à la possession certaine et directe par nous de Valona et de ses environs, et au règlement général du problème adriatique, qui est d'importance vitale pour l'Italie.

« Nous préconisons l'indépendance de l'Albanie comme conforme aux principes généraux sur lesquels sont fondées nos alliances et qui ont été récemment proclamées avec tant d'éloquence par les Etats-Unis et la nouvelle Russie libérale.

« L'Italie, en ce qui concerne l'Albanie, n'a pas d'autre objet que de défendre ce pays contre l'intervention ou les intrigues éventuelles d'une tierce puissance. L'Italie garantira à l'Albanie le droit de disposer librement de sa politique intérieure, et soutiendra ses droits légitimes et ses intérêts dans l'Assemblée nationale. Les Puissances, réunies pour discuter le traité de paix, auront pour tâche de déterminer les frontières précises entre l'Etat albanais et les Etats voisins. En raison de la guerre, les autorités locales doivent nécessairement être soumises au commandement militaire, qui, toutefois, est rempli du plus grand respect pour les coutumes en vigueur et les intérêts locaux.

« Après la Conférence de la paix, les Albanais eux-mêmes décideront librement de leur régime intérieur. »

Ces deux documents, la proclamation du général Ferrero et le discours du Baron Sonnino, forment un tout homogène du plus haut intérêt.

Cet ensemble, en effet, est en opposition complète avec l'article VII du Pacte de Londres (20) qui prévoyait, qu'une fois remplie des droits que lui attribuaient les articles précédents, l'Italie ne pourrait s'opposer au partage d'une importante partie de l'Albanie entre ses voisins slaves et grecs, or, Ferrero proclamait, d'ordre du Roi d'Italie, l'unité et l'indépendance de l'Albanie tout entière sous la protection italienne, et Sonnino écartait toute tierce puissance. C'était là repousser une stipulation essentielle de la partie du pacte relative à l'Albanie, et faire survenir ainsi la condition résolutoire tacite (21) ; la résolution générale du pacte ne sera d'ailleurs pas entraînée pour autant, car il consiste dans la réunion des stipulations indépendantes les unes des autres ; tous ses éléments non relatifs à l'Albanie échapperont donc à cette conséquence. Mais, pourrait-on objecter, l'inclusion dans les traités internationaux d'une condition résolutoire tacite, par assimilation de ces actes aux contrats synallagmatiques du droit privé, ne réunit pas l'unanimité de la doctrine ; c'est pourquoi nous allons indiquer une cause subsidiaire d'extinction des articles du pacte de Londres relatifs à l'Albanie, tirée également des déclarations Ferrero et Sonnino, à savoir l'impossibilité juridique d'exécution : Cette impossibilité se présente en effet dans l'hypothèse de la collision de plusieurs engagements internationaux, et c'est notre cas, puisque l'exécution de l'engagement *verbis* qu'est la proclamation Ferrero, eût constitué précisément une violation de l'article VII du pacte de Londres.

Les co-signataires de ce pacte se trouvaient donc

(20) Cf. Deuxième Partie. Chapitre X, note 12.

(21) Cf. pour cette notion, Fauchille : Troisième Partie. Livre III. Chapitre Premier, n° 854/1.

par là dégagés de leurs obligations indivisibles de cet article VII, c'est-à-dire de toutes celles qui concernent l'Albanie.

§ 4. — *La situation politique à la fin des hostilités*

Dès le 8 Décembre 1918, et avec la permission des autorités militaires italiennes et françaises, Ismaïl Ndroqa fit une proclamation pour convoquer des délégués de l'Albanie Centrale à une Assemblée Nationale qui se tint à Tirana le 19 Décembre, sous la présidence d'Abdi Bey Toptani.

Elle décida que, le 11 Janvier 1919, serait tenue à Kruja une Assemblée Nationale pour l'ensemble du pays, et demanda, en conséquence, aux autorités françaises et italiennes, de permettre la désignation de délégués dans les régions qu'elles occupaient militairement. Un bessa général fut proclamé pour une année.

Mais, en même temps, Mehmed Bey Konitza, ancien ministre d'Albanie en Grèce, sous le règne du Prince Guillaume, organisa, le 25 Décembre, une assemblée de 48 délégués, représentant toutes les régions du pays, à l'exception de Valona, Tchamouria, Korça, Stavora, Ljuma et Pishkopj, qui forma un gouvernement provisoire, composé des représentants de tous les partis et de toutes les religions.

C'est que l'Assemblée du 19 Décembre s'était faite contre les vœux de l'Italie, qui tentait, en suscitant cette assemblée de Durazzo, de diviser l'opinion. Mais les délégués de l'Albanie Centrale, venus eux aussi à Durazzo, y amenèrent la proclamation d'un Gouvernement Provisoire (22), tandis que l'Ita-

(22) Son acte constitutif fut ainsi conçu :

« Les délégués de toutes les régions albanaises réunis

lie avait préconisé la constitution d'une simple commission qu'elle aurait dirigée.

Le programme de ce gouvernement, reflétant les conditions dans lesquelles il se trouvait, fait toutefois à l'influence italienne une part prépondérante, lui permettant de s'installer solidement dans le pays.

Son programme-déclaration, publié à Durazzo le 24 Janvier 1919, est très net à cet égard :

« Action interne.

« Pour le développement de son programme intérieur, le Gouvernement provisoire doit prendre immédiatement les mesures suivantes :

« I. — Les délégués aux différentes branches de l'administration doivent préparer le plus tôt possible les projets relatifs aux matières de leur compé-

dans la ville de Durazzo, en Assemblée Nationale, pleinement confiants dans les déclarations faites par les Grandes Puissances de l'Entente, au sujet des droits des petites nationalités, se basant sur les nobles principes proclamés par M. Wilson, Président des Etats-Unis d'Amérique, en ce qui concerne le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, se référant spécialement aux décisions de la Conférence de Londres de 1913, qui a reconnu et proclamé l'indépendance de l'Albanie, sous une forme gouvernementale établie par la Conférence elle-même, après avoir entendu les déclarations des promoteurs de cette Assemblée, MM. Mufid Bey Libohova, et Mehmed Bey Konitza, sur la nécessité de la création d'un organe national, ont décrété à l'unanimité la formation d'un gouvernement provisoire pour faire face à la situation actuelle du pays.

« S.E. Turkhan Pacha est élu président du Gouvernement provisoire, S. E. Prenk Bib Doda Pacha, vice-président.

« Ont été élus comme membres : Sami Bey Vrioni, Mgr Louis Bumci, Mufid Bey Libohova, le Dr. M. Turkulli, Mehmed Bey Konitza, Louis Gurakuki, Midhat Bey Frasheri, Lef Nosi, Feisi Bey Alizoti, Pierre Poga, Mehdi Bey Frasheri et Mustapha Kruja.

« Une partie des membres du Gouvernement restera en Albanie, tandis que les autres composeront la délégation albanaise à la Conférence de la Paix. »

tence. Pour faciliter sa tâche, le Gouvernement Provisoire fera immédiatement les démarches nécessaires auprès du Gouvernement Royal d'Italie pour demander des Conseillers spécialistes rétribués par l'Etat Albanais, pour l'administration intérieure, le service sanitaire, pour la justice, pour les finances et douanes, pour les travaux publics et pour les postes et télégraphes.

« II. — Les délégués pour les affaires intérieures procéderont immédiatement à la réorganisation et au développement de la gendarmerie et de la milice, et, dans ce but, le Gouvernement provisoire, demandera au Gouvernement italien deux officiers supérieurs, avec le personnel et matériel nécessaires, comme armes, équipements, etc..

« III. — Etant donné que les contrées de l'Albanie du Nord, récemment occupées par les Serbes, sont devenues le foyer de propagande d'Essad Pacha, le Gouvernement provisoire demandera l'intervention du Gouvernement d'Italie, afin que ces contrées soient évacuées par les troupes serbes, et occupées par les troupes italiennes jusqu'à conclusion définitive de la paix. En même temps, le Gouvernement provisoire demandera aux autorités locales la plus sévère vigilance contre les hommes d'Essad Pacha, dans le but d'empêcher tout agissement de leur part nuisible à l'intérêt du pays.

« IV. — Pour régler la question monétaire, le Gouvernement provisoire albanais tâchera d'entrer en relation par l'intermédiaire du Gouvernement italien avec une banque italienne, laquelle se chargera d'ouvrir une succursale en Albanie, dont le fonctionnement sera réglé aux conditions établies entre elle et le Gouvernement provisoire.

« V. — En se basant sur les dépenses mensuelles de ses branches de l'administration qui se

trouvent déjà en fonctions, et en y ajoutant les dépenses pour les autres services à créer, ainsi que celles pour la milice et la gendarmerie, le Gouvernement provisoire doit préparer le plus tôt possible un budget préventif pour un trimestre, lequel, après, devra servir de base au budget définitif.

« V. — Aux minorités qui seront comprises dans les frontières ethniques de l'Albanie, seront garantis les mêmes droits dont jouissent les majorités, et on leur fera les plus larges concessions dans les limites de la Constitution et compatibles avec les droits de souveraineté de l'Etat albanais. D'un autre côté, le Gouvernement provisoire fera tout son possible afin que les mêmes droits soient reconnus aux minorités albanaises qui pourront rester hors des frontières de l'Albanie indépendante. »

Peu après, était signée, le 20 Août 1919, une convention avec l'Italie laissant à celle-ci une sorte de haut-commissaire à Durazzo, ce qui contribua à agiter la population, et à créer le mouvement de réaction qui devait renverser le gouvernement si italophile de Turkhan Pacha. (23)

-
- (23) *Premier Ministre* : Turkhan Pacha.
Vice-Président : Prenk Bib Doda Pacha.
Ministre de l'Intérieur : Mehdi Bey Frasheri.
Ministre des Affaires Etrangères : Mehmed Bey Konitza.
Ministre de la Justice : Pierre Poga.
Ministre de l'Instruction Publique : Louis Gurakuchi.
Ministre des Finances : Freizi Bey Alizoti.
Ministre de l'Agriculture : Sami Bey Vrioni..
Ministre des Postes et Télégraphes : Mustapha Kruja.
Ministre de l'Economie Nationale : Lef Nosi.
Ministres sans portefeuille : Dr. Michaël Tourtoulis, Mu-
fid Bey Libohova, Mgr Louis Bumchi, Midhat Bey Frasheri.

CHAPITRE XII

L'ALBANIE ET LA PAIX

- § 1. — *Les convoitises concurrentes.*
§ 2. — *L'action des Etats-Unis.*

Si, comme nous venons de le voir, le Pacte de Londres se trouvait, en ce qui concerne le problème albanais, privé de validité, en raison de l'action italienne de 1917, ce n'est pas cependant cette cause que vont tout d'abord invoquer la France et la Grande-Bretagne, mais une cause plus générale et affectant le pacte tout entier.

MM. Tittoni et Nitti, à leur arrivée à Paris, furent, en effet, accueillis, le 28 Juin 1919, par une communication de Lloyd George et Clemenceau, aux termes de laquelle le pacte de 1915 n'aurait pas de caractère juridiquement obligatoire, mais devrait être considéré comme un préliminaire qui servirait de base de discussion. Et le principal argument invoqué en ce sens était que l'Italie avait violé les obligations découlant de l'article II du pacte en ne déclarant pas immédiatement la guerre à l'Allemagne. (1)

M. Tittoni, le 7 Juillet, contesta ce point de vue, affirmant qu'aucune date n'avait été spécifiée, et que l'Italie était entrée en guerre contre l'Allemagne aussitôt que l'état de sa préparation militaire l'avait permis.

Sept mois plus tard, d'ailleurs, par le mémorandum franco-britannique du 9 Janvier 1920, la Fran-

(1) La Commission des Réparations a fixé ensuite la date de la belligérance *de facto* de l'Italie avec l'Allemagne au 26 Mai 1915, ce qui implique que l'Italie aurait accompli des actes de guerre contre l'Allemagne immédiatement, bien qu'elle ne lui eût pas déclaré la guerre.

ce et la Grande-Bretagne déclarèrent qu'elles se considéraient comme liées par le pacte de Londres.

Mais c'est des Etats-Unis que va surgir l'opposition politique décisive à l'exécution du pacte, qui avait soulevé, d'autre part, de graves difficultés des côtés grec et yougoslave.

§ I. — *Les convoitises concurrentes*

Tandis que le Gouvernement albanais avait nommé une délégation à la Conférence de la Paix (2), que le Comité des Dix entendra le 24 Février 1919, les Yougoslaves avaient, le 18 Février, adressé à la Conférence une demande portant sur les territoires albanais du Sud ; ils y faisaient ressortir que cette attribution ne se trouvait justifiée que par les sacrifices territoriaux qui leur seraient imposés si l'on exécutait les stipulations du pacte de Londres, et que, dans le cas contraire, la Yougoslavie se déclarait, à l'inverse, favorable au maintien d'une Albanie indépendante dans son intégrité.

Cette première difficulté se doublait de la rivalité entre la Grèce et l'Italie, qui désiraient toutes deux se voir attribuer d'identiques et importantes portions du territoire albanais.

Pour résoudre ces problèmes, une Commission d'experts fut nommée le 18 Février 1919. (3)

(2) Turkhan Pacha, Mehmed Bey Konitza, Louis Bumchi, Midhât Bey Frashëri et Michael Tourtoulis.

(3) France : MM. Jules Cambon et Jean Gout.

Grande-Bretagne : Sir Robert Borden et Sir Eyre Crowe.
Italie : Colonel Castoldi et M. di Martino.

Etats-Unis : Dr. W.-L. Westermann et M. Klive Day.

Mais, devant sa partialité évidente, Turkhan Pacha adressa une note à G. Clemenceau, pour lui suggérer la solution qui consisterait à faire nommer par la Société des Nations, pour une période de plusieurs années, une puissance mandataire non signataire du pacte de 1915, par exemple les Etats-Unis d'Amérique (4), qui administrerait l'Albanie, en s'efforçant d'éviter toute propagande et toute intimidation, jusqu'à une date fixée pour un plébiscite par lequel les habitants eux-mêmes exprimeraient leur volonté.

Cette proposition n'eut pas de suite positive, mais le 14 Mai, devant l'impossibilité d'arriver à un accord satisfaisant, les Experts abandonnèrent la question albanaise.

Les deux sources externes de difficultés à l'exécution du pacte de Londres : rivalité italo-grecque et demande de compensation yougoslave, allaient toutes deux être levées par des voies opposées. La première, par un accord secret entre la Grèce et l'Italie, visant à assurer la réalisation des appétits de ces Etats ; la seconde, par un traité régulier impliquant l'abandon par l'Italie de ses ambitions balkaniques.

Dès la constitution, le nouveau ministère italien de M. Nitti s'employa à mettre fin à la rivalité italo-grecque, que n'avait pu éviter le cabinet Orlando.

Après des échanges de vues et des négociations préliminaires, fut signé à cette fin, le 29 Juillet 1919,

(4) Cf. Erickson : *United States as a mandatory of Albania*. Paris, 1919.

le traité secret Tittoni-Venizélos (5), qui constituait un engagement mutuel d'entraide devant la Conférence de la Paix.

(5) Grèce-Italie. Accord secret concernant la Méditerranée Orientale et la Péninsule balkanique, signé à Paris, le 29 Juillet 1919.

(In Giannini : *Documenti diplomatici della pace orientale*. Roma, 1922, p. 25. — Et Martens, 3-XII-575).

« Les Gouvernements Hellénique et Italien, respectivement représentés par les Chefs de leurs Délégations à la Conférence de la Paix, savoir, S. Exc. Eleuthérios Venizélos, Président du Conseil des Ministres du Royaume de Grèce, et S. Exc. Tommaso Tittoni, Ministre des Affaires Etrangères du Royaume d'Italie, sont tombés d'accord sur les points suivants :

« 1. — L'Italie s'engage à prêter tout son appui auprès de la Conférence aux revendications présentées par la Grèce pour la Thrace Occidentale et Orientale dans le Mémoire de M. Venizélos du 30 Décembre 1918.

« 2. — L'Italie s'engage de même à prêter tout son appui auprès de la Conférence à la demande de la Grèce concernant l'annexion de l'Albanie du Sud (Epire du Nord)...

« Au cas où la Grèce viendrait en possession de ces territoires de l'Albanie du Sud (Epire du Nord), le Gouvernement Grec s'engage à rembourser au Gouvernement Italien les dépenses faites par lui pour des travaux de caractère permanent (routes, ports, édifices publics, écoles, etc...) et ne se rapportant pas exclusivement aux besoins de la guerre. Une Commission où l'Italie et la Grèce seront également représentées en établira la valeur en choisissant un arbitre en cas de désaccord.

« Le Gouvernement Grec s'engage à accorder à l'Italie en location pendant cinquante ans une partie du port de Santi Quaranta qui formera zone franche.

« Si le Gouvernement Hellénique ne construit pas lui-même des lignes de chemin de fer reliant le port de Santi Quaranta à l'intérieur, il s'engage à accorder la préférence à des Sociétés italiennes qui demanderont à les construire, à

La Grèce y demanderait, avec l'appui italien, l'annexion de l'Albanie du Sud, tandis que l'Italie,

conditions égales à celles des autres Puissances. Il en sera de même en ce qui concerne l'exploitation de ces lignes.

« Les contrats de travaux publics en cours et ne se rapportant pas exclusivement aux besoins de la guerre ; passés entre les administrations militaires ou navales italiennes et des entrepreneurs ou fournisseurs sur les territoires qui reviendront à la Grèce seront liquidés équitablement par une Commission où l'Italie et la Grèce seront également représentées, choisissant un arbitre en cas de désaccord.

« 3. — La Grèce s'engage à soutenir devant la Conférence le mandat de l'Italie sur l'Etat albanais.

« La Grèce appuiera la reconnaissance de la Souveraineté italienne sur Valona et l'hinterland que l'Italie jugera nécessaire pour la défense de cette région.

« La Grèce confirme la neutralisation du Canal de Corfou stipulée par la Conférence de Londres de 1913-1914.

« En plus, les deux Gouvernements sont tombés d'accord sur les clauses suivantes :

« Il ne sera pas construit de digues et défenses fixes sur toute l'étendue de la mer comprise entre le cap Stylos et Aspri Ruga d'un côté, et les îles opposées de l'autre qui pourraient empêcher ou réduire les passages entre ces îles et la côte ou faciliter la constitution d'une base navale.

« De même, aucune œuvre de fortification ne sera construite sur la côte depuis le cap Stylos jusqu'à Aspri Ruga sur une profondeur de vingt-cinq kilomètres (jusqu'à la vallée de Zrinos et du Xeria ou sur le massif du Chamanda), ainsi que sur la partie des îles située en face de cette côte.

« Il n'y aura pas d'aérodromes militaires dans la région neutralisée ni de défenses sous-marines fixes ou mobiles, et il ne sera pas permis de construire et entretenir des magasins et dépôts d'approvisionnement militaires terrestres, navals et aériens de tout genre.

« Des garanties spéciales pour la liberté de l'enseignement, la liberté religieuse, le droit de famille des musulmans, leur régime Erazii-Emirié, les Wakoufs, seront accordées par le Gouvernement Hellénique aux populations non grecques

soutenue par la délégation grecque, revendiquerait la souveraineté sur Valona et son hinterland, et un protectorat sur le reste du pays. Ces vues ne devaient pas se réaliser grâce à l'opposition active du Président Wilson, dont nous allons voir les nombreuses manifestations.

de l'Albanie du Sud (Epire du Nord) qui reviendront à la Grèce.

« Le Gouvernement Italien donne les mêmes garanties aux Communautés grecques qui seront sous son administration dans le territoire de Valona et le reste de l'Albanie, d'entretenir librement leurs établissements scolaires, charitables ou de bienfaisance, ainsi que leurs églises et établissements religieux sous la dépendance du Patriarcat OEcuménique.

« Une amnistie complète pour les crimes et délits politiques sera accordée tant de la part de l'Italie que de la part de la Grèce dans les territoires sous leur administration respective en Albanie et dans l'Epire du Nord (Albanie du Sud).

« 4. — Le Gouvernement Hellénique s'engage, pour le cas où ses revendications en Thrace et dans l'Epire du Nord (Albanie du Sud) recevraient définitivement satisfaction, à renoncer en Asie Mineure, au profit du Gouvernement Italien, à ses prétentions sur les territoires situés...

« Le Gouvernement Grec considérerait la condition de cette renonciation comme remplie, même dans le cas où, par suite de l'opposition éventuelle des Etats-Unis, et malgré l'appui du Gouvernement Italien en faveur de la Grèce, Koritza ne serait pas englobée dans les territoires qui reviendraient à la Grèce...

« 7. — Dans le cas où l'Italie n'obtiendrait pas satisfaction en ce qui concerne ses aspirations en Asie Mineure, elle reprend pleine liberté d'action par rapport à tous les points du présent accord.

« Dans le cas où la Grèce n'obtiendrait pas satisfaction en ce qui concerne ses revendications formulées dans l'article 4, elle reprend pleine liberté d'action par rapport à tous les points du présent accord.

« 8. — La réalisation de cet accord ne dépendant pas des Hautes Parties Contractantes, et cet accord n'étant que la détermination d'une ligne de conduite commune à suivre

§ 2. — *L'action des Etats-Unis*

Déjà, au cours du conflit mondial, le Président des Etats-Unis avait, dans le neuvième des fameux Quatorze points, proclamé que « le réajustement des frontières de l'Italie devra être effectué suivant la base de nationalités clairement reconnaissables », et, si l'on ne peut appliquer cette formule au problème qui nous occupe, puisque, hormis Valona, l'Italie n'entendait pas inclure l'Albanie dans son territoire métropolitain, mais recevoir seulement un protectorat sur elle, il faut néanmoins voir, dans l'adhésion des Alliés à cette déclaration, une renonciation tacite à l'ensemble des modifications territoriales prévues au profit de l'Italie par le Pacte de Londres.

Mais plus directe est l'opposition américaine postérieure à l'armistice (6) ; le 23 Avril 1919, le Président Wilson affirmait :

vis-à-vis de la Conférence, il devra toujours demeurer secret puisqu'il n'est pas un vrai traité qui, d'après les principes adoptés, devrait être publié.

« La seule déclaration que les deux Ministres peuvent faire est celle qu'ils ont résolu de traiter avec un esprit de conciliation les différentes questions qui intéressent les deux pays devant la Conférence.

« Les clauses du présent accord qui ne seront pas comprises dans les traités de paix formeront l'objet d'une Convention spéciale.

« Fait en double, Paris, le 29 Juillet 1919.

« (s) E. Vénizélos.

« (s) Tom. Tittoni. »

(6) Cf. L'hebdomadaire *The Near East and India* (sections consacrées à l'Albanie : année 1920).

« Quand l'Italie est entrée dans la guerre, elle y est entrée sur la base de l'accord défini mais confidentiel avec la Grande-Bretagne et la France, accord actuellement connu sous le nom de Pacte de Londres.

« Depuis ce temps, tout l'aspect des circonstances a été changé. Beaucoup d'autres puissances, grandes et petites, sont entrées dans la lutte sans avoir connaissance de l'accord confidentiel. L'Empire austro-hongrois, alors ennemi de l'Europe, et aux dépens de qui le pacte de Londres devait se réaliser en cas de victoire, est tombé en pièces et n'existe plus... Les points d'appui donnés à l'Italie sur la côte orientale de l'Adriatique étaient destinés à lui permettre d'assurer la sécurité de ses propres côtes contre une agression navale de l'Autriche-Hongrie... C'est à l'Italie de décider si elle veut être entourée d'amis, si elle veut montrer aux peuples nouvellement affranchis cette qualité, la plus noble de toutes, la grandeur d'âme, la magnanimité, la générosité amicale, la préférence accordée à la justice sur l'intérêt. »

Dans cette déclaration, si l'on excepte la formule finale d'appel aux sentiments élevés de l'Italie, que l'on peut peut-être considérer comme un artifice diplomatique destiné à ménager les susceptibilités du destinataire, deux arguments distincts peuvent être isolés :

Tout d'abord, l'impossibilité d'appliquer le pacte en raison de ce fait que des puissances alliées, qui l'avaient ignoré, étaient entrées en guerre pour la défense de principes qu'il méconnaît. Nous retrouvons ici l'impossibilité juridique d'exécution pour collision d'engagements. (7)

(7) Cf. supra : Deuxième Partie. Chapitre XI, § 3.

Mais ensuite et surtout, l'argumentation principale du Président s'analyse en une application de la clause *rebus sic stantibus* : Les motifs des stipulations contestées ont disparu.

Cette prise de position extrêmement forte devait amener le départ de la délégation italienne du 28 Avril au 9 Mai. Et pourtant la manière de procéder n'avait pas été arbitraire ; dès lors que l'on admet la *clausula* (8), ce qu'il paraît bien difficile de ne pas faire, puisque ce n'est pas par un acte unilatéral de volonté que les co-contractants de Londres se dégageaient de leurs obligations, mais qu'une tierce puissance, les Etats-Unis, cherchait à amener des négociations en vue d'une entente commune pour accomplir la résolution du traité.

Devant cette attitude italienne pourtant, un recul va se produire, et le mémorandum franco-anglo-américain du 9 Décembre 1919 (9) accepter les demandes de l'Italie en ces termes :

« ...

« 5° L'Italie recevra de la Société des Nations mandat d'administrer l'Etat indépendant d'Albanie.

« On a joint au présent mémorandum un projet de la forme que, dans l'opinion des trois représentants soussignés, devrait revêtir un pareil mandat. Les frontières de l'Albanie, au Nord et à l'Est, seront celles qui ont été fixées par la Conférence de

(8) Vide sur ce point l'étude de M. Sibert : *La clause « Rebus sic stantibus »* (Mémoire d'Agrégation de Droit Public, 1912. B.N. 4° F. 22). — Et Pouritch : *De la clause « Rebus sic stantibus » en droit international public*. Op. cit.

(9) Etabli par Sir Eyre Crowe, Mr Polk et Clemenceau, in *Correspondance relating to the Adriatic Question — Miscellaneous*, N° 2. H.M.S.O. 1920.

Londres de 1913 ; la frontière méridionale reste un objet de négociations...

« 6° La ville de Valona avec l'hinterland strictement nécessaire à sa défense et à son développement économique sera attribuée à l'Italie en pleine souveraineté. »

Ce mémorandum, outre qu'il reconnaissait à l'Italie tous les avantages concédés sur l'Albanie en 1915, était fort favorable à la Grèce, puisqu'il acceptait la réouverture de négociations sur les frontières de l'Épire. (10)

On ne pouvait donc plus craindre que l'opposition yougoslave.

C'est pour la prévenir qu'un accord du 14 Janvier 1920 entre MM. Nitti, Lloyd George et Clemenceau, mais auquel ne participait pas le représentant des Etats-Unis, Mr. Polk, en confirmant ces résolutions, attribue toutefois le Nord de l'Albanie à la Yougoslavie (11). Dans une note adressée au Président Wilson pour lui communiquer cet accord, on lit que « les détails de l'administration de ce pays par la Yougoslavie, l'Italie et la Grèce, ne sont pas encore élaborés, mais, en y travaillant, on ne perdra pas de vue les sentiments et les intérêts futurs du peuple albanais ».

(10) Cf. Adriaticus : *La question adriatique*. Paris, 1920. (B.N. 8° J. 8688).

(11) A l'Italie, l'Istrie tout entière et Fiume, à la Yougoslavie Susak, le port et le chemin de fer étant placés sous contrôle de la S.D.N. ; Lussin, Lissa et Pelagosa seraient démilitarisées et attribuées à l'Italie tandis que Zara deviendrait indépendante.

L'Italie obtiendrait de la S. D. N. mandat sur l'Albanie dont le Nord serait donné en pleine souveraineté à la Yougoslavie, y compris la vallée du Drin, Scutari et St-Jean de Medua. La Grèce aurait, au Sud, Argyrocastro et Koritza.

Il semblait donc résolu que l'Albanie perdrait son indépendance politique, mais les Yougoslaves, voyant dans l'autorité militaire de l'Italie en Albanie, une grave menace pour leur pays, ne se laisserent pas fléchir par les promesses territoriales du 14 Janvier. (12)

Dès le 20 Janvier 1920, le Gouvernement Yougoslave préconisa par une note « la solution qui maintiendrait l'Albanie dans ses limites de 1913, en tant qu'Etat indépendant avec une administration autonome... elle possède, en effet, les éléments suffisants pour s'administrer elle-même, et elle saura le faire d'une manière plus appropriée que si elle était soumise à une administration étrangère quelconque ».

A son tour, le 10 Février, le Président Wilson fait connaître son sentiment dans cette réponse :

« Le mémorandum du 9 Décembre (13). maintenait, dans une large mesure, l'unité de l'Etat d'Albanie, celui du 14 Janvier partage la population albanaise, en dépit de ses protestations véhémentes (14), entre trois puissances étrangères différentes. Ces stipulations, et d'autres encore du mémorandum du 14 Janvier, négocié à l'insu et sans l'ap-

(12) On peut lire dans la réponse yougoslave du 8 Janvier aux propositions du 9 Décembre :

« En Albanie, toute notre frontière serait dominée par les positions albanaises se trouvant aux mains de l'armée italienne qui aurait une base pendante à Valona et qui pourrait rapidement créer d'autres bases ... Le mandat sur l'Albanie fait naître inévitablement à l'esprit une comparaison avec le mandat conféré à l'Autriche-Hongrie, sur la Bosnie-Herzégovine par le Congrès de Berlin. »

(13) Cf. supra, eod. cap., note 9.

(14) Cf. Mehmed Bey Konitza : *The Albanian Question*. Londres, 1919 (B.D.I.C. O. pièce 5936).

probation du Gouvernement américain, modifient complètement l'aspect du règlement de la question de l'Adriatique. Aux yeux de notre Gouvernement, c'est en rendre l'application impossible, et lui enlever cette mesure de justice qui est, pour nous, essentielle si l'on veut que notre Gouvernement collabore à l'exécution des conditions posées. Le fait que les représentants de la Yougoslavie, placés devant l'alternative du Traité de Londres, pourraient se sentir forcés d'accepter une solution qui nous paraît si injuste dans son principe, et si inacceptable en fait, ne modifierait à aucun degré notre conviction que nous ne pouvons donner notre assentiment à un règlement qui, aussi bien dans les termes de ses stipulations, que dans les méthodes employées pour l'imposer, constitue une négation absolue des principes pour lesquels l'Amérique est entrée en guerre... elle ne pourrait reconnaître ni une solution injuste basée sur un traité secret dont les conditions sont incompatibles avec la nouvelle situation du monde, ni un règlement injuste obtenu en usant de ce traité secret comme d'un instrument de coercition. »

C'est, présentée sous une forme plus nette, l'argumentation première de la note du 23 Avril 1919. (15)

Sans aborder le fond du problème ainsi posé, les gouvernements français et britannique répondront le 1^{er} Février 1920, en s'appuyant sur des arguments de fait, et en protestant que les propositions incriminées, loin d'être dirigées contre la Yougoslavie « avaient pour but de permettre à la Yougoslavie, dans la mesure où l'Albanie ne serait pas à même

(15) Cf. *supra*, eod. cap. note 6.

d'assurer la charge de cette entreprise, de construire, sous des garanties internationales, une voie ferrée et un port qui desserviraient la partie Sud de son territoire. Etant donné que la population albanaise n'a jamais réussi à se donner un gouvernement stable, que la population septentrionale est chrétienne en écrasante majorité, tandis que la population méridionale est musulmane dans les mêmes conditions, ils ont cru préférable de confier la responsabilité gouvernementale et la mise en valeur de ces deux parties à la Yougoslavie et à l'Italie respectivement. Ils sont cependant tombés d'accord pour que la totalité de l'Albanie soit placée sous le régime du mandat, et ils croient que cela permettra éventuellement de donner satisfaction au peuple albanais dans ses aspirations vers l'unité et un gouvernement autonome. »

Le 25 Février 1920, Woodrow Wilson répond pourtant :

« Le Président prend note avec satisfaction que les Gouvernements britannique et français ne perdront pas de vue les intérêts futurs et le bien-être du peuple albanais. Le Gouvernement américain comprend fort bien que la division de l'Albanie en trois parties, ainsi qu'il est prévu par l'accord franco-anglais, pourrait être acceptée volontiers par le gouvernement yougoslave. Mais il est aussi énergiquement opposé à ce qui pourrait nuire aux Albanais pour plaire aux Yougoslaves qu'il est opposé à ce qui lèserait les Yougoslaves au profit de l'Italie.

« Il est d'avis que les difficultés entre Chrétiens et Musulmans ne feraient qu'augmenter si l'on place les deux régions sous le contrôle de nations qui n'ont, ni la même langue, ni le même gouvernement, ni la même puissance. En outre, une de ces

régions se trouverait administrée par le Gouvernement italien, qui est représenté dans le Conseil de la Société des Nations, alors que l'autre région serait placée sous l'administration du Gouvernement yougoslave, qui n'a pas de représentant à ce Conseil. Il deviendrait par suite presque impossible d'apporter dans l'avenir la moindre modification aux mandats, et même de les supprimer. »

C'était donc, même sur le terrain de l'opportunité, rejeter pertinemment les propositions franco-anglaises.

De plus, comme nous le verrons, les populations albanaises s'agitaient dangereusement devant ces longues tractations et ce nouveau facteur devait entraîner la décision.

Le 26 Février 1920, en effet, Millerand et Lloyd George, avertis de l'action nationaliste albanaise, « ...invitent cordialement le Président Wilson à participer avec eux à l'élaboration d'une proposition formelle pressant les gouvernements italien et yougoslave de négocier un accord mutuel sur la base du retrait de toutes les propositions antérieures... désirent exprimer combien ils approuvent l'intérêt pris par le gouvernement américain à l'avenir du peuple albanais, et ils assurent le Président Wilson qu'ils partagent entièrement son respect pour le principe qu'il énonce sur ce point. Ils lui rappelleraient, au besoin, ce qu'ils ont dit sur ce sujet dans leur mémorandum du 17 Février, et ajouteraient qu'ils sont persuadés qu'un nouvel examen de la question d'Albanie aboutirait à une solution propre à satisfaire les désirs du peuple albanais pour un gouvernement entièrement autonome, tout en prenant en considération les intérêts vitaux de toutes les autres parties intéressées, en même temps que la

nécessité de garantir à la Yougoslavie un débouché sur l'Adriatique dans la région de Scutari.

« Ils sont disposés à presser les gouvernements intéressés de confronter leurs aspirations avec le point de vue américain. »

Et le 6 Mars 1920, le Président Wilson adhère à ce projet d'accord direct entre le gouvernement italien et le gouvernement yougoslave, en ajoutant que, « cependant les questions albanaises ne devraient pas être jointes à la discussion proposée entre l'Italie et la Yougoslavie ; et le Président doit, une fois de plus, déclarer qu'il ne saurait approuver aucun plan qui assignerait à la Yougoslavie une compensation territoriale dans la partie Nord de l'Albanie pour ce qui lui serait enlevé ailleurs ».

Cet accord direct italo-yougoslave fut le Traité de Rapallo (16) qui ne comporte, en effet, aucune clause relative à l'Albanie, à l'égard de laquelle le Traité de Londres et toutes les tractations postérieures devaient rester sans aucun effet.

(16) Du 12 Novembre 1920 : texte italien, in Martens, 3^e série, XII, pp. 821 et s.

L'échange des ratifications en eut lieu à Rome, le 2 Février 1921 ; vide : *Bulletin de l'Institut intermédiaire international*, IV, pp. 316 et s. (Fac.Droit 45.599).

CHAPITRE XIII

L'ACTION ALBANAISE DE CONSOLIDATION

- § 1. — *L'action constituante.*
- § 2. — *La réorganisation administrative.*
- § 3. — *Les relations extérieures.*

Tandis que les Puissances agissaient comme nous venons de le montrer, l'opinion albanaise, profondément remuée, allait s'unir contre la menace de démembrement.

La presse grecque, en divulguant l'accord Tittoni-Venizélos et la résolution du 14 Janvier 1920, dissipa les doutes qui pouvaient subsister encore.

§ 1. — *L'action constituante*

C'est un unanime mouvement populaire qui réclama une Assemblée pour faire entendre la voix nationale, et, malgré l'oppositon de l'Italie et du gouvernement de Turkhan Pacha, des délégués de toutes les régions se réunirent à Lushnja en Congrès national.

Du 21 Janvier au 9 Février 1920, sous la protection d'une nombreuse armée de volontaires, les 56 députés élus par les Conseils formés dans chaque kaza délibérèrent, sous la présidence d'Agif Pacha Elbasani.

Ils eurent, tout d'abord, à étudier le problème capital du régime à donner au pays. Monarchistes et républicains se partageraient l'Assemblée; les premiers préconisaient le retour du Prince Guillaume, dont l'attitude de protestation, lors de la proclamation Ferrero, avait été fort appréciée dans le pays.

Mais, faute d'accord, l'Assemblée de Lushnja réserva le problème à une Assemblée Constituante spéciale, et adopta une solution d'attente en remplaçant le chef de l'Etat par un Directoire, appelé

Haut-Conseil de Régence, et composé de quatre membres, appartenant respectivement à chacune des religions professées dans le pays. (1)

Quant au législatif, il était confié à un Parlement de 36 membres, à élire par des assemblées locales de kaza. Toutefois, les premiers membres du Parlement sont désignés, sur-le-champ, par l'Assemblée de Luhnja (2) qui, avant de se séparer, vote à l'unanimité une vigoureuse protestation contre le pacte de Londres. (3)

(1) Sa composition fut la suivante :

Agif Pachâ Elbasani, Président, Mahométan bektashi.

Abdi Bey Toptani, Mahométan sunni.

Mgr. Louis Bumchi, Evêque catholique d'Alessio.

Dr. Michael Tourtoulis, Orthodoxe.

(2) Le premier cabinet fut composé de :

Suleiman Bey Delvino, *Premier Ministre*.

Ahmed Bey Zogou, *Ministre de l'Intérieur*.

Mehmed Bey Konitza, *Ministre des Affaires Etrangères*.

Kadri Bey Prishtina, *Ministre de la Justice*.

Sotir Petsi, *Ministre de l'Instruction Publique*.

L. Coba, *Ministre des Finances*.

Eshref Frasheri, *Ministre des Travaux Publics*.

En outre, la composition de la délégation de Paris fut remaniée et devint dès lors la suivante :

Mehmed Bey Konitza, *Ministre des Affaires Etrangères*
(sans modification).

Midhat Bey Frasheri, *Ministre des Travaux Publics*
(sans modification).

Pandeli Evangheli, *Ministre de la Colonie albanaise de Roumanie*.

M. C. Telford Erickson, *Citoyen américain*.

(3) « L'Assemblée Nationale, réunie à Lushnja, proteste contre la décision qui condamne un état neutre et connu, et une des plus anciennes nations de l'Europe, en faisant ainsi remplir les buts impérialistes des Gouvernements voisins.

« L'Assemblée Nationale fait appel au monde civilisé de la déconsidération des principes proclamés par le Pré-

Tout cela marquait un esprit d'indépendante initiative politique fort contraire aux vœux de l'Italie qui patronait le Gouvernement de Durazzo. Aussi, pour mettre un frein à cette activité, l'autorité italienne leva-t-elle dans la région d'Argyrocastro deux bataillons albanais de milice destinés à rétablir l'autorité de Turkhan Pacha. Ces auxiliaires n'ayant pris les armes que pour rendre les honneurs aux députés retour de Lushnja, les Italiens durent opérer eux-mêmes une démonstration militaire qui consista en quelques salves d'artillerie tirées aux alentours de Tirana où devait siéger le gouvernement de Suleiman Bey Delvino.

En dépit de cette pression, Turkhan Pacha dut, après avoir, durant une semaine, tenté de se maintenir, abandonner le pouvoir devant la pression unanime de l'opinion que l'action étrangère en sa faveur avait davantage encore élevée contre lui.

Le 11 Février, le nouveau Gouvernement commençait à fonctionner à Tirana, le 20, Durazzo était

sident des Etats-Unis et par les représentants des Gouvernements de l'Entente après une guerre qui a délivré nombre de nations du joug étranger.

« L'Assemblée Nationale demande une complète indépendance avec les frontières ethnographiques et naturelles, en réparant les injustices faites par le Congrès de Berlin et la Conférence des Ambassadeurs de 1913.

« L'Assemblée Nationale décide de n'accepter aucun mandat ou protectorat étranger.

« L'Albanie n'a d'autre prétention que d'occuper une place dans la Péninsule Balkanique en mettant fin aux misères pour jouir d'une vie pacifique et en harmonie avec les Etats voisins.

« Les Albanais sont prêts à faire toute espèce de sacrifice, même jusqu'à la dernière goutte de leur sang, contre toute décision qui pourrait mettre en danger leur indépendance et leur unité nationale. »

à ses ordres ; le 27 Mars se réunissait pour la première fois le Parlement institué par l'Assemblée nationale qui devait siéger jusqu'au 19 Décembre. (4)

(4) Il avait été inauguré par la lecture de ce message du Conseil de Régence :

« Dans le Congrès National qui s'est tenu à Lushnja, le 21 Janvier 1920, il fut décidé que l'Assemblée nationale se réunirait le 15 de ce mois.

« Nous sommes heureux d'inaugurer ici le Premier Parlement Albanais.

« Le 28 Novembre 1912, lors de la proclamation de l'indépendance du pays à Valona, il était prévu qu'un Sénat serait créé, malheureusement, ce corps législatif n'a pas été réuni ; le 25 Décembre 1918, dans l'Assemblée de Durazzo, la convocation d'un Sénat avait été prévue, mais elle n'a pas été réalisée. Par conséquent, c'est de ce jour que commence la vie parlementaire de l'Albanie ; et la Nation montre, de la sorte, qu'elle est plus mûre que ne le pensaient ceux qui ne connaissent pas bien l'Albanie.

« Le Congrès de Lushnja, par ses actes patriotiques, a proclamé que l'idéal national est l'Union et non une lutte de partis.

« Le Gouvernement créé à Durazzo a été renversé parce qu'il avait outrepassé les attributions que lui avait conférées l'Assemblée de Durazzo, et un nouveau Gouvernement a été formé.

« Notre but national et patriotique, c'est l'indépendance complète et la défense de la patrie.

« Avec nos voisins, les Grecs et les Yougoslaves, nous désirons vivre en harmonie parfaite. Nous espérons fermement que nos voisins, aussi, reconnaîtront les droits ethniques et imprescriptibles de l'Albanie.

« Nous espérons que l'Italie, prenant en considération la volonté unanime de la nation albanaise, changera la politique qu'elle a suivie jusqu'à présent dans la question de l'indépendance absolue et de l'intégrité de l'Albanie et qu'ainsi, d'accord avec l'Angleterre et la France, qui ont été de tous temps les protectrices des petites nationalités, elle sera favorable à la cause nationale.

« A cette heure historique, nous croyons accomplir un

§ 2. — *La réorganisation administrative*

Ce Parlement et ce Gouvernement eurent d'abord à choisir la capitale du pays qui fut définitivement Tirana, ville de l'intérieur, mais reliée par des voies de communications aisées à Durazzo et à la mer.

Puis il fallut jeter les bases d'une organisation du pays.

Un Comité de Défense nationale fut constitué, ses membres étant d'anciens officiers de diverses armées étrangères, et une milice nationale fut créée.

Dans le domaine financier, un emprunt fut émis, qui se plaça assez facilement, étant, d'ailleurs, pratiquement le premier élément de la dette publique. L'Autriche-Hongrie et l'Italie, en effet, avaient récupéré pendant la guerre, par leurs réquisitions, le

devoir d'honneur en rappelant, avec nos remerciements, l'intervention humanitaire et pleine de justice qu'exerce en ce moment le Président des Etats-Unis, M. Wilson.

« Nous sommes convaincus que la grande nation américaine, qui a proclamé les principes d'humanité et de justice, appuiera nos justes revendications nationales.

« Devant toute l'humanité civilisée, l'Albanie se présente avec le vœu : justice ! Nous demandons la justice, elle nous sera accordée.

« Messieurs, le 11 Mars 1920, la ville de Scutari et ses environs, sont entrés sous l'administration nationale. Nous espérons que, prochainement, toutes les régions qui ont été assignées à l'Albanie par la Conférence de Londres reprendront leur place dans la Mère Patrie.

« Dans cette session, vous aurez à délibérer sur les lois et le budget qui vous seront présentés par le Gouvernement, et qui ne seront pas sans difficulté pour vous.

« Que Dieu veuille combler les vœux de toute la Nation et que notre Patrie puisse sauvegarder son indépendance et retrouver son intégrité territoriale pendant la session de la présente Assemblée. »

montant des sommes qu'elles avaient avancées au Prince Guillaume.

De plus, le Gouvernement et l'Assemblée cherchèrent à trouver des solutions au problème de la réforme de l'Etat, qui était connexe d'ailleurs aux problèmes sociaux fondamentaux.

Ces réformes ne pouvaient, bien entendu, se faire que très lentement et d'une façon tout à fait progressive pour ne pas soulever une opposition qui aurait pu être fatale à l'unité du pays. Bien que désirant jeter les bases d'une administration centralisée, sur le modèle des administrations occidentales, le législateur albanais devait en effet se montrer très prudent.

Dans l'ensemble, le pays se divisait, nous le savons, en deux classes bien différentes : Les propriétaires terriens qui, en dehors de leur supériorité économique, prétendaient à des droits politiques semi-féodaux ; et, d'autre part, la population urbaine et rurale, non possédante.

Les seigneurs terriens étaient, en grande majorité, mahométans et avaient, pendant la domination turque, occupé exclusivement les hauts postes administratifs, aussi avaient-ils conservé leur préférence aux systèmes conservateurs orientaux, tandis que le reste de la population était favorable à un régime plus libéral.

En Albanie du Sud, la tâche de réorganisation du Gouvernement fut facilitée, du fait que, pendant l'occupation, les autorités françaises et italiennes avaient assuré les services publics avec des méthodes administratives évoluées. Après leur départ, on put se borner, tout en conservant les fonctions publiques déjà établies, à en rendre titulaires des citoyens albanais. C'est ainsi que, très rapidement, dans ces régions, fonctionna un système à la base

duquel étaient des préfets et des sous-préfets dépendant directement du pouvoir central.

Petit à petit, et à mesure que les circonstances le permettaient, ce système s'étendit à l'Albanie centrale où il remplaça progressivement le système décentralisé d'organisation semi-féodale.

Mais, dans le Nord du pays, ce régime ne put être dès l'abord institué qu'à Scutari et dans la région environnante qui avaient été soumises, elles aussi, à une domination occidentale.

Pour le reste, la vieille organisation tribale demeurait ; le clergé assurant le plus souvent les relations avec le pouvoir central.

Devant les progrès réalisés par le nouveau gouvernement albanais, les Yougoslaves et Essad Pacha échaient mal leur hostilité. Les intrigues d'Essad à Paris et celles de ses agents dans son pays, ne devaient, à la vérité, être arrêtées que par sa mort. (4 bis)

§. 3. — *Les relations extérieures*

Tandis qu'à l'intérieur du pays s'opérait cette reconstruction, les relations de l'Albanie avec l'étranger tournaient à son avantage.

Le 15 Mai 1920, tandis que les troupes françaises commençaient à être rapatriées, l'Albanie signa avec la Grèce le Protocole de Kapistica destiné, dans l'esprit du gouvernement hellénique, à éviter tout ce qui pourrait compromettre les négociations qui devaient aboutir au Traité de Sèvres. (4 ter)

Par ce Protocole, les deux parties s'entendent pour conserver le *statu quo*, du jour de sa signature

(4 bis) C'est un étudiant albanais, Avni Rustem, qui le tua, à Paris, le 13 Juin 1920.

(4 ter) Cf. infra, Troisième Partie. Chapitre I, note 5.

jusqu'à ce que la Conférence de la Paix ait abouti à une décision à leur égard, qu'elles s'engagent toutes deux à respecter.

Quant aux relations avec l'Italie, elles subirent de multiples vicissitudes. Les incidents entre la population et les troupes italiennes se produisaient de plus en plus fréquemment. L'un d'entre eux souleva l'opinion tout entière contre l'Italie : une Assemblée avait été formée à Valona, dans le but de placer l'Administration de la région directement sous le contrôle du Gouvernement central. Les Italiens, désireux d'éviter ce résultat, firent arrêter une quinzaine des promoteurs, tout en affirmant leur décision de ne pas évacuer le port.

Mais les relations italiennes avec la Yougoslavie devenaient chaque jour plus tendues ; et, de plus, la grave crise politique que traversait l'Italie, l'attitude américaine au regard de l'Albanie, constituaient un ensemble de circonstances rendant intenable la position italienne. C'est pourquoi le gouvernement de Rome revint à une attitude plus modérée, et résolut de procéder au retrait de ses troupes tout en cherchant à instituer, avec l'assentiment du gouvernement albanais, un protectorat sur le pays.

Mais, pour l'obtenir, la pression qu'il exerça sur les autorités nationales, suscita, par sa brutalité, une réaction en sens inverse.

L'arrestation du nouveau préfet de Tepelen, motivée par son refus de signer une déclaration favorable à l'institution d'un protectorat italien, fut la cause déterminante du soulèvement que, dans un rapport du 10 Juin 1920, justifie ainsi le Gouvernement : (5)

(5) In *The Times*, 31 Juillet 1920. Signé « Pour le Comité de la Défense Nationale : Osman Nuri et Quasim ».

« Après avoir posé maintes fois à l'Italie la question de Valona et n'avoir obtenu que des réponses évasives, dans un but dilatoire, nous avons enfin reçu la réponse suivante :

« Lorsque nous aurons reçu, de la Conférence de Paris, la souveraineté sur Valona, nous serons disposés à traiter avec vous au sujet de l'administration de la ville. La question de Valona est une question européenne au même titre que celle de Gibraltar. »

« Ainsi, nous autres, Albanaï, devons comprendre que les Italiens ne voulaient discuter ce sujet avec nous que sur ces bases. »

En conséquence, une grande réunion des habitants de Valona fut tenue dans la montagne de Barcalla, au cours de laquelle ils jurèrent de mourir au besoin jusqu'au dernier, pour assurer l'évacuation de Valona par les Italiens.

Cette assemblée fut tenue le 29 Mai.

Le 3 Juin l'ultimatum suivant, exigeant une réponse dans les 24 heures, fut remis au général Piacentini :

« Le Comité de la Défense Nationale, désigné par le peuple de Valona, réuni à Valona le 29 Mai 1920, à l'honneur de faire à V. Exc. la déclaration suivante : Quand l'armée italienne débarqua à Valona en 1914, le commandant italien donna officiellement l'assurance sur l'honneur et au nom de la Nation italienne que l'Italie libre n'avait pas l'intention de prendre possession de Valona, que la seule raison du débarquement de troupes était de leur assurer une base stratégique en vue de l'éventualité d'une guerre entre l'Italie et l'Autriche-Hongrie. »

Le peuple albanaï s'abstint alors de toute résistance et s'engagea, de son côté, en donnant sa parole d'honneur, de permettre aux Italiens d'exer-

cer leur autorité sur lui, se soumettant ainsi à l'occupation militaire italienne.

« Pendant cinq ans, il a supporté cette sujétion injuste et illégale que lui imposa le gouvernement italien à Valona et à travers l'Albanie, qui, ayant, cependant, réservé son indépendance, était traitée par lui comme la plus méprisable des colonies, voyant l'emploi de son langage, de son administration et de son drapeau, restreint dans des conditions plus cruelles que celles qu'imposaient les Turcs quand ils dominaient le pays.

« Mais le plus grand grief et le plus grand reproche contre le gouvernement italien, soi-disant ami de la liberté, est le démembrement de l'Albanie prévu dans le Pacte secret de Londres, par lequel il compromet son honneur en violant le traité de Londres de 1913.

« Nous ne sommes pas aveugles au point de ne pas savoir qu'il est possible à une grande puissance comme l'Italie d'asservir par les armes un petit peuple comme les Albanais. Mais le Gouvernement italien, quelque puissant qu'il soit, ne peut empêcher un petit peuple comme les Albanais, de donner leur vie pour leur idéal de liberté.

« En relation avec le projet de démembrement de l'Albanie du pacte secret de 1915, l'Italie, avec ses vues impérialistes, propose de tenir Valona sous son joug d'une façon permanente et à titre de colonie.

« Aujourd'hui, le peuple albanais, comme les autres, se refuse à être vendu comme un bétail sur les marchés européens, à être le butin de l'Italie, de la Serbie et de la Grèce.

« Il préfère prendre les armes pour demander à l'Italie l'administration de Valona, de Tepelen et de Tchamouria, pour les placer sous l'autorité du gouvernement de Tirana.

« Le Comité de la Défense Nationale ici réuni, demande à V. Exc. de donner une réponse à ces questions du peuple de Valona et de l'Albanie tout entière, avant demain à sept heures du soir.

« Le Comité ne peut garantir ce qui se passerait en cas d'absence d'une réponse favorable. »

Le général Piacentini répondit aux Albanais avec la voix du canon.

Les hostilités s'engagèrent le 5 Juin, les volontaires albanais, aidés de la milice, attaquèrent les Italiens, à qui ils firent de nombreux prisonniers ; le 11, Valona était prise, mais bientôt abandonnée devant le feu des navires de guerre italiens. Le lendemain, Tepelen tombait aux mains des nationalistes, tandis que, dans toutes les parties du pays, des volontaires se recrutaient, chrétiens et musulmans, montagnards et habitants des plaines, que le gouvernement aidait officieusement en faisant tout ce qu'il pouvait sans se compromettre gravement.

Le 27 Juin, l'Italie dut déclarer qu'elle retirerait ses troupes, mais que « Valona étant un point stratégique, son occupation par une puissance hostile à l'Italie serait pour elle un grave danger ; l'Albanie étant en ce moment dans l'incapacité de le défendre, mais, dès qu'elle serait forte et réorganisée, il n'y aurait aucune difficulté d'arriver à un accord avec elle à ce sujet. »

En conséquence, l'Italie conservait encore le contrôle de Valona.

Mais l'état social dans la métropole où l'agitation régnait, rendait impossible même le maintien d'effectifs limités en Albanie. Bientôt, les troupes elles-mêmes, tant de terre que de mer, se refusèrent à servir une injuste cause. Des négociations furent engagées, soudain rompues. Valona fut attaquée le 23 Juillet. En même temps, le 22, l'Italie dénonçait

l'accord Tiltoni-Venizélos en prenant argument d'une violation de son caractère secret par le Gouvernement grec, violation qui aurait contribué à susciter la révolte albanaise.

C'est alors que le Comte Manzoni fut envoyé à Tirana pour négocier avec le chef du gouvernement, Suleiman Bey Delvino ; le 2 Août, un accord fut signé (6), aux termes duquel le rapatriement rapide des troupes italiennes de Valona et du reste du territoire albanais, à l'exception de l'île de Saseno, serait opéré.

Les trois facteurs principaux qui s'opposaient en effet à des relations normales entre les deux pays, à savoir tout d'abord, au point de vue diplomatique, le pacte de Londres et l'accord secret Tiltoni-Venizélos, ensuite, au point de vue intérieur, l'appui donné par l'Italie à Turkhan Pacha, enfin, au point de vue militaire, l'occupation armée de Valona, avaient maintenant disparu.

Visant à rétablir les relations normales entre les deux pays, l'accord de Tirana présente les principales dispositions suivantes : (7)

(6) Cf. *infra*. Troisième Partie. Chapitre I, § 1.

B. Mussolini, dans un article au *Popolo d'Italia*, du 5 Août 1920 intitulé « Addio Valona ! », écrivit alors : « Valona devait être la récompense des souffrances de l'Italie et du sang versé par elle. Elle devait être le vestibule de notre pénétration pacifique dans les Balkans... » (In Mousset : *L'Alerte albanaise*, op. cit., p. 7).

(7) A la suite de cet accord, le 21 Avril 1921, une mission albanaise se rendit à Rome pour régler toutes les questions pendantes. Cet accord n'a pas été publié, l'analyse que nous en donnons est tirée du communiqué de l'Agence Stefani (cité par Swire, in *Albania, the rise of a Kingdom*, pp. 322 et s.), et des observations de Mgr Fan Noli, à la XV^e séance du Conseil de la Société des Nations, le 25 Juin 1921. — Cf. *infra* : Troisième Partie. Chapitre II, § 2, note 7.

Toutes les questions concernant les futures relations italo-albanaises seront examinées et résolues par une Commission mixte composée d'une délégation italienne et d'une délégation albanaise.

Le Gouvernement italien fait rapatrier ses troupes, à l'exception de celles qui occupent l'île de Saseno. Un règlement financier de compensation est organisé pour les conséquences de l'occupation et de l'évacuation. Une amnistie sera accordée dans chaque pays aux ressortissants de l'autre, sauf pour les délits de droit commun.

Devant la Conférence de la Paix, les deux parties peuvent faire usage du traité.

C'est le 2 Septembre 1920 qu'en exécution de cet accord, les troupes italiennes évacuèrent finalement Valona. Seule l'île de Saseno demeurerait donc occupée encore.

Ce résultat, outre son immense intérêt matériel, constituait, pour le Gouvernement albanais, un incontestable succès de prestige.

Dès lors, tout prétexte au maintien des troupes yougoslaves disparaissait.

La ligne stratégique Franchet-d'Esperey, qui traversait l'Albanie du Nord, laissait derrière elle plus de cent mille Musulmans dont l'hostilité à la Serbie était bien connue. Lorsque, en 1918, le général Franchet-d'Esperey avait autorisé les Serbes à occuper cette position, les habitants s'étaient abstenus de résistance ouverte en attendant la décision de la Conférence de la Paix, mais cette occupation se prolongeait en prenant un caractère de permanence extrêmement inquiétant ; le 13 Août 1920, les districts de Dibra et de Mati se soulevèrent contre les Yougoslaves. Ceux-ci s'avancèrent assez loin de leur base pour se livrer à une répression très sévère ; au point même que le gouvernement italien adressa, le

16 Septembre, une note à Belgrade, lui représentant que de telles hostilités étaient gravement inopportunes, alors que la frontière albanaise n'était pas fixée encore. Le Foreign Office, lui aussi, s'éleva contre de telles méthodes.

En Septembre 1920, le Gouvernement albanais envoya un représentant à Cettigné pour négocier avec la Yougoslavie.

Pourtant, cette situation ne devait être l'objet d'un règlement définitif que grâce à une action positive de la Société des Nations, dont nous aborderons bientôt l'étude.

Mais dès maintenant nous pouvons admettre que les difficultés d'établissement ont pris fin, et que l'Albanie va commencer une vie normale.

C'est cette existence plus régulière qui va faire l'objet de notre troisième partie.

TROISIÈME PARTIE

L'INDÉPENDANCE 1920-1927

CHAPITRE PREMIER

ADMISSION DE L'ALBANIE A LA SOCIÉTÉ DES NATIONS

- § 1. — *L'Albanie avait-elle continué d'exister en tant qu'Etat ?*
- § 2. — *L'intervention à l'Assemblée de M. Viviani.*
- § 3. — *La déclaration du 9 Novembre 1921.*

A la fin de 1920, à la fois le statut et les limites territoriales de l'Albanie étaient incertains. Si, au point de vue intérieur, le Gouvernement de Tirana contrôlait la majeure partie des territoires albanais après que les Français eurent rendu aux autorités locales le district de Koritza et qu'en exécution de la convention signée le 2 Août 1920 (1) les Italiens eurent également évacué tous les territoires qu'ils occupaient, à l'exception de l'île de Saseno, il n'en demeurait pas moins qu'au Nord et à l'Est subsistait l'occupation militaire yougoslave, tandis qu'au Sud les Grecs occupaient vingt-six villages dont, aux termes du protocole de Kapistica du 15 Mai 1920, le Gouvernement albanais s'engageait à ne pas demander l'évacuation avant la décision de la Conférence de la Paix.

C'est dans ces conditions que fut introduite la candidature de l'Albanie à la Société des Nations.

Mais cette demande d'admission posait de graves problèmes préliminaires.

Le questionnaire auquel doit répondre l'Etat candidat, et qui fut établi par la V^e Commission dans sa deuxième séance, s'énonce en effet ainsi :

« 1° La demande d'admission est-elle régulière ?

« 2° Le Gouvernement du pays candidat est-il reconnu *de jure* ou *de facto*, et par quels Etats ?

« 3° Le pays possède-t-il un Gouvernement stable et des frontières déterminées ?

« 4° Le pays se gouverne-t-il librement ?

(1) Cf. supra. Deuxième Partie, Chapitre XIII, § 3, in fine.

« 5° Quels sont les actes du Gouvernement en ce qui concerne ses engagements internationaux ? » (2).

C'est en ce qui concerne les deuxième et troisième points que la candidature de l'Albanie pouvait paraître prématurée.

Or, la réponse à la question posée de la reconnaissance de l'Albanie équivalait à rechercher si les accords de 1913 avaient conservé leur validité ou, au contraire, pouvaient être considérés comme caducs, et la solution de ce problème conditionnait étroitement celle que l'on donnerait au second, de l'existence de frontières déterminées, puisque la détermination de ces frontières résultait, elle aussi, des accords de Londres.

Le nœud du débat se trouvait donc être de savoir si les accords de Londres de 1913 étaient toujours en vigueur.

Une première cause de caducité pouvait être l'effet de la guerre sur les traités.

M. Nikolitch, dans son étude (3), l'envisage, d'ailleurs, seule, et en écarte l'application au statut de l'Albanie, état non belligérant. Si nous ne pouvons que souscrire à cette conclusion, il nous paraît, cependant, que cet auteur omet une autre cause qui pouvait être invoquée, et beaucoup plus pertinemment, pour soutenir que les accords de Londres avaient perdu leur valeur : la cessation de l'existence

(2) Cf. G. Scelle : *L'admission des nouveaux membres de la S.D.N. par l'Assemblée de Genève*, in R.G.D.I.P., T.28, 2^e série, III, pp. 122 et s. Et l'importante thèse de M. H. Prévoist : *Les Commissions de l'Assemblée de la S.D.N.*, commentaire du règlement intérieur, d'après la jurisprudence de l'Assemblée, op. cit.

(3) Dragoutine Nikolitch, op. cit., pp. 80 et s.

de l'Albanie en tant qu'Etat pendant la guerre mondiale : un des éléments constitutifs de l'Etat, à savoir un Gouvernement national, lui ayant fait défaut pendant cette période. Si, en effet, on aboutissait à la conclusion d'une disparition, de ce chef, de l'Etat albanais, tous les traités qui lui étaient applicables, et singulièrement son statut organique, devraient être considérés comme éteints par absence de sujet ; par conséquent, la demande d'admission ne pourrait qu'être rejetée, puisqu'elle se fondait essentiellement sur ce statut juridique.

§ 1. — *L'Albanie avait-elle continué d'exister en tant qu'Etat ?*

Si l'on répondait négativement à cette question, il fallait en inférer, qu'en 1920, pas plus qu'au cours du conflit, l'Albanie ne constituait un Etat, ne possédant pas davantage alors l'élément matériel que constitue le fait de se gouverner librement. Mais si, inversement, on démontrait que l'Albanie était, en 1920, considérée comme un Etat, on prouverait par là qu'elle n'avait pas cessé d'en être un, puisqu'elle ne pouvait devoir cette qualité qu'au statut de 1913, qui serait alors considéré comme violé, mais non annulé.

C'est pourquoi l'accord de 1920 entre l'Italie et l'Albanie revêtait une si grande importance, avec l'envoi consécutif d'un représentant italien à Tirana, et d'un représentant albanais à Rome, qui en paraissait compléter la signification. (3 bis)

Et c'est, en effet, sur ces faits politiques que porta l'essentiel de la discussion ; le représentant au Conseil de l'Italie ayant minimisé la portée des

(3 bis) Cf. supra. Deuxième Partie. Chapitre XIII, § 3.

relations existant entre son pays et l'Albanie (4), il semble bien que cette assertion ait, à elle seule, emporté l'avis de la V^e Commission, dans sa séance du 2 Décembre, d'ajourner l'admission de l'Albanie « jusqu'à ce que son statut international ait été clairement établi ».

A cette séance, deux motions contradictoires avaient été déposées, la première, émanant de Lord Robert Cecil, délégué de l'Afrique du Sud, était une proposition d'admission, la seconde, présentée par M. Viviani, préconisait au contraire l'ajournement, tandis que le rapport de la 2^e sous-commission avait été, lui, plutôt favorable à l'Albanie. (5)

(4) Déclaration du Représentant de l'Italie. In *S.D.N. Commissions 1920*, pp. 214 et s. (Fac.Droit 9986/6 b).

[*Actes de la Première Assemblée, Séances des Commissions.*]

« Le Royaume d'Italie est représenté en Albanie par des Agents italiens qui entretiennent avec les autorités albanaises détenant actuellement le pouvoir des rapports *de facto* en vue de régler les questions soulevées par l'occupation militaire de l'Albanie par l'Italie pendant la guerre et l'armistice. Le Commandeur Castoldi, résidant maintenant à Durazzo, a le titre de ministre plénipotentiaire, mais ce n'est pas en cette qualité qu'il a été envoyé en Albanie : en fait, il n'a pas de lettres de créance et n'a pas été accrédité auprès du Gouvernement albanais. Le Gouvernement italien n'a pas de consuls en Albanie, et les agents qui ont la charge des intérêts italiens à Scutari n'ont pas reçu l'exequatur. Les accords de Tirana sont des conventions conclues avec le gouvernement *de facto* de Tirana, en vue de régler les questions soulevées par le rapatriement des troupes italiennes de Valona. A l'heure présente, le Gouvernement italien n'a pas reconnu, soit *de jure*, soit *de facto*, le Gouvernement albanais. »

(5) Voici les passages principaux du Rapport de la Sous-Commission V:b sur la demande d'admission présentée par l'Albanie. (*Ibid.* p.212).

« ... Le traité de Londres de 1913, entre la Turquie et

Le texte de M. Viviani comportait l'affirmation de la caducité des accords de 1913, émise d'ailleurs, sans aucun considérant, par le délégué français :

la Bulgarie, la Grèce, le Monténégro et la Serbie, envisageait la création de l'Albanie. Les Grandes Puissances se réservaient d'en déterminer la constitution et d'en fixer l'étendue ; aux Conférences des Ambassadeurs de 1914 ^(a), à Londres et à Florence, l'indépendance de l'Albanie fut reconnue et les frontières en furent tracées sur la carte ; mais elles n'ont jamais été complètement délimitées sur les lieux. Les documents internationaux reconnaissent l'Albanie *de jure* sous le Gouvernement du Prince de Wied, et en fixaient alors la constitution. Le traité de Londres de 1915 établit certains accords provisoires entre l'Angleterre, la France, l'Italie et la Russie, aux termes desquels était envisagé le partage d'une partie considérable de l'Albanie, ainsi qu'un protectorat italien pour le reste du pays. Peu après, l'Albanie entière fut occupée par des contingents belligérants français, italiens et autrichiens, et le pays fut administré à titre de territoire occupé. En fin de compte, le Gouvernement italien décida de renoncer complètement à ses droits sur l'Albanie et, sur ce point, le traité de 1915 resta sans effet... La Commission a également appris que le Conseil suprême avait fait des propositions relatives au partage de l'Albanie, mais, autant que nous avons pu le savoir, ces propositions n'ont pas été incorporées dans un accord ayant un caractère obligatoire.

« Nous avons été avisés que, dans ces circonstances, et pour les motifs exposés dans un rapport, présenté par la section politique du Secrétariat, les accords de 1914 ^(a) ne sont plus en vigueur.

« Toutefois, les Albanais soutiennent que la Principauté d'Albanie existe toujours, avec cette différence qu'aucun Prince n'occupe le trône. La Constitution actuelle de l'Albanie prévoit une Régence, reconnaissant ainsi le fait que le trône n'est que provisoirement vacant.

« Mais, après avoir reçu l'avis des juristes, saisis en ces termes :

(a) Il s'agit là d'une confusion. la Réunion de Londres s'étant tenue en 1915 (Cf. supra. Première Partie. Chapitre VII, § 5) et le Protocole de Florence étant du 17 Décembre de la même année (Cf. supra. Deuxième Partie. Chapitre III, § 3).

« La Commission, après avoir pris connaissance du rapport de la sous-commission, ajourne l'admission de l'Albanie jusqu'au moment où le statut interna-

« Le Traité de Londres du 13 Mai 1913, et la décision prise à Londres le 15 Juillet 1913 par la Conférence des Ambassadeurs des Grandes Puissances, au sujet de l'avenir de l'Albanie et de la délimitation de ses frontières par les Puissances ont-ils toujours force de loi, permettent-ils de considérer l'Albanie comme un Etat aux frontières bien définies ? »

« La section juridique ayant répondu notamment : « ...Si l'on pouvait démontrer que le statut de ce pays ne comporte aucune incertitude au point de vue juridique, il ne semblerait pas que la seule conclusion du traité secret de Londres puisse avoir de l'influence sur lui... », nous ne croyons pas que la reconnaissance *de jure* de l'Albanie par les Puissances, en 1914, puisse être encore considérée comme effective. En fait, il ne semble exister actuellement aucune relation diplomatique entre l'Albanie et aucune autre puissance.

« Il y a bien, à présent, en Albanie, un agent officieux de l'Italie, et un agent de l'Albanie, à Rome, mais le représentant de l'Italie nous a fait une déclaration exposant que ces faits n'impliquaient en rien la reconnaissance du Gouvernement albanais par l'Italie. Il semble également que certaines négociations aient eu lieu entre l'Albanie et la Grèce, et entre l'Albanie et la Serbie ; néanmoins, les représentants de la Serbie et de la Grèce nous ont assuré qu'elles n'impliquaient pas davantage une reconnaissance du gouvernement albanais.

« Notre opinion est donc qu'on ne peut pas dire que le Gouvernement albanais soit, à l'heure actuelle, reconnu *de jure* ni, conformément à ce qui précède, reconnu *de facto* par aucune autre puissance. Ce gouvernement consiste en une Chambre de 39 représentants élus, et un Conseil des Ministres responsables avec, au-dessus d'eux, une Régence de quatre membres. Rien ne s'oppose donc à ce que l'Albanie soit considérée comme se gouvernant librement. Elle revendique les frontières fixées par le Traité de 1913 ^(b). Au Nord, les

(b) Le texte porte 1915 ; mais c'est visiblement encore une inadvertance.

tional de l'Albanie aura été fixé par un accord remplaçant ceux de 1913 et 1914, devenus caducs. » (6). Lord Robert Cecil, sentant bien qu'il y avait là une affirmation à tout le moins insuffisamment fondée, demanda à M. Viviani s'il accepterait la suppression de la partie finale de sa motion, et, celui-ci y ayant consenti, le Président put mettre aux voix la rédac-

Serbes occupent 45 postes militaires en deçà des frontières albanaises, mais ne prétendent pas les occuper de droit ; au Sud, les Grecs occupent une partie du district de Koritza mais, ici encore, il ne semble pas certain qu'il y ait, de leur part, revendication, quoiqu'en vertu d'un accord conclu sur le terrain entre les Grecs et les Albanais, la question de propriété soit réservée en vue de négociations ultérieures.

« Le traité des frontières conclu à Sèvres, le 10 Août 1920, considère la frontière méridionale de la Yougoslavie comme devant être ultérieurement fixée, et il est à remarquer que, dans ce traité, l'on ne fait nulle part mention de l'Albanie. Il est possible donc que les membres de la Société des Nations, signataires de ce traité, ne puissent pas considérer les frontières de l'Albanie comme déjà établies. Ils pourraient, toutefois, estimer que les frontières revendiquées par l'Albanie soient considérées comme frontières *de facto*, sujettes aux changements que les décisions ultérieures de la diplomatie soient susceptibles de leur apporter. Il paraît encore plus difficile de décider si l'Albanie possède un Gouvernement stable. Selon les représentants albanais, elle possède non seulement les institutions politiques dont on a déjà parlé, mais encore un système complet de tribunaux, une police, des garde-frontières, des douanes, des écoles, etc... D'autre part, le représentant de la Serbie... nous a déclaré qu'il n'y a pas d'Etat Albanais, ajoutant qu'il n'y a qu'une question internationale. Dans l'ensemble, nous sommes d'avis que, même si le Gouvernement albanais est un peu sommaire, il existe, à n'en pas douter, et exerce une certaine autorité sur toute l'Albanie. Ce Gouvernement représente, sans aucun doute possible, un sentiment national très profond, qui ne tient pas compte des différences de religions... »

(6) Actes de la Première Assemblée. Séances des Commissions. II, p. 90.

tion définitive suivante, qui se borne à constater qu'il y a une certaine obscurité dans la situation juridique de l'Albanie, sans toutefois préjuger le fond, et qui fut adoptée.

« La Commission ...émet l'avis d'ajourner l'admission jusqu'à ce que le statut international de l'Albanie ait été clairement établi. »

Néanmoins, à la séance du 17 Décembre de la première Assemblée de la Société des Nations, l'Albanie fut admise comme membre (7), à l'unanimité des 35 votants.

§ 2. — *L'intervention à l'Assemblée de M. Viviani*

Au cours de la discussion qui avait précédé ce vote, M. Viviani, délégué de la France, avait observé que « les puissances belligérantes n'ayant pas encore fixé le statut de l'Albanie, l'Assemblée risquerait, en prenant une décision immédiate, d'aller à l'encontre de la volonté des Puissances. Il demandait que la décision fût ajournée jusqu'à ce que le statut international de l'Albanie ait été fixé par un accord remplaçant ceux de 1913 et 1914, devenus caducs ».

Cette intervention, qui s'analyse en une proposition dilatoire, et reprend presque textuellement, dans sa seconde partie, la motion présentée par le délégué français à la Commission, appelle une remarque d'ordre général : elle impliquait qu'il faille éviter que l'Assemblée ne prenne une résolution contraire à la volonté des principales puissances alliées et associées, ce qui, d'évi-

(7) Vide J.O. S.D.N. 11-7-33 et 11-1-98.

Et B.N. Nat. VII-20-9 pièce. Le résultat du vote donna :
35 Oui et 7 Abstentions.

[Le quorum des 2/3 était de 24.]

dence, est de nature à ruiner l'autorité et le prestige de la Société, en ne lui conférant en fait qu'une compétence du second degré, aussi Lord Robert Cecil s'éleva-t-il contre cette conception, en déclarant que « l'Assemblée ne pouvait admettre que sa décision soit subordonnée à celle d'un groupe de puissances », ce qui est bien, en effet, dans la rigoureuse logique de l'institution.

Nous verrons pourtant (8) que, par une curieuse application des principes de compétence, la solution contraire sera adoptée en ce qui concerne les frontières.

§ 3. — *La déclaration du 9 Novembre 1921*

Mais l'admission de l'Albanie ne devait pas lui conférer l'intégralité des droits attachés à cette situation, les essentielles garanties de l'article 10, données à l'Etat, dont « les membres de la Société s'engagent à remplir et à maintenir contre toute agression extérieure l'intégrité territoriale et l'indépendance politique... », n'allaient pas être intégralement fournies à l'Albanie, par une extraordinaire restriction résultant d'un acte diplomatique signé par quatre grandes puissances qui sont l'Empire britannique, la France, l'Italie et le Japon, qui s'unirent pour stipuler que l'intégrité et l'indépendance de l'Albanie, si elles étaient l'objet d'une atteinte extérieure, devraient, dans la mesure de leur influence au Conseil, voir leur restauration confiée à la seule Italie. (9)

(8) *Widè infra*. Troisième Partie. Chapitre II.

(9) « Empire britannique, France, Italie, Japon.

Déclaration concernant l'indépendance de l'Albanie, signée à Paris, le 9 Novembre 1921.

L'Empire britannique, la France, l'Italie et le Japon,

Que penser d'un tel engagement ? Il ne conviendrait pas, à vrai dire, à la lettre du Pacte, puisque

reconnaissant que l'indépendance de l'Albanie, ainsi que l'intégrité et l'inaliénabilité de ses frontières, telles qu'elles ont été fixées par leur décision en date du 9 Novembre 1921, est une question d'importance internationale ;

Reconnaissant que la violation des dites frontières, ou de l'indépendance de l'Albanie, pourrait constituer une menace pour la sécurité stratégique de l'Italie ;

Sont convenues de ce qui suit :

I. — Au cas où l'Albanie se trouverait dans l'impossibilité de maintenir son intégrité territoriale, elle aura la liberté d'adresser au Conseil de la S.D.N. une demande d'assistance étrangère.

II. — Les Gouvernements de l'Empire britannique, de la France, de l'Italie et du Japon décident dans le cas susdit, de donner pour instruction à leurs représentants dans le Conseil de la S.D.N. de recommander que la restauration des frontières territoriales de l'Albanie soit confiée à l'Italie.

III. — En cas de menace contre l'intégrité et l'indépendance aussi bien territoriale qu'économique de l'Albanie, du fait d'une agression étrangère ou de tout autre événement et au cas où l'Albanie n'aurait pas recours dans un délai raisonnable à la faculté prévue à l'article 1, les gouvernements susdits feront connaître la situation qui en résultera au Conseil de la S.D.N.

Au cas où une intervention serait jugée nécessaire par le Conseil, les Gouvernements susdits donneront à leurs représentants les instructions prévues à l'article II.

IV. — Au cas où le Conseil de la S.D.N. déciderait à la majorité qu'une intervention de sa part n'est pas utile, les gouvernements susdits examineront la question à nouveau, s'inspirant du principe contenu dans le préambule de cette déclaration, à savoir que toutes modifications des frontières de l'Albanie constituent un danger pour la sécurité stratégique de l'Italie.

Fait à Paris, le 9 Novembre 1921.

Hardinge of Penshurst, Jules Cambon, Bonin, K. Ishii.

In Martens, III^e série, XII, p. 886. League of Nations Treaties, Série XII, p. 382.

la Société des Nations ne constitue pas — au moins dans l'opinion générale, et quelque regrettable que cela soit — un organe destiné à dégager une volonté unique sur le plan superétatique, mais une assemblée de délégués, dont chacun exprime le point de vue du Gouvernement qu'il représente, ce qui autorise le procédé technique du mandat impératif. Mais si la lettre du Pacte n'était pas violée en cela par la déclaration du 9 Novembre, son esprit l'était incontestablement, car la base même de l'institution est l'égalité des droits accordés aux Membres ; en particulier la garantie de l'article 10 a un caractère objectif, il s'agit d'une compétence liée, l'élément à apprécier par le Conseil pour en déclencher le jeu n'étant que l'existence ou la non-existence du fait-condition qui la nécessite, et les mesures concrètes à appliquer devant être les plus opportunes et les plus propres à rétablir l'ordre international. Or, un engagement préalable, comme celui du 9 Novembre, portant sur ces mesures mêmes, aboutit à une rupture de l'égalité des Membres par une limitation de l'assistance concrète dont l'un pourrait bénéficier, il est, par là, contraire à l'esprit du Pacte, à l'ordre public international tel qu'il l'établit. La conséquence juridique en doit donc être à cet égard la nullité absolue.

La formule même de l'article 1^{er} de la déclaration est du reste bien faite pour surprendre ; elle est symptomatique de la méconnaissance par ses auteurs des droits conférés à l'Albanie par son admission comme membre, puisqu'elle stipule que « au cas où l'Albanie se trouverait dans l'impossibilité de maintenir son intégrité territoriale, elle aura la liberté d'adresser au Conseil de la Société des Nations une demande d'assistance étrangère », comme si, en vérité, cette liberté ne découlait pas *ipso jure* de l'ad-

mission de l'Albanie dans la Société, et ne pouvait pas plus être l'objet de limitation que de confirmation, étant un des éléments d'une situation statutaire ou objective de droit international. L'article III de la Déclaration appelle une remarque identique, puisqu'il n'ajoute rien au droit commun de l'article II du Pacte qui dispose : « ...Tout membre de la Société a le droit, à titre amical, d'appeler l'attention de l'Assemblée ou du Conseil sur toute circonstance de nature à affecter les relations internationales et qui menace, par suite, de troubler la paix ou la bonne entente entre nations, dont la paix dépend. »

Aussi, nous paraît-il que c'est à tort que M. le Professeur Redslob (10) assimile cette Déclaration aux accords du 4 Octobre 1922 et du 14 Mars 1924 relatifs à l'Autriche et à la Hongrie. Pour le premier de ces accords, il vise, comme le précise le protocole N° 1 (11), à faire respecter l'indépendance de l'Autriche, sans qu'aucune des Puissances ne reçoive d'« avantage spécial ou exclusif », et le second reprend les mêmes termes pour les appliquer à la Hongrie (12). Leur but est donc radicalement opposé à celui de la déclaration du 9 Novembre ; tandis que celle-ci réserve à l'un des signataires une situation différente, et considérée comme privilégiée par rapport aux autres, les traités de 1922 et de 1924, au contraire, ont pour fin de faire respecter l'égalité et d'empêcher qu'une des grandes Puissances, et non seulement les signataires de ces actes, ne se taille une place prééminente sur les Etats qu'ils visent.

(10) In *Les Principes du droit des gens moderne*, op-cit. p. 270.

(11) In Martens, 3-XIV-351.

(12) In Martens, 3-XXX-111.

Ces deux instruments précisent en outre comment « le cas échéant, en vue d'assurer le respect de ces principes par toutes les nations, ils s'adresseront, *en conformité avec les règles du Pacte*, soit individuellement, soit collectivement, au Conseil de la Société des Nations pour qu'il avise aux mesures à prendre, et qu'ils se conformeront aux décisions dudit Conseil », ce qui achève de les opposer à la déclaration du 9 Novembre, qui, nous l'avons vu, avait au contraire pour but de diriger l'action du Conseil, dans un sens préfixé.

Il est vrai, et peut-être est-ce ce qui aurait conduit M. Redslob à ce rapprochement, que Lord Curzon, en 1921, n'avait voulu admettre ni les « intérêts politiques », ni les « intérêts économiques » de l'Italie en Albanie, et ne reconnut que ses « intérêts stratégiques », refus partiel qui, eu égard aux demandes italiennes, représentait un maintien relatif de l'égalité des Puissances ; mais encore était-ce là, dans l'absolu, accorder et garantir une position d'exception à l'Italie. Et, en outre, ce qui est, à notre sens, la conséquence la plus grave de la déclaration du 9 Novembre, réduisait en tout cas les garanties que pourraient éventuellement tirer l'Albanie de l'article 10 du Pacte.

CHAPITRE II

LA QUESTION DES FRONTIÈRES

- § 1. — *Frontière yougoslave.*
- § 2. — *Frontière grecque.*
- § 3. — *La question de compétence.*
- § 4. — *L'action britannique et la Décision du
9 Novembre 1921.*

La question des frontières albanaises, dont nous connaissons la complexité, allait rettenir de nouveau l'attention des organes internationaux. L'admission de l'Albanie à la Société des Nations n'avait, et encore est-ce contesté, résolu qu'implicitement le problème, postulant, à notre sens, que les accords de Londres étaient toujours en vigueur, mais cela ne devait pas suffire à mettre obstacle aux désirs grec et yougoslave de revenir sur les solutions de 1913.

Occupant, du reste, une partie du territoire albanais, ces Etats ne manifestaient nullement l'intention de l'évacuer, et cette situation revêtait un caractère si inquiétant que Midhat Bey Frasheri, président de la délégation albanaise, crut devoir, par une note du 29 Avril 1921, attirer sur elle l'attention du Secrétaire général (1). Précisant sa position, le Gouvernement albanais, par une lettre du 21 Juin, de son Président du Conseil, également adressée au Secrétaire général, expose le caractère irrévocable qu'il attache à la décision de Londres, que ne peuvent affecter les accords secrets négociés entre les Puissances (2), et saisit le Conseil, par application

(1) « ...Les frontières de l'Albanie avaient été fixées en 1913 par les Grandes Puissances... Or, la Serbie, depuis la paix de 1918, empiétant sur ces frontières, occupe une ligne appelée par elle ligne de l'armistice, et qui se trouve en plein territoire albanais. Cette occupation ne va pas sans excès de toute sorte... les Grecs, de leur côté, occupent toujours une région contenant 20 villages albanais à l'Est de Koritza, attendant pour évacuer, une décision des grandes puissances... »

(2) « ... Le Gouvernement albanais croit de son devoir de soumettre à la juste appréciation de la Société des Nations les observations suivantes : La décision de la Conférence de Londres de 1913 est basée non sur une convenance diplomatique, mais sur le principe de nationalité. Cette décision au

des articles 11 et 15 du Pacte, pour obtenir l'évacua-

point de vue juridique, forme une chose jugée irrévocable. C'est l'instrument international qui a assuré l'indépendance de l'Albanie. Quant à la frontière, de l'Albanie méridionale mentionnée par les Grecs Epire du Nord, elle était déterminée par une Commission internationale qui a fait ses enquêtes sur place, afin de séparer l'élément albanais de l'élément grec. C'est sur les indications fournies par cette Commission internationale que les frontières de l'Albanie méridionale furent désignées sur la carte.

« Quant aux accords ultérieurs dont parlent ces mémoires, ils ne peuvent pas constituer un argument pour les raisons suivantes :

« La décision du 31 Décembre 1919 concernant l'Albanie formait une partie de la proposition générale faite pour une solution de la question adriatique ; il est superflu de dire que cette décision était prise dans l'unique but de sortir des embarras diplomatiques d'alors.

« L'entente italo-yougoslave à Rapallo, la renonciation de la part de l'Italie aux prétentions sur Valona et l'évacuation de cette ville par les troupes italiennes à la suite du Traité de Tirana, ainsi que la renonciation de la même puissance au mandat sur le reste de l'Albanie ont changé complètement la face de la question albanaise et ont rendue nulle et non avenue la décision sus-mentionnée du 31 Décembre, laquelle était basée, non sur le principe de nationalité et de justice internationale, mais sur le pacte inique du Traité de Londres, conclu entre l'Italie et les Alliés, d'une manière secrète.

« Les principes wilsoniens, acceptés par les autres puissances de l'Entente, avaient déjà rendues nulles les combinaisons secrètes et basées sur l'impérialisme. Par conséquent, la soi-disant décision du 31 Décembre 1919, sur laquelle s'appuient les Grecs, n'a aucune base valable, ni de fait ni de droit. Dans ce cas, ladite décision reste en état de projet et forme un épisode diplomatique non définitif et dépourvu de valeur.

« Quant à l'administration autonome soi-disant établie à Argyrocastro au printemps de 1914, elle forme vraiment une comédie qui s'est transformée en tragédie par les troupes régulières et irrégulières grecques...

« (S) Ilias Vrioni. »

tion des parties de son territoire occupées par les troupes étrangères. (3)

Nous allons, successivement, examiner les moyens opposés par l'Etat serbe-croate-slovène et la Grèce à cette demande, ce qui revient à examiner le problème des frontières tel qu'il se posa en 1921.

§ I. — *Frontière yougoslave*

L'argumentation yougoslave, telle qu'elle ressort du discours de M. Yovanovitch du 25 Juin à la Société des Nations, se fonde sur le fait qu'une partie de la ligne (4) frontière, de Dibra à Drin, n'avait pas été délimitée en 1914 et que cette lacune maté-

(3) Cf. A. Mandelstam : *La conciliation internationale*. Cours Acad. La Haye 1926, Rec. 1926-IV, pp. 58 et s.

(4) « ...III. — Les frontières de la principauté d'Albanie ont été fixées à la Conférence des Ambassadeurs de Londres, en 1913. Pour ce qui nous concerne, elles ont été tracées partout, sauf sur la partie Nord allant de la ville de Dibra jusqu'au Drin. On peut voir au protocole de la Commission de délimitation que les frontières sur cette partie ne furent pas marquées pour la raison que la Commission elle-même a trouvé qu'une frontière établie de la sorte eût été incommode et défectueuse. Les choses en restèrent là.

« La façon dont s'effectua la délimitation entre notre royaume et l'Albanie est connue. Il suffit de rappeler que la ligne frontière devait être tracée au-dessus des villes de Dibra, Prizrend et Gjakova pour que l'on en aperçoive tout le côté artificiel et incommode. Ces villes sont, de cette façon, complètement coupées de leur hinterland, dont elles sont les centres économiques. Cette ligne frontière a été mise en question par les Alliés eux-mêmes et, plus tard, par la Conférence de la Paix.

« Cela découle : 1^o Des négociations qui ont été poursuivies à la Conférence de la paix relativement aux frontières de l'Albanie (voir la correspondance entre les Grandes Puissan-

rielle permet de revenir sur la fixation même de la frontière dont l'emplacement, résultant des décisions de Londres, comporte un grand nombre d'inconvénients. Du reste, ajoute le représentant de la Yougoslavie, les négociations mêmes, menées par les Puissances après l'armistice, et que nous avons étudiées précédemment, montrent bien qu'elles-mêmes considèrent comme caducs les accords de 1913.

Cette argumentation est spécieuse, car le premier fait, à savoir que la délimitation a été incomplète, ne doit avoir aucune conséquence touchant au fond du droit ; et pour le second, l'existence de négociations postérieures à l'armistice, nous en avons assez montré le caractère de pure opportunité et la non-conformité avec les principes du droit des gens, puisqu'elles trouvent leur base commune dans le pacte de Londres, à caractère exclusivement impérialiste, et n'ont existé qu'en fonction de cet accord secret, dont elles sont des conséquences directes ou médiate.

ces et le Royaume des Serbes-Croates-Slovènes, ainsi que l'accord italo-grec du mois d'Août 1919).

« 2° De la note de la Conférence de la Paix du 1^{er} Septembre 1919 adressée à la délégation royale.

« 3° De l'art. IV du Traité de Sèvres [10 Août 1920], relatif à certaines frontières, le premier paragraphe de cet article dit : « Les frontières avec l'Italie et au Sud » seront ultérieurement fixées. Que la formule « et au Sud » se rapporte aussi à l'Albanie, cela est prouvé : a) par le fait que la frontière avec la Grèce a été établie par le même article, § II, et que la Grèce se trouve au Sud ; b) par le fait que, sur la carte n° III annexée audit article comme en faisant partie, la frontière vis-à-vis de l'Albanie est traitée d'ancienne.

« 4° L'Assemblée même de la S.D.N. a donné ce même caractère à cette question (Cf. le memorandum du Secrétaire général et le rapport de la 5^e sous-commission, ainsi que les discours de Lord Robert Cecil et de M. Fisher) ».

Suivre d'ailleurs la Yougoslavie, sur ce point, eût mené à une impasse, comme le déclara, le 3 Octobre, à l'Assemblée, Mgr Fan Noli : « Aujourd'hui, on nous a dit : Vous n'avez pas de frontières, et, par conséquent, vous ne pouvez jamais accuser personne de les violer. Et alors, chacun peut venir chez nous à son gré... » Sous cette forme frappante, on voit bien en effet combien paradoxale se trouvait être la situation d'un Etat membre de la Société des Nations que l'on déclarait privé de frontières.

§ 2. — *Frontière grecque*

Tandis que la question de la frontière yougoslave n'oppose que les deux gouvernements intéressés, celle de la frontière grecque met en jeu la volonté des populations.

Le problème en devient beaucoup plus complexe.

Après le retrait des troupes helléniques au printemps de 1914, rappelons-le, les Epirotes avaient constitué à Argyrocastro une administration autonome. Le Gouvernement albanais avait dû traiter avec celle-ci par le protocole de Corfou qui accordait le bénéfice de l'autonomie aux populations d'Epire.

Au début des hostilités, les liens s'étaient relâchés avec le pouvoir central et, en 1915, les Venizélistes, avec l'accord des Alliés, avaient occupé cette province. (4 bis).

Il y avait donc une série de faits susceptibles de faire douter du bien fondé de la décision des Ambassadeurs. On pouvait croire que « seul le désir d'éviter une guerre mondiale, comme l'avait écrit le Prince Lichnowski, avait déterminé Sir Edward

(4 bis) Cf. Supra. Deuxième partie, Chapitre VI, § 4.

Grey à céder à la Triple-Alliance sur l'importante question de l'Épire ». (5)

De plus, en Juin 1920, la Commission des Affaires Etrangères du Sénat des Etats-Unis, ayant invité les comités épirotes albanais et grec à comparaître devant les sénateurs pour défendre les deux points de vue concernant l'Épire, avait présenté, un mois plus tard, un rapport en faveur du rattachement à la Grèce de cette province, y compris Koritza, rapport que le Sénat avait adopté. (6)

Il paraissait donc, sur ce point particulier, exister, à l'égard des décisions de 1913, une présomption de mal fondé qui, dans une certaine mesure, renversait l'*onus probandi* ; c'est pourquoi l'argumentation albanaise sera, en ce qui les concerne, beaucoup plus développée que dans le cas des frontières yougoslaves, comme nous allons le voir.

La Grèce tirait aussi argument de ce qu'Essad Pacha avait, en 1914, violé la neutralité albanaise en se rangeant aux côtés de l'Entente et perdu, par là, le bénéfice du statut de 1913, dont cette neutralité était une clause essentielle.

C'est Mgr Fan Noli qui, à la XV^e séance du Conseil, le 25 Juin 1921, eut la tâche d'exposer pourquoi, en dépit de cette argumentation bipartite, l'Épire du Nord devait demeurer intégrée au territoire albanais. (7)

(5) Quant à nous, les diverses déclarations de Sir Edward Grey ne nous paraissent pas justifier clairement cette affirmation des Mémoranda Lichnowski. Cf. supra. Deuxième Partie, Chapitre II, § 3 in fine et note 11.

(6) Lettre de l'Union pan-épirote d'Amérique sur la situation de la population de l'Épire du Nord, adressée au Secrétaire général. J.O. S.D.N., 18 Avril 1921.

(7) Mgr. Fan Noli à la XV^e séance du Conseil. 25 Juin 1921. Observations au P.V.

« ...Quant aux frontières de l'Albanie, elles ont été net-

A l'argument grec tiré de l'occupation de l'Épire du Nord opérée avec l'assentiment des Alliés, il oppose le caractère de combinaison politique transi-

tement fixées par la Conférence de Londres et par celle de Florence en 1913. M. le délégué de la Grèce a fait observer que la frontière méridionale de l'Albanie a été seulement tracée sur la carte. Cette frontière a été établie par une Commission internationale qui s'est rendue sur place.

« Le traité secret de Londres de 1915 n'a jamais été publié officiellement par aucune des Puissances signataires. Par conséquent, il n'a, au point de vue juridique, aucune valeur internationale. Les traités internationaux de Londres et le protocole de Florence de 1913 n'ont jamais été invalidés par les différents traités secrets que les Puissances ont conclus depuis cette date pour démembrer l'Albanie. Le traité secret de 1915 a été annulé par les conventions ultérieures et notamment par le traité de Rapallo et par le protocole préliminaire de Tirana. Le traité secret de 1915 donnait à l'Italie le port de Valona, son hinterland et le mandat sur la plus grande partie de l'Albanie. Dans le protocole préliminaire de Tirana, l'Italie a renoncé au port de Valona et au mandat.

« Un article de ce protocole préliminaire dit :

« Le Gouvernement italien, pour donner des preuves de ses sentiments de respect pour la souveraineté albanaise sur Valona et pour l'intégrité territoriale de l'Albanie, fera retirer les troupes italiennes actuellement éparpillées à Valona et sur son littoral et dans le reste de l'Albanie. »

« Il n'y a qu'une intégrité territoriale de l'Albanie, celle qui a été établie en 1913.

« M. le délégué de la Grèce a dit qu'en 1915 son Gouvernement a été autorisé par les puissances alliées à occuper l'Épire du Nord ; il ne s'agissait que d'une simple combinaison politique, attendu qu'une année plus tard, les armées italiennes et françaises ont chassé les Grecs de ce même territoire.

« M. le délégué de la Grèce a dit aussi qu'Essad Pacha, soi-disant chef de l'Etat albanaise en 1914, avait renoncé à la neutralité de l'Albanie garantie par les Grandes Puissances. Si Essad Pacha était le véritable chef de l'Albanie, et s'il s'est rangé aux côtés des Alliés, il aurait dû être considéré

toire qu'avait revêtu cette occupation, caractère qui ressort à l'évidence du fait que ce sont les détachements français et italien eux-mêmes qui devaient, en 1916, imposer le retrait des éléments grecs de cette région. (8)

Quant à l'octroi de l'autonomie aux Epirotes par la disposition de Corfou, il restait une mesure purement intérieure, motivée surtout par la différence d'évolution politique de ces populations et des autres éléments du peuple albanais, mais ne signifiant nullement qu'elles appartenaien à un autre groupe national.

Pour la violation de la neutralité imputée à Essad

comme un allié. Il semble impossible que la Conférence de la Paix ait pu songer à démembre un pays allié. Mais la thèse que soutient le Gouvernement albanais, c'est que l'Albanie a été un pays neutre pendant la guerre. La Conférence des Ambassadeurs ne s'occupe que des questions concernant les vainqueurs, et les vaincus, des questions qui sont une conséquence des traités de paix. L'Albanie, restée neutre pendant la guerre, ne peut reconnaître la compétence de la Conférence des Ambassadeurs si celle-ci entend fixer à nouveau des frontières dont la détermination a été effectuée avant les hostilités.

« MM. les délégués yougoslave et grec ont contesté la compétence de la S.D.N. Les frontières de l'Albanie ont été fixées par les six Grandes Puissances que l'on appelait, avant la guerre, le « Concert Européen », le Gouvernement albanais pense que le successeur de ce Concert Européen c'est la S.D.N. et non la Conférence des Ambassadeurs. La question albanaise doit donc être discutée par la S.D.N. D'autre part, la Conférence des Ambassadeurs est guidée par des conceptions politiques éphémères, tandis que le souci de la S.D.N. est de maintenir la Paix et d'établir l'harmonie entre ses membres. Enfin, les délibérations de la S.D.N. sont publiques et l'Albanie, membre de la Société, peut y plaider sa cause devant le monde entier, parce qu'elle n'a rien à cacher. »

(8) Cf. supra. Deuxième Partie. Chapitre XI, § 2.

Pacha, nous avons déjà dit (9) que cette neutralité n'avait plus d'existence alors, du fait que l'action italienne des 31 Octobre et 26 Décembre 1914 n'avait pas déclenché la garantie stipulée par l'article 3 du statut ; pourtant, le délégué albanais, négligeant cet argument, s'attacha seulement à réfuter cette branche par un dilemme : ou bien, dit Mgr Fan Noli, l'Albanie a pris part à la guerre aux côtés des Alliés, et alors il paraît impossible que l'on songe à démembrement un pays allié (10), ou bien elle est restée neutre, et alors le statut n'a pas été violé par le gouvernement albanais (11), qui en doit conserver le bénéfice.

§ 3. — *La question de compétence*

Mais, outre la défense au fond, s'analysant, nous l'avons vu, dans une contestation du droit même (11-bis) dont la violation motivait le recours aux articles 11 et 15, les Délégués grec et yougoslave soulevèrent une question de procédure. (12)

(9) Cf. supra. Deuxième Partie, Chapitre IX, § 2.

(10) Cf. l'art. du Pr. Fedozzi : La situation juridique et internationale du Monténégro. Clunet, 1922, pp. 549 et s. (Fac.Droit 45.026).

(11) Il demeurerait néanmoins une violation certaine du statut à imputer à l'Albanie et qui sera relevée contre elle, le renvoi de la Commission internationale de contrôle.

(11 bis) Cf. La notion de délit impossible en droit pénal interne.

(12) Réponse de M. Frangulis à la XV^e séance du Conseil du 25 Juin 1921.

« La question des frontières de l'Albanie a été soumise à la Conférence de la Paix comme le prouve la convention intervenue entre les Grecs et les Albanais, le 15 Mai 1920 :

« Les deux parties contractantes se promettent qu'elles
« se conformeront à la décision de la Conférence de la Paix
« qui déterminera définitivement la ligne des frontières. »

« Le Gouvernement grec ne prétend pas que la S.D.N. »

Les frontières albanaises, prétendaient-ils, dont la violation motivait la requête de l'Albanie, n'étaient pas déterminées, or le Conseil ne pouvait connaître de cette exception (13), en dépit du principe

soit absolument incompétente : elle sera compétente le jour où un traité librement consenti sera intervenu entre la Grèce et l'Albanie. A ce moment, et une fois les frontières fixées, la S.D.N. aura compétence, si un différend surgit, pour lui donner une solution. Les traités internationaux sont le résultat d'une transaction et de concessions mutuelles, on ne saurait éluder les engagements pris en faisant recours devant une autre juridiction avant que celle qui est saisie se soit prononcée définitivement.

« Dans ces conditions, et puisqu'il y a litispendance, le Gouvernement hellénique prie la S.D.N. de surseoir à sa décision. La S.D.N. doit se déclarer incompétente en ce qui concerne le cas précis qui lui est soumis. Elle donnera ainsi la preuve du respect des engagements mutuels de la volonté libre des états...

« ...C'est une question de procédure qui se pose entre l'Albanie et la Grèce. La Grèce dit que l'Albanie a formé un recours devant la S.D.N. et qu'elle a porté la question devant la Conférence de la Paix qui se trouve légalement saisie. La Grèce demande que la S.D.N. se désaisisse du différend afin que la question soit tranchée. »

(13) Discours de M. Yovanovitch à la XV^e Séance du Conseil du 25 Juin 1921 :

« ...IV. — Qui est-ce qui est compétent pour fixer les frontières de l'Albanie ?

« A notre avis, cette compétence appartient à la Conférence de la Paix, c'est-à-dire au Conseil Suprême allié qui résoudra cette question, d'accord avec nous, qui sommes parties intéressées. Les raisons sont les suivantes :

« ...

« 2^o L'Assemblée de la S.D.N. a elle-même ainsi conçu la chose lorsque l'année dernière, elle avait à se prononcer sur l'admission de l'Albanie, car tout en mentionnant la situation de l'Albanie comme indéterminée sous ce rapport (au

général que le juge de l'action est le juge de l'exception, puisque la détermination de ces frontières était retenue par le Conseil suprême interallié, exclu-

point de vue des frontières), elle a passé ce point sous silence, se sentant visiblement incompétente en cette matière.

« 3° Aucune clause d'aucun traité international, aucune autre décision, pas plus que le Pacte lui-même, n'ont donné au Conseil de la S.D.N. de connaître de cette question. S'il en était autrement, le Pacte se serait exprimé expressément. La compétence de la Société des Nations dans cette question ne serait pas l'accomplissement de ses devoirs normaux mais une fonction exceptionnelle, dont les mandats explicites pourraient seuls l'investir. A notre avis, c'est seulement par cette voie que cette question pourrait entrer dans la compétence de la Société des Nations.

« La preuve que ce point de vue est exact est le fait que de telles questions, d'une importance capitale pour l'ordre public international — et nous estimons que la question dont il s'agit en est une — ont toujours été expressément soumises à la compétence de la Société des Nations et de son Conseil quand on les faisait rentrer dans leur compétence...

« a) Le Gouvernement albanais connaissait les constatations faites par l'Assemblée de la Société des Nations l'année passée, relativement aux frontières de l'Albanie. L'Assemblée de la Société des Nations a passé sur cette question comme incompétente, et, en acceptant la décision de l'assemblée sur l'admission de l'Albanie, le Gouvernement doit accepter ladite décision entièrement, c'est-à-dire que la question des frontières doit être tranchée par l'autorité compétente, à savoir la Conférence de la Paix.

b) Par les articles précités du Pacte (10 et 12), ni le Conseil, ni la Société des Nations n'ont été désignés pour trancher le litige qui menace rupture, leur devoir consiste à acheminer le litige vers une voie de solution pacifique. La décision cependant, suivant laquelle la Conférence de la Paix serait appelée à résoudre cette question, serait autant en parfait accord avec les devoirs de cette dernière, au sens des articles précités du Pacte, qu'avec l'état réel des choses ; elle enlèverait la possibilité aux Etats en conflit de ne pas accepter une décision du Conseil. »

sivement compétent en application des traités ayant mis un terme à la guerre.

L'Article 89 du Traité de Saint-Germain (14) confiait en effet aux principales Puissances alliées et associées, la fixation des frontières de l'Etat serbe-croate-slovène et de la Grèce, ce qui ne pouvait qu'aboutir à celle des frontières albanaises.

Il y avait, en quelque sorte, sur la question préjudicielle, un conflit de compétence au fond, deux autorités étant également compétentes pour statuer l'une à l'égard de l'Albanie, l'autre des Etats limi-

(14) M. Fisher, rapporteur. XV^e séance du Conseil. 25 Juin 1921.

« ...Les trois parties en présence sont membres de la Société des Nations, l'Albanie y est entrée la dernière. En l'admettant dans la Société, l'Assemblée s'est parfaitement rendu compte que les frontières de ce pays n'ont point été définitivement fixées. Il a été reconnu que son admission ne préjugait en rien la solution de la question des frontières.

« La Conférence des Ambassadeurs est saisie de cette question et doit faire connaître sa décision. M. Fisher ne veut pas dire que la Conférence des Ambassadeurs ait une compétence exclusive en la matière, ni que, dans certains cas, la Société des Nations ne serait pas compétente, mais il ne doute pas que la question de la détermination des frontières de l'Albanie ne relève de la Conférence des Ambassadeurs. L'art. 89 du traité de Saint-Germain dit :

« L'Autriche déclare, dès à présent, reconnaître et agréer
« les frontières de la Bulgarie, de la Grèce, de la Hongrie,
« de la Pologne, de la Roumanie, de l'Etat serbe-croate-slo-
« vène et de l'Etat tchéco-slovaque, telles que ces frontières
« auront été fixées par les principales Puissances alliées et
« associées. »

« Il est certain, qu'on ne saurait fixer les frontières de la Grèce et de l'Etat serbe-croate-slovène, sans fixer, en même temps, celles de l'Albanie. On ne saurait donc contester la compétence de la Conférence des Ambassadeurs... »

trophes, sur un objet unique (15), les frontières les séparant.

En l'absence de textes, quels principes devaient être appliqués pour résoudre ce conflit ?

La situation juridique pouvait se résumer ainsi : la requête albanaise, outre les défenses au fond, se heurte à une exception de non détermination de l'objet, exception dont il est prétendu que l'organe saisi de la requête ne peut connaître, la question étant pendante devant une autre formation internationale. Il y avait donc, à première vue, litispendance ; mais cette exception n'est recevable que si l'organe saisi le premier l'est valablement, or, précisément, cette compétence du Conseil suprême était déclinée par l'Albanie. Celle-ci arguait, en effet, de ce que le Conseil suprême avait pour mission exclusive de régler le sort des belligérants en vertu des traités, or l'Albanie n'avait pas pris part à la guerre et, en tout cas, n'était partie à aucun des traités y ayant mis fin.

La question eût donc dû, nous paraît-il, normalement se résoudre par l'évocation par le Conseil de la Société des Nations qui aurait statué, par une seule et même décision, sur l'incident et sur le fond, c'est-à-dire sur la requête albanaise et sur la détermination des frontières.

Seulement, et cet élément contingent va entraîner la décision, le Conseil répugnait à se saisir d'une question qu'une application restrictive du Pacte par l'Assemblée eût évitée, car elle eût abouti à refuser l'admission de l'Albanie dans l'état d'incertitude que présentaient ses frontières. (16)

(15) Cf. Note anonyme sous Confl. 8 Mai 1933 (S. 33-III-117).

(16) L'article premier ne fait d'ailleurs pas de l'existence

Ayant passé outre à cette difficulté, la Société des Nations n'entendait pas, semble-t-il, faire davantage et assumer encore la tâche de résoudre les problèmes en résultant. C'est pourquoi le Conseil, se ralliant au rapport de M. Fisher, adopta, le 25 Juin 1921, une résolution, à notre sens mal fondée en droit, comme nous venons d'essayer de le montrer, de surseoir à statuer sur la demande albanaise jusqu'à ce que la Conférence des Ambassadeurs, qui avait succédé à la Conférence de la Paix (17), ait rendu sa décision.

La résolution du Conseil (18) invitait la Confé-

de frontières déterminées, une condition d'admission. C'est seulement le questionnaire établi par la V^e Commission à sa 2^e séance qui énonce cette question. Or, la V^e Commission, après examen du rapport de la Sous-Commission n^o 2, n'adopte qu'une résolution non obligatoire pour l'Assemblée, dont la compétence est discrétionnaire ; comme l'écrit M. G. Scelle : « L'Assemblée n'est pas tenue d'exercer une compétence liée, elle se prononce en toute liberté... Elle n'est même pas liée par l'accomplissement des conditions stipulées par le Pacte... », in R.G.D.I.P., T.28, p. 126, op. cit.

(17) Cf. Dragoutine Nikolitch, op. cit., p. 104.

(18) P.V. de la XVI^e séance du Conseil, 25 Juin 1921.

M. Fisher, rapporteur, lit la déclaration suivante :

« Le Conseil de la Société des Nations est informé que la Conférence des Ambassadeurs est saisie de la question albanaise et qu'elle délibère en ce moment. Dans ces conditions, le Conseil de la Société des Nations croit qu'il n'y a pas lieu de s'en saisir simultanément... »

Le Conseil adopte cette résolution, qui est acceptée par les représentants de la Grèce et de l'Etat serbe-croate-slovène.

Mgr. l'Evêque Fan Noli, représentant de l'Albanie, déclare que la Conférence des Ambassadeurs n'est pas compétente, car elle a pour mission exclusive de s'occuper du sort des belligérants en vertu des traités.

Or, contrairement à ce qu'a déclaré le représentant de la Grèce, l'Albanie n'a jamais abandonné sa neutralité. La Société des Nations a succédé naturellement au Concert Euro-

rence à lui communiquer promptement cette décision, et renouvelait les assurances de la vigilance particulièrement attentive avec laquelle il examinait les intérêts de l'Albanie. En priant « instamment la Conférence des Ambassadeurs et les Puissances qui y sont représentées d'achever la délimitation des frontières albanaises dans le délai le plus court et, en tout cas, avant le commencement de l'hiver », le Conseil affirmait nettement toutefois la primauté de sa compétence générale sur la compétence spéciale de la Conférence qu'il venait de reconnaître, ce qui nous paraît justifier davantage encore la solution, que nous venons de présenter comme celle qui eût été la meilleure, d'une évocation par lui.

Quoiqu'il en soit, le délégué albanais, envisageant cette résolution d'un point de vue curieux la considéra comme prise en violation d'un autre grand principe juridique : La seule Société des Nations ayant succédé au Concert Européen qui avait, en 1913, réglé la question albanaise, c'était ignorer le principe de l'acte contraire, et son dérivé qui s'exprime par l'ancien adage *Ejus est interpretari cujus est condere*, que de laisser les Ambassadeurs connaître de cette question.

C'était incontestablement là obscurcir le débat. Il est vain de parler de succession de compétence entre deux organes aussi différents juridiquement que le Concert Européen, à caractère directorial et politique, et la Société des Nations, à caractère électif et juridique.

Aussi, cette argumentation n'eut-elle aucun ré-

péen qui a réglé le sort de l'Albanie. Il demande que cette question de compétence soit renvoyée devant une Commission de juristes.

sultat devant l'Assemblée où, le 29 Juin 1921, Mgr Fan Noli avait porté la question. (19)

Le 2 Octobre 1921, celle-ci vota une première résolution recommandant à l'Albanie d'attendre la décision des principales puissances alliées et associées concernant ses frontières, et une seconde priant le Conseil de nommer une Commission d'enquête de trois membres qui irait, sur place, contrôler les allégations des parties et contrôler l'exécution de la décision des Puissances. (20)

Le 6 Octobre, le Conseil prenait cette mesure d'information ; la Commission devait arriver en Al-

(19) Par une lettre, adressée au Secrétaire général, en vertu de l'article 4 du règlement intérieur de l'Assemblée, demandant d'inscrire à l'ordre du jour, pour être discutée à la prochaine séance, « la décision prise par le Conseil, le 25 Juin 1921, sur la requête de l'Albanie, dans son différend avec la Grèce et l'Etat serbe-croate-slovène ».

(20) Commission d'enquête en Albanie (J.O. S.D.N., Février 1922).

Composition : Major Jens Christian Meinich.

Colonel Charles Schaeffer.

M. Rolf Thesleff, ultérieurement remplacé par le Professeur J. Sederholm.

10 Novembre 1921. Instructions du Secrétaire Général de la S.D.N.

« La Commission doit :

« 1. — a) Adresser un rapport détaillé au Conseil de la S.D.N. sur l'exécution de la décision des principales puissances alliées et associées au sujet de la délimitation des frontières de l'Albanie, dès notification de cette décision ; b) Faire un rapport sur tous les troubles qui pourraient éclater sur les frontières de l'Albanie ou dans le voisinage de ces frontières.

« 2. — Désigner, en cas de nécessité, des observateurs impartiaux.

« 3. — Ne prendre aucune mesure avant la notification de la décision des principales Puissances Alliées et Associées.

« 4. — Envoyer au Secrétaire Général des rapports pé-

banie le 19 Novembre ; mais, dans l'intervalle, une nouvelle activité s'était manifestée à la Société des Nations sur la question albanaise, que nous allons étudier maintenant.

§ 4. — *L'action britannique et la décision
du 9 Novembre (20 bis)*

Au mois de Juillet 1921, des troubles violents s'étaient manifestés en Mirditie. Un chef local, Marka Gjoni, vraisemblablement mû par l'ambition de s'établir comme chef d'un Etat indépendant mirdite, avait, à la tête d'un millier de partisans, attaqué et défait les troupes du Gouvernement. Le 9 Août, cependant, celles-ci réussirent à les repousser dans les montagnes aux abords de la frontière yougoslave, et c'est dans cette région, que, plusieurs mois durant, des opérations d'une certaine envergure furent soutenues de part et d'autre.

Il semblait évident (21) que les troupes de Mar-

riodiques sur son activité et sur tous les événements qu'elle jugerait dignes d'être communiqués au Secrétaire général.

« 5. — Envoyer, pour le 25 Décembre 1921, un relevé détaillé de ses prévisions budgétaires, pour être soumis à l'approbation du Conseil. »

(20 bis) Qu'il importe de bien distinguer de la Déclaration de même date précédemment étudiée (supra. 3^e partie, Chapitre 1^{er}, § 3).

(21) Cf. Rapport de la Commission d'Enquête en date du 20 Décembre 1921.

Une preuve du rôle important joué par les Yougoslaves dans ces événements y est fournie par le fait que, dès après la démarche britannique, les ressources, tant financières que militaires, manquèrent à Marka Gjoni qui, le 20 Novembre, lança une proclamation renvoyant tous ses partisans dans leurs foyers, pour s'enfuir lui-même en Yougoslavie avec ses proches. Le 28 Novembre, jour anniversaire de l'Indépendance de l'Albanie, une amnistie générale fut proclamée.

ka Gjoni n'étaient pas réduites à leurs seuls moyens pour mener cette campagne, et qu'elles recevaient une aide considérable de l'armée yougoslave établie à proximité ; leur armement, en particulier, composé notamment de matériel lourd, ne pouvait leur être fourni que par les unités yougoslaves stationnées à peu de distance d'Oroshi. Celles-ci, du reste, paraissent bien avoir pris souvent une part active au combat.

C'est dans ces conditions que, le 7 Novembre, le Gouvernement britannique cita le Gouvernement yougoslave devant le Conseil de la Société des Nations, par l'envoi au Secrétaire général, du télégramme suivant de Lloyd George :

« L'avance continue des troupes yougoslaves en Albanie étant de nature à troubler la paix internationale, le Gouvernement britannique désire attirer l'attention du Conseil sur ce fait, et vous prie de prendre immédiatement des dispositions pour convoquer le Conseil, afin qu'il étudie la situation et se mette d'accord sur les mesures à prendre aux termes de l'article 16, au cas où le Gouvernement serbe-croate-slovène se refuserait à exécuter les obligations que lui impose le Pacte.

« La Conférence des Ambassadeurs a fixé les frontières de l'Albanie, sa décision sera incessamment notifiée aux Parties intéressées. »

Les 17, 18 et 19 Novembre, se tinrent les réunions du Conseil ainsi provoquées.

A la deuxième de ces séances, les délégués albanais et serbe-croate-slovènes fournirent les explications requises sur l'état de fait dénoncé par la Grande-Bretagne au rapport des autorités albanaises ; et le Conseil put prendre acte de la déclaration du Premier ministre de l'Etat serbe-croate-slovène que cet Etat « prenait toutes mesures pour assurer

l'évacuation immédiate par ses troupes du territoire albanais ». (22)

C'était, pour l'Albanie, un important résultat que l'acceptation ainsi donnée par l'Etat serbe-croate-

(22) 3^e Séance, 19 Novembre 1921.

« ...Le Président donne lecture du projet de résolution suivant :

« Le Conseil de la S.D.N., après avoir entendu l'exposé des informations qui ont déterminé le gouvernement britannique, par son télégramme du 7 Novembre, à demander la convocation immédiate du Conseil pour étudier la situation créée par l'avance des troupes serbes-croates-slovènes en Albanie, et se mettre d'accord sur les mesures à prendre ;

« Après avoir entendu les explications fournies par les représentants du Gouvernement serbe-croate-slovène et ceux du Gouvernement albanais ;

« Attendu que l'Assemblée de la S.D.N., à la date du 3 Octobre, a reconnu qu'il appartient aux principales Puissances alliées et associées de déterminer les frontières définitives de l'Albanie ;

« Attendu que la Conférence des Ambassadeurs a décidé, le 9 Novembre 1921, qu'il y a lieu de confirmer le tracé des frontières de l'Albanie, tel qu'il a été établi en 1913 par la Conférence des Ambassadeurs de Londres, avec certaines modifications spécifiées, et que, par suite, les frontières de l'Albanie sont désormais fixées et doivent être respectées sous les garanties assurées aux membres de la S.D.N. par le Pacte de la Société ;

« Prend acte de la déclaration du Premier ministre de l'Etat serbe-croate-slovène que cet Etat, se conformant à la décision mentionnée ci-dessus, prend toutes mesures afin d'assurer l'évacuation immédiate par ses troupes de tout territoire appartenant à l'Etat albanais ; prend acte également de l'assurance donnée par les représentants des deux Etats que ceux-ci entendent vivre en relation de bon voisinage, ce qui implique qu'aucun des deux ne fera rien, directement ou indirectement, pour provoquer ou entretenir aucun mouvement de nature à troubler la paix intérieure de l'Etat voisin.

« Le Conseil est heureux de constater l'attitude conciliante prise devant lui par les Gouvernements albanais et serbe-

slovène d'évacuer purement et simplement son territoire alors que, peu de temps auparavant, il déployait tant d'efforts pour s'y maintenir. C'est que la situation n'était plus la même désormais, l'exception de non-détermination des frontières albanaises, principal argument des Yougoslaves, ne pouvait plus être énoncée, la Conférence des Ambassadeurs ayant, le 9 Novembre, confirmé les frontières de l'Albanie telles qu'elles avaient été fixées en 1913 à Londres. (23)

croate-slovène, qui est d'un heureux augure pour l'avenir. Et décide de donner à la Commission d'Enquête envoyée en Albanie, conformément à sa résolution du 6 Octobre, les instructions suivantes :

« 1° La Commission rendra compte au Conseil du retrait des troupes serbes-croates-slovènes et albanaises de part et d'autre de la zone de démarcation provisoire prévue par la décision de la Conférence des Ambassadeurs en date du 18 Novembre 1921. Elle se tiendra en relations avec la Commission de délimitation à toutes fins utiles et se mettra à la disposition des autorités locales pour faciliter l'évacuation, de manière à éviter tout incident.

« 2° La Commission devra s'assurer qu'aucun secours du dehors n'entretient un mouvement local de nature à troubler la paix intérieure en Albanie, elle devra rechercher et indiquer au Conseil les moyens de faire cesser les troubles actuels, et proposer toutes mesures nécessaires pour en éviter le retour. »

La résolution est approuvée à l'unanimité par les membres du Conseil, et acceptée par le Gouvernement de l'Albanie. Le représentant serbe-croate-slovène déclare s'y rallier sous quelques réserves secondaires.

(23) Décision de la Conférence des Ambassadeurs, relative aux frontières de l'Albanie, en date du 9 Novembre 1921 (J.O., S.D.N.).

« L'Empire britannique, la France, l'Italie et le Japon :

« Considérant qu'il y a lieu de confirmer le tracé des

La seule objection, mineure celle-là, présentée par l'Etat serbe-croate-slovène devant le Conseil, avait été la contestation de l'applicabilité de la partie essentielle de l'article 16 au cas soumis au Conseil.

frontières de l'Albanie tel qu'il a été établi en 1913 par la Conférence des Ambassadeurs à Londres ;

« Considérant, d'autre part, que les frontières méridionales de l'Albanie ont été fixées sur le terrain par la Commission de délimitation qui a rédigé le protocole final de ses travaux à Florence le 17 Décembre 1913 et que la Commission de délimitation des frontières Nord et Est a dû interrompre ses travaux en 1914, à cause des hostilités :

« Décident :

« I. — Les Gouvernements signataires de la présente décision reconnaissent le Gouvernement de l'Albanie, constituée en état souverain et indépendant.

« II. — Une Commission, composée de quatre membres nommés par les Gouvernements signataires de la présente décision, sera chargée, dans le plus bref délai, de tracer, sur le terrain, la ligne frontière Nord et Nord-Est de l'Albanie, dans les conditions indiquées ci-après.

« III. — A l'effet d'assurer des relations de bon voisinage entre les Etats situés de part et d'autre de la ligne-frontière à tracer, ladite commission devra tenir compte, autant que possible, des limites administratives et des intérêts économiques locaux. Elle devra, notamment, rectifier le tracé arrêté en 1913 par la Conférence des Ambassadeurs de Londres :

« a) Dans la région du Nord-Est de Scutari, de manière, tout en assurant la protection de cette ville, à assurer les débouchés et la protection de Podgoritza et à garantir aux populations albanaises voisines le libre passage à travers cette région, avec leur bétail, leurs meubles et leurs effets ;

« b) Dans la région à l'Ouest et au Sud de Prizrend, de manière à laisser au territoire de Prizrend ses approches naturelles ; la nouvelle frontière qui sera fixée sur le terrain partira de la cote 729, au Sud de Godoni, et à l'Est de Ciafa Prusit, dans la direction

Ce texte ne visait, fut-il prétendu, que le cas d'une guerre que ferait un des membres de la Société ; et le seul fait de la non-exécution d'un des engagements résultant du Pacte n'était pas de nature à motiver l'application des dispositions principales de l'article 16, mais seulement celle de son dernier alinéa, qui prévoit l'exclusion du membre coupable.

La question, nous le savons, n'eut pas d'inté-

Nord-Sud, et rejoindra la frontière de 1913 au Sud de Vad en passant par les cotes 1996 (Baistriku), 2381 (Koritnik) et 2512 (Nord-Est de Vad) et en laissant à l'Est la limite du territoire occupé par le clan de Gora (d'après la carte au 1/200.000 de l'état-major autrichien du 23 Janvier 1911, reproduite par l'institut géographique de l'armée italienne) ;

« c) Dans la région à l'Ouest et au Sud-Est de Dibra, de manière à laisser entièrement en dehors du territoire albanais la route de Dibra à Struga et à assurer ainsi la liberté des communications économiques de Dibra ;

« d) Dans la région de Lim, de manière à attribuer à l'Albanie la ville de Lim et à assurer ainsi en bordure du lac d'Ochrida les communications économiques entre Elbassan et Koritza.

« IV. — La Commission aura la faculté de s'adjoindre, à titre consultatif, des membres nommés respectivement par les Etats situés de part et d'autre de la ligne frontière à tracer. Elle pourra prendre en considération les demandes formulées au nom des Gouvernements de ces Etats, en s'attachant à ce que les rectifications éventuelles ne comportent le transfert que d'un minimum de population.

« V. — A la fin de ses travaux, la Commission rédigera un protocole qui sera soumis à l'approbation des gouvernements signataires de la présente décision.

« Fait à Paris le 9 Novembre 1921.

« (S)Hardinge of Penshurst, Jules Cambon,
Bonin, K. Ishii. »

rêt pratique, puisque la Yougoslavie s'engagea à évacuer immédiatement la totalité du territoire albanais.

Le problème des frontières semblait donc résolu ; mais de nouvelles difficultés vont surgir avec un litige qui, avant d'être réglé amiablement, occupera longtemps les institutions internationales, comme nous allons le montrer.

CHAPITRE III

LES DIFFICULTÉS D'APPLICATION DE LA DÉCISION SUR LES FRONTIÈRES

- § 1. — *Origine de l'Affaire de San-Naoum.*
- § 2. — *Demande yougoslave de révision.*
- § 3. — *L'avis consultatif n° 9.*
- § 4. — *L'arrangement entre les deux Etats.*
- § 5. — *Limites du kaza de Koritza.*

La solution donnée, le 9 Novembre 1921, de maintien des frontières de 1913, va soulever les mêmes objections que celle que l'on avait alors rencontrées (1). Aussi, ne reviendrons-nous pas sur le fondement des ambitions opposées des parties.

Dès que la décision de la Conférence des Ambassadeurs lui eut été communiquée, le Gouvernement yougoslave y répondit par une note du 14 Novembre 1921 (2) où il déclare ne se conformer à cette décision que sous la menace d'application des sanctions prévues à l'article 16, et en faisant les plus expresses réserves sur son bien fondé.

Mais c'est sur un point particulier qu'une controverse importante va s'élever, celui du Monastère de San-Naoum, que la Commission de délimitation, envoyée sur place en exécution de l'article II de la décision du 9 novembre, attribua à l'Albanie.

§ 1. — *Origine de l'affaire de San-Naoum*

La cause directe du différend est une interprétation du tracé décrit au Protocole de Londres du

(1) Cf. supra. Deuxième Partie, Chapitre II et III.

(2) « Le Gouvernement royal déclare avec ses plus grands regrets et en protestant, se conformer à la décision de la Conférence des Ambassadeurs afin d'éviter les conséquences dangereuses de la non-acceptation... »

In Dragoutine Nikolitch, op. cit., pp. 116 et s.

11 Août 1913 (3) et qui définit la frontière dans ce secteur à son paragraphe II dans les termes suivants :

« Il est, dès à présent, établi que la région côtière jusqu'à Phtelia, y compris l'île de Saseno, la région du Nord de la ligne grecque, ainsi que l'ancien kaza ottoman de Koritza, avec la rive Ouest et Sud du lac d'Ochrida, s'étendant du village de Lim jusqu'au monastère de San-Naoum font intégralement partie de l'Albanie. » La décision du 9 Novembre (4) ne faisant pas mention du monastère, dans les modifications qu'elle apportait au tracé de 1913, il s'agissait d'appliquer ce tracé, et la question se posait de savoir quel sens il convenait de donner aux termes « *jusqu'au monastère de San-Naoum* ».

Les Albanais prétendaient qu'ils signifiaient que le Monastère était inclus dans leur territoire ; les Yougoslaves, qu'il n'en fait pas partie.

Au sein même de la Commission de délimitation nommée par la décision du 9 Novembre (5), l'accord ne put être réalisé lorsqu'au début du mois d'Août 1922, la Commission, arrivée à Koritza, vit se poser devant elle ce problème d'interprétation.

Le Commissaire britannique, dans sa note du 27 Octobre, exprime l'avis « que le protocole de

(3) Cf. supra. Deuxième Partie, Chapitre II, § 4.

(4) Cf. supra. Troisième Partie, Chapitre II, § 4.

(5) Cette Commission, qui eût dû normalement comprendre quatre membres : français, britannique, italien et japonais, n'en comptait que trois, l'ambassadeur du Japon, M. Ishii, ayant renoncé à la nomination d'un représentant. A côté des trois membres, et contrairement à celle de 1913 (cf. supra. Deuxième Partie, Chapitre III, § 1), la Commission comprenait un délégué albanais, un délégué serbe et un délégué grec, qui étaient entendus à titre consultatif. (Cf. supra, Troisième Partie, Chapitre III, note 19, art. IV).

Londres de 1913, en désignant la ligne frontière comme s'étendant jusqu'au Monastère, avait l'intention que San-Naoum reste hors de l'Albanie. »

Le Commissaire français émet l'opinion contraire, considérant qu'à « défaut d'une mention telle que, inclus, ou exclu, après les mots « San-Naoum », le texte permet d'englober ou de ne pas englober le Monastère dans l'Albanie ; cependant, il semble bien, en examinant le contexte de l'idée générale de la phrase, qu'on doive l'interpréter dans le sens de l'attribution de San-Naoum à l'Albanie. »

Le Commissaire italien est plus formel et déclare qu' « il est vrai que le protocole n'ajoute pas le mot inclus après Monastère de San-Naoum, mais comme un monastère n'est pas un élément topographique de séparation, ainsi que le serait une rivière ou une crête, le territoire qui s'étend jusqu'à San-Naoum comprend forcément cette localité ». (6)

La Conférence des Ambassadeurs, avisée par une note de l'Ambassade britannique à Paris, du 27 Septembre 1922, de cette divergence, décida de trancher elle-même le débat et, par sa décision du 6 Décembre 1922, attribua le Monastère à l'Albanie.

§ 2. — *Demande yougoslave de révision*

Cette décision de la Conférence suscita immédiatement en Yougoslavie une grande agitation.

Les Serbes considéraient en effet ce lieu comme un sanctuaire national et ne voulaient point consentir à son abandon à un Etat étranger. (7)

(6) Cf. Tchaslav Nikitovitch. *L'affaire du Monastère de San Naoum*, op. cit., pp. 61 et s.

(7) Rapport de la Commission d'Enquête en Albanie en date du 18 Janvier 1922.

« ...Dès son arrivée à Koritza, le 1^{er} Janvier, la Commis-

Le 6 Avril 1923, le Gouvernement de Belgrade adressa à la Conférence des Ambassadeurs une com-

sion visita la région du lac Ochrida et du Monastère de San-Naoum, situé sur la rive Sud du lac.

« La question de ce monastère préoccupe actuellement à un haut degré le Gouvernement et l'opinion publique tout entière de l'Albanie méridionale. A la suite de la déclaration de la guerre mondiale, la Commission de délimitation de 1913-1914 fut obligée d'interrompre ses travaux avant d'avoir fixé sur le terrain la frontière de cette région. Le monastère ne fut donc pas évacué par les Serbes qui s'y trouvaient alors. Il est encore occupé par eux actuellement, un poste militaire yougoslave, formé en grande partie de soldats russes, étant placé à un kilomètre environ à l'Ouest du bâtiment, sur la rive du lac.

« On se souviendra cependant que, lors de la Conférence de Londres, en 1913, il fut stipulé, au § 2 du protocole, que les rives Ouest et Sud du lac Ochrida, de Lim jusqu'au monastère de San-Naoum, feraient intégralement partie de l'Albanie.

« A la suite de ces circonstances, la Commission a cru devoir suggérer, par son télégramme du 4 Janvier, que la zone neutre qui s'arrête actuellement à Lim soit prolongée de manière à comprendre également la rive méridionale du lac Ochrida jusqu'à la frontière grecque (lac Prespa). De cette façon, on pourra éviter toute friction en attendant l'évacuation du monastère de San-Naoum et son retour définitif entre les mains de l'Albanie.

« Frontière albano-grecque :

« En ce qui concerne la frontière albano-grecque du Kaza ottoman de Koritza, cette question paraît également soulever quelques difficultés de part et d'autre, du fait que ce district n'a pas été délimité par la Commission des frontières de 1913.

« Notre Commission, s'étant rendue sur les lieux, a pu constater que la ligne des avant-postes grecs s'étend actuellement du village de Konsko, sur la rive Ouest du lac Prespa et, comprenant toute la presqu'île s'avancant dans ce lac, suit une ligne jalonnée par les villages de Zagradec, Vrnica, Kapistica, Trestinik, Novoselo, jusqu'à Slimnica.

« Selon les dires du Gouvernement albanais, tous ces villages, avec beaucoup d'autres encore, faisaient partie de l'an-

munication exposant ses objections et demandant la révision (8) de la décision du 6 Décembre.

Le 23 Mai et le 19 Juin 1923; le Ministre de Yougoslavie à Paris renouvela, par des notes, la protestation de son gouvernement en l'appuyant sur

cien Kaza ottoman de Koritza. Cette affirmation est confirmée par un ancien annuaire ture, indiquant le nom des villages et les provinces dont ils dépendaient pour ce qui concerne la perception des dîmes; selon ce volume, les 26 villages actuellement occupés par les Grecs, et dont nous annexons la liste à ce rapport, faisaient partie du Kaza de Koritza...

« Il faut, tout d'abord, constater qu'à Koritza, la population est entièrement albanaise, et qu'il ne s'y trouve qu'un nombre tout à fait négligeable de sujets grecs... »

(8) Signalons que, le 27 Mars 1922, M. Yovanovitch, délégué du royaume des Serbes-Croates-Slovènes, informait le Secrétaire Général que « son Gouvernement venait de reconnaître le Gouvernement albanais et de nommer son représentant en Albanie ». Cette reconnaissance de Gouvernement correspond-elle à la notion qu'une telle reconnaissance ne peut exister, de façon distincte, que lorsqu'il s'agit d'un Gouvernement arrivé au pouvoir par des voies illégitimes au regard du droit public interne ? Nous ne le pensons pas, car les deux conditions nécessaires, à savoir une reconnaissance antérieure en tant qu'Etat, et une prise de pouvoir non basée en droit, faisaient défaut dans notre cas. Il semble donc qu'il faille considérer que, par cette manifestation, le royaume des Serbes-Croates-Slovènes entendait opérer une reconnaissance d'Etat. Mais alors cela implique qu'il ne considérerait pas que l'admission à la Société des Nations de l'Albanie, avait entraîné sa reconnaissance par tous les membres de la Société, ce qui nous paraît, quant à nous, certain; la résolution de l'organe collégial d'une communauté d'Etat liant « un Etat membre de cette communauté, même contre son gré, quand il a participé à la conclusion d'un traité où telle compétence est reconnue à l'organe de la communauté d'Etats... » même, si son représentant dans l'organe collégial a voté contre une proposition qui a été adoptée,... le droit n'attache pas d'effet à cette volonté. (Kelsen, *Théorie du Droit International Public*, op.cit., p. 173.)

une argumentation exégétique. De son côté, le chargé d'affaires albanais rédigea une note du 20 Juin 1923 demandant le maintien pur et simple de la décision de la Conférence des Ambassadeurs.

Pour examiner ces documents, la Conférence constitua un comité restreint anglo-franco-italien.

Dans cette nouvelle formation, le partage se fit d'une façon contraire à celle que nous avons constatée au sein de la Commission de délimitation : la délégation française proposait la révision de la décision de la Conférence, tandis que la délégation britannique préconisait son maintien, la délégation italienne conservant, seule, le même point de vue que le Commissaire italien, optait pour le maintien de la décision du 6 Décembre.

Devant l'impossibilité de rallier ses membres à une même solution, le Comité proposa de soumettre la question aux juristes.

Les Conseillers juridiques, à qui la Conférence des Ambassadeurs demanda, le 24 Octobre 1923, de fournir une interprétation du protocole de 1913, conclurent à l'exclusion de San-Naoum du territoire albanais, mais é mirent l'avis que la révision de la décision du 6 Décembre créerait un regrettable précédent.

De plus, et cela va donner une orientation nouvelle au débat, un mémorandum britannique du 4 Avril 1924 (9) vint conclure à l'impossibilité juri-

(9) « ...6. — Le droit donné aux principales Puissances alliées et associées par la résolution de l'Assemblée de la Société des Nations de Septembre 1921 ^(*) était le droit de fixer la frontière une fois pour toutes. Ce n'était pas le droit de reviser la frontière de temps à autre. C'est ce droit qui a

(*) C'est une inadvertance, la décision visée de l'Assemblée étant du 2 Octobre 1921. (Cf. *supra*, Troisième Partie, Chapitre II, § 3, in fine.)

dique de revenir sur cette décision, pour le motif que le droit donné aux principales Puissances était de fixer la frontière une fois pour toutes, et que ce droit avait précisément été exercé et épuisé par la décision du 6 Décembre.

Cette argumentation retiendra seule désormais l'attention, car adopter la conclusion qu'elle propose devait aboutir à opposer une fin de non-recevoir à la demande yougoslave.

Il était donc indispensable de lui consacrer un examen préalable. Aussi, le 4 Juin 1924, la Conférence des Ambassadeurs, sur proposition britannique, décida-t-elle de poser au Conseil de la Société des Nations la question suivante :

« Par la décision de la Conférence des Ambassadeurs du 6 Décembre 1922, les principales Puissances ont-elles épuisé, en ce qui concerne la frontière serbo-albanaise au monastère de San-Naoum, la mission qui leur avait été reconnue par la Société des Nations le 3 Octobre 1921 ? »

« Au cas où la Société des Nations estimerait que la Conférence n'a pas épuisé sa mission, quelle solution aurait-il lieu de donner à la question de la frontière serbo-albanaise à San-Naoum ? »

Ainsi saisi, le Conseil, sur la proposition du rapporteur, M. Quiñones de León, résolut, le 17 Juin 1924, en raison du caractère purement juridique de la question qui lui était ainsi soumise, de demander à la Cour Permanente de Justice internationale, un avis consultatif.

été exercé et épuisé par l'attribution définitive de San-Naoum à l'Albanie, en Décembre 1922 ...Ayant une fois exercé leurs droits, ni la Conférence des Ambassadeurs, ni les Principales Puissances alliées et associées ne sont autorisées à l'exercer de nouveau... »

§ 3. — *L'avis consultatif n° 9*

Devant la C.P.J.I., M. le Professeur Gidel se présenta pour l'Albanie ; il reprit les motifs déjà cités en faveur du maintien de la décision des Ambassadeurs, en tirant, de plus, argument de l'acceptation du gouvernement yougoslave du 14 Novembre 1921 (10) qui, jointe à l'acceptation albanaise, réalisait entre les deux parties une sorte de convention d'arbitrage ne permettant pas de contester ensuite les décisions prises par la Conférence. (11)

La Cour donna, le 4 Septembre 1924, un avis consultatif adoptant les conclusions de M. le Professeur Gidel et déclarant que, « par la décision de la Conférence des Ambassadeurs du 6 Décembre 1922, les principales Puissances alliées et associées ont épuisé, en ce qui concerne la frontière entre l'Albanie et le Royaume des Serbes-Croates-Slovènes, au Monastère de San-Naoum, la mission visée par une résolution unanime de la Société des Nations du 2 Octobre 1921, telle qu'elle a été reconnue par les parties intéressées. » (12)

Cet avis fut transmis à la Conférence des ambassadeurs par le Conseil de la Société des Nations, le 6 Octobre 1924 et la Conférence prit, le 27 Avril 1925, une décision de maintien de sa solution du

(10) Cf. *supra*, eod. cap., note 2.

(11) Notons pourtant que les sentences arbitrales elles-mêmes sont susceptibles de révision. Cf. notamment Fauchille, *op. cit.*, N° 955, p. 553.

(12) C.P.J.I. Avis consultatif N° 9, *op. cit.*, p. 23.

6 Décembre 1922, attribuant San-Naoum à l'Albanie, se conformant ainsi à l'avis consultatif. (13)

§ 4. — *L'arrangement entre les deux Etats*

Mais le Gouvernement albanais ayant été profondément modifié comme nous le verrons au chapitre suivant (14), par le retour au pouvoir d'Ahmed Zogou, qui avait chassé Fan Noli, avec l'appui de la Yougoslavie, et désirait mettre heureusement fin au litige qui opposait à elle son pays, les délégués yougoslaves et albanais firent, le 28 Juillet 1925, une déclaration commune demandant une rectification des frontières, de manière à attribuer San-Naoum à la Yougoslavie.

En conséquence, le Président de la Conférence, A. Briand, adressa aux parties, le 6 Août, une proposition basée sur les déclarations des deux délégués. (15)

(13) Ce qui n'était pas obligatoire puisqu'on distingue quatre classes de modes de solution pacifique des différends internationaux :

1° Décision rendue sur une base autre que le droit et non obligatoire ;

2° Décision rendue sur une base autre que le droit et obligatoire ;

3° Décision rendue sur la base du droit et obligatoire ;

4° Décision rendue sur la base du droit et non obligatoire ; et que cette dernière hypothèse est celle de l'avis consultatif de la C.P.J.I. — Cf. P. Reuter : Composition d'Agrégation. Fac. Droit 23046/1938.1.

(14) Cf. infra. III^e Partie, Chapitre V, § 1^{er}.

(15) « ... Région de San-Naoum. Apporter à la ligne frontière la rectification acceptée par les deux délégués, et qui laisse le Monastère de San-Naoum à la Yougoslavie... Les li-

Les parlements des deux Etats ayant approuvé ce texte, la Conférence put faire remettre, le 11 Novembre 1925, au Ministre de Yougoslavie à Paris, une note (16) où l'on peut lire : « le Gouvernement albanais a informé la Conférence des Ambassadeurs que l'Assemblée législative albanaise avait approuvé, dans sa séance du 14 Octobre 1925, la ligne transactionnelle, proposée par la Conférence des Ambassadeurs, le 6 Août 1925, concernant le tracé de la frontière serbo-albanaise, dans la région de Vermoche et de San-Naoum...

« La Conférence des Ambassadeurs, en prenant acte de cette acceptation, a constaté que le tracé de la frontière serbo-albanaise était désormais devenu définitif... »

L'Albanie, bien qu'en possession d'une décision définitive, avait ainsi montré son désir d'entente en consentant à une conciliation, ce qui est sans doute un moyen de solution des différends plus souple et plus véritablement utile que ceux strictement fondés sur le droit.

§ 5. — *Limites du kaza de Koritza*

Pour la frontière grecque, les difficultés ne seront pas aussi nombreuses, mais, néanmoins, un problème se posera.

On se souvient que le Protocole de Florence du 17 Décembre 1913, auquel il nous faut toujours nous reporter, puisque la décision du 9 Novembre 1921 en confirme les dispositions sauf sur les points où elle y apporte des modifications expresses, avait

gnes ci-dessus indiquées sont nettement définies par les déclarations des deux délégués en date du 28 Juillet 1925... »

(16) Vide Tchaslav Nikitovitch, op.cit., p. 130.

attribué (17) la totalité du kaza de Koritza à l'Albanie. C'est sur l'étendue et les limites exactes de cette division administrative ottomane que la divergence va se produire. Au début d'Avril 1922, la Conférence des Ambassadeurs, se fondant sur le rapport de la Commission d'enquête, en date du 18 Janvier, décida l'établissement d'une zone neutre aux environs de la future frontière gréco-albanaise, et enjoignit à la Commission de délimitation de comprendre dans ses travaux la détermination de l'ancien kaza ottoman de Koritza. Mais le Gouvernement albanais n'était pas d'accord avec le Gouvernement hellénique sur les limites du kaza ; se basant sur des documents provenant des archives de l'Empire ottoman, il considérait que ces limites se trouvaient être plus à l'Est.

Le 3 Février 1923, le Conseil adopta une résolution (18) transmettant à la Conférence des Ambassadeurs le vœu, émis par la Commission d'enquête, de clore le débat à bref délai, par une décision. Celle-ci fut le protocole de Florence (19) du 27 Janvier

(17) Cf. supra. Deuxième Partie. Chapitre III, § 3.

(18) J.O. S.D.N. 1923. Quatorzième séance (privée) du Conseil.

(19) Les Commissaires : britannique Lieutenant-Colonel Giles ; français Colonel Ordioni ; et italien Général Gazzera, reçurent, le 27 Janvier 1925, les déclarations suivantes qui furent annexées au protocole de Florence ;

« ...Annexe V.

« Déclarations des délégués des Gouvernements albanais et hellénique auprès de la Commission internationale de délimitation des frontières de l'Albanie.

« Les soussignés, délégués des Gouvernements albanais et hellénique, dûment accrédités auprès de la Commission

1925, auquel les délégués albanais et grec adhèrent purement et simplement.

internationale de délimitation des frontières de l'Albanie, présentent les déclarations suivantes au nom de leurs gouvernements respectifs :

« 1° Le délégué albanais n'a aucune observation d'ordre technique à formuler au sujet de la ligne frontière telle qu'elle vient d'être tracée sur le terrain du point commun aux trois Etats Albanie, Grèce, Yougoslavie, jusqu'à la baie de Phtelia.

2° Le délégué hellénique considère une déclaration sur cette question comme superflue, vu que le Gouvernement hellénique a fait connaître, en temps opportun, ses objections à la Conférence des Ambassadeurs, sans qu'elles aient été prises en considération, et s'est soumis ensuite aux décisions de la Conférence. »

CHAPITRE IV

LA POLITIQUE ALBANAISE JUSQU'EN 1924

- § 1. — *Les incidents d'origine extérieure.*
- § 2. — *La politique intérieure.*
- § 3. — *Ahmed Zogou et la réforme constitutionnelle.*
- § 4. — *L'accord italo-yougoslave.*
- § 5. — *La question des minorités.*

Ayant séparément examiné les questions posées par les frontières albanaises après la grande guerre, qui nous ont paru constituer un problème distinct et assez important pour justifier d'être isolé des autres, il nous faut maintenant reprendre la politique générale de l'Albanie au moment où nous en avons suspendu l'étude, c'est-à-dire après l'envoi de la Commission d'Enquête destinée à contrôler l'exécution de la décision des principales Puissances. (1).

Notons immédiatement qu'il faut se garder de tirer de la similitude de terminologie une assimilation de la politique albanaise à celle des démocraties occidentales. La population albanaise est beaucoup plus attachée aux personnalités qu'aux partis

(1) Signalons au passage que la division de la tâche à accomplir n'a pas plus été strictement maintenue entre cette Commission et la Commission de délimitation qu'entre leurs mandants respectifs, la Conférence des Ambassadeurs et le Conseil.

Les deux manifestations les plus frappantes de cette confusion des compétences nous paraissent avoir été les suivantes : Sur la frontière serbe-croate-slovène, c'est la Commission d'Enquête qui, le 10 Décembre 1921, constata l'évacuation, par les troupes des deux Etats, de la zone neutre qui avait été instituée à la suite de son rapport du 18 Janvier 1922, tandis que la Commission de délimitation acceptait de connaître dorénavant de toutes les questions qui surgiraient dans cette zone neutre.

Dans son rapport du 12 Mai 1922, la Commission d'Enquête examine aussi bien les problèmes intérieurs que celui des frontières, et préconise les solutions qu'elle croit opportunes dans ce domaine.

dont elles se réclament ; la solidarité tribale ou familiale et le faible niveau de culture des habitants achèvent de fausser le jeu des institutions électorales.

§ 1. — *Les incidents d'origine extérieure*

Pour pouvoir étudier la politique albanaise dans la période que nous avons atteinte, il convient, afin de dégager les caractères authentiques de l'évolution politique au cours de cette période, de nous abstraire tout d'abord d'événements qui, pour importants qu'ils soient historiquement, ne comportent pas néanmoins de signification profonde du fait de leur origine purement extérieure, qui leur ôte toute portée générale. Il faut donc se garder de leur conférer une place exagérée dans l'évolution de la politique albanaise pendant les années que nous allons considérer.

Mentionnons tout d'abord le plus important de ces faits qui est le mouvement, favorisé par la Yougoslavie, de Baïram Zuri, chef d'une tribu de Haute Albanie et ancien ministre de l'intérieur du cabinet Evangheli. Colonel de l'armée albanaise, il avait reçu du Gouvernement la mission d'aider, avec son unité, les travaux de la Commission de délimitation sur la frontière yougoslave ; mais au début de Mars 1922, mû par l'ambition de s'emparer du pouvoir, il conjugua les forces régulières dont il disposait avec celles des tribus d'Elez Yussuf et de Hamid Bey Toptani, pour marcher simultanément contre Scutari et Durazzo. Cette dernière ville fut occupée par Hamid Bey Toptani le 11 Mars, malgré la résistance opposée par les troupes loyalistes. Le Gouvernement,

en effet (2), avait imprudemment dispersé ses forces en les envoyant en colonnes séparées contre les rebelles ; l'une de ces colonnes, surprise à peu de distance de Tirana par les forces d'Elez Yussuf, fut complètement défaite, ce qui permit aux insurgés de s'emparer de la capitale (3). Le Gouvernement dut se retirer à Elbassan, et sa situation aurait été des plus précaires, si le Ministre britannique, M. Eyres, n'était pas intervenu pour convaincre les insurgés de renoncer à tirer tout l'avantage immédiat de leur situation, en leur représentant que l'opinion publique, dans son ensemble, était hostile à leur mouvement, qui ne pourrait se maintenir que peu de temps, et par la force. Il réussit, en particulier, à convaincre Elez Yussuf de traiter avec le Cabinet, offrant de lui procurer un sauf-conduit pour lui et ses hommes, à condition qu'il donnât sa parole de s'abstenir à l'avenir de toute tentative révolutionnaire. Le Gouvernement put alors se tourner avec toutes les troupes dont il disposait contre les autres chefs, qu'il défit complètement.

Les mesures rapides et efficaces de réorganisation et de répression menées immédiatement sous la direction d'Ahmed Zogou, ministre de l'intérieur, contribuèrent à renforcer l'autorité gouvernementale et à restaurer l'ordre public. Une nouvelle tentative sera faite par Baïram Zuri en Janvier 1923, qui n'aura pas plus de succès.

Nous ne parlerons pas de l'attentat commis, le 27 Août 1923, contre le Général Tellini, alors qu'il se rendait, en tant que président de la Commission

(2) Cf. Rapport de la Commission d'Enquête soumis au Conseil le 12 Mai 1922.

(3) Vide Rapport complémentaire de la Commission d'Enquête, op. cit.

de délimitation, aux environs de Janina. Les suites auxquelles cette affaire a donné lieu entrèrent la Grèce et l'Italie en font un épisode trop connu pour que nous y insistions. (4)

Quant à la proclamation d'une république mir-dite par Marka Gjoni, en Septembre 1921, nous en avons traité déjà. Il est donc inutile d'y revenir maintenant. (5)

§ 2. — *La Politique intérieure*

Le Gouvernement de Suleiman Bey Delvino (6), formation d'union nationale et de salut public, dut, une fois qu'eurent été amorcées les relations extérieures qui pouvaient permettre de considérer les périls les plus graves comme écartés, céder la place à un cabinet plus cohérent. Le 20 Novembre 1920, et conformément à la Constitution du 9 Février ou statut de Lushnja, le Conseil de Régence décida de procéder à des élections générales. Le Parlement, nommé, comme nous l'avons vu, au sein de l'assemblée constituante de Lushnja, fut donc remplacé, en Avril 1921, par une Chambre issue du suffrage, selon le système de la Constitution du 9 Février, c'est-à-dire au scrutin de deux degrés, et à raison d'un député pour 12.000 habitants. A la fin de ces opérations, et en conformité avec leurs

(4) Cf. P. Lasturel : *L'affaire gréco-italienne de 1923*. Paris, 1925. Fac.Droit 41.471.

(5) Cf. supra. Troisième Partie. Chapitre II, § 4.

(6) Cf. supra. Deuxième Partie. Chapitre XIII, § 1 et note 2.

résultats, un nouveau cabinet fut constitué le 10 Décembre. (7)

Presqu'en même temps que son entrée en fonctions, se produisit l'admission de l'Albanie à la Société des Nations. Ce premier succès, en même temps que l'envoi des représentants diplomatiques d'Italie et de Grande-Bretagne, faisait s'ouvrir sous d'heureux auspices le Parlement de 1921. (8)

(7) *Premier Ministre et Ministre des Affaires Etrangères* : Ilias Bey Vrioni.

Ministre de l'Intérieur : Fuad Zambrak.

Ministre de la Guerre : Salaheddin Shkoza.

Ministre de la Justice : Djafer Ypi.

Ministre de l'Instruction publique : Kristag Floqi.

Ministre des Finances : Tef Tsurani.

(8) A l'ouverture de ses travaux, la Chambre a entendu la lecture du message suivant du Conseil Suprême :

« Messieurs les Députés,

« C'est avec une vive satisfaction que le Conseil de Régence souhaite la bienvenue aux représentants du peuple albanais, pour la première fois, depuis la création de notre Etat, élus conformément à la loi électorale.*

« Invoquant l'assemblée historique de Lushnja, qui a eu pour résultat heureux la situation actuelle de notre pays, nous éprouvons une vive joie de voir réunis les députés de la nation albanaise, élus par les habitants de toutes les contrées comprises dans les frontières de 1913, sauf une assez grande partie de la préfecture de Drini, et quelques villages de l'Albanie du Sud et du Nord, qui se trouvent sous l'occupation étrangère ; mais il est entendu que, dans un avenir non lointain, la libération de ces régions s'opèrera.

« Etant donné que la politique extérieure de notre Etat est basée sur une parfaite neutralité, nous nous appliquerons à entretenir des relations amicales avec toutes les puissances, et particulièrement avec les Etats voisins.

« La question la plus importante, digne d'être citée, est l'admission de l'Albanie à la Société des Nations. Par cette admission, nous avons, non seulement assuré notre existence politique, mais nous avons été aussi admis dans le concert des nations civilisées, qui ont reconnu notre indépendance.

Celui-ci se divisait en deux partis qui représentaient la divergence d'orientation déjà notée de l'opinion nationale : le parti conservateur, fidèle aux méthodes éprouvées et peu favorable aux modifications sociales et administratives, qui groupait principalement les grands propriétaires et ceux qui étaient

« A la suite de notre admission à la Société des Nations, nous avons participé à la Conférence du Transit tenue à Barcelone, comme tous les Etats faisant partie de la Société.

« La sympathie témoignée à l'égard de notre peuple à l'occasion de notre admission à la Société des Nations, a été raffermie par l'envoi auprès de notre Gouvernement de représentants diplomatiques de la part de deux grandes puissances. (*L'Italie et la Grande-Bretagne.*)

« Comme vous le savez, notre Gouvernement a envoyé, il y a quelque temps, une délégation à Rome pour entamer des négociations avec le Gouvernement italien.

« Considérant les sentiments de bienveillance qu'à l'égard de l'Albanie, le Président du Conseil des Ministres italien ne cesse, à toute occasion, de manifester, nous avons grand espoir que ces négociations aboutiront bientôt à des résultats satisfaisants pour les intérêts réciproques des deux peuples.

« Tout dernièrement, une mission albanaise a été envoyée à Belgrade. Comme notre pays n'a d'autres intentions que de vivre en parfaite harmonie avec ses voisins, nous espérons qu'avec la Yougoslavie, animée des mêmes sentiments que nous, un arrangement sera conclu afin que nos régions occupées par son Gouvernement soient évacuées.

« Notre bonne situation intérieure est démontrée par l'ordre et le calme complet dans lesquels les élections législatives se sont déroulées, et par la sécurité absolue qui règne dans le pays.

« Ayant pleine confiance en votre patriotisme et en votre zèle, dont, au cours de cette session, vous ne manquerez pas de faire preuve en vue d'assurer l'élaboration des lois dont l'Etat a besoin, et de prendre toutes les mesures nécessaires pour inaugurer une ère de progrès et de bonheur pour notre peuple,

« Nous ordonnons l'ouverture du Parlement. »

attachés à leur fortune ; et le parti populaire, représentant, au contraire, l'élément libéral de la nation.

Ce second parti, qui ne comptait que vingt-neuf députés sur soixante-dix-huit, tendait à la réalisation d'un programme démocratique et à la proclamation d'une constitution républicaine ; dans le domaine concret, ses vœux étaient l'organisation de l'instruction populaire et l'instauration de la réforme agraire.

Un tiers parti d'ailleurs ne tarda pas à se constituer, issu de l'aile marchante du parti populaire et intitulé « Parti des jeunes », qui était la formation la plus avancée ; mais il ne put conserver longtemps une existence propre ; et dut bientôt s'agréger de nouveau au parti populaire, tandis que celui-ci subissait une nouvelle scission, dans ses éléments les moins libéraux, cette fois, qui formèrent le parti indépendant. (9)

(9) Rapport de la Commission d'Enquête en Albanie du 25 Novembre 1921 (J.O. S.D.N.).

« ...Le premier soin de la Commission a été de se renseigner sur la situation politique intérieure de l'Albanie. Il n'y a pas de doute, semble-t-il, que toute la population aspire ardemment à une politique nationale indépendante. Trois partis ont été formés à cet effet, à savoir : le parti populaire, le parti progressiste, le parti indépendant. Le parti populaire, auquel se rattache la majorité de la classe intellectuelle, est le plus libéral des trois. Il désire des réformes immédiates et un progrès rapide dans toutes les manifestations de la politique intérieure. Le parti progressiste se compose en général des Beys et propriétaires fonciers musulmans ; il est plus conservateur de tendance. Le parti indépendant vote en ce moment, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre.

« On constate l'existence du sentiment qu'une monarchie constitutionnelle pourrait être la meilleure forme de Gouvernement. Le Gouvernement actuel est un Gouvernement de coalition, comprenant les trois partis et les trois religions.

Cette division se trouvera presque sans changement tout au long de la vie politique de l'Albanie, et c'est pourquoi elle méritait d'être précisée dès maintenant.

En conformité avec les vœux du parti populaire, le premier acte de ce premier Parlement élu constitutionnellement fut l'abolition de tous les titres féodaux ou militaires rappelant la domination turque ; mais il faut se garder d'interpréter cette mesure comme la manifestation d'une volonté égalitariste ou démocratique, et lui attribuer seulement le caractère d'une réaction nationale contre l'ancienne domination ottomane ; cette interprétation, du reste, est la seule qui corresponde au fait, déjà signalé, que la majorité parlementaire appartenait aux conservateurs. Ceux-ci désiraient un régime monarchique, qu'ils considéraient comme le plus propre à conserver les privilèges, mais la même difficulté qu'en 1913, se rencontrait pour le choix du souverain et c'est finalement vers un système républicain que l'accord pourra seulement se faire.

Après l'échec du déclinatoire de compétence invoqué sur la question des frontières, Ilias Bey Vrioni dut, le 2 Juillet 1921, remanier son cabinet (10),

Il est composé d'hommes intelligents et patriotes qui projettent des améliorations importantes dans tous les services, et particulièrement dans les Travaux publics. »

(10) *Premier Ministre* : Ilias Bey Vrioni.

Ministre de l'Intérieur : Suleiman Delvino.

Ministre des Affaires Etrangères : Pandeli Evangheli ^(a).

Ministre de la Guerre : Salaheddin Shkroza.

Ministre de la Justice : Dhimitri Kacimbre.

Ministre de l'Instruction Publique : Setir Petsi.

Ministre des Finances : Tef Tsurani.

Ministre des Travaux Publics et de l'Agriculture : Mehdi Frasheri.

(a) L'ancien gouverneur de Korcha, en 1915. Cf. supra. Deuxième Partie. Chapitre VI, § 3.

mais dès son entrée en fonctions, la nouvelle formation se trouva en face des graves problèmes posés par l'activité de la Yougoslavie et l'insurrection de Marka Gjoni. La force d'appoint la plus effective à leur opposer était constituée par l'ensemble des tribus malissores, aussi devint-il indispensable, pour les attacher plus étroitement à la cause gouvernementale, de faire entrer dans le cabinet les plus influents de leurs chefs. Ce fut l'objet du remaniement ministériel du 16 Octobre 1921, qui plaça à la tête du Gouvernement M. Pandeli Evangheli, Président de la Chambre. Le nouveau chef du Gouvernement forma un cabinet composé essentiellement d'éléments démocrates et ne comprenant aucun bey, ce qui constituait une innovation hardie. (11)

(11) *Premier Ministre et Ministre des Affaires Etrangères* : Pandeli Evangheli.

Ministre de l'intérieur : Baïram Zuri.

Ministre de la Guerre : Ahmed Zogou.

Ministre de la Justice : Kotche Tassi.

Ministre de l'Instruction Publique : Hil Mossi.

Ministre des Finances : Ahmed Dakli.

Ministre des Travaux Publics : Zia Dibra.

C'est, si l'on excepte les fonctions de Président de la Commission exécutive, remplies en 1916, sous l'occupation autrichienne ^(a), la première apparition dans une formation ministérielle, du futur souverain albanais. Né en 1897, d'une vieille famille aristocratique des montagnes de Mati, aussi ancienne que celles des Castriotes et se rattachant d'ailleurs, prétend-on, à la lignée de Scander-beg, Ahmed Zogou avait fait ses études à Constantinople, au lycée franco-turc de Galata-Serail, selon le vœu du Sultan que les jeunes nobles des provinces fussent élevés dans la capitale. C'est en 1912 qu'il était rentré en Albanie, pour se mêler immédiatement aux cercles politiques, où ses qualités personnelles et son nom illustre ne tardèrent pas à le porter aux premiers rangs.

(a) Cf. supra. Deuxième Partie. Chap. XI, § 2 et note 13.

Le premier acte important en fut d'ordonner la mobilisation générale, opération qui se révéla superflue dès après la démarche britannique du 7 Novembre 1921 (12) que nous avons examinée déjà.

Le Cabinet ne devait pas survivre aux causes pressantes qui avaient nécessité sa constitution (13). Moins d'un mois après son arrivée au pouvoir, Pandeli Evangheli fut renversé par l'action d'Hassan Bey Prishtina (14), qui lui extorqua de force la démission. Ne voulant pas donner à la Commission d'Enquête, qui venait de commencer ses travaux, le spectacle d'une guerre civile, Pandeli Evangheli ne chercha pas à reconquérir le pouvoir qui lui était enlevé d'une manière si illégitime ; et le Conseil de Régence, ayant vainement proposé à l'ancien Préfet de Valona, Kiasim Kotsouli, de former le Gouvernement, dut, après le refus de celui-ci, laisser prendre le pouvoir aux auteurs du coup d'état.

Mais l'opinion publique, cependant, n'accordait aucun crédit à ces derniers, qu'elle sentait confusément être italophiles. Le mouvement de protestation se déclencha tout d'abord parmi les agents des services publics et les militaires ; il gagna très rapidement l'ensemble de la population ; quatre jours après son arrivée au pouvoir, Hassan Bey Prishtina

(12) Cf. supra. Troisième Partie, Chapitre II, § 4.

(13) Télégramme de la Commission d'Enquête du 27 Décembre 1921.

« a) La situation intérieure n'est pas tout à fait calme, mais le parti populaire jouit d'une autorité absolue ; »

« b) Evangheli a été renvoyé par la Régence et deux Régents ont démissionné ;

« c) Deux nouveaux Régents ont été désignés. »

(14) Aidé de Mustapha Kroïa, Hédja Kadri et Zia Dibra.

devait s'incliner devant la réprobation nationale et donner sa démission. (15)

(15) Deux versions ont été données de ces événements :

1° Télégramme de la Commission du 13 Décembre 1921 :

« Valona, 18 Décembre,

« Apprenons que nouvelles circulent concernant révolution sanglante Albanie. Pouvons certifier changement Gouvernement effectué calmement et sans violence. Tirana absolument tranquille. Événements déroulés façon suivante : Ministre Pandeli Evangheli a démissionné cause différend avec Régence (Conseil des IV), 7 Décembre. Remplacé par ministre Hassan Bey Prishtina qui, n'ayant pas confiance de la population, a été obligé démissionner après quatre jours. Actuellement ministre intérieur Kostouri, en attendant réunion Parlement qui aura lieu 19 Décembre. Suivons événements et informerons.

» (S) Commission Albanie. »

2° Rapport de la Commission d'Enquête du 20 Décembre 1922 (C. 542-M. 387).

« ...Situation politique en Albanie :

« Le 7 Décembre, par suite d'un différend avec la Régence, M. Pandeli Evangheli dut donner sa démission. Tout d'abord, il ne semblait pas disposé à le faire, mais, afin d'éviter les désordres dont les conséquences auraient pu être sérieuses, il céda, et un nouveau Gouvernement fut formé, sous la présidence de Hassan Bey Prishtina ; ce dernier étant généralement très impopulaire dans le pays, on craignit que sa présence au Gouvernement n'entraînât de graves complications à l'extérieur. Aussi une manifestation eut-elle lieu à Tirana ; la Commission, craignant que cette manifestation n'ait fait l'objet de rapports exagérés dans la presse, doit signaler qu'elle n'a donné lieu à aucune violence ni à aucune effusion de sang.

« Toutefois, Hassan Bey reconnut qu'il lui était impossible de rester en fonctions, et dut donner sa démission quatre jours plus tard. La Régence nomma alors M. Kostouri, pour le remplacer et expédier les affaires courantes, avec le concours de sous-secrétaires d'Etat agissant aux lieu et place des ministres. Le Parlement a été immédiatement convoqué

Pour calmer les esprits, qui étaient agités par des tendances divergentes et toutes extrêmes, une solution d'attente fut alors adoptée sous la forme d'une Commission gouvernementale présidée par Kiasim Kostouli, et composée des directeurs de ministères ; mais, dès qu'eurent cessé ces remous provoqués dans l'opinion par le coup d'état, le Parlement vota, le 26 Décembre 1921, à l'unanimité, une résolution de confiance à Djafer Ypi et Ahmed Zogou, qui prirent respectivement, en conséquence, la présidence du Conseil et le portefeuille de l'Intérieur. (16)

En même temps, le Parlement avait prononcé la déchéance d'Agif Pacha et de Mgr Bumci, membres du Conseil de Régence qui avaient trempé dans le coup d'état ; mais, par solidarité avec ceux-ci, les deux autres membres du Haut-Conseil, Abdi Bey Toptani et M. Tourtoulis donnèrent aussitôt leur démission.

et se réunira le 21 Décembre. La démission de M. Pandeli Evangheli semble avoir provoqué dans plusieurs régions une violente hostilité contre la Régence, mais il est impossible, à l'heure actuelle, de prévoir le cours des événements.

« (S) Jens Meinich, Col. Ch. Schæffer, J.J. Sederholm. »

(16) 27 Décembre 1921. Télégramme de la Commission donnant les noms des membres du nouveau cabinet formé à Tirana après la Réunion de l'Assemblée, le 26 Décembre :

« *Premier Ministre* : Djafer Ypi.

Ministre des Affaires Etrangères : Fan Noli.

Ministre de l'Intérieur : Ahmet Mati ^(a).

Ministre de la Guerre : Ismail Tatzati.

Ministre de la Justice : Hussein Vrioni.

Ministre des Travaux Publics : Spire Koleka.

Ministre de l'Instruction Publique : Redjep Mitrovitza. »

(J.O. S.D.N., Loc. cit.).

(a) Alias Ahmed Zogou.

Il fallut donc reconstituer le Conseil, et le Parlement y nomma quatre nouveaux membres. (17)

Le Cabinet constitué par Djafer Bey Ypi s'attacha à la réorganisation intérieure, dont le premier élément devait être la pacification des esprits. Il réussit du reste dans cette tâche, et se maintint au pouvoir pendant une période relativement longue, puisque ce n'est que le 2 Décembre 1922 que le premier ministre donna sa démission ; et ne le fit, d'ailleurs, que pour accepter de siéger au Conseil de Régence, en remplacement d'Omer Vrioni, qui avait résigné ses fonctions ; ainsi donc, il s'agit là d'un abandon de pouvoir ayant pour cause une incompatibilité constitutionnelle, et non plus, comme précédemment, un motif politique particulièrement pressant, ce qui marque le progrès réalisé au point de vue intérieur pendant cette année 1922.

§ 3. — *Ahmed Zogou et la réforme constitutionnelle*

C'est le membre le plus marquant du cabinet précédent, Ahmed Zogou, qui avait pris la tête du Gouvernement, et ainsi se trouve assurée une continuité politique qui constitue dans l'histoire albanaise un élément nouveau. Dans sa déclaration au Parlement du 2 Décembre, Zogou exposa d'ailleurs son intention de mener une politique constitutionnelle et démocratique. Le nouveau Gouvernement disposait, à vrai dire, d'une majorité assez faible,

(17) Omer Pacha Vrioni, Notz Pistouli, Sotir Petsi et Refik Toptani.

mais l'énergie de son chef lui donna un caractère homogène en face d'une opposition divisée. Il annonça qu'une Assemblée constituante serait convoquée l'année suivante pour donner un statut définitif à l'Etat, en remplacement du système provisoire en vigueur. (18)

Et, le 8 Décembre 1922, fut promulguée sous son influence une Constitution en 128 articles conservant le système de la Régence, instituant une chambre unique élue pour quatre ans et supprimant la religion officielle.

Puis Zogou tenta d'instaurer en Albanie une administration et des méthodes de gouvernement occidentales. Incontestablement, dans ce domaine, des réformes étaient indispensables, mais il semble que les mesures prises par le Gouvernement aient été prématurées ou pas assez progressives pour ménager une opinion très attachée à des traditions surannées, et peu disposée à accepter une administration puissante et centralisatrice, qui entreprenait sur les privilèges coutumiers des seigneurs locaux. Deux réformes, en particulier, heurtèrent le sentiment populaire : le désarmement de la population, avec son corollaire, le service militaire obligatoire, et la réorganisation fiscale, qui avait pour but de soumettre indistinctement aux impôts directs tous les éléments de la population.

Aussi, malgré les indiscutables résultats (19) obtenus, dans l'ordre matériel, le cabinet fut l'objet d'une opposition, d'abord sporadique, puis de plus

(18) Cf. J. Swire op., cit., pp. 402 et 403.

(19) Traité avec la Turquie du 15 Décembre 1923 dont les points principaux sont les suivants :

« ...Art. I. — Il y aura paix inviolable et amitié sincère et perpétuelle entre l'Etat albanais et la République turque...

en plus générale, de la part des éléments les plus divers : les chefs de tribus d'abord, que menaçait la lutte contre la féodalité ; le clergé musulman, ulcéré de voir ses prérogatives lui échapper ; les Catholiques mirdites, qui supportaient mal un Gouvernement exclusivement composé de musulmans ; et l'armée, qui s'accommodait peu d'une discipline nouvelle, et de la soumission au pouvoir civil.

Trois organisations groupaient les opposants : le *Vatra*, ligue nationaliste fondée par les émigrés d'Amérique avec un siège à Boston et un autre à Koritza ; l'*Union kossoviote*, panislamique et anti-slave ; et la *Klika*, cercle d'officiers nationalistes. (20)

Aux élections des 26 Novembre et 27 Décembre 1923 (21), cependant, le Gouvernement obtint en-

« Art. II. — Les H.P.C. sont d'accord pour établir des relations diplomatiques entre les deux Etats conformément aux principes du droit des gens... »

(Martens, 3-XV-471).

Traité de commerce et de navigation avec l'Italie du 20 Janvier 1924.

(Martens, 3-XX-202 et s.).

Retour en Albanie à la requête du Gouvernement albanais d'un membre de la commission d'enquête (Professeur Sederholm) conformément à la résolution prise par le Conseil (6^e séance publique du 13 Mai 1922, J.O. S.D.N.) et désignation de M. Hunger comme conseiller financier (Cf. J.O. S.D.N., Mars 1923, 241).

Réunion à Tirana en Avril 1923 d'un Congrès musulman (Vide *The Times*, 9 Avril 1923) qui décida la suppression des derniers liens existant entre le Khalifat et l'Eglise d'Albanie, et celle de la polygamie, du reste en désuétude.

(20) Cf. A. Mousset : *Europe balkanique et danubienne en 1924*, in *Année politique française et étrangère* 1925/26, p. 308 (Fac.Droit 45.728).

(21) La première date correspondant au vote des électeurs primaires, la seconde à celui des électeurs secondaires.

core la majorité, mais l'opposition était devenue plus puissante ; le 21 Janvier 1924, à la séance inaugurale du Parlement, un attentat est perpétré contre le Président du Conseil et ne semble susciter aucune réprobation dans l'opinion.

La crise économique du printemps de 1924 mit un comble au mécontentement. La famine sévissait dans le Nord où deux cent mille Malissores se trouvaient dans la situation la plus précaire, sans qu'il fut possible de porter remède à une conjoncture dont les causes étaient profondes (22) ; seul un appel du Gouvernement à la Société des Nations (23) permit, mais avec un important retard, de soulager quelques misères par l'envoi de secours.

Le mécontentement s'était, dans l'intervalle, transformé en rébellion.

Devant une situation politiquement faible et moralement incertaine, Ahmed Zogou se résoud, le 3 Mars, à donner sa démission (24), pour faire confier par la régence la présidence du conseil à Scheffket bey Verlassi (25) ; mais celui-ci, d'une person-

(22) Proportion anormale des terres en friches ; archaïsme des procédés de culture ; régime féodal de la propriété (sauf dans la région de Koritza) ; absence de communications ; ravages causés par le paludisme ; insécurité générale des personnes et des biens.

(23) Vide : J.O. S.D.N. 1924. 528 et 1506.

(24) Vide *Le Temps*, 18 Juin 1924.

(25) Scheffket Verlassi : *Président du Conseil et Ministre de l'Intérieur* ;

Ilias Vrioni : *Ministre des Affaires Etrangères* ;

Mustapha Aranitassi : *Ministre de la Guerre* ;

Mufid Libohova : *Ministre des Finances et de la Justice* ;

(par intérim) ;

M. Fakhri : *Ministre de l'Instruction Publique* ;

Kotcho Kotta : *Ministre des Travaux Publics et de l'Agriculture*.

nalité moins puissante, cherche en vain à composer avec l'opposition et doit, dès le 1^{er} Juin 1924, abandonner le pouvoir au profit d'Ilias bey Vrioni, qui revient ainsi, sur la scène politique, au rôle de premier plan qu'il avait quitté, on s'en souvient, le 16 Octobre 1921, à la suite des difficultés nées de l'action de Marka Gjoni.

Mais en même temps, une insurrection éclate dans le Nord, à l'instigation de Baïram Zuri (26), dont les troupes menacent Tirana. Devant ce danger pressant, le Gouvernement d'Ilias Bey Vrioni se résout à restituer les pouvoirs les plus étendus à Ahmed Zogou, dont l'action avait été si efficace contre les insurgés en 1922, mais celui-ci, néanmoins, ne peut, cette fois, triompher de la révolte, et doit s'enfuir en Yougoslavie, tandis que Vrioni et Verlassi se réfugient en Italie.

§ 4. — *L'attitude yougoslave et italienne*

Il est intéressant d'indiquer que, semblant par là mettre fin à une rivalité sur laquelle nous avons souvent insisté, l'Italie et la Yougoslavie avaient, le 27 Janvier 1924, signé un pacte d'amitié et de collaboration cordiale complétant les accords du même jour entre MM. Mussolini, Pachitch et Nintchitch, réglant la délicate question de Fiume. (27)

(26) Cf. supra eod. cap § 1 et note 6.

(27) Etat serbe-croate-slovène, Italie.

Traité d'amitié et de collaboration cordiale ; signé à Rome, le 27 Janvier 1924, suivi d'un Protocole additionnel, signé à la date du même jour.

Le Gouvernement de Sa Majesté le Roi des Serbes, Croates et Slovènes et le Gouvernement de Sa Majesté le Roi d'Italie, fermement résolus d'assurer la paix ainsi que les résultats obtenus pendant la grande guerre et sanctionnés par les Traités

Cet instrument, et, plus particulièrement, son article 1, faisait une obligation aux parties, devant les graves événements d'Albanie, de procéder à un échange de vues ; car, bien que rien ne fût expres-

de Paix, sont tombés d'accord pour stipuler la présente convention en conséquence naturelle soit de l'amitié existant entre les deux Royaumes, soit du respect mutuel de leurs droits sur terre autant que sur mer et sont convenus des articles suivants :

ARTICLE PREMIER

Les deux Hautes Parties Contractantes s'engagent réciproquement à se prêter leur appui mutuel et leur collaboration cordiale pour le maintien de l'ordre établi par les Traités de Paix, conclus à Trianon, à Saint-Germain et à Neuilly, ainsi que pour le respect et l'exécution des obligations stipulées dans lesdits Traités.

ARTICLE 2

Au cas où l'une des Hautes Parties Contractantes deviendrait l'objet d'une agression non provoquée, de la part d'une ou de plusieurs Puissances, l'autre Partie s'engage à rester neutre pendant toute la durée du conflit. Egalement au cas où la sécurité et les intérêts d'une des Hautes Parties Contractantes seraient menacés par suite d'incursions violentes, provenant du dehors, l'autre Partie s'engage à lui prêter, par son concours bienveillant, son appui politique et diplomatique dans le but de contribuer à faire disparaître la cause extérieure de ces menaces.

ARTICLE 3

Au cas de complications internationales, et si les deux Hautes Parties Contractantes tombent d'accord que leurs intérêts communs sont ou pourront être menacés, elles s'engagent à se concerter sur les mesures à prendre en commun pour les sauvegarder.

ARTICLE 4

La durée de la présente convention sera de cinq ans et pourra être dénoncée ou renouvelée un an avant son expiration.

sément stipulé en ce qui concerne les affaires albanaises, le préambule du traité, en visant le « respect

ARTICLE 5

Le présent traité sera ratifié et les ratifications seront échangées à Rome.

Il entrera en vigueur immédiatement après l'échange des ratifications.

En foi de quoi les Plénipotentiaires respectifs l'ont signé en double original et y ont apposé leurs sceaux.

Fait à Rome, le 27 Janvier 1924.

m.p. Benito Mussolini.
(L. S.)

m.p. Nik P.P. Pachitch.

m.p. Momtchilo Nintchitch.
(L. S.)

Protocole additionnel

ARTICLE PREMIER

Les Hautes Parties Contractantes s'engagent à se communiquer, après une entente préalable, les accords qui intéressent leur politique dans l'Europe Centrale et déclarent à ce sujet que dans le Pacte d'Amitié signé à la date de ce jour il n'y a rien qui soit contraire aux Traités d'Alliance que le Royaume des Serbes, Croates et Slovènes a conclu respectivement avec la République Tchécoslovaque et avec le Royaume de Roumanie, le 31 Août 1922 et le 7 Juillet 1923.

ARTICLE 2

Le Pacte d'Amitié conclu à la date de ce jour et le présent Protocole Additionnel seront présentés à la Société des Nations pour y être enregistrés conformément à l'art. 18 du Pacte.

Fait à Rome, le vingt-sept janvier mil neuf cent vingt-quatre.

m.p. Benito Mussolini.
(L. S.)

m.p. Nik P. P. Pachitch.

m.p. Momtchilo Nintchitch.
(L. S.)

Martens 3-XII, pp. 906 et s.

mutuel de leurs droits sur terre autant que sur mer », obligeait l'Italie et la Yougoslavie à ne pas intervenir sur le terrain si important pour elles de la politique albanaise ; où l'initiative de l'une eût été considérée comme dangereuse pour l'autre.

C'est dans cet esprit, que, devant l'insurrection générale de 1924, les deux Royaumes firent, le 7 Juin, une déclaration commune de désintéressement et d'abstention.

Cette passivité des deux Etats les plus intéressés au sort de l'Albanie constitue un élément nouveau et, d'ailleurs, éphémère dans la condition de ce pays. Les crises intérieures albanaïses, nous l'avons vu, étaient, en règle générale, la conséquence ou l'occasion d'une intervention extérieure. Cette fois, rien de tel ne peut être constaté et l'échec d'Ahmed Zogou, qui devait amener au pouvoir Mgr Fan Noli comme, d'ailleurs, le retour en triomphateur de Zogou à Tirana peu de mois après, ont une origine et une portée internes. (28 bis)

§ 5. — *La question des minorités*

Le 2 Octobre 1921, le représentant de l'Albanie à la Société des Nations avait signé devant le Conseil une déclaration relative au droit des minorités dans cet Etat. (28)

L'alinéa 2 de l'article V de cette déclaration, faisait une obligation à l'Albanie de présenter au

(28) « Cette déclaration a été ratifiée par l'Albanie le 17 Février 1922, et le dépôt de l'instrument de ratification a été effectué, le 22 Mars 1922, au secrétariat de la Société des Nations. » (J.O. S.D.N.)

(28 bis) Cf. infra cependant, Troisième Partie, Chapitre V.

Conseil dans les six mois « des renseignements détaillés concernant le statut légal des communautés religieuses, églises, couvents, écoles, établissements et associations bénévoles des minorités de race, de religion et de langue » et de « prendre en considération toutes les recommandations qui lui seraient faites par la Société des Nations, à ce sujet », (29)

Mais ce n'est que le 7 Juillet 1922 que son Ministre des Affaires Etrangères transmet au Secrétaire général un rapport relatif à la situation des minorités en Albanie (30); et plus particulièrement des

(29) Le 2 Octobre 1921, le représentant de l'Albanie a signé devant le Conseil de la Société des Nations, une déclaration relative aux droits des minorités en Albanie. Cette déclaration a été ratifiée par l'Albanie le 17 Janvier 1922 et le dépôt de l'instrument de ratification a été effectué le 22 Mars 1922 au Secrétariat de la Société des Nations.

L'article 5, alinéa 2 de cette déclaration stipule que : « Le Gouvernement albanais, dans les six mois à dater de la présente déclaration présentera au Conseil de la Société des Nations, des renseignements détaillés concernant le statut légal des établissements et associations bénévoles des minorités de race, de religion et de langue. »

Par lettre du 4 Avril, le Directeur du Secrétariat permanent d'Albanie auprès de la Société des Nations, a transmis le texte d'un télégramme dont il avait déjà communiqué le contenu avant l'expiration du délai de six mois (2 Avril), ce télégramme est ainsi conçu :

« Le Gouvernement albanais se trouve dans l'impossibilité matérielle de préparer pour la prochaine session du Conseil le rapport sur le statut des différentes communautés, vu que les éléments nécessaires à cet effet n'ont pu être recueillis ; cependant, le Gouvernement albanais déclare qu'il s'empresera d'envoyer ce rapport au Conseil aussitôt qu'il aura obtenu tous les renseignements exigés conformément à l'art. 5 de la déclaration. »

(30) J.O. S.D.N. 1922, Doc. C. 547 M. 329, et Vide Doc. 336.1934.1, pour la statistique des établissements scolaires minoritaires de langues grecque et serbe ; ainsi que le remar-

minorités grecophones d'Épire, de beaucoup les plus nombreuses.

Si l'attitude du Gouvernement albanais à l'égard des minorités grecques était sans reproche (31), des difficultés, par contre, ne tarderont pas à surgir en ce qui concerne les minorités albanaïses en Grèce :

Lorsque, le 30 Janvier 1923, avait été conclue, à Lausanne, la Convention sur l'échange des populations grecques et turques, le délégué de la Grèce avait déclaré que son Gouvernement n'avait pas l'intention de procéder à l'échange des musulmans d'origine albanaise établis en Épire, déclaration confirmée par une lettre de M. Venizélos au Secrétaire général, du 6 Août 1923, et une démarche du Chargé d'affaires grec à Tirana, du 3 Octobre. mais, en dépit de ces assurances, le Gouvernement hellénique n'opéra aucune discrimination entre ces populations et celles que visait le traité du 30 Janvier. Une démarche fut donc faite le 17 Décembre par le chef du Secrétariat permanent d'Albanie, M. Blinishti (32) qui exposa au Conseil leur situation en lui demandant d'attirer sur elle l'attention de la Commission mixte gréco-turque ; M. Blinishti demandait aussi la constitution d'une Commission spéciale pour examiner le cas de ces populations, mais le Conseil ne jugea pas opportun de déférer à cette

quable rapport de M. de Madariaga soumis au Conseil, le 14 Janvier 1935, à la suite de la difficulté née de la suppression des écoles privées par les art. 205 et 206 de la Constitution du 1^{er} Décembre 1928 (Delpech et Laferrière, op.cit. III-26) où l'on trouvera notamment une excellente analyse de la loi du 5 Juin 1923 sur la liberté de conscience et d'enseignement.

(31). Cf. Déclaration de Midhat Frasheri au Conseil du 17 Septembre 1923 (J.O. S.D.N. 1923-1312).

(32) J.O. S.D.N. Février 1924-365.

demande tant que siègerait la Commission mixte ; ainsi donc, les intérêts des musulmans albanais d'Épire n'étaient l'objet d'aucune représentation officielle et les autorités grecques en usaient avec eux sans aucun contrôle extérieur.

C'est dans ces conditions que le Gouvernement d'Albanie avertit le Secrétaire Général, en Août 1924, qu'à titre de mesure de rétorsion, il se voyait contraint de procéder, à son tour, à l'expulsion des minorités grecques établies en Albanie du Sud, ce qui aurait pour résultat de permettre, en particulier, l'installation, sur leurs propriétés, des Albanais chassés de Grèce. (33)

Devant cette prise de position, le Conseil se résolut enfin à recommander, le 30 Septembre 1924, au Gouvernement grec, de s'abstenir de toute mesure de nature à préjudicier aux minorités albanaises d'Épire ; et, au mois de Décembre, demanda aux Membres neutres de la Commission mixte d'être ses mandataires pour assurer la protection de ces minorités. Cette solution mit un terme aux difficultés dans ce domaine, si nous exceptons toutefois la question des écoles grécophones, qui fera l'objet de l'avis consultatif de la Cour permanente de Justice internationale du 6 Avril 1935. (34)

(33) J.O. S.D.N. Février 1925-237.

(34) Cf. supra, eod. cap., note 30.

CHAPITRE V

DU RETOUR DE ZOGOU AU POUVOIR AU TRAITÉ DE TIRANA DE 1926

- § 1. — *La reconquête du pouvoir par Zogou.*
- § 2. — *Le nouveau régime et sa politique.*
- § 3. — *Le Pacte de Tirana du 27 Novembre 1926.*
- § 4. — *Nature juridique des relations entre l'Italie et l'Albanie.*

Après le départ de Vrioni et de Verlassi à Bari et celui de Zogou en Yougoslavie, Mgr. Fan Noli se vit offrir la présidence du Conseil par les Régents, et constitua, le 17 Juillet 1924, son cabinet (1). Il annonça aussitôt un programme démocratique et libéral, qu'il présenta comme en opposition absolue avec les errements de ses prédécesseurs, et qui s'exprimait en dix-neuf points (2), dont les principaux

(1) Mgr Fan Noli, *Président du Conseil*.

Colonel Redjeb Shala, *Ministre de l'Intérieur*.

Suleiman Bey Delvino, *Ministre des Affaires Etrangères*.

Colonel Kiassim Kiafzezi, *Ministre de la Guerre*.

Stavro Vinya, *Ministre de la Justice et de l'Instruction Publique*.

Louis Gurakuchi, *Ministre des Finances*.

Kiassim Kotsouli, *Ministre des Travaux Publics*.

(2) I. — Opérer le désarmement général de la population sans exception.

II. — Etablir la tranquillité, l'ordre et l'autorité légale.

III. — Assurer la supériorité de l'Etat sur tout groupement d'ordre privé.

IV. — Extirper le féodalisme et établir la démocratie à titre définitif.

V. — Introduire des réformes radicales dans toutes les branches de l'administration civile et militaire.

VI. — Simplifier l'organisation administrative et en épurer les cadres, en tenant compte de la capacité, de la moralité et du patriotisme des agents.

VII. — Assurer les droits des agents et déterminer leur responsabilité par un statut légal.

VIII. — Organiser les Préfectures pour assurer une décentralisation accordant des pouvoirs plus étendus aux autorités locales.

étaient la restauration du prestige et du crédit de l'Etat à l'intérieur et à l'extérieur ; la réforme de l'administration et des finances, avec un plan de grands travaux publics. En outre, le Gouvernement promettait de faire procéder à des élections générales, qui auraient lieu au scrutin secret, pour garantir l'indépendance des électeurs, dès que le calme serait rétabli.

Si le programme était en tous points séduisant, la réalisation n'allait pas tarder à décevoir l'opinion. La première faute que commit le cabinet, et qui lui aliéna une importante partie de la population, fut de

IX. — Equilibrer le budget par des économies profondes.

X. — Modifier le système d'imposition d'une manière profitable à l'intérêt général.

XI. — Améliorer la condition des fermiers, de manière à assurer leur indépendance économique.

XII. — Favoriser l'importation de capitaux étrangers et organiser les richesses du pays.

XIII. — Augmenter le prestige et le crédit du pays à l'étranger.

XIV. — Accorder à chaque ville la libre administration municipale.

XV. — Introduire des réformes judiciaires.

XVI. — Construire des routes et des ponts nouveaux et prendre spécialement soin des voies de communication dans tout le pays.

XVII. — Organiser les conditions sanitaires du pays en vue de combattre les maladies qui déciment la population.

XVIII. — Organiser l'Instruction publique avec des méthodes modernes et pratiques, pour permettre aux écoles de produire des citoyens éclairés, de bons patriotes et d'habiles travailleurs.

XIX. — Entretenir des relations amicales avec les Puissances étrangères, et, en particulier, avec les Nations voisines.

(D'après Swire, *op. cit.*, pp. 454 et 455.)

constituer une juridiction d'exception pour statuer sur la culpabilité des hommes politiques chassés du pouvoir par l'insurrection, et de faire prononcer contre les principaux d'entre eux la peine capitale.

Puis, après avoir dissout le Parlement, Mgr Fan Noli s'abstint de faire procéder aux nouvelles élections annoncées, et « laissa en suspens l'œuvre de réorganisation administrative amorcée par son prédécesseur ». (3)

A l'extérieur, devant la réserve des Gouvernements de Rome et de Belgrade, Mgr Fan Noli, ne faisant en cela que suivre l'exemple que venait de donner le Premier Ministre McDonald, négocia, au début de Décembre, l'installation à Tirana d'une légation de l'Union soviétique, ce qui eut pour résultat immédiat d'amener une note yougoslave, du 26 Décembre, aux Puissances, par laquelle, M. Nintchitch, protestait contre une initiative jugée dangereuse et à la suite de laquelle le Gouvernement albanais dut demander la fermeture de la légation. (4)

A l'intérieur, par conséquent, aussi bien qu'à l'extérieur, le Cabinet Fan Noli n'obtenait aucun des résultats promis et attendus.

§ 1. — *La reconquête du pouvoir par Zogou*

Nous le savons, après son départ d'Albanie, Ahmed Zogou s'était réfugié en Yougoslavie avec un certain nombre de partisans ; nous savons aussi que le Gouvernement yougoslave marquait peu de

(3) A. Mousset, op. cit., in *Année politique française et étrangère*, 1925-26, p. 311.

(4) Ibid.

sympathie au cabinet Fan Noli, qu'en particulier ses relations avec celui-ci furent, notamment dans le litige de San-Naoum, loin d'être cordiales ; et que c'est une note yougoslave, du 26 Novembre 1924, qui avait attiré l'attention des Puissances sur l'ouverture de la légation soviétique, dirigée par M. Krakovietski, à Tirana, initiative qui avait abouti à la suppression de cette représentation. Mais nous avons vu que, depuis le 27 Janvier, le Pacte italo-yougoslave semblait avoir amélioré la situation extérieure de l'Albanie par la limitation mutuelle des ambitions de ses parties (5), et leur engagement d'abstention à son égard.

C'est pourtant l'aide active du Gouvernement et des autorités yougoslaves qui va permettre à Ahmed Zogou de chasser son rival d'un pouvoir usurpé.

La politique de Belgrade s'était, en ce qui concerne l'Albanie, assigné un but précis, celui de rétablir la souveraineté yougoslave sur San-Naoum ; or le cabinet Fan Noli avait montré, par la constance avec laquelle il avait soutenu les procédures engagées sur ce point (6), qu'il était déterminé à conserver à l'Albanie cette fraction territoriale. Ahmed Zogou, au contraire, paraît bien avoir eu l'habileté de donner aux hommes d'Etat yougoslaves des assurances sur le règlement amiable auquel il se prêterait à cet égard, s'il revenait au pouvoir ; et ceux-ci, en conséquence, souhaitaient cette éventualité.

Le cabinet Pachitch devait-il aller, comme on l'a prétendu (7), jusqu'à prêter un concours actif, sous forme d'aide militaire, aux entreprises de Zo-

(5) Cf. *supra*. Troisième Partie, Chapitre IV.

(6) Cf. *supra*. Troisième Partie, Chapitre III.

(7) Swire (*op.cit.*, p. 445), fournit même les chiffres des effectifs et du matériel de l'armée yougoslave qui auraient été mis à la disposition des Albanais.

gou et de ses partisans, on ne peut l'affirmer à coup sûr : mais il est certain, en tout cas, qu'il favorisa très largement leur activité sur son territoire, et si visiblement que le ministre britannique à Belgrade, avait cru devoir attirer « l'attention du Gouvernement des Serbes-Croates-Slovènes sur le danger que présentait le développement d'une telle situation ». Mais celui-ci ayant donné l'assurance « que des ordres seraient transmis aux autorités des régions frontières pour qu'elles ne tolèrent, dans leur ressort, aucun préparatif d'invasion » (8), la question ne fit l'objet d'aucune note ultérieure.

Cependant, c'est bien du royaume qu'allaient partir les opérations dirigées contre le gouvernement Fan Noli.

Le 13 Décembre, une attaque fut lancée de Prizrend sur les forces qui avaient pour mission, sous les ordres de Baïram Zuri, de garder la frontière Nord-Est ; simultanément, dans la région de Dibra, une offensive était menée contre les unités d'Elez Yussuf, qu'après des combats assez violents, les assaillants parvinrent à refouler vers l'intérieur du pays, jusqu'au 24 Décembre, où Zogou, ayant définitivement battu les troupes adverses, put faire son entrée à Tirana en triomphateur ; tandis que Fan Noli et ses proches s'embarquaient pour l'Italie.

Quelques jours avant, devant une situation presque désespérée, celui-ci s'était d'ailleurs résolu à s'adresser à la Société des Nations, par un télégramme au Secrétaire général, du 18 Décembre, où il faisait appel au Conseil, en application des articles 12 et 15 du Pacte, en raison de la violation de la frontière albanaise par des éléments serbes (9). Cette

(8) Parliamentary Debates, 179/803.

(9) J.O. S.D.N., Mai 1925-640.

requête ayant été immédiatement communiquée au Ministre de Yougoslavie à Berne, M. Nintchitch y répondit en ces termes : « le Gouvernement de Tirana sait parfaitement que les troubles actuels en Albanie sont uniquement dus au mécontentement de la population, et c'est en vue d'en dissimuler la véritable et unique raison, qu'il porte des accusations graves et sans fondement contre un Etat voisin ». Cette réponse ne correspond pas, à vrai dire, à la réalité, comme devait, d'ailleurs, le reconnaître lui-même, par la suite, son auteur (10) ; mais, jointe aux communications du nouveau Gouvernement albanais (11), elle devait avoir pour effet d'éviter que le Conseil n'examine la question de l'intervention yougoslave dans le rétablissement d'Ahmed Zogou.

(10) Cf. *infra* eod. cap. § 3. Et *Le Temps* du 15 Avril 1927.

(11) Lettre du Gouvernement albanais au Secrétaire général, du 9 Février 1925 :

« J'ai l'honneur de vous prier, d'ordre de mon Gouvernement, de vouloir bien retirer de l'ordre du jour de la prochaine session du Conseil de la Société des Nations, la demande du précédent Gouvernement albanais, par laquelle il avait saisi le Conseil de la Société des Nations, en vertu de l'art. 15 du Pacte.

« (S) B. Blistini. »

De plus, le 12 Février 1925, le Gouvernement albanais télégraphiait au Secrétaire général de la Société des Nations en ces termes :

« Mgr. Fan Noli, en Décembre 1924, avait saisi V. Exc. d'une plainte contre le Gouvernement royal des Serbes-Croates-Slovènes.

« A cet égard, j'ai l'honneur de vous faire la déclaration suivante : Au mois de Juin dernier, deux commandants de régiments, excités à la mutinerie par l'opposition dans l'Assemblée nationale, qui s'était réunie pour élaborer la charte constitutionnelle de l'Albanie, avaient obligé le cabinet al-

§ 2. — *Le nouveau régime et sa politique*

Ahmed Zogou avait constitué son cabinet dès le 15 Janvier 1925, mais maintenait le pays sous la loi martiale, et en assumait le Gouvernement beaucoup plus, en réalité, à titre de dictateur qu'à celui de premier ministre parlementaire. Le caractère autocratique du régime va d'ailleurs se marquer par une réforme constitutionnelle, votée par ce qui demeurerait de l'Assemblée nationale, et qui institua la

banais, présidé par Ilias Bey Vrioni, qui jouissait de la confiance de cette même Assemblée, à quitter le pouvoir.

« Par suite de cet acte de violence, le Gouvernement du pays passa aux mains des officiers révoltés et des chefs de l'opposition. Pour comble d'illégalité, l'Assemblée nationale fut dissoute, et un régime de terreur et d'inquiétude fut établi. Cet état de choses dura jusqu'au jour où Ahmed Bey Zogou vint à Tirana, afin de restaurer le Gouvernement légal et rétablir la représentation nationale.

« Depuis, l'Assemblée invitée à se réunir à Tirana, afin d'exercer la souveraineté nationale, a voté à l'unanimité le régime républicain en Albanie, et élu à la présidence de la République Ahmed Bey Zogou.

« S. Exc. M. le Président de la République, conformément aux droits conférés à lui par la nouvelle charte constitutionnelle, a formé un Gouvernement qui, à l'heure qu'il est, détient le pouvoir légal. Au nom de ce Gouvernement, j'ai l'honneur, Monsieur le Secrétaire général, de vous prier de bien vouloir porter à la connaissance des honorables membres de la Société des Nations, que les accusations portées par Mgr. Noli contre le Gouvernement du Royaume des Serbes-Croates-Slovènes ne sont pas fondées et que nous ne les partageons aucunement.

« Le Ministre par intérim des Affaires Etrangères,

« (S) Mufid Libohova. »

(In J.O. S.D.N. Mai 1925, 642.)

République, mettant ainsi fin au système transitoire du Conseil de Régence. Si la nouvelle constitution (12), en date du 22 Janvier, ne présente, à vrai dire, aucune disposition différente de celles que l'on rencontre dans les démocraties parlementaires classiques, la personnalité particulièrement puissante et autoritaire du chef de l'Etat — Ahmed Zogou avait été, en effet, élu, le 31 Janvier, Président de la République — lui permettra d'en faire un instrument de gouvernement dictatorial.

Sa préoccupation principale, une fois qu'il se fut assuré de la docilité des divers partis politiques à l'intérieur de l'Etat, fut de trouver pour celui-ci un appui financier et politique extérieur, qui lui permît d'acquérir et de conserver la stabilité nécessaire à une vie publique normale : Le premier acte impor-

(12) In Delpech et Laferrière : *Constitutions modernes*, T.I, (Fac.Droit, Us. 135), pp. 39 et s., avec la date du 7 Mars 1925. Les articles principaux sont les suivants :

« Art. 7. — La puissance législative est exercée par le Sénat et la Chambre des députés sur la base de la présente Constitution.

« Art. 8. — Le pouvoir exécutif réside exclusivement dans les mains du Président de la République, lequel l'exerce par ses ministres.

« Art. 10. — La représentation populaire se compose de deux corps : la Chambre des députés, dont les membres sont élus par le peuple, et le Sénat, qui sera élu d'après une loi spéciale.

« Art. 38. — Le pouvoir exécutif doit soumettre chaque année le budget à l'approbation de la Chambre, avec l'indication des voies et moyens. Le budget contiendra toutes les recettes et dépenses de l'Etat.

« Art. 75. — Le Président de la République est le chef de l'Etat. Il a le commandement suprême de la force armée. Il nomme et révoque les ministres, les hauts fonctionnaires et les officiers de la force armée. Il dirige la politique de l'Etat et, avec l'assentiment des deux Chambres, a le droit

tant accompli dans ce domaine fut la ratification du traité signé avec l'Italie le 20 Janvier 1924 (13), ratification que le Gouvernement Fan Noli avait négligé d'assurer, ce qui avait été, peut-être, une des causes pour lesquelles l'appui italien lui avait fait défaut lors des événements qui avaient abouti à sa chute. Le nouveau Gouvernement, au contraire, bien qu'il doive, nous l'avons montré, son retour à l'appui yougoslave, va délibérément orienter sa politique extérieure vers Rome. Dès 1925, les liens économiques et financiers vont se resserrer entre l'Italie et l'Albanie. Le 2 Septembre 1925, est accordée au Credito Italiano, la concession de fonder, au capital de 12.500.000 francs-or, la Banque Nationale d'Al-

de conclure des traités et des alliances avec les Etats étrangers ; il reçoit et accrédite les représentants diplomatiques.

« Il ne peut, sans le consentement préalable du Sénat et de la Chambre des députés, déclarer la guerre ni conclure la paix, hormis le cas de guerre défensive.

« Art. 80. — L'initiative des projets de lois relatifs aux charges financières lui appartient exclusivement ; pour les autres lois, elle est commune au pouvoir exécutif, au Sénat et à la Chambre.

« Art. 81. — Aucun acte présidentiel n'est valable sans le contreseing du ou des ministres compétents.

« Art. 89. — Les ministres sont responsables politiquement devant la Chambre des députés, tant pour leur politique générale que chacun d'eux en particulier pour sa gestion.

« Art. 141. — ...Seule, la forme républicaine de l'Etat ne peut faire l'objet d'aucune modification. »

(13) Cf. Martens, 3.XX.202 et s. — Et supra : Troisième Partie, Chapitre IV, note 19.

Cette mainmise financière revêtait les caractères déjà prévus par la déclaration de Turkhan Pacha, du 24 Janvier 1919 (supra, Deuxième Partie, Chapitre XI, § 4), ce qui montre la remarquable continuité de la politique italienne dans ce domaine.

banie, dont le siège est fixé à Rome, et qui dispose du monopole d'émission ; d'autre part, en Novembre de la même année, est constituée la Società per lo Sviluppo Economico dell' Albania ou S.V.E.A., dont l'objet exclusif est le développement des relations commerciales et financières entre les deux pays, et qui, le 3 Avril 1926, émettra pour 70 millions de francs-or de bons destinés à réaliser un programme de grands travaux publics. (14)

Mais cette pénétration économique ne suffit pas à remplir les ambitions italiennes ; celles-ci visent en Albanie, bien plus encore qu'un intérêt financier, un intérêt politique : l'Italie désire rouvrir la Via Egnatia (15) qui la conduirait vers le proche Orient.

Le premier stade de l'évolution va être assez peu différencié et se marquera par des opérations qui apparaîtront encore extérieurement sous un aspect économique, mais où se décèlera le mobile politique à la non-rentabilité manifeste qu'elles présenteront. Tel sera le cas, en particulier, de l'organisation de lignes aériennes reliant les principales villes albanaises et de la construction de routes à grande circulation joignant les ports aux frontières yougoslave

(14) Mousset, in *L'Année politique française et étrangère*, 1928, p. 138 (op.cit), fournit la statistique suivante du commerce extérieur albanais en 1925 :

	IMPORTATIONS	EXPORTATIONS
Italie	75 %	50 %
Grèce	21 %	24 %
Yougoslavie	3 %	2½ %
Etats-Unis	½ %	14 %
Autres pays	½ %	½ %

(15) Cf. supra : Introduction, note 4.

et grecque (16), qui ne sont que des manifestations matérielles de la *Spinta verso Oriente*.

Quelle va être, devant cette attitude envahissante, qu'il n'avait sans doute pas escomptée, la réaction d'Ahmed Zogou ? Il semble qu'il s'efforça de limiter, tant au moins qu'il en eut la possibilité, les entreprises italiennes. Et, à cet égard, un événement caractéristique mérite d'être signalé : le 24 Juin 1926, le baron Aloisi, ministre d'Italie à Tirana, fit, auprès du Gouvernement albanais, une démarche pour l'inviter à adhérer à la déclaration interalliée du 9 Novembre 1921 (17) ; ce qui équivalait à demander à l'Albanie de reconnaître formellement les intérêts stratégiques visés dans le préambule de cet acte (18). Cette demande, Ahmed Zogou s'efforça de l'éluder en invoquant la qualité de membre de la Société des Nations qu'avait l'Albanie, et qui lui paraissait incompatible avec l'acte du 9 Novembre, comme nous avons essayé de le montrer en effet (19) ; il communiqua en outre ces propositions verbales à la légation de Grande-Bretagne, ce qui provoqua un échange de correspondance entre Rome et Londres, au terme duquel le Gouvernement italien assura que « son représentant à Tirana avait mal interprété et, partant, dépassé ses instructions, tandis que, d'autre

(16) Voici quelles sont ces routes et pénétrations :

1° Route de Scutari à Prizrend.

2° Route de Patok à Pishkopi.

3° Route de Durazzo à Tirana, Elbassan et au lac Ochrida.

4° Route de Valona à Berat et Koritza.

5° Route de Valona à Klissura et Liakoviki.

6° Route de Santi-Quaranta à Koritza.

(17) Cf. supra : Troisième Partie. Chapitre I^{er}, § 3, et note 9.

(18) Cf. *The Times*, 4 Septembre 1926.

(19) Cf. supra. Troisième Partie. Chapitre I, § 3 in fine.

part, le Gouvernement albanais s'était exagéré la portée de la communication du baron Aloisi » (19 bis). La fermeté du Gouvernement de Tirana paraissait donc avoir écarté la tentative ; mais nous allons voir, maintenant, qu'il ne put maintenir cette attitude.

§ 3. — *Le pacte de Tirana du 27 Novembre 1926*

En Novembre 1926, la situation intérieure du Gouvernement d'Ahmed Zogou n'était plus aussi assurée qu'elle n'avait cessé de l'être jusqu'alors. Des insurrections, en particulier, avaient éclaté dans le Nord du pays, que l'état des finances publiques ne permettait pas de contenir avec toute la vigueur nécessaire. Le 20 Novembre (20), les tribus catholiques de la région de Scutari s'avancèrent vers cette ville, menaçant de l'occuper ; cinq compagnies de l'armée régulière furent mises en déroute, tandis que les renforts tardaient à arriver (21) ; les causes véritables de la révolte sont mal connues, mais il est certain, en tout cas, qu'elle mit en grande difficulté les autorités établies.

C'est ce moment que choisit, très habilement, la diplomatie italienne, pour faire les nouvelles propositions qui devaient aboutir au premier Pacte de Tirana, et auxquelles le Gouvernement albanais n'était plus en mesure d'opposer la même intransigeance que quelques mois auparavant ; de fait, elles furent acceptées purement et

(19 bis) Cf. *The Times*, 4 Septembre 1926.

(20) Cf. *Times*, 24 Novembre 1926.

(21) Cf. *Times*, 26 Novembre 1926.

simplement par Zogou, pour constituer le texte du Traité du 27 Novembre. (22)

La clause la plus curieuse de ce pacte, celle de son article premier, vise à garantir, notamment, le *statu quo* politique de l'Albanie, c'est-à-dire à maintenir le régime d'Ahmed Zogou. Est-ce à dire que le peuple albanais n'aurait plus la liberté de modifier librement ses institutions internes ? Sans pouvoir l'affirmer, il semble toutefois que l'Italie se voyait, en fait, octroyer la possibilité de n'admettre les changements de régime que s'ils étaient conformes à ses intérêts propres. Il est vrai que, par une lettre

(22) « L'Italie et l'Albanie, dans le but de resserrer les rapports réciproques d'amitié et de sûreté au sujet de leur situation géographique, et de contribuer au renforcement de la paix, poussées par le désir de maintenir le *statu quo* politique, juridique et territorial de l'Albanie, dans le cadre des traités dont toutes deux sont signataires et du pacte de la Société des Nations, ont décidé de conclure ce pacte d'amitié et de sûreté, et ont désigné comme plénipotentiaires à cet effet : pour S.M. le roi d'Italie, le baron Aloisi, ministre de S.M. en Albanie ; pour S.Exc. le Président de la République d'Albanie, M. Vrioni, Ministre des Affaires Etrangères de la République albanaise, qui, après avoir pris connaissance de leurs pleins pouvoirs, ont stipulé :

« Article premier. — Toute perturbation dirigée contre le *statu quo* politique, juridique et territorial de l'Albanie, est contraire à leurs intérêts politiques réciproques.

« Art. 2. — Pour sauvegarder l'intérêt susdit, les H.P.C. s'engagent à se prêter un appui mutuel et une collaboration cordiale ; elles s'engagent également à ne pas conclure avec d'autres puissances des accords politiques ou militaires qui soient préjudiciables aux intérêts de l'autre partie, définis dans le pacte actuel.

« Art. 3. — Les H.P.C. s'engagent à soumettre à une procédure spéciale de conciliation ou d'arbitrage les questions qui viendraient à les diviser, et qui n'auraient pas pu être résolues par les voies diplomatiques ordinaires.

« Les modalités de cette procédure de règlement pacifi-

du 5 Décembre 1926 (23), le baron Aloisi, précisant certains points de l'accord, souligna que l'appui italien ne se manifesterait qu'à la demande du Gouvernement albanais ; mais il est permis de ne voir, dans cette lettre interprétative, qu'une formule destinée, et à ménager des susceptibilités albanaises, et à calmer les réactions extérieures.

Celles-ci, en effet, avaient été très sensibles devant une action qui, pour n'être pas inattendue, n'en était pas moins contraire au maintien des relations amicales de l'Italie, plus particulièrement avec l'Etat yougoslave.

Par le Pacte de Tirana, en effet, se trouvait mis en échec le principe fondamental de la politi-

que feront l'objet d'une convention spéciale, qui sera conclue dans le plus bref délai.

« Art. 4. — Ce pacte aura une durée de cinq années, et pourra être dénoncé ou renouvelé une année avant son échéance.

« Art. 5. — Ce pacte sera ratifié et ensuite enregistré à la Société des Nations. Les ratifications seront échangées à Rome.

« Tirana, le 27 Novembre 1926.

« Signé : Baron Aloisi,

« Vrioni. »

(In Martens, 3.XVII.12 et 13.)

(23) Lettre du baron Aloisi, ministre d'Italie en Albanie, précisant certains points de l'accord précédent (in Martens, 3.XVIII.660 et 661.)

« Durazzo, le 5 Décembre 1926,

« ...Vous m'avez prié, notamment, de demander si le Gouvernement italien albanais croyait que la phrase « i tati di cui ambedue sono firmatarie » se référait seulement aux traités légalement conclus et publiés depuis l'admission de l'Albanie dans la Société des Nations ; conformément aux assurances verbales que je vous ai déjà données, je vous confirme que telle a été aussi la pensée du Gouvernement de

que de Belgrade : les Balkans aux Balkaniques. C'est pourquoi l'émotion y fut si grande dès que fut connue sa teneur, qui fut immédiatement considérée comme une marque de l'abandon délibéré par l'Italie de la politique d'amitié italo-yougoslave inaugurée par le traité du 27 Janvier 1924 (24). M. Nintchitch, qui avait été l'artisan de cette politique, donna immédiatement sa démission (25), devant une violation aussi éclatante du traité de Rome, dont l'article premier du Protocole additionnel stipulait, on s'en souvient, que les parties s'engageaient à se communiquer préalablement les accords de nature à inté-

Rome (26). Ensuite, vous avez bien voulu attirer mon attention sur la phrase contenue dans la deuxième partie de la première période de l'art. 2 du texte, à savoir « il loro mutuo appoggio e la loro collaborazione cordiale ». Cette pensée, d'après l'intention du Gouvernement royal, ne peut soulever aucun doute, l'appui mutuel et la collaboration cordiale ne peuvent s'interpréter autrement que comme une collaboration résultant de propositions faites par l'une des Parties et acceptées librement par l'autre. Partant, il est évident que cet appui et cette collaboration ne peuvent se manifester que si l'une des deux parties les demande... »

(24) Cf. supra. Troisième Partie. Chapitre IV, § 4, et note 27.

(25) Par la lettre suivante : « Monsieur le Président, étant ministre des Affaires Etrangères, j'ai imprimé à notre politique extérieure l'orientation que j'ai jugée la plus profitable aux intérêts de mon pays, et qui était basée sur les accords réciproques que, de ma part, j'ai loyalement observés.

« Récemment, un événement s'est produit qui a ébranlé la conviction sur laquelle j'ai basé cette politique. C'est pour cette raison que j'ai l'honneur de vous informer, Monsieur le Président, que je donne ma démission de Ministre des Affaires Etrangères. »

(In D. Nikolitch, op. cit., p. 221).

(26) L'intérêt de cette question était d'exclure le pacte de Londres de 1915.

resser leur politique dans l'Europe centrale. A la déception causée par la négociation et la conclusion en secret du Pacte de Tirana, s'ajoutait, du reste, pour la Yougoslavie, la stupéfaction de voir celui-là même qui avait bénéficié de son appui pour reprendre le pouvoir, opérer une telle volte-face. M. Nintchitch n'hésita pas à déclarer (26) alors :

« Ahmed Zogou partit d'ici, et je n'en fais nul mystère. J'estime que je me trouvais alors dans un des rares cas où on soit fondé à intervenir dans les affaires intérieures d'un pays quelconque : quand on se heurte au péril bolcheviste. Mgr Fan Noli était entièrement entre les mains des communistes... J'aurais pu alors obtenir n'importe quoi d'Ahmed Zogou. Avant de partir, il vint me voir en me demandant ce que j'allais exiger de lui. Il était certainement prêt à nous accorder bien plus que ce qu'il vient d'accorder maintenant aux Italiens ; et je lui répondis : « la seule chose que je vous demande, « c'est que vous fassiez de l'Albanie un Etat pros-
« père, et surtout un Etat indépendant ». »

Ce n'est pas que les hommes d'Etat serbes se refusassent à comprendre le droit de l'Italie « à veiller ce que jamais un canon ennemi ne soit, des côtes d'Albanie, pointé vers ses côtes, ou ne menace ses navires » (27), mais l'art. 1^{er} du Pacte, qui garantissait non seulement le *statu quo* territorial de l'Albanie, mais encore son *statu quo* politique, révélait le dessein italien de dépasser la simple sauvegarde de ses intérêts adriatiques, et de viser des intérêts plus larges, que l'on pourrait appeler ses intérêts balka-

(26) Cité par F. de Gerando, in *Les Balkans après le Pacte de Tirana*. Op. cit. In *Revue Politique et Parlementaire*, 10 Mars 1927.

(27) Ibid.

niques ; une situation identique à celle qui était née, en 1908, de l'annexion de la Bosnie-Herzégovine par l'Autriche (28), venait de nouveau d'être créée : une grande puissance non balkanique prenait pied sur la péninsule, d'une manière menaçante pour les intérêts serbes.

Mais ce n'est pas seulement en Yougoslavie que se manifesta la légitime émotion soulevée par le Pacte de Tirana ; en Grande-Bretagne, Sir Austen Chamberlain fut l'objet, à la Chambre des Communes, d'une série de questions fort pertinentes de la part de membres du Parlement qui estimaient que le Pacte du 27 Novembre n'avait pas rencontré de la part du Gouvernement britannique l'opposition ou la protestation désirables.

M. Ponsonby, en particulier, « demanda au Secrétaire d'Etat... si les stipulations du traité de Tirana... ou un résumé de ces stipulations avaient été communiquées au Gouvernement de Sa Majesté par le Gouvernement de l'une des deux parties avant sa signature, et, dans l'affirmative, quelle avait été l'opinion exprimée par le Gouvernement de Sa Majesté à leur égard. »

Et Sir Austen dut répondre que la diplomatie britannique n'avait pas eu connaissance des négociations qui avaient abouti à la conclusion du Pacte, et que l'essentiel de celui-ci n'avait été indiqué par M. Mussolini que le 1^{er} Décembre, veille de la publication (29), déclaration qui fut accueillie avec stupeur.

(28) Cf. supra. Première Partie. Chapitre II, note 9.

(29) « Sir A. Chamberlain :

« ...Les termes du traité de Tirana signé le 27 Novembre ne m'ont pas été communiqués avant la publication, mais M. Mussolini m'a informé le 1^{er} Décembre, veille de la publi-

La question se posait aussi pour les Puissances signataires, de la compatibilité du pacte de Tirana avec la Déclaration du 9 Novembre 1921 (30) ; à notre sens, la réponse n'y pouvait faire de doute : la Déclaration faisait de l'Italie un agent éventuel d'exécution dont l'intervention était subordonnée à une décision du Conseil ; tandis que le Pacte n'attribue compétence pour apprécier l'opportunité d'une intervention qu'à ses seules parties ; il fallait donc

cation, qu'il avait signé un traité d'arbitrage et de non agression avec l'Albanie, comprenant une garantie de leur indépendance réciproque qui devait être enregistré à la Société des Nations régulièrement.

« A un tel traité je n'ai, bien entendu, à former aucune critique, son texte est maintenant enregistré et publié par la Société des Nations et est à la disposition de chacun — le traité a été conclu par des états souverains tous deux membres de la Société des Nations et le Gouvernement de S.M. n'a pas à intervenir dans sa conception, sa négociation ou ses termes.

« La conclusion du traité causa une émotion considérable en Yougoslavie qui eut sa réaction en Italie et provoqua un état de tension entre les deux Gouvernements, le Gouvernement de S.M. n'a pas d'intérêt direct dans la question, mais a fait de son mieux, entretenant des relations amicales avec les deux Gouvernements, pour éviter la méfiance et faciliter des conventions directes entre les pactes en vue de résoudre les difficultés actuelles.

« ...

« *Captain Garro Jones*. — Puis-je demander si, étant donné que le traité est pratiquement un traité d'union entre l'Italie et l'Albanie...

« *Le Président* (interrompant). — Je ne puis permettre que de telles allégations soient émises sous forme de question supplémentaire.

« *Captain Garro Jones*. — C'est assez vrai ! »

(Commons, 2 Mai 1927, Parliamentary Debates, H. of C., 205/1277 et s.).

(30) Cf. supra. Troisième Partie. Chapitre I, § 3.

voir en lui une répudiation implicite de la déclaration interalliée.

Mais, outre les problèmes politiques posés ainsi par le Pacte du 27 Novembre en tant que manifestation d'une politique impérialiste non déguisée, un certain nombre de questions juridiques peuvent être soulevées à son égard.

§ 4. — *Aspect juridique de la question*

Le point le plus important, celui qui donne sa caractéristique au pacte de Tirana, en est l'article 1^{er}, déjà cité, qui confère, au *statu quo* politique, juridique et territorial de l'Albanie, la garantie italienne, garantie qui n'est pas réciproque, ce qui, par conséquent, place sur un plan différent les deux parties contractantes, l'une bénéficiant d'une garantie s'analysant en une protection, l'autre, au contraire, accordant cette protection dans des termes qui permettent presque toutes les interventions.

On pourrait se demander (31) si la Société des Nations pouvait tolérer entre deux de ses membres des relations d'un tel ordre, relations qu'il n'est certes pas aisé de définir par une formule juridique, puisqu'il ne s'agit pas d'un protectorat *stricto sensu*, l'Albanie n'ayant ni formellement renoncé à l'exercice intégral de sa souveraineté interne, ni abandonné le droit de régler elle-même ses relations internationales ; c'est pourtant cette analyse que nous allons tenter en terminant.

Nous pouvons, tout d'abord, affirmer que le Pacte n'est pas un traité d'amitié et de garantie réci-

(31) Cf. Freytagh-Loringhoven : *Les Ententes Régionales. Cours de l'Académie de La Haye*, in Rec. 1936, II, pp. 648 et s. (Fac.Droit, 45.730).

proques, comme semble l'indiquer son préambule (32). En effet, un tel Pacte d'amitié et de garantie a pour caractéristique essentielle la réversibilité ; or, le Pacte de Tirana est unilatéral ; cela ressort du simple examen de ses stipulations : le préambule, tout d'abord, en est ainsi conçu : « L'Italie et l'Albanie, dans le but de resserrer les rapports réciproques d'amitié et de sûreté au sujet de leur situation géographique et de contribuer au renforcement de la paix, poussées par le désir de maintenir le *statu quo* juridique et territorial de l'Albanie. ... », et il ne s'agira nullement du *statu quo* politique, juridique et territorial de l'Italie. Unilatéral dans son objet, le Pacte de Tirana l'est aussi dans son exécution ; l'article 2 stipule que « pour sauvegarder l'intérêt susdit, les H.P.C. s'engagent à se prêter un appui mutuel et une collaboration cordiale... », mais cet intérêt, c'est celui, visé au préambule et à l'article 1^{er}, du maintien du *statu quo* politique, juridique et territorial de l'Albanie » ; comment l'appui pourrait-il être mutuel, puisque l'objet est unilatéral ; comment l'Albanie pourrait-elle prêter une collaboration cordiale au maintien de son propre *statu quo* ?

Ainsi donc, il nous paraît que l'on peut considérer comme acquis que le Pacte du 27 Novembre n'a, en tout cas, pas le caractère juridique d'un traité de garantie et d'amitié réciproques, en raison de la situation respective fondamentalement différente, essentiellement inégale, de ses parties.

Parmi les traités présentant ce caractère d'inégalité, le plus classique est le traité de protectorat ; selon la formule de Fauchille (33) « l'Etat protégé est

(32) Il s'agissait donc, à notre sens, d'un « acte déguisé ».

(33) *Traité de Droit International public*. T.I, Première Partie. N° 176.

celui qui s'est, ou y a été placé, sous l'égide et sous la tutelle d'un Etat plus puissant et plus fort ». Cette définition, à première vue, correspondrait assez bien à ce que nous savons de la situation respective de l'Italie et de l'Albanie après le Pacte de Tirana, si la doctrine n'admettait très généralement que l'aliénation par l'Etat protégé de l'exercice de sa souveraineté extérieure constitue un élément essentiel des traités de protectorat, élément qui ne se retrouve pas dans notre cas, l'Albanie ayant conservé, formellement au moins, l'intégrité des attributions de la souveraineté extérieure.

S'agirait-il, par contre, d'un lien de vassalité, la vassalité étant, plus encore que le Protectorat, susceptible de multiples variétés dans la pratique, nous fournirait un cadre juridique plus souple, pour contenir la situation qui nous occupe.

En premier lieu, cette catégorie juridique nous semble particulièrement idoine pour un Etat issu de l'empire ottoman, c'est-à-dire de l'entité politique dont la désagrégation a donné les seuls exemples modernes de cette institution.

De plus, « la vassalité comporte l'attribution aux gouvernements locaux d'une compétence internationale leur permettant de traiter avec les Puissances étrangères, dans le domaine de leurs intérêts propres » (34), faculté dont l'Albanie n'avait pas cessé de jouir.

Enfin, l'un des signes extérieurs classiques de la vassalité est le contrôle financier et monétaire exercé par l'Etat suzerain, condition qui, nous le savons (35), était remplie dès longtemps par les parties du Pacte de 1926.

(34) G. Scelle. *Précis de Droit des Gens*. Première Partie, p. 136.

(35) Cf. *supra* eod, cap. § 2 et note 12.

Mais, à la vérité, il ne peut s'agir que d'une vassalité déguisée, de ce que nous appellerons une *vassalité de fait*, ou mieux encore une *vassalité imparfaite*, puisque sa source se trouve dans un acte international dont les termes dissimulent la portée, et que les critères matériels peuvent seuls être invoqués, les critères formels faisant entièrement défaut.

Cette analyse, en tout cas, si elle ne rendait pas compte de la totalité des éléments constitutifs de la situation étudiée, nous paraîtrait néanmoins préférable, dans notre cas, à la notion (36) d'une « protection » qui serait une forme *sui generis* des relations d'inégalité entre deux Etats, et dont aucune définition positive n'est fournie, ce qui incline à penser qu'elle ne donnerait guère au problème qu'une solution formelle.

(36) Cf. Fauchille : *Traité de Droit International Public*. Première Partie. Livre I. Chapitre I. N° 176/1.

OBSERVATIONS CONCLUSIVES

Les réactions politiques provoquées par le Pacte que nous venons d'étudier n'avaient pas été purement verbales. La Yougoslavie, se considérant comme isolée, se tourna immédiatement vers la France pour resserrer ses liens avec la République. Le 11 Novembre 1927, M. Marinkovitch signait, à Paris, un traité d'alliance et une convention d'arbitrage, « tous deux strictement conformes à l'esprit de Genève et de Locarno ». (1)

Mais immédiatement l'Italie fit une réponse à ces actes, qu'elle crut pouvoir considérer comme dirigés contre elle, par la conclusion d'un second traité de Tirana (2), qui consacrait davantage encore la

(1) Mousset, op.cit., in *Année politique française et étrangère*, 1928, p. 107.

(2) « Tirana, 22 Novembre 1927.

« L'Italie et l'Albanie, désireuses de réaffirmer solennellement et de développer les liens de solidarité qui existent heureusement entre les deux Etats, et de consacrer tous leurs efforts à éliminer les causes pouvant troubler la paix qui existe entre eux et avec les autres Etats, reconnaissant les avantages résultant d'une étroite collaboration entre les deux Etats et réaffirmant que l'intérêt et la sécurité de l'un sont réciproquement liés à l'intérêt et à la sécurité de l'autre, ont arrêté de stipuler par ce traité une alliance défensive dont l'unique

situation de fait prépondérante qu'elle s'était assurée en Albanie ; par là se trouvait confirmée la position albanaise de dépendance que nous avons analysée précédemment, car, sans que le second traité de Tirana présente les mêmes caractéristiques exorbitantes que celui de 1926, qu'il confirme d'ailleurs, il comportait néanmoins lui-même, de par l'inégalité même de la puissance matérielle de ses parties, la consécration de leurs rapports de sujétion.

Que conclure de la manière dont s'acheva ainsi l'indépendance *lato sensu* de l'Albanie ?

A notre sens, deux ordres de causes peuvent être isolés à l'origine de cette évolution.

Les causes propres au cas albanais tout d'abord, sur lesquelles il n'est guère besoin ici d'insister, no-

but est celui de stabiliser les rapports matériels existant heureusement entre les deux Etats pour assurer une politique de développement pacifique et ont pour cela nommé comme plénipotentiaires...

« Article premier. — Tous les traités antérieurs conclus entre les deux H.P.C. après l'admission de l'Albanie dans la Société des Nations, seront exactement et fidèlement observés dans les limites établies par le texte des traités mêmes de façon qu'il existera une amitié sincère et parfaite entre les deux peuples et entre les deux gouvernements, ainsi qu'une assistance réciproque, étant entendu que chacune des deux H.P.C. soutiendra les intérêts et les avantages de l'autre avec le même zèle qu'elle emploie à soutenir les siens.

« Art. II. — Il y aura une alliance défensive inaltérable entre l'Italie, d'une part, et l'Albanie, de l'autre, pour vingt ans.

« Elle pourra être dénoncée au cours de la dix-huitième année de sa durée. Si cette dénonciation n'a pas lieu, elle sera tacitement renouvelée pour une période égale. Les deux H.P.C. emploieront toute leur attention, tous leurs moyens, pour garantir la sécurité de leurs Etats, et pour leur défense et leur sauvegarde réciproques contre toute attaque extérieure.

tre étude tout entière s'étant résolue, en réalité, à leur examen, et qu'il nous suffira, par conséquent, de grouper en une double formule : A l'Albanie, ont fait défaut, d'une part, les moyens matériels, d'autre part, les moyens spirituels de conserver une indépendance qui n'était pas due à ses seuls éléments internes. Si, néanmoins, le profond désir de sa population d'échapper à une souveraineté étrangère valait d'être considéré, il eût fallu qu'un appui extérieur désintéressé s'opposât à l'ambition des Etats voisins, peut-être même à celle des grands du pays qui en étaient les instruments.

« Art. III. — En conséquence des engagements assurés par les articles précédents, les deux H.P.C. agiront d'accord pour le maintien de la paix et de la tranquillité et, dans le cas où l'une des H.P.C. serait menacée par une guerre non provoquée par elle-même, l'autre partie emploiera tous les moyens les plus efficaces, non seulement pour prévenir les hostilités, mais aussi pour assurer une juste satisfaction à la partie menacée.

« Art. IV. — Quand tous les moyens de conciliation auront été épuisés en vain, chacune des H.P.C. s'engage à suivre le sort de l'autre en mettant à la disposition des alliés toutes ses réserves militaires, financières ou de toute autre nature capable de l'aider à surmonter le conflit si, naturellement, ce concours a été demandé par la partie menacée.

« Art. V. — Pour toutes les suppositions prévues à l'art. IV, les deux H.P.C. s'engagent à ne pas conclure ni entamer de pourparlers de paix, d'armistice ou de trêve sans accord commun.

« Art. V. — Le présent traité a été signé en quatre textes originaux, dont deux en langue italienne et albanaise, qui font également foi.

« Art. VII. — Le présent traité sera ratifié et ensuite enregistré à la Société des Nations. Les ratifications seront échangées à Rome. »

Pour les causes plus générales, enfin, les facteurs médiats des événements dont nous venons de retracer la genèse, ils subsisteront aussi longtemps que subsistera pour les Etats la possibilité de contracter sans contrôle, qui sera toujours entre les mains des Etats puissants, un moyen de dominer et d'asservir les moins forts. (3)

Vu : *Le Président*,
M. SIBERT.

Vu : *Le Doyen*,
G. RIPERT.

Vu et permis d'imprimer :
Le Recteur de l'Académie de Paris,
G. GIDEL.

(3) L'enregistrement des traités au Secrétariat général ne remplit pas, on le sait, ce rôle, n'étant exclusivement qu'une mesure de publicité, ne comportant aucun examen au fond.

TABLE CHRONOLOGIQUE DES PRINCIPAUX ÉVÉNEMENTS ÉTUDIÉS

	PAGES
1877 AVRIL	
24 Dépêche du Gouvernement ottoman sollicitant la médiation des Puissances dans le différend avec la Russie.....	50*
DÉCEMBRE	
12 Demande par la Porte des bons offices des Puissances pour mettre fin au conflit avec la Russie	49
24 Demande de médiation adressée par la Porte à la Grande-Bretagne.....	50 51
1878 JANVIER	
16 Mémoire britannique au Gouvernement russe sur le caractère européen de la solution du conflit avec la Turquie..	55
30 Note du Gouvernement britannique au Gouvernement russe sur la nécessité de l'approbation des Puissances aux conditions de la paix russo-turque.....	53 58
19/31 Signature des préliminaires d'Andrinople	49 52 57 62*
FÉVRIER	
3 Proposition austro-hongroise d'une Réunion des Puissances du Concert.....	58

N.B. — Lorsque le numéro de la page est suivi d'un astérisque, les développements relatifs au fait énoncé se trouvent en note.

MARS

- 3 Signature du traité préliminaire de San-Stefano 54

MAI

- 30 Constitution d'un Comité Central albanais 75

JUIN

- 13 Envoi par le Comité Central albanais d'un
mémoire à Disraeli 75
- 22 Détermination par le Congrès de Berlin
de la frontière bulgare 59
- 28 Accord donné formellement par le pléni-
potentiaire russe au Congrès de Berlin à
l'examen par les Puissances du Concert
des conditions de la paix avec la Turquie 57*

JUILLET

- 1^{er} Examen par le Congrès de Berlin de la
question de la frontière monténégrine 62
75
- 4 Accord des Puissances au Congrès de Ber-
lin sur la frontière monténégrine 73*
- 13 Signature du Traité de Berlin 107

1879 DÉCEMBRE

- 2 Envoi par le Monténégro de troupes pour
occuper Plava et Gussinje 77
- 4 Victoire remportée à Novoschie-Vikika par
les forces de la ligue albanaise sur l'ar-
mée monténégrine 77

1880 AVRIL

- 12 Accord turco-monténégrin sur les régions
à annexer 78

JUIN

- 25 Détermination par la Conférence de Ber-
lin de la frontière gréco-turque 79

SEPTEMBRE

- 28 Démonstration navale européenne en rade
de Dulcigno 78
78*

OCTOBRE

- 12 Acceptation par la Porte de livrer Dulcigno 79

NOVEMBRE

- 27 Prise de possession par le Monténégro des régions albanaises annexées 79

1881 MARS

- 28 Fixation par les Ambassadeurs des Puissances à Constantinople de la frontière définitive entre la Grèce et la Turquie.. 79

MAI

- 3 Accord donné par la Turquie à cette fixation 79

1882 MAI

- 20 Traité instituant la Triple Alliance..... 293
 22 Déclaration italienne que le traité précédent ne saurait être dirigé contre la Grande-Bretagne 293*
 28 Déclarations identiques de l'Autriche-Hongrie et de l'Allemagne..... 293*

1887 FÉVRIER

- 20 Traité renouvelant la Triple Alliance.... 293

1891 MAI

- 6 Traité renouvelant le précédent..... 293

1897 MAI

- 8 Dépêche du Prince de Liechtenstein résumant l'accord austro-russe sur les affaires balkaniques 145*
 5/17 Dépêche du comte Mourawieff sur le même objet 148*

1900 DÉCEMBRE

- 20 Mémoire italien sur la collaboration avec l'Autriche dans les affaires albanaises 188*

1901 FÉVRIER

- 9 Réponse au précédent mémorandum par l'Autriche-Hongrie, cet échange constituant accord entre les deux Puissances 189*

1902	JUIN		
		28	Traité renouvelant la Triple Alliance.... 293
1903	MARS		
		31	Meurtre à Kossovo, au cours d'une insurrection albanaise, du Consul russe..... 90
1904	MAI		
		14	Déclaration de T. Tittoni à la Chambre italienne sur la rivalité austro-italienne en Albanie 144
1908	JUILLET		
			Rébellion militaire jeune-turque 92*
		24	Mise en vigueur de la constitution du 23 Décembre 1876 dans l'Empire ottoman 93*
	NOVEMBRE		
			Congrès albanais de Monastir..... 94
1909	AVRIL		
			Mutinerie des troupes albanaises à Constantinople 94
		13	Début de l'action violente contre les Jeunes-Turcs 98
	MAI		
			Soulèvement des tribus albanaises du Nord 99
1910	FÉVRIER		
		21	Télégramme de l'Ambassadeur britannique à Saint-Petersbourg sur l'existence douteuse d'un accord entre la Russie et l'Italie sur les questions albanaises..... 150*
		23	Télégramme de l'Ambassadeur britannique sur le même objet 151*
	AVRIL		
			Victoire des forces de la ligue albanaise sur l'armée turque 99
1911	MARS		
		30	Communication par les délégués albanais réfugiés à Cettigné des conditions de leur soumission à la Porte..... 100

AVRIL

Insurrections mirdites 100

MAI

1^{er} Publication par le Comité Central d'un
manifeste albanais 101
101*

JUIN

12 Pétition adressée par le Comité Central
albanais à Sir Edward Grey..... 105
14 Transmission de cette pétition par celui-ci
aux Cabinets européens 105
10/23 Pétition adoptée par l'Assemblée des
chefs albanais 103*

Août

Négociations engagées par Thorgut Shef-
ket Pacha avec les Albanais..... 103
2 Accord entre la Porte et les Malissores.. 109
109*

1912 FÉVRIER

29 Signature du traité bulgaro-serbe de Sofia 119

AVRIL

Violents troubles en Albanie pendant la
période électorale 111

MAI

16/29 Signature du Traité gréco-bulgare 119

Août

14 Demande d'intervention européenne au
profit des insurgés albanais, faite par
le comte Berchtold 105*

SEPTEMBRE

22 Signature d'une convention militaire gré-
co-bulgare 119
30 Mobilisation générale ordonnée par les al-
liés balkaniques 120

OCTOBRE

8 Note austro-russe aux alliés balkaniques.. 156*

OCTOBRE

8	Déclaration de guerre monténégrine à la Turquie	120
11	Déclaration du comte Berchtold à la Délégation hongroise, sur la politique de la Double-Monarchie en Albanie.....	141
15	Signature de la paix italo-turque à Ouchy	119* 120
17	Entrée en guerre de la Serbie et de la Bulgarie	120
19	Entrée en guerre de la Grèce	120
23	Victoire de l'armée grecque à Elasson....	121
24	Prise de Kirk Kilissé par les troupes bulgares	121

NOVEMBRE

12	Note austro-hongroise au Monténégro de s'abstenir d'opérations sur la côte albanaise	153
27	Publication de la déclaration anglaise d'offre de bons offices	157
15/28	Proclamation par le Congrès albanais de Valona, de l'Indépendance	129 293

DÉCEMBRE

3	Armistice entre les Alliés balkaniques à l'exception de la Grèce et de la Turquie	121 122 157
5	Traité renouvelant la Triple Alliance entre l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie et l'Italie	293
9	Déclaration de Sir Edward Grey aux Communes sur la question albanaise	157*
17	Première séance de la Réunion des Ambassadeurs à Londres	158
20	Accord de la Réunion des Ambassadeurs sur le principe de « l'autonomie albanaise »	159

1913 JANVIER

- 17 Note des Puissances à la Porte et aux Alliés balkaniques sur les conditions que devrait remplir le traité qu'ils négociaient 165*

MARS

- 20 Accord de la Réunion de Londres sur les frontières de l'Albanie 193
- 25 Déclaration de Sir Edward Grey aux Communes sur ce point 190
- 28 Note collective des Puissances à la Serbie et au Monténégro exigeant le retrait des troupes de ces Etats du territoire albanais 193

AVRIL

- 1^{er} Départ d'Ismail Kémal pour les capitales européennes 216
- 7 Déclaration de Sir Edward Grey aux Communes sur les frontières albanaises . . . 191
- 10 Blocus de la côte monténégrine par une escadre internationale 194
- 11 Communiqué russe sur l'attitude de la diplomatie impériale dans la crise balkanique 200
- 23 Reddition de Scutari par Essad Pacha . . . 194
- 25 Renonciation par le duc de Montpensier à sa candidature au trône d'Albanie . . . 253*
- 28 Communication faite au Gouvernement monténégrin par les Puissances au sujet de la prise de Scutari 203*

MAI

- 1^{er} Décision austro-hongroise d'agir isolément pour résoudre la question de Scutari . . 195
- 5 Acceptation du Monténégro d'évacuer Scutari, communiquée à Sir Edward Grey 196
- 8 Convention secrète austro-italienne d'attribution de sphères d'influence en Albanie 160
161 et s.

MAY

- 9 Convention signée par le Monténégro pour
la reddition de Scutari 196*
- Convention additionnelle sur le même ob-
jet 199*
- 14 Evacuation de Scutari par les troupes mon-
ténégrines 196
- 17/30 Signature du traité de paix de Londres.. 165

JUIN

- Evacuation progressive de l'Albanie par
les troupes ottomanes 181*

JUILLET

- 29 Statut organique de l'Albanie édicté par
la Réunion des Ambassadeurs 167
226

AOÛT

- 10 Nomination des membres de la Commis-
sion de Délimitation par la Réunion.. 169
- 11 Clôture de la Réunion des Ambassadeurs
de Londres 169
- 12 Déclaration aux Communes de Sir Edward
Grey sur les résultats obtenus par la
Réunion 203

OCTOBRE

- 4 Première séance de la Commission inter-
nationale de délimitation à Monastir... 207
- 31 Note austro-italienne au Gouvernement
hellénique sur l'obstruction provoquée
par les éléments grecs au cours des tra-
vaux de la Commission de délimitation 211

NOVEMBRE

- 22 Mobilisation décrétée par les autorités
grecques d'occupation dans les territoi-
res albanais 242
242*
- 24 Désignation du Prince de Wied pour le
trône d'Albanie 253

DÉCEMBRE

- 3 Notification de la désignation du Prince de Wied 253
- 13 Note des Puissances au Gouvernement hellénique lui enjoignant d'évacuer les territoires albanais dans le délai d'un mois . 238
- 17 Clôture des travaux de la Commission de délimitation à Florence, et signature du Protocole de Florence 212

1914 JANVIER

- 9 Découverte du complot de Grebenali 237
- 22 Transmission des pouvoirs opérée par Ismaïl Kémal au profit de la Commission de Contrôle 228
228*

FÉVRIER

- 3 Acceptation par Essad Pacha de remettre le gouvernement de l'Albanie Centrale à la Commission 229
- 6 Acceptation par le Prince Guillaume de Wied du trône d'Albanie 253
- 22 Allocutions prononcées à Neuwied à cette occasion 256*
- 21 Proposition grecque de modification de la frontière albanaise 239
293*
- 28 Proclamation d'autonomie épirote à Argyrocastro 240

MARS

- 1^{er} Date fixée pour l'évacuation de l'Albanie par les troupes grecques 238
- Evacuation par les troupes grecques de la ville de Korcha 244
- 2 Proclamation de l'indépendance de l'Épire faite par le Gouvernement insurrectionnel épirote 241
- 7 Arrivée du Prince Guillaume à Durazzo . . 256

AVRIL

- 11 Soulèvement des populations grecophones de Koritza 245

AVRIL

- 28 Evacuation de Koritza par les dernières troupes grecques 245

MAI

- 12 Investissement d'Argyrocastro par les forces albanaises nationales 247
 17 Constitution du Gouvernement de Turkhan Pachâ 258
 19 Arrestation d'Essad Pacha 263
 20 Soulèvement dans diverses parties de l'Albanie 264
 23 Investissement de Durazzo par les insurgés 265
 28 Ouverture de négociations avec les insurgés par la Commission de Contrôle 266

JUIN

- 15 Bataille entre les forces rebelles et les insurgés 267

JUILLET

- 10 Note du Prince Guillaume aux Puissances pour leur demander assistance 268

SEPTEMBRE

- 3 Départ d'Albanie du Prince de Wied 271

OCTOBRE

- 31 Occupation italienne de Saseno 280

NOVEMBRE

- 21 Projet de partage de l'Albanie exprimé par le Czar à l'Ambassadeur de France 292

DÉCEMBRE

- 26 Occupation italienne de Valona 280

1915 JANVIER

- Négociations engagées par l'Italie sur sa neutralité dans la guerre mondiale 295

MARS

- 29 Proposition italienne à Sir Edward Grey des conditions d'entrée en guerre de l'Italie 296

AVRIL

- 8 Proposition faite par l'Italie à l'Autriche-Hongrie des conditions de sa neutralité 295
 26 Signature du Pacte de Londres..... 296

MAI

- 4 Dénonciation de l'Alliance entre l'Italie et l'Autriche-Hongrie 293*
 22 Déclaration de guerre de l'Italie à l'Autriche-Hongrie 297
 26 Belligérance *de facto* entre l'Italie et l'Allemagne 324*

JUN

- 12 Invasion du Nord de l'Albanie par les troupes serbes 289

1916 NOVEMBRE

- 21 Arrivée du Colonel Descoins à Kortcha.. 307
 22 Transmission par M. Argyropoulos de ses services à Descoins 307

DÉCEMBRE

- 10 Signature du Protocole de Kortcha..... 309

1917 FÉVRIER

- 18 Convocation d'un Congrès dans l'Albanie du Nord 312

MARS

- 18 Congrès tenu dans les régions occupées par les troupes autrichiennes 312

AVRIL

- 14 Constitution dans ces régions d'un Conseil administratif dirigé par Al. Kral..... 313

JUN

- 3 Proclamation du Général Ferrero..... 314
 20 Déclaration du premier ministre italien sur la proclamation Ferrero 315

1918 FÉVRIER

- 16 Abrogation du Protocole de Kortcha.... 311

DÉCEMBRE

8	Convocation d'une Assemblée nationale par Ismail Ndroqa	318
19	Réunion de cette Assemblée à Tirana.....	318
25	Assemblée convoquée par Mehmed Bey Konitza à Durazzo	318 343*
30	Mémoire de M. Venizélos à l'Italie sur l'Albanie du Sud	327*

1919 JANVIER

11	Assemblée nationale de Kruja.....	318
24	Publication du programme du Gouverne- ment provisoire de Turkhan Pacha.....	319

FÉVRIER

18	Demande yougoslave à la Conférence de la Paix d'attribution des territoires alba- nais du Nord	325
	Nomination d'une Commission d'Experts par la Conférence de la Paix, pour ré- soudre le problème albanais	325 325*
24	Audition de la Délégation albanaise par le Comité des Dix	325 325*

AVRIL

23	Note du Président Wilson niant la validité du Pacte de Londres	331
28	Départ de la Délégation italienne de la Conférence	332

MAI

9	Retour de la Délégation italienne.....	332
14	Abandon par les Experts de la question al- banaise	326

JUILLET

29	Signature du Traité Tittoni-Venizélos....	326 327*
----	---	-------------

Août

20	Convention albano-italienne signée à Tira- na	321
----	--	-----

DÉCEMBRE

- 9 Mémorandum franco-anglo-américain acceptant les demandes italiennes concernant l'Albanie. 332

1920 JANVIER

- 8 Réponse yougoslave à ce mémorandum .. 334*
- 9 Déclaration franco-britannique de validité du Pacte de Londres 324
- 14 Accord anglo-franco-italien* pour le partage de l'Albanie 333
340
- 20 Note yougoslave préconisant le maintien de l'intégrité albanaise 334
- 21 Ouverture du Congrès de Lushnja 340
343*

FÉVRIER

- 9 Clôture du Congrès de Lushnja et promulgation d'une constitution provisoire .. 340
341
- 10 Réponse du Président Wilson au Mémorandum du 9 Décembre 1919, contestation par lui de la possibilité d'appliquer le Pacte de Londres 334
- 11 Abandon du pouvoir par Turkhan Pacha et constitution d'un Gouvernement Suleiman Bey Delvino. 342
- Réponse à la note de Wilson par les Gouvernements français et britannique qui protestent de leur intention de maintenir l'intégrité albanaise 335
- 25 Note de Wilson prenant acte de la précédente 336
- 26 Invitation de Millerand et Lloyd George au Président Wilson d'élaborer en commun une proposition à présenter à l'Italie et à la Yougoslavie pour régler le problème albanais 337

MARS

- 6 Adhésion du Président Wilson à cette proposition 338
- 11 Remise de Scutari aux autorités nationales albanaïses 344*
- 27 Première réunion du Parlement albanais 343

MAI

- 15 Signature du Protocole albanogrec de
Kapistica 346
- 29 Réunion d'une Assemblée nationale alba-
naise pour demander l'évacuation ita-
lienne 348

JUIN

- 3 Ultimatum albanais au Général Piacentini 348
- 5 Début des hostilités italo-albanaises 350
- 13 Meurtre d'Essad Pacha à Paris 346*
- 27 Déclaration italienne de retrait des trou-
pes de l'Albanie 350

JUILLET

- 22 Dénonciation par l'Italie de l'accord Tit-
toni-Venizélos 351
- 23 Attaque de Valona par les nationalistes al-
banais 350

Août

- 2 Accord albanogrec de retrait des trou-
pes stationnées à Valona 351
358
361*
378*
- 13 Soulèvement albanais dans les régions oc-
cupées par les Yougoslaves 352

SEPTEMBRE

- 2 Evacuation par les troupes italiennes de
Valona 352
- 16 Note italienne de protestation contre les
opérations yougoslaves en Albanie 353

NOVEMBRE

- 12 Signature du traité italo-yougoslave de Ra-
pallo 338
353
- 20 Elections générales en Albanie 413

DÉCEMBRE

- 2 Avis négatif de la IV^e Commission sur l'ad-
mission de l'Albanie 361
361*
- 17 Admission de l'Albanie à la S.D.N. 365
- 19 Clôture du Parlement albanais 343

1921 FÉVRIER

- 2 Echange des ratifications du Traité de Rapallo 338*
- 18 Lettre de l'Union pan-épirote d'Amérique au Secrétaire Général 377*
- 21 Envoi d'une mission albanaise à Rome 351*

AVRIL

- 29 Note albanaise sur les occupations 372

JUN

- 21 Appel albanais à la S.D.N. sur les occupations 372*
- 25 Exposé de Fan Noli au Conseil sur la question de l'Épire 377
377*
- Discours de Yovanovitch à l'Assemblée sur les frontières albanaises 374
381*
- Exposé de M. Frangulis au Conseil sur la question de l'Épire 380*
- Exposé de M. Fisher, rapporteur, sur les frontières albanaises (problème de compétence) 383*
- Résolution du Conseil de surseoir à statuer sur la demande albanaise concernant la violation des frontières 385

JUILLET

- Soulèvement mirdite à l'instigation de Marka Gjoni 388
- 2 Remaniement du Cabinet Vrioni 417
417*

Août

- 9 Victoire des forces régulières sur les insurgés mirdites 388

OCTOBRE

- 2 Résolution de l'Assemblée recommandant à l'Albanie d'attendre la décision des principales Puissances sur ses frontières et priant le Conseil de nommer une Commission d'enquête 387
- Signature par l'Albanie d'une déclaration minoritaire 429

OCTOBRE

3	Déclaration de Fan Noli à l'Assemblée sur la violation des frontières	376 418
16	Constitution du Cabinet Evangheli	418*

NOVEMBRE

7	Télégramme du Gouvernement britanni- que citant le Gouvernement yougoslave devant le Conseil pour son action en Albanie	389 419
9	Déclaration interalliée sur l'application de l'acticle 10 du Pacte à l'Albanie..	366 366*
	Décision interalliée sur les frontières de l'Albanie	388 391*
10	Instructions du Secrétaire Général à la Commission d'enquête	387*
14	Note du Gouvernement yougoslave protes- tant contre la décision sur les frontiè- res rendue le 9 Novembre 1921.....	396 396*
17	Réunionis du Conseil sur l'action you-	
18	goslave en Albanie. Déclaration yougo-	
19	slave d'évacuation imminente des terri- toires albanais	389 390*
20	Proclamation de Marka Gjoni ordonnant à ses partisans de mettre bas les armes..	388*
28	Amnistie générale proclamée en Albanie	388*

DÉCEMBRE

7	Prise du pouvoir par Hassan Bey Prishtina	419 420*
10	Constatacion par la Commission d'enquête de l'évacuation de la zone neutre par les troupes albanaises et yougoslaves..	410*
11	Abandon du pouvoir par Hassan Bey Prishtina. Constitution d'une Commis- sion gouvernementale présidée par K. Kostouli	420 420* 421
20	Rapport de la Commission d'enquête.....	388*

DÉCEMBRE

- 26 Constitution d'un Cabinet D.Ypi - A.Zogou 421
421*

1922 FÉVRIER

- 17 Ratification par l'Albanie de sa déclaration du 2 Octobre 1921 429*

MARS

- Insurrection en Haute Albanie à l'instigation de Baïram Zuri 411
11 Prise de Durazzo par les forces insurgées de Baïram Zuri 411
27 Notification au Secrétaire Général de la reconnaissance par la Yougoslavie du Gouvernement albanais 400*

MAI

- 12 Rapport complémentaire de la Commission d'enquête 410*

JUILLET

- 7 Communication par l'Albanie au Secrétaire Général d'un rapport sur les minorités 430
430*

OCTOBRE

- 27 Avis du Commissaire britannique sur la question de San Naoum 397

DÉCEMBRE

- 2 Démission de Djafer Ypi. Constitution du Cabinet Zogou 422
6 Attribution de San-Naoum à l'Albanie par la Conférence des Ambassadeurs 398
8 Promulgation de la Constitution en 128 articles 423

1923 JANVIER

- 30 Convention de Lausanne sur l'échange de populations grecques et turques 431

FÉVRIER

- 3 Résolution du Conseil invitant la Conférence des Ambassadeurs à régler la question de la frontière albano-grecque 406

AVRIL	
	Réunion à Tirana d'un Congrès Musulman 424*
6	Communication du Gouvernement yougoslave protestant contre la décision du 6 Décembre attribuant San-Naoum à l'Albanie 396
MAI	
23	Note yougoslave sur San-Naoum..... 400
JUIN	
19	Note yougoslave sur San-Naoum..... 400
20	Note albanaise sur San-Naoum..... 401
Août	
6	Déclaration de Venizélos de non applicabilité du traité de Lausanne du 30 Janvier 1923 aux minorités albanaises en Grèce 431
27	Meurtre du Général Tellini 412
OCTOBRE	
24	Renvoi devant les juristes de la question de San-Naoum 401
NOVEMBRE	
26	Début des opérations électorales en Albanie 424
DÉCEMBRE	
15	Traité albano-turc d'amitié 423*
17	Démarche de M. Blishtini au Secrétariat général sur l'application du traité de Lausanne du 30 Janvier 1923 aux minorités albanaises 431
27	Fin des opérations électorales en Albanie 424
1924	JANVIER
20	Traité albano-italien de commerce (clause de la nation la plus favorisée) 424*
21	Attentat contre Zogou 425
27	Pacte d'amitié et de collaboration italo-yougoslave et son protocole additionnel 426 427* 428*

MARS

- 3 Démission de Zogou, Constitution du Cabinet Verlassi 425

AVRIL

- 4 Mémoire britannique sur l'affaire de San-Naoum 401
401*

JUIN

- 1^{er} Constitution du Cabinet Vrioni 426
4 Renvoi de la question de San-Naoum devant le Conseil 402
7 Déclarations de désintéressement et d'abstention de l'Italie et de la Yougoslavie dans les troubles albanais 429
17 Demande d'avis consultatif par le Conseil à la C.P.J.I. dans l'affaire de San-Naoum 402

JUILLET

- Insurrection à l'instigation de Baïram Zuri et Fan Noli 426
17 Constitution d'un Cabinet Fan Noli 434
434*

SEPTEMBRE

- 4 Avis consultatif de la C.P.J.I. dans l'affaire de San-Naoum 403
30 Recommandation par le Conseil au Gouvernement hellénique sur les minorités albanaises 432

OCTOBRE

- 6 Transmission par le Conseil à la Conférence des Ambassadeurs de l'avis consultatif sur San-Naoum 403

DÉCEMBRE

- 13 Marche de Zogou sur l'Albanie du Nord 438
18 Appel de Fan Noli à la S.D.N. pour violation des frontières albanaises 438
24 Entrée de Zogou à Tirana 438
26 Note yougoslave protestant contre l'installation d'une Légation soviétique en Albanie 436

1925 JANVIER

- 15 Constitution du Cabinet d'Ahmed Zogou 440
 22 Promulgation de la Constitution républi-
 caine albanaise' 441
 441*
 27 Protocole de Florence sur les frontières
 albanaises 406
 406*
 31 Election de Zogou à la Présidence de la
 République 441

FÉVRIER

- 9 Lettre du Gouvernement albanais au Se-
 crétaire général pour annuler l'appel
 du 18 Décembre 1924. 439*
 12 Lettre du Gouvernement albanais au Se-
 crétaire général confirmant la précédente 439
 439*

AVRIL

- 27 Décision de la Conférence des Ambassa-
 deurs de maintien de la solution du 6
 Décembre 1922 sur San-Naoum 404

JUILLET

- 28 Proposition albano-yougoslave à la Con-
 férence des Ambassadeurs de règlement
 d'accord du litige de San-Naoum . . . 404

Août

- 6 Proposition d'A. Briand aux délégués al-
 banais et yougoslave des termes du rè-
 glement du litige de San-Naoum 404

SEPTEMBRE

- 2 Concession de la Banque Nationale d'Al-
 banie au Credito Italiano 442

OCTOBRE

- 14 Approbation par la Chambre albanaise du
 règlement amiable du litige de San-
 Naoum 405

NOVEMBRE

- 11 Note de la Conférence à la Yougoslavie
 prenant acte du règlement amiable du
 litige de San-Naoum 405

1926 AVRIL

- 3 Emission par la S.V.E.A. d'un emprunt
albanais 443

NOVEMBRE

- 20 Révolte mirdite 445
27 Pacte de Tirana 445
446*

DÉCEMBRE

- 5 Lettre du baron Aloisi, interprétant le
pacte du 27 Novembre 1926 447*

1927 MAI

- 2 Débats aux Communes sur le pacte du
27 Novembre 1926 450
451*

NOVEMBRE

- 11 Traité d'alliance franco-yougoslave 457
22 Traité d'alliance de Tirana 457*

ERRATA

In Première Partie :

- Page 75. Ligne 20. — *Pro* : jusqu'à,
Lege : jusqu'à.
» 137. Ligne 1. — *Pro* : § 4,
Lege : § 3.
» 170. Ligne 4. — *Pro* : va,
Lege : vont.

In Deuxième Partie :

- Page 179. Ligne 12. — *Pro* : et,
Lege : en.
» 208. Ligne 20. — *Pro* : ses,
Lege : des.
» 218. Ligne 27. — *Pro* : 10.000.000
Lege : 10.000.000 de fr.-or.

In Troisième Partie :

- Page 383. Ligne 36. — *Pro* : Abanie,
Lege : Albanie.
» 387. Ligne 1. — *Pro* : Asemblée,
Lege : Assemblée.
» 400. Ligne 37. — *Pro* : si,
Lege : « si.
Ligne 39. — *Pro* : volonté.
Lege : volonté. »
» 403. Ligne 1. — *Pro* : consultaitf,
Lege : consultatif.
» 435. Ligne 12. — *Pro* : polpultion,
Lege : population.
» 442. Ligne 32. — *Pro* : Chapirte,
Lege : Chapitre.

TABLE DES MATIÈRES

	PAGES
BIBLIOGRAPHIE	7
PROLÉGOMÈNES	21
AVANT-PROPOS	23
§ 1. <i>Esprit de l'étude</i>	24
§ 2. <i>Justification du plan</i>	25
INTRODUCTION	27
§ 1. <i>Le milieu humain</i>	28
§ 2. <i>Le milieu économique</i>	34

PREMIÈRE PARTIE

LES ORIGINES DE LA SÉCESSION : 1878-1912

PREMIÈRE PÉRIODE. — DE LA GUERRE RUSSO-TURQUE AUX GUERRES BALKANIQUES	45
CHAPITRE PREMIER. — LE DÉCLIN OTTOMAN..	47
PREMIÈRE SECTION. — LA DÉFAITE TURQUE ET SES CONSÉQUENCES IMMÉDIATES	47
§ 1. <i>Décadence et défaite turques</i>	48
§ 2. <i>San Stefano</i>	54
§ 3. <i>Compétence des Puissances</i>	55
§ 4. <i>Congrès de Berlin</i>	58
§ 5. <i>La frontière monténégrine</i>	60

DEUXIÈME SECTION. — FRONTIÈRES DU MONTÉNÉGR	
ET DE LA GRÈCE	61
§ 1. <i>Le problème des frontières (validité juridique de San-Stefano)</i>	62
§ 2. <i>Le traité de Berlin</i>	73
§ 3. <i>La Ligue albanaise</i>	74
§ 4. <i>La frontière monténégrine</i>	77
§ 5. <i>La frontière grecque</i>	79

CHAPITRE II. — LA DIFFÉRENCIATION ALBANAISE	81
§ 1. <i>Caractères du nationalisme albanais</i>	82
§ 2. <i>L'attitude albanaise de 1881 à 1908</i>	90
§ 3. <i>Les buts et les résultats du nationalisme albanais</i>	91
§ 4. <i>L'Albanie et les Jeunes-Turcs</i>	92
§ 5. <i>Jugement sur l'attitude des Jeunes-Turcs</i> ..	95

CHAPITRE III. — LA LUTTE ALBANAISE CONTRE LES JEUNES-TURCS	97
§ 1. <i>Insurrections albanaises</i>	98
§ 2. <i>L'autonomie</i>	111
§ 3. <i>Conséquences immédiates des succès albanais</i>	113

DEUXIÈME PÉRIODE. — DES GUERRES BALKANIQUES A L'INDÉPENDANCE	115
--	-----

CHAPITRE IV. — L'INVASION BALKANIQUE DE 1912	117
§ 1. <i>L'alliance balkanique</i>	118
§ 2. <i>Les hostilités</i>	120
§ 3. <i>Rapports entre les Albanais et les armées</i> ..	122

CHAPITRE V. — LA PROCLAMATION DE L'INDÉPENDANCE ET L'ATTITUDE CONSÉCUTIVE DES ALLIÉS BALKANIQUES	127
§ 1. <i>L'initiative d'Ismâil Kémal</i>	128
§ 2. <i>La notification aux chancelleries</i>	130
§ 3. <i>Aspect juridique de la question</i>	131
§ 4. <i>Ismâil Kémal pouvait-il ne pas agir ?</i>	137

CHAPITRE VI. — LA RÉACTION DES PUISSANCES 139

§ 1. *L'Autriche-Hongrie et l'Allemagne* 140

§ 2. *L'Italie* 143

§ 3. *La Russie et la France* 151

§ 4. *La Grande-Bretagne* 154

CHAPITRE VII. — LA RÉUNION DES AMBASSADEURS A LONDRES 155

§ 1. *L'acceptation des Puissances* 157

§ 2. *La Réunion des Ambassadeurs* 158

§ 3. *La convention secrète austro-italienne*.... 160

§ 4. *Le traité de paix de Londres du 30 Mai 1913* 165

§ 5. *Le statut organique de l'Albanie*..... 167

DEUXIÈME PARTIE

LES DIFFICULTÉS D'ÉTABLISSEMENT : 1913-1920

PREMIÈRE PÉRIODE. — DE L'INDÉPENDANCE A LA GRANDE GUERRE 173

CHAPITRE PREMIER. — QUESTION POSÉE PAR LE STATUT 175

§ 1. *Y a-t-il eu reconnaissance conditionnelle ?* 176

§ 2. *La reconnaissance n'a pu être que pure et simple* 179

CHAPITRE II. — GÉNÉRALITÉS SUR LA QUESTION DES FRONTIÈRES. L'AFFAIRE DE SCUTARI 183

§ 1. *Les prétentions des Alliés* 184

§ 2. *Les désirs albanais* 186

§ 3. *L'appui austro-italien* 187

§ 4. *L'accord austro-russe* 190

§ 5. *L'affaire de Scutari* 193

CHAPITRE III. — LA DÉLIMITATION DES FRONTIÈRES 205

§ 1. *L'organisation de la Commission* 207

§ 2. *Les travaux de la Commission* 209

§ 3. *Le protocole de Florence* 212

CHAPITRE IV. — L'AGITATION INTERNE SOUS LE GOUVERNEMENT PROVISOIRE	215
§ 1. <i>Les réformes</i>	216
§ 2. <i>L'affaire de la Banque Nationale</i>	218
§ 3. <i>Le désaccord sur la politique future</i>	220
§ 4. <i>Le coup d'Etat d'Essad-Pacha</i>	222
§ 5. <i>L'opinion de M. le Professeur Redslob</i>	223
CHAPITRE V. — LA COMMISSION INTERNATIO- NALE DE CONTROLE	225
§ 1. <i>Les difficultés de fonctionnement</i>	226
§ 2. <i>La transmission des pouvoirs</i>	228
§ 3. <i>Le statut organique</i>	231
CHAPITRE VI. — LES MENÉES TURQUES ET GRECQUES. LA DISPOSITION DE CORFOU....	235
§ 1. <i>L'affaire Grebenali</i>	236
§ 2. <i>Le Gouvernement de l'Épire autonome</i>	237
§ 3. <i>La question de Korcha</i>	244
§ 4. <i>La disposition de Corfou</i>	247
CHAPITRE VII. — L'ÉLECTION DU PRINCE ET LES DÉBUTS DU RÈGNE	251
§ 1. <i>La désignation de Guillaume de Wied</i>	252
§ 2. <i>L'acceptation du trône</i>	254
§ 3. <i>Le départ pour l'Albanie et les premiers actes</i>	256
CHAPITRE VIII. — DE LA CHUTE D'ESSAD PA- CHA AU DÉPART DU PRINCE	261
§ 1. <i>L'arrestation du Ministre</i>	262
§ 2. <i>Les suites de l'exil d'Essad Pacha et le sou- lèvement de l'Albanie centrale</i>	264
§ 3. <i>Le refus d'intervention des Puissances</i>	268
§ 4. <i>Le départ du Prince</i>	271

DEUXIÈME PÉRIODE. — DU DÉBUT DE LA GRANDE GUERRE A LA LIBÉRATION DU TERRITOIRE..... 273

CHAPITRE IX. — L'ALBANIE PENDANT LA PREMIÈRE PARTIE DE LA GUERRE 275

- § 1. *La situation dans les régions non épirotes* 276
- § 2. *Les occupations italiennes de Saseno et de Valona en 1914* 280
- § 3. *Le Sud de l'Albanie et la politique grecque* 283
- § 4. *L'action monténégrine et serbe* 287

CHAPITRE X. — LE PACTE DE LONDRES..... 291

- § 1. *Négociations avec l'Italie* 292
- § 2. *La conclusion du pacte* 296

CHAPITRE XI. — L'ALBANIE PENDANT LA SECONDE PARTIE DE LA GUERRE 305

- § 1. *Le protocole de Koritcha* 306
- § 2. *La déclaration autrichienne d'autonomie de Janvier 1917* 312
- § 3. *La proclamation Ferrero* 314
- § 4. *La situation politique à la fin des hostilités* 318

CHAPITRE XII. — L'ALBANIE ET LA PAIX..... 323

- § 1. *Les convoitises concurrentes* 325
- § 2. *L'action des Etats-Unis* 330

CHAPITRE XIII. — L'ACTION ALBANAISE DE CONSOLIDATION 339

- § 1. *L'action constituante* 340
- § 2. *La réorganisation administrative* 344
- § 3. *Les relations extérieures* 346

TROISIÈME PARTIE

L'INDÉPENDANCE : 1920-1927

CHAPITRE PREMIER. — ADMISSION DE L'ALBANIE A LA SOCIÉTÉ DES NATIONS..... 357

- § 1. *L'Albanie avait-elle continué d'exister en tant qu'Etat ?* 360
- § 2. *L'intervention à l'Assemblée de R. Viviani* 365
- § 3. *La Déclaration du 9 Novembre 1921*..... 366

CHAPITRE II. — LA QUESTION DES FRONTIÈRES	371
§ 1. <i>Frontière yougoslave</i>	374
§ 2. <i>Frontière grecque</i>	376
§ 3. <i>Le problème de compétence</i>	380
§ 4. <i>L'action britannique et la décision du 9</i> <i>Novembre 1921</i>	388
CHAPITRE III. — LES DIFFICULTÉS D'APPLICA- TION DE LA DÉCISION SUR LES FRONTIÈRES	395
§ 1. <i>Origine de l'affaire de San-Naoum</i>	396
§ 2. <i>Demande yougoslave de révision</i>	398
§ 3. <i>L'avis consultatif N° 9</i>	403
§ 4. <i>L'arrangement entre les deux Etats</i>	404
§ 5. <i>Limites du kaza de Koritzà</i>	405
CHAPITRE IV. — LA POLITIQUE ALBANAISE JUS- QU'EN 1924	409
§ 1. <i>Les incidents d'origine extérieure</i>	411
§ 2. <i>La politique intérieure</i>	413
§ 3. <i>Ahmed Zogou et la réforme constitution-</i> <i>nelle</i>	422
§ 4. <i>L'attitude yougoslave et italienne</i>	426
§ 5. <i>La question des minorités</i>	429
CHAPITRE V. — DU RETOUR DE ZOGOU AU POU- VOIR AU TRAITÉ DE TIRANA DE 1926	433
§ 1. <i>La reconquête du pouvoir par Zogou</i>	436
§ 2. <i>Le nouveau régime et sa politique</i>	440
§ 3. <i>Le pacte de Tirana du 27 Novembre 1926</i>	445
§ 4. <i>Aspect juridique de la question</i>	452
OBSERVATIONS CONCLUSIVES	457
TABLE CHRONOLOGIQUE DES PRINCIPAUX ÉVÈNE- MENTS ÉTUDIÉS	461
ERRATA	482

